

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 143

CONSIDÉRATIONS
SUR LES
DÉLIRES DIABOLIQUES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 11 Juillet 1932

PAR

Marcel-Louis-Élisée FAVE

Né à BORDEAUX (Gironde), le 18 mars 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur.....	Président.
		MAURIAC, professeur.....	Juges.
		GREYX, agrégé.....	
		PIÉCHAUD, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1932

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 143

CONSIDÉRATIONS
SUR LES
DÉLIRES DIABOLIQUES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 11 Juillet 1932

PAR

Marcel-Louis-Élisée FAVE

Né à BORDEAUX (Gironde), le 18 mars 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur.....	Président.
		MAURIAC, professeur.....	Juges.
		CREYX, agrégé.....	
		PIÉCHAUD, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.



PROFESSEURS HONORAIRES :

POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, DENIGÈS, AUCHÉ.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAE.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOIN.	Clinique chirur. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. cotoniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	CREYX.	Ob-tétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Ophtalmologie.....	MM.	{	CABANNES (en congé).
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			BEAUVIEUX (chargé).
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			N.
id..... Clinique dentaire.....			GOURDON.
			DELGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE

A MES GRANDS-PARENTS

A MON PERE — A MA MERE

Qu'ils trouvent ici le témoignage de ma
vive affection et de ma reconnaissance.

A MA FEMME

Qui m'a toujours soutenu et encouragé
aux heures difficiles, et à qui je dois plus
que je ne saurais dire.

A MON FILS

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CH. PERRENS

*Médecin-chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

Sa conversation subtile et érudite fut
pour nous une leçon toujours renouvelée
de la science la plus attrayante et de la
plus exquise finesse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC.

*Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur.
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. ANDÉRODIAS

*Professeur de Clinique d'accouchements,
Accoucheur des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour tous les titres qu'il a à notre re-
connaissance.

A MES MAÎTRES DE LA FACULTE DE MEDECINE
ET DES HOPITAUX DE BORDEAUX

A MON JURY DE THESE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. CRUCHET

*Professeur de Clinique médicale des maladies des enfants à la Faculté
de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Qui nous a fait le plus grand honneur
en acceptant de présider notre thèse.

D'un stage trop court dans son service
à l'Hôpital des Enfants, nous conservons
de lui le souvenir d'un maître particuliè-
rement éminent, sachant allier — chose
rare — la plus haute science à la simpli-
cité la plus grande et à la plus cordiale
bienveillance.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

DÉLIRES DIABOLIQUES

INTRODUCTION

Notre intention première, lorsque nous commençâmes cette thèse, était de donner, avant de procéder à toute étude médicale des délires diaboliques, un aperçu — ou mieux, de dresser une sorte d'« état, » — de la croyance normale, officielle pourrions-nous dire, au Diable. Il nous semblait en effet indispensable de délimiter exactement cette dernière, qui est celle de gens sensés, avant d'aborder l'examen des déformations diverses que peut lui faire subir la pensée délirante. Et puis, n'est-il pas bon de projeter un peu de lumière sur un personnage qui, quoique d'une importance fondamentale dans maintes religions, n'en est pas moins souvent fort mal connu surtout à notre époque ? Trop de gens, même fort religieux, n'ignorent-ils pas la possibilité de nombreuses manifestations diaboliques, les modalités de leur production et aussi la manière de les mettre éventuellement en échec ? Dès lors, ces personnes-là n'auront-elles pas une tendance trop accentuée — voire hérétique — à rejeter sans exa-

men l'authenticité de certains faits d'origine surnaturelle, et ne seront-elles pas tentées de tenir en bloc pour insensées les personnes qui s'en déclareront les victimes, comme celles qui admettront simplement qu'une telle chose est possible?

C'est pourquoi il nous paraissait bon de fixer préalablement l'état actuel des définitions religieuses dogmatiques, concernant le monde infernal et son activité. La religion dominante dans notre pays étant celle de l'Eglise catholique romaine, nous avons entrepris d'en déterminer avec précision les doctrines sur ce chapitre.

Mais il nous apparut vite que le Diable admis par l'Eglise, qui est à la vérité aussi celui du monde chrétien tout entier — Satan — avait été emprunté à la vieille religion juive, et que, dépassant encore celle-ci, il avait des affinités nombreuses avec diverses divinités maléfiques de l'Orient et du bassin de la Méditerranée. Ne risquons-nous donc pas de ne donner de ce Prince du Mal qu'une image rétrécie, si nous nous contentions de le définir seulement dans l'Ancien et le Nouveau Testament? C'est ainsi que, de proche en proche, constatant des parentés imprévues, des relations parfois singulières, entre les conceptions religieuses de nations souvent fort différentes sur l'Esprit du mal, nous en fûmes conduit à rechercher les plus lointaines origines — parfois bien brumeuses — de celui qui devait devenir, par évolutions successives, Satan et Lucifer.

Remontant si loin dans le passé, il nous a semblé de quelque intérêt d'essayer de discerner la formation et la nature des croyances relatives aux mauvais génies dans les débuts de l'humanité, chez les premiers représentants de l'espèce *homo sapiens*. Empressons-nous de dire que nous n'accordons à ces données d'une époque fort reculée qu'une valeur hypothétique, encore que des gens très estimables aient cru, en cette matière, fonder leurs déductions sur de solides bases logiques.

Nous avons donc essayé d'établir une sorte de « constat » des croyances relatives au Diable et à ses équivalents dans

le monde, aussi bien dans le passé que dans les temps modernes. Ainsi croyons-nous n'avoir pas laissé échapper beaucoup de représentations, parmi celles que se sont faites et se font encore de la cause du mal sur la terre, les peuples si divers qui l'habitent. Comme on s'expose à ne donner qu'une image déformée des dieux et des génies mauvais, si on les isole arbitrairement de l'ambiance religieuse qui leur a donné naissance — souvent comme antithèses des dieux bienfaisants — nous avons cru devoir donner aussi un aperçu élémentaire des religions dans lesquelles ils se sont développés.

Sans doute, pourra-t-on nous objecter les lacunes et les imperfections de cette entreprise; mais notre seul argument d'excuse sera de dire que nous en avons parfaitement conscience, et que nous n'avons prétendu à rien d'autre que de donner une idée générale de ce problème, dans le cadre forcément restreint d'une thèse.

Dans la partie essentiellement médicale de cet ouvrage, nous nous sommes efforcé de déterminer quelle devait être, devant des phénomènes morbides rapportés à l'action du Diable ou de ses pareils, l'attitude du médecin, compte tenu de la doctrine de l'Eglise et de sa propre conscience. Nous avons admis, pour ne point heurter des croyances vénérables, la possibilité de semblables manifestations surnaturelles, que l'Eglise reconnaît actuellement comme peu communes, et dont il ne nous a été donné, pour notre part, de constater aucun exemple.

Par contre, nous avons montré la fréquence relative des délires diaboliques, les éléments qui concourent à leur formation et les troubles psychiques qui les accompagnent, tous caractères permettant, en général, de classer ces désordres systématisés de l'esprit parmi certains syndromes pathologiques bien déterminés et familiers aux aliénistes. Nous avons également fourni quelques observations qui, par des cas concrets, nous ont paru propres à montrer certaines des

formes que peuvent revêtir, dans la pratique, les délires diaboliques.

Sans doute n'eussions-nous jamais osé assumer la responsabilité de mener à bonne fin ce travail, pourtant modeste, sans les conseils éclairés et les encouragements pleins de bienveillance de celui que nous nous honorons d'appeler notre Maître, M. le Professeur agrégé Perrens, médecin-chef de la Maison de santé de Château-Picon. Nous saisissons avec joie cette occasion de l'assurer de notre sincère gratitude et de notre profonde admiration.

Nous devons aussi un très appréciable tribut de reconnaissance à M. le Docteur Loo, médecin-chef des Asiles, qui nous a fraternellement aidé de ses conseils et de son expérience dans une tâche souvent ingrate, et à qui nous sommes heureux d'affirmer ici toute notre sympathie et notre estime.

Remercions encore bien vivement MM. les Docteurs Anglade et Ducos, médecins-chefs de la Maison de santé de Château-Picon, pour l'amabilité qu'ils nous ont témoignée en nous ouvrant toutes grandes les portes de leurs services, et en mettant généreusement à notre disposition tous les documents propres à nous intéresser qu'ils possédaient.

Enfin, nous nous plaisons à adresser nos plus sincères remerciements à M. l'abbé Veyssière, curé de Gardonne (Dordogne), et à M. le grand rabbin Cohen, de Bordeaux, qui nous ont été de précieux guides en nous faisant bénéficier, au cours de phases ardues de nos travaux sur l'histoire des religions, de leur très haute érudition. Nous espérons qu'ils n'auront trouvé au cours de notre travail, que nous avons conduit avec le plus grand souci d'impartialité et de vérité, aucun motif propre à froisser leurs sentiments infiniment respectables de Ministres de Cultes.

PREMIÈRE PARTIE

LE DIABLE DANS L'HISTOIRE DES RELIGIONS

CHAPITRE PREMIER

LA NOTION D'ESPRITS MAUVAIS DANS LES PREMIERS AGES DE L'HUMANITE

« Primus in orbe deos fecit timor. »

C'est une idée aujourd'hui communément admise que les premiers hommes, en qui nous voyons nos ancêtres lointains, commencèrent par éprouver, dans l'ordre des sentiments religieux, celui de la crainte. Et c'est la crainte qui peupla ensuite le monde de dieux. Cette opinion, que de nombreux auteurs ont défendue, n'est pas fondée seulement sur des vraisemblances et des hypothèses difficilement démontrables, mais outre les multiples faits historiques qui la confirment, elle repose essentiellement sur la théorie de l'animisme.

Qu'entend-on, tout d'abord, par « animisme » ? C'est « la tendance qu'ont les hommes à animer tout ce qui leur est extérieur, à prêter à tous les objets une vie à l'image de la leur, avec ses fonctions, ses besoins, ses désirs, ses passions » (1).

C'est donc, avant tout, la conception fondamentale que se

(1) G. Le Bon, *Les premières civilisations*, Paris, 1889, p. 79.

fait du monde l'être primitif. Mais comment, objectera-t-on, parler avec certitude de ce qui se perd dans un passé infiniment nébuleux ? Par la comparaison avec les modes de raisonnement de l'enfant et du sauvage ⁽²⁾. Au surplus, pourrions-nous dire avec M. Salomon Reinach ⁽³⁾, « les exemples de cette tendance animiste sont innombrables ; il nous suffit, pour en trouver de concluants, de réveiller nos plus lointains souvenirs d'enfance ». « Le naturel, dit M. Bergson, est... aujourd'hui ce qu'il fut toujours. » ⁽⁴⁾. Et nous pourrions ajouter, d'accord en cela avec le célèbre philosophe Hume ⁽⁵⁾, que ce qui est vrai chez l'homme primitif, chez le sauvage actuel et chez l'enfant l'est encore, trop souvent, hélas, chez l'homme civilisé adulte, où l'animisme initial, n'ayant guère perdu de sa grossièreté, se retrouve sous forme d'un anthropomorphisme à peine moins naïf. ⁽⁶⁾.

Ces données étant établies, il nous est maintenant facile de concevoir comment l'homme des premiers âges, imaginant partout des volontés analogues à la sienne, et accablé de maux sans nombre, en fut conduit à honorer, pour tâcher de les apaiser dans leurs redoutables manifestations, les incalculables divinités qu'il croyait le menacer. Car un caractère le frappait avant tout : c'était la puissance, comparée à sa faiblesse, de ces volontés mystérieuses ; c'était, dans la nature hostile, leur intention systématique et à peine voilée de lui nuire. Avec d'aussi insaisissables et dangereux ennemis, mieux vaut pactiser que lutter, mieux vaut se prosterner que braver.

Toutefois, ce serait une erreur que d'accorder au mot de

(2) Cf. G. Le Bon, *op. cit.*, p. 78.

(3) S. Reinach, *Orpheus*, Paris, 1930, p. 8.

(4) Bergson, *Les deux sources de la Morale et de la Religion*, Paris, 1932, chap. II, p. 169.

(5) Hume, *Histoire naturelle des religions* : « Il existe chez l'homme un penchant général à admettre que tous les êtres lui ressemblent. »

(6) Cf. Salomon Reinach, *op. cit.*, p. 9, § 15 ; Cf. également Bergson, *Les deux sources de la Morale et de la Religion*, p. 161 à 171, chap. II.

divinité, que nous employons maintenant, le sens qui lui a été donné bien plus tard, lorsque l'homme a été arrivé à un degré infiniment supérieur d'évolution intellectuelle. Ce sont plutôt des superstitions qu'il faut entendre par là. En effet, comme nous dit M. G. Le Bon ⁽⁷⁾, « dans l'ombre épaisse où fut d'abord plongée l'intelligence de l'homme, la terreur qui lui montrait autour de lui des pouvoirs implacables et surnaturels le conduisit à mille superstitions, avant qu'il fût capable de concevoir des êtres distincts... ayant droit à son adoration ». C'est une opinion sensiblement analogue que défend excellemment M. Maurice Garçon ⁽⁸⁾ quand il écrit : « Les hommes portent une formidable hérédité de frayeurs. Avant d'être l'animal religieux dont on a parlé, l'homme fut un animal craintif. Pendant des millénaires, ignorant devant les phénomènes naturels, impuissant à se protéger contre les intempéries, les catastrophes de toutes sortes, voire même les bêtes, incapable d'entrevoir les raisons et les causes d'événements prodigieux et dignes de semer la terreur, il n'a pas su distinguer dans les objets extérieurs l'existence ou non d'un élément volitif. Projetant alors au dehors les volontés qu'il croyait voir s'exercer sur lui, il a, dans un premier effort d'imagination, peuplé le monde qui l'entourait de vies, de sentiments et de passions pareils aux siens. »

De tout ceci, il résulte bien évidemment que l'homme primitif, incapable de concevoir des dieux et à plus forte raison des dieux créateurs, — ce qui est, dans une certaine mesure, un titre à l'amour des créatures — n'imaginait autour de lui que des volontés incompréhensiblement hostiles, donc détestables, mais que pour cette raison même il fallait ménager ⁽⁹⁾. Il est par conséquent permis de pen-

(7) G. Le Bon, *Les premières civilisations*, p. 76.

(8) M. Garçon et J. Vinchon, *Le diable*, Paris, 1926, p. 8.

(9) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 22, § 48 : « À l'origine, toute l'atmosphère où se meut [l'humanité] est comme saturée d'animisme; partout voltigent des esprits dangereux, sinon malfaisants par principe, qui pèsent sur l'activité de l'homme et la paralysent. »

ser, et même d'affirmer, que c'est bien la croyance à des « esprits » mauvais qui a été la croyance initiale, le fondement de toutes les religions de l'humanité.

★ ★

Ce n'est que lentement, graduellement, le pouvoir d'abstraction de l'homme s'élevant avec les progrès de son esprit, que nos lointains ancêtres commencèrent à concevoir des dieux proprement dits. C'est ce point que les considérations qui ont précédé nous permettent maintenant d'aborder. Mais nous devons tenir compte que ce n'est pas nécessairement parce que ces divinités s'élèveront, si l'on peut dire, en organisation, qu'elles deviendront bienfaisantes. Il en demeurera en effet un nombre assez grand, quoique variable selon les religions, de maléfiques. Enfin, il en sera que nous pourrions qualifier de « neutres », ni bienfaisantes, ni malfaisantes, ou plutôt possédant alternativement ces deux qualités. Au surplus, on doit remarquer combien il est rare qu'un dieu, même bon habituellement, ne devienne occasionnellement hostile, et par là malfaisant.

Le passage, avons-nous dit, de l'animisme à l'idée de divinités proprement dites, est progressif. Mais quel en sera le mécanisme, quelles en seront les étapes ? Le principe fécond de la comparaison avec les sauvages va nous l'expliquer. « Plus (l') animisme embrasse d'objets, plus il se matérialise, plus les dieux sont nombreux, et plus la religion est primitive. Le sauvage, nous l'avons vu, prête ses idées, ses sentiments, sa volonté, à des pierres, à des morceaux de bois, à des arbres, à des animaux : ceci constitue le fétichisme. Mais plus tard, l'esprit humain s'éclaire quelque peu, l'animisme se restreint et s'élève ; on ne divinise plus que les grandes forces de la nature, et l'on imagine, derrière chacune de ces forces, un être personnel et invisible qui y préside et qui la dirige : on arrive ainsi au polythéisme... Enfin quelque dieu... dont les attributions sont plus élevées, plus géné-

rales, surgit de la multitude de ses rivaux, les domine, les absorbe, et la religion tend de plus en plus vers le monothéisme. » ⁽¹⁰⁾. Nous avons, dans ce bref exposé, le plan complet, historiquement vérifiable, de l'évolution des religions.

Un des premiers à s'être représenté avec assez d'exactitude cette progression de l'animisme au polythéisme chez les premiers hommes est Fontenelle ⁽¹¹⁾, qui énonça ses idées, vers la fin du ^{xviii}^e siècle, sous la forme suivante : « ... De cette philosophie grossière (qui fait que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux) qui régna nécessairement pendant les premiers siècles, sont nés les dieux et les déesses. Les hommes voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire... Ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux et capables de produire ces grands effets. Il fallait bien que ces êtres-là fussent faits comme les hommes; quelle autre figure eussent-ils pu avoir? »

Mais il est curieux que cette notion ait été établie, avec une objectivité surprenante, il y a plus de vingt siècles, par le poète latin Lucrèce.

« Quelle cause, demande-t-il ⁽¹²⁾, a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence des dieux ?... Quelle est aussi l'origine de ces sombres terreurs dont les mortels sont pénétrés, qui tous les jours élèvent de nouveaux temples sur toute la face de la terre et instituent des fêtes en l'honneur des immortels ?...

» Dès ces premiers temps les hommes voyaient, même en veillant, des simulacres surnaturels, que l'illusion du sommeil exagérait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du sentiment... Ils les supposaient immortels... On ne doutait pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux... ⁽¹³⁾. D'un autre côté, les hommes, en remarquant l'or-

(10) G. Le Bon, *op. cit.*, p. 79.

(11) Cité par S. Reinach, *op. cit.*, p. 17, § 23.

(12) Lucrèce, *Œuvres*, l. V, trad. Lagrange-Garnier, Paris.

(13) Cf. l'étonnante similitude de ce passage avec l'explication toute moderne de M. G. Le Bon, *op. cit.*, p. 76 : « Les apparitions... ».

dre constant et régulier du ciel et le retour périodique des saisons, ne pouvaient pénétrer les causes de ces phénomènes; ils n'avaient d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets aux dieux, et d'en faire les arbitres souverains de la nature. » (14).

Après cette explication véritablement animiste, Lucrèce nous rend compte, à l'aide de comparaisons, des effets de la crainte chez les premiers hommes : « Mais, outre cela, quel est le cœur qui ne soit pas troublé par la crainte des dieux ? Quel est l'homme dont les membres glacés d'effroi ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le ciel ? » (15). Ces vers, et les suivants, dépeignent bien les terreurs des hommes devant les cataclysmes de la nature, et le respect qu'ils en conçoivent pour les redoutables divinités qui les produisent, qu'ils honorent en conséquence.

Il est intéressant d'examiner maintenant la manière dont M. Bergson envisage les réactions de l'homme primitif devant les innombrables causes de frayeur qui l'assaillent. Cet auteur éminent, après une étude psychologique approfondie, observe tout d'abord que « la religion est moins de la crainte qu'une réaction contre la crainte » (16); c'est pour l'homme « une réaction défensive de la nature contre un découragement qui aurait sa source dans l'intelligence ». M. Bergson développe ainsi son opinion : « Cette réaction suscite, au sein de l'intelligence même, des images et des idées qui tiennent en échec la représentation déprimante [des forces mauvaises et invincibles de la nature, par exemple], ou qui l'empêchent de s'actualiser. Des entités surgissent, qui n'ont pas besoin d'être des personnalités complètes : il leur suffit d'avoir des intentions, ou même de coïncider avec elles... Et d'autre part, ce n'est pas nécessairement une personne

(14) V. 1160 à 1186, *passim*, p. 288 et suiv.

(15) V. 1217 à 1220 et suiv., p. 291.

(16) H. Bergson, *op. cit.*, p. 161.

que la croyance prend pour objet d'abord; un anthropomorphisme partiel lui suffit. » (17).

Un peu plus loin (18), revenant sur ces entités dont il vient de parler, M. Bergson ajoute : « Les dieux de la mythologie pourront sortir d'elles; on les obtiendra par voie d'enrichissement. »

Y a-t-il, dans les tribus primitives, meilleure manière de se concilier un chef courroucé que de lui offrir un cadeau de prix? Dès lors, n'est-il pas d'une habileté suprême d'entrer dans les bonnes grâces des dieux les plus irascibles et les plus malfaisants à l'aide de sacrifices? « Cet usage, nous dit G. Le Bon (19), naquit à la fois du besoin d'apaiser des dieux qu'on croyait toujours en courroux — car les forces de la nature sont plus souvent redoutables que bienfaisantes — et aussi du désir d'être agréable aux mânes des morts. » Le même auteur nous enseigne en effet que le culte des morts fut à l'origine fondé sur la crainte, « et les songes firent croire aux hommes que les esprits des morts flottaient autour d'eux pour les tourmenter, surtout s'ils n'avaient pas reçu une assez honorable sépulture » (20).

L'homme s'est donc, petit à petit, trouvé enserré dans un réseau de choses défendues, de rites compliqués, dont le manquement entraînait les pires conséquences pour lui; et on peut trouver ici la justification de l'opinion professée par M. Salomon Reinach dans sa définition du mot « religion » : « Un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés. » (21).

C'est dans un sentiment analogue qu'on doit rechercher la cause de la sévère appréciation de Lucrèce sur les effets des cultes rendus aux dieux : « Hommes infortunés d'avoir attribué tous ces effets à la divinité et de l'avoir armée d'un cour-

(17) Id., *ibid.*, p. 160.

(18) Id., *ibid.*, p. 161.

(19) G. Le Bon, *op. cit.*, p. 86.

(20) Id., *ibid.*

(21) S. Reinach, *op. cit.*, p. 9.

roux inflexible ! Que de gémissements il leur en a dès lors coûté ! Que de plaies ils nous ont faites ! Quelle source de larmes ils ont ouverte à nos descendants ! » (22).

Et une considération de même nature inspire à M. Bergson, après la constatation qu'il n'y a jamais eu de société sans religion, la réflexion suivante : « *L'homo sapiens*, seul être doué de raison, est le seul aussi qui puisse suspendre son existence à des choses déraisonnables. » (23).

Mais ce n'est pas tout d'implorer passivement la divinité, en flattant ses goûts par les sacrifices qui lui conviennent et en souhaitant craintivement qu'elle s'apaise ainsi; combien il est plus tentant pour l'homme de prendre un rôle actif, bien plus efficace, en agissant sur le dieu dangereux d'une façon que l'on sait infailible, et en le contraignant en quelque sorte à obéir aux sollicitations de celui qui en possède le secret (24). C'est pourquoi, depuis une antiquité fort reculée, les hommes se sont livrés à l'art de la magie, sœur occulte de la religion, n'appartenant qu'à un nombre restreint d'initiés, obligés d'agir secrètement afin de conserver pour eux seuls leur privilège merveilleux et redoutable. Ceci explique à la fois le respect craintif et l'aversion qu'ont de tout temps inspiré aux gens du commun, les magiciens (25). Il est intéressant d'observer que par ce caractère d'action certaine qui est son but, la magie se révèle la mère des sciences; et en effet ne voit-on pas, dans le cours des siècles, les fondements de presque toutes nos connaissances scientifiques découverts par des astrologues, des alchimistes, et autres gens voués à des pratiques mystérieuses ? (26).

(22) Lucrèce, *op. cit.*, l. V : V. 1193 à 1196, p. 290.

(23) H. Bergson, *Les deux sources de la Morale et de la Religion*, chap. II, p. 106.

(24) « Il ne nous suffit pas de n'avoir rien à craindre, nous voudrions en outre avoir quelque chose à espérer. » (H. Bergson, *op. cit.*, p. 173.)

(25) Sur les rapports de la magie avec la science, voir Bergson, *op. cit.*, p. 180 à 183.

(26) Cf. Garçon et Vinchon, *Le Diable*, p. 12 et 13.

Malgré cet essai de science rudimentaire, la magie ne représente pas moins une conception essentiellement animiste, comme nous venons de le voir. Aussi accepterons-nous bien volontiers l'excellente définition qu'en fait M. Salomon Reinach : « la stratégie de l'animisme ». Nous aurons l'occasion de revenir, quoique brièvement, dans la partie consacrée à la croyance aux esprits malfaisants chez les sauvages actuels, sur les causes psychologiques de la magie, ses formes et ses rites.

★★

Dans l'esquisse rapide que nous venons de tracer des croyances initiales de l'humanité, nous avons vu les premiers hommes, de condition misérable et en proie à la frayeur, se représenter partout, autour d'eux, des volontés maléfiques et persécutrices. Nous avons vu ensuite ces volontés mystérieuses prendre, si l'on nous permet cette expression, peu à peu « figure humaine » et devenir des dieux anthropomorphes, avec leurs personnalités et leurs prérogatives diverses, mais envoyant toujours aux hommes le mal autant que le bien. L'évolution possible de ces dieux — polythéisme, monothéisme, etc. — nous l'avons aussi indiquée, de même que les divers moyens, religieux ou magiques, de ne pas irriter ces divinités redoutables, et de se les rendre même favorables, au besoin par la contrainte.

Il nous paraît intéressant d'observer que ces premiers sentiments religieux, ces premières croyances, ces premiers rites, contiennent en germe toutes les religions ultérieures, dans toutes leurs formes possibles, car le fond même de l'homme a fort peu changé, et c'est de ce fond-là seul, assez fruste, que procèdent les sentiments essentiels qui constituent les religions, même les plus compliquées et les plus élevées en apparence.

Mais si l'homme primitif a commencé par éprouver de la crainte, si celle-lui lui a d'abord dicté exclusivement ses premiers dieux, redoutables et malfaisants par essence, il n'a

pu, ensuite, se défaire facilement des entités si puissantes qui, au début, conditionnaient toutes ses croyances; et l'Esprit de mal est resté, soumis sans doute, lui aussi, à bien des transformations, à bien des vicissitudes, mais merveilleusement semblable à lui-même dans le fond. Que cet Esprit de mal soit le maître, à une époque où l'on n'a encore rien imaginé pour le tenir en échec (la nature ne s'est-elle pas d'abord présentée à l'homme comme infiniment dangereuse?); qu'il ait ensuite à partager plus ou moins le pouvoir avec un ou plusieurs dieux bienfaisants; que, plus tard encore, il soit relégué au second plan — dans la hiérarchie divine, peut-être, mais non dans ses effets — pour endosser la responsabilité du Mal qui continue de sévir sur la terre, même sous le règne d'une Divinité conçue comme toute-puissance et essentiellement bienfaisante; cet Esprit de mal n'en sera pas moins le même, et ceci nous montre qu'il demeurera toujours, chez l'homme, un mythe éternel, aussi durable que le Mal lui-même.

CHAPITRE II

DIEUX ET GENIES MALEFIQUES DES GRANDES RELIGIONS DE L'ANTIQUITE

Dans les premières sociétés civilisées dont les vestiges — sous forme de monuments, d'écrits ou de traces linguistiques (cas des Aryas) — sont parvenus jusqu'à nous, nous constatons l'existence de religions bien arrêtées, bien systématisées si l'on peut dire, et qui, parties uniformément du polythéisme, tendent parfois plus ou moins vers le monothéisme, ou mieux vers un vague panthéisme. Mais un fait est constant, qui doit retenir notre attention : c'est que le mal qui règne sur la terre est toujours conçu, soit comme le fait de divinités véritablement spécialisées et nuisant pour le seul plaisir de nuire, soit comme un châtiment envoyé aux hommes par des dieux offensés. Or, nous devons prendre garde qu'une offense capable de courroucer suffisamment une divinité pour produire ce résultat est toujours d'ordre rituel : c'est un manquement ou un sacrilège, jamais un fait intéressant les relations des hommes entre eux. En d'autres termes, l'offense faite à un dieu ne peut résulter d'une transgression de la morale, car la morale n'existe pas. Mais il faut s'entendre sur le sens que nous accordons à ce terme de « morale » ; sa signification est tout à fait différente selon qu'on l'envisage dans les premières civilisations de l'humanité ou dans les nôtres. « A l'origine, la coutume est toute la morale, et comme la religion interdit de s'en écarter, la morale est coextensive à la religion. » (1). Mais si nous prenons la morale dans le sens beaucoup plus large que nous lui accor-

(1) Bergson, *op. cit.*, p. 128.

dons aujourd'hui, nous pouvons dire avec G. Le Bon : « Non seulement la religion — c'est-à-dire les devoirs des hommes envers les dieux — n'eut pendant longtemps rien à faire avec la morale — c'est-à-dire avec les devoirs des hommes les uns envers les autres —, mais, souvent, les principes de l'une se sont trouvés en opposition avec les principes de l'autre. » (2). Si la société s'est parfois inquiétée, au point de vue religieux, des méfaits d'un individu, c'est uniquement par crainte d'un châtement collectif. « Lorsque Alcibiade fut accusé d'avoir mutilé les statues de Mercure, tout Athènes fut en émoi; on recherchait le coupable pour le châtier, car on s'imaginait que la colère du dieu offensé frapperait la ville s'il n'était pas puni. Mais que le coupable fût vaniteux, ambitieux, débauché, meurtrier même, c'était affaire à ceux qu'il gênait par ses folies ou par ses crimes. Jamais personne n'aurait eu l'idée de l'en reprendre au nom de divinités qui ne s'en inquiétaient nullement. » (3).

M. Bergson confirme entièrement cette vue et nous en donne la raison psychologique dans les lignes suivantes : « (L'idée de responsabilité individuelle) implique une représentation relativement abstraite de l'activité de l'individu, que l'on tient pour indépendante parce qu'on l'a isolée de l'activité sociale. Mais telle est d'abord la solidarité entre les membres du groupe que tous doivent se sentir participer dans une certaine mesure à la défaillance d'un seul, au moins dans les cas qu'ils tiennent pour graves : le mal moral, si l'on peut déjà employer ce terme, fait l'effet d'un mal physique qui s'étendrait de proche en proche et affecterait la société entière par contamination. Si donc une puissance vengeresse surgit, ce sera pour frapper la société dans son ensemble, sans s'appesantir uniquement sur le point d'où le mal était parti : le tableau de la justice poursuivant le coupable est relativement moderne, et nous avons trop simplifié les choses en montrant l'individu arrêté, au moment de rom-

(2) G. Le Bon, *op. cit.*, p. 92

(3) Id., *Ibid.*

pre le lien social, par la crainte religieuse d'un châtement qu'il serait seul à subir. » (4).

Inutile d'aller plus loin : nous venons de voir suffisamment que, dans les sociétés antiques, la notion religieuse de responsabilité individuelle n'existe pas, au moins dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui; et si des dieux plus ou moins malfaisants frappent les hommes, ce sera par un goût pervers ou pour venger une offense personnelle, jamais pour les punir de forfaits à l'égard des autres hommes, et encore moins de crimes éclos dans les profondeurs de la conscience et n'en étant jamais sortis.

Il faut cependant reconnaître, nulle règle n'étant exempte d'exceptions, que des ébauches de responsabilité individuelle, et aussi de la conception qui veut que l'on offense les dieux en nuisant au prochain, apparaissent dans les premières sociétés civilisées, à mesure que celles-ci s'élèvent dans l'ordre moral.

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les dieux et génies du mal avec leurs formes et leurs attributions dans les religions les plus marquantes du monde antique.

I. — Les Egyptiens.

Les Egyptiens, au dire d'Hérodote, étaient les plus religieux des hommes; et si l'on en juge, en effet, par le nombre incroyable de dieux qu'ils adorèrent, on peut se persuader aisément qu'Hérodote avait raison. Les vestiges les plus lointains d'une civilisation égyptienne indiscutable et déjà brillante, remontent à plus de 5.000 ans avant notre ère : dès ce temps, on constate l'existence d'une religion puissamment établie et respectée. Ce que furent les dieux de l'Égypte, leurs transformations, leurs fusions, les lieux où on les adorait principalement, nous n'avons pas à l'étudier dans le cadre de cet ouvrage. Nous devons toutefois, pour permettre de se faire une idée de la métaphysique de ce peuple indus-

(4) Bergson, *op. cit.*, p. 129.

trieux, donner un aperçu schématique de sa croyance fondamentale, qui demeure sous toutes les variations successives.

Le grand souci religieux des Egyptiens est la survie de l'âme. Elle vit avant la vie terrestre, et elle survit ensuite. Et, par bien des réincarnations, elle s'améliore, pour se confondre définitivement un jour avec l'essence divine. Le symbole de cette évolution est l'histoire du soleil, qui est Râ ou Ammon durant le jour, Osiris pendant la nuit. « L'aube était une naissance; le crépuscule du soir une mort. Et chaque jour le divin voyageur revenait à la vie, sortait du sein de sa mère Nout, montait glorieux dans le ciel, où il naviguait sur sa barque légère et combattait victorieusement le mal et les ténèbres qui fuyaient devant lui... Mais le soir, c'est la nuit qui triomphe. Le soleil n'est plus Râ, le puissant, l'étincelant; il devient Osiris, le dieu qui veille dans les ténèbres et dans la mort. Sa barque céleste parcourt de sombres canaux et se voit assaillie par les démons. Jusqu'à minuit, elle s'enfonce toujours plus avant dans un gouffre d'obscurité. Mais à partir de minuit, elle remonte, sa course devient plus rapide, plus facile, et le matin revient enfin avec sa victoire et ses splendeurs. » ⁽⁵⁾.

Les Egyptiens imaginent donc une lutte constante des dieux bienfaisants contre les démons, l'esprit du mal. Toutefois, on n'en trouve pas beaucoup de représentations, hormis le serpent « Apap », qui est la véritable incarnation du mal, et en qui on a voulu reconnaître les sables inféconds du désert qui assaillent sans cesse les terres cultivées.

Un autre dieu malfaisant est « Set. », que les Grecs nomment « Typhon », meurtrier du bon Osiris. Nous allons donner un bref aperçu de ses méfaits, emprunté pour la plus grande part au « Mythe d'Osiris » rapporté par M. J. G. Frazer ⁽⁶⁾ :

« Osiris était le fruit d'une intrigue entre le dieu de la

(5) G. Le Bon, *op. cit.*, p. 267.

(6) James George Frazer, *Le rameau d'or*; ch. xxxviii : « Le mythe d'Osiris », p. 344 et suiv., P. Geuthner, édit., Paris, 1924.

terre, Seb, et la déesse du ciel, Nut... Quand le dieu-soleil Râ s'aperçut que sa femme Nut l'avait trompé, il déclara avec une malédiction qu'elle n'accoucherait dans aucun mois et dans aucune année. Mais la déesse avait un autre amant, le dieu Thoth (ou Hermès); celui-ci, occupé au jeu de dames avec la lune, lui gagna un soixante-douzième de chaque jour et, ayant formé cinq jours entiers avec ces fractions, il les ajouta aux trois cent soixante de l'année égyptienne.. Ces cinq jours, considérés comme étant en dehors de l'année de douze mois, échappaient à la malédiction du dieu-soleil; aussi Osiris était-il né le premier de ces cinq jours... » Mais il ne fut pas seul enfant de sa mère : le deuxième jour, elle donna naissance à Horus, le troisième à Set-Typhon, le quatrième à Isis et le cinquième à Nephthys. « Set épousa plus tard sa sœur Nephthys, et Osiris sa sœur Isis. » Osiris combla les Egyptiens, puis le monde, de bienfaits, leur apprit à adorer les dieux, à cultiver la terre, à produire le blé, l'orge, le vin, la bière, etc. Il fit disparaître l'anthropophagie. Jaloux de sa renommée, son frère Set s'empara de lui par une fourberie. le tua et le fit disparaître. Mais après bien des recherches, Isis, épouse d'Osiris, découvrit son cadavre et le mit en sûreté. Or, le méchant Typhon, chassant le sanglier par un soir de pleine lune, découvrit le corps de son frère et le découpa en quatorze morceaux qu'il jeta au loin. Isis rechercha ces morceaux et, grâce au dieu-soleil compatissant, reconstitua le corps et lui redonna la vie. Osiris devint alors le Souverain, le Grand Juge des morts. En souvenir de ses bienfaits dans l'agriculture, on lui consacra les taureaux noirs Apis et Mnévis, qu'on adora comme dieux.

Au contraire, au méchant meurtrier d'Osiris, on consacra le porc, animal répugnant. « Il en vint à être considéré comme une incarnation de Set ou de Typhon, le diable égyptien et l'ennemi d'Osiris. Car c'est sous la forme d'un porc noir que Typhon blessa à l'œil le dieu Horus, qui le brûla et institua le sacrifice du porc, le dieu du soleil, Râ, ayant déclaré la bête abominable. De même, l'histoire d'après la-

quelle Typhon chassait un sanglier quand il découvrit et mutila le corps d'Osiris et que c'était pour cela qu'on sacrifiait des porcs une fois par an, est évidemment une version modernisée d'une histoire plus ancienne, selon laquelle Osiris, comme Adonis et Atys, avait été tué ou mutilé par un sanglier, ou par Typhon sous la forme d'un sanglier. » (7).

Les Egyptiens craignaient encore les « revenants », et c'est pour cela qu'on enveloppait au début les morts de bandelettes (8). Ils professaient aussi que Râ, ayant créé le monde, l'avait détruit par irritation contre la méchanceté des hommes, puis créé à nouveau. Le *Livre des morts* est plein d'incantations, de litanies, de formules magiques pour conduire l'âme du défunt à bon port et pour, notamment, la faire triompher des embûches de l'esprit du mal.

Nous ne parlerons pas, car ceci excède les limites de notre étude, de la magie chez les Egyptiens, quoique cet art y ait été poussé, par les prêtres, à son extrême limite — celle de la crédulité humaine. C'était là, par conséquent, de la « magie blanche », ou théurgie, mais elle n'en a pas moins laissé des traces profondes dans l'esprit des hommes; et plus tard, en d'autres lieux, après l'étonnante dissémination des croyances égyptiennes dans le monde, certains de ses principes ont pu revivre dans les mystérieuses pratiques qui croyaient mettre leurs auteurs en relations avec le ou les esprits du mal.

II. — Les Babyloniens et les Assyriens.

Peu de religions ont eu, comme celle de ces peuples, des Chaldéens surtout, une influence aussi considérable, un retentissement aussi profond dans les croyances de l'humanité civilisée. Il est aujourd'hui universellement reconnu que c'est des dieux de Babylone que dérivent pour la plus grande part

(7) J.-G. Frazer, *op. cit.*, p. 447.

(8) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 47, § 13.

les dieux des Grecs, comme ceux de bien d'autres nations, et les pratiques magiques de la Chaldée, après avoir obsédé littéralement tout notre moyen âge, se sont encore perpétuées jusqu'à nos jours. Elles ont même, en quelque sorte, droit de cité dans notre vie courante, mais sous des formes, il est vrai, où nous ne les soupçonnons presque plus. C'est ainsi que notre coutume de qualifier les jours de la semaine par des noms de planète, que les symboles qui servent à nos astronomes à distinguer les constellations (le taureau, la balance, les poissons, etc.), et bien d'autres choses encore qui nous sont habituelles, dérivent d'emprunts souvent directs, faits aux mythes de ces peuples depuis longtemps disparus. Les Juifs, dont l'influence sur la vie spirituelle de nos civilisations occidentales n'est guère contestable, ont bien des croyances communes avec celles de Babylone. C'est ainsi que le grand roi Hammurapi qui, vers 2150 avant Jésus-Christ, réalisa l'unité assyro-chaldéenne, promulgua, sous l'inspiration du dieu solaire Shamash, six cents ans environ avant Moïse, des lois qui ont les plus frappantes similitudes avec celles du grand législateur hébreu. C'est pourquoi M. Salomon Reinach observe justement, à ce sujet, que si le Code mosaïque « avait été dicté par Dieu à Moïse, Dieu aurait plagié Hammurapi » (9). Notons aussi, entre autres, les ressemblances qu'offrent avec la Bible les récits babyloniens, où l'on retrouve la création et le déluge, ce dernier ayant pour survivants Utnapishtim — et non plus Noé — avec les siens et maints animaux.

Les dieux et génies assyro-chaldéens étaient innombrables, et vers l'an 860, un roi assyrien en dénombra, paraît-il, sept mille (10). Parmi eux était une très grande quantité de démons, qui affectaient les formes les plus inattendues et les plus horribles. L'imagination populaire se les représentait partout dans l'air, distribuant à plaisir les maux aux hom-

(9) S. Reinach, *op. cit.*, p. 49, § 3.

(10) Id., *ibid.*, p. 38, § 11.

mes lorsque ceux-ci n'avaient pas su se les rendre favorables.

Ces esprits maléfiques étaient censés résider dans les lieux déserts, obscurs, dans les tombeaux, les ruines, sous la terre. De ces repaires où ils demeuraient toujours en éveil, ils sortaient la nuit silencieusement, soit invisibles, soit sous forme d'animaux répugnants et venimeux (tels que serpents, scorpions, etc.), pour aller tourmenter leurs victimes.

Notons l'existence d'un certain ensemble malfaisant « des sept » (11).

« Tout le cortège des mystérieuses terreurs qui, nous dit G. Le Bon (12), pendant les siècles obscurs, a hanté l'imagination humaine, est venu des bords de l'Euphrate. Il semble qu'il suffise de relire les pages pleines de démente par lesquelles les mages étaient censés conjurer les esprits, ou seulement de contempler pendant quelque temps les hideuses figures dessinées ou découpées en nombre infini par les artistes babyloniens, pour sentir passer dans son cerveau comme un tourbillon de folie. » Un de ces démons les plus représentatifs est celui du vent du sud-ouest, le terrible Kâmsin, le simounn de la Mésopotamie. « Il se dresse debout sur ses pieds de derrière, terminés par des serres d'aigle; il a le corps maigre et robuste d'un fauve; ses épaules portent d'immenses ailes; sa face camarde et décharnée est hideuse à voir; son front est surmonté de cornes, et de sa gueule grimaçante semble sortir un rugissement de fureur. » (13).

Un autre dieu mauvais, parmi les plus importants, est le dragon « Tiamat », symbole du chaos, de la mer sans limites, d'où sont sortis les autres dieux, conduits par leur grand chef Marduk, après l'avoir vaincu (14). La notion de la lutte du bien et du mal était en effet en honneur dans la religion de Babylone, comme dans celle de l'Égypte. Les bons et les

(11) Cf. Nathan Söderblom, « Manuel d'Histoire des Religions », ch. II, p. 103. E. Leroux, édit., Paris, 1925.

(12) *Les premières civilisations*, p. 559.

(13) Id., *ibid.*, p. 558.

mauvais gēnies étaient imaginés comme se livrant sans trêve une lutte sans merci, mais perpétuellement indécise.

« Le meilleur moyen d'échapper à celui qui voulait du mal à un homme était, pour cet homme, de s'assurer l'alliance d'un démon plus puissant, qui livrait combat au premier et le mettait en fuite. » (15). De cette façon, la magie, les philtres, les sortilèges, générateurs de la sorcellerie de nos contrées, avaient pris une influence extraordinaire, non moins que la divination de l'avenir par l'astrologie. Le grand art était de savoir se rendre les démons favorables, car, bien entendu, aucun ne l'était gratuitement. Il est vrai que les sacrifices, qui étaient la seule nourriture des dieux, avaient sur ceux-ci une grande influence; et c'est ainsi que, lorsque Utnaspishtim, le Noé babylonien, fut sorti de son arche après le déluge, il offrit un sacrifice dont le fumet attira les dieux « comme des mouches » (16).

Les maladies étaient attribuées aux démons, que l'on pouvait mettre en fuite par des incantations et des exorcismes; aussi la classe des exorcistes était-elle, parmi les prêtres, la plus en faveur. L'eau et le feu avaient un pouvoir purificateur, et on brûlait en effigie les sorcières et les magiciens (17).

Les habitants de la Chaldée craignaient également les âmes des morts privés de sépulture. Ceux-ci, en effet, ne pouvaient goûter le repos et erraient éternellement entre le ciel et la terre; ils devenaient alors des démons malfaisants et se vengeaient cruellement sur leurs parents coupables, et sur les hommes en général. Ils étaient par contre bienfaisants s'ils avaient été convenablement enterrés.

La notion de rémunération des actes accomplis pendant la vie, de châtement des méfaits, était inconnue aux Babyloniens. Pour eux, les morts, bons et méchants, étaient confondus dans les enfers, où régnait la déesse Allatu. Ce monde

(14) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 51, § 7; et N. Söderblom, *Histoire des religions*, ch. II, p. 90.

(15) G. Le Bon, *Premières civilisations*, p. 563.

(16) Cf. S. Reinach, *loc. cit.*, p. 51; et N. Söderblom, *op. cit.*, p. 103.

(17) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 104-106.

de la mort est « sous terre, en un lieu d'épouvante d'où personne ne peut revenir : c'est une immense prison entourée de murs, éternellement sombre, où retentissent des gémissements »⁽¹⁸⁾. Cependant, plus tard, à la suite des héros divinisés devenus des étoiles et résidant, par conséquent, dans les constellations, les âmes des morts émigrèrent dans le ciel. Ce fut là le premier jalon de la doctrine chrétienne ultérieure, car, comme le fait observer M. S. Reinach, dans les évangiles comme dans la vieille doctrine biblique, les morts sont censés résider sous la terre (Luc, 16, 22)⁽¹⁹⁾.

Notons, pour terminer, la similitude du mythe babylonien d'Adonis avec le mythe égyptien d'Osiris.

Le bel adolescent Adonis-Thamuz, dieu de Byblos, était l'amant d'Ishtar, l'Astarté des Phéniciens, l'Aphrodite des Grecs. Mais, à la-chasse, il fut tué par un sanglier et descendit aux enfers, dans le sombre empire d'Allatu, nommée encore Eresh-Kigal. Ishtar, inconsolable, y descendit à son tour pour le délivrer et découvrir la source de vie. Mais, par une fourberie de la jalouse Allatu, elle fut retenue elle-même dans les enfers. Or, comme Ishtar était indispensable pour entretenir la passion de l'amour, hommes et bêtes négligeaient de se reproduire, et la vie sur la terre était menacée d'extinction. Mais les dieux, effrayés de cet état de choses, envoyèrent, par un messenger du dieu Ea (le dieu-poisson Oannès), l'ordre à Allatu d'asperger les amants de l'Eau de la Vie, et Ishtar et Thamuz revinrent sur la terre pour la ranimer. Chaque année Adonis-Thamuz était à nouveau mis à mort, et la rivière de Byblos devenait rouge, teinte du sang du dieu. Les femmes s'assemblaient alors pour le pleurer bruyamment dans les « jardins d'Adonis », et déchiraient de leurs dents un sanglier qu'elles mangeaient en communion. Puis la résurrection de Thamuz — dieu évident de la végétation — était célébrée avec joie peu après⁽²⁰⁾.

(18) S. Reinach, *op. cit.*, p. 55, § 15.

(19) Id., *ibid.*, p. 57, § 19.

(20) Cf. J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 304, 308, 310, 316, 322; N. Söderblom,

III. — Les Phéniciens et Syriens.

Les Phéniciens, de race incontestablement sémitique, ont eu dans l'Antiquité un rôle considérable, matériel autant que moral, en assurant, grâce à leur situation géographique favorisée et à leur génie commercial, la liaison entre des civilisations aussi éloignées les unes des autres que différentes, et dont ils ont été un facteur important de dissémination. Leurs croyances, assez rudimentaires, ont bien des points communs avec celles des juifs et des Babyloniens.

Les dieux de la Phénicie, très nombreux, étaient nommés « El » (puissance, force), « Baal » (plur. baalim), le « Bel » chaldéen (propriétaire, maître), « Mélek » (roi), « Adon » (seigneur), « Dan » (juge), etc. Mélek, le « Moloch » de la Bible, a été un nom parfois donné à l'Yahvé des juifs, à l'occasion de sacrifices d'enfants offerts le jour du sabbat (Ezéchiel, xxiii, 39) ⁽²¹⁾. Les déesses, nommées « baalat », portaient d'autres noms, par exemple Ashtoret (l'Ishtar de Babylone, l'Astarté des Grecs). Bien des animaux sacrés (taureau, lion, sanglier, aigle, etc.) étaient en quelque sorte déifiés. A Ekron, en Philistide, le Baal-mouche (dieu des mouches) portait le nom de « Baal-Zebub », qui, par l'intermédiaire de la Bible, est devenu le fameux diable Belzébuth ⁽²²⁾. Chaque ville avait son Baal, et c'est ainsi que nous connaissons Baal-Sidon, Baal-Hermon, Baal-Phégor ⁽²³⁾, devenu un autre diable : Belphégor, etc. Le dieu de Tyr, Melkarth, n'est autre que le Baal de cette ville : Melek-kart, « roi de la ville ». Originaire de Mésopotamie, il devint l'Héraklès des Grecs, mais il fit des travaux encore plus grandioses que ce dernier ⁽²⁴⁾.

Histoire des religions, p. 93-95; G. Le Bon, *Premières civilisations*, p. 503 à 507; et S. Reinach, *Orpheus*, p. 51, § 8, et p. 60, § 7.

(21) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 117.

(22) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 59, § 4; N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 112.

(23) Cf. G. Le Bon, *Premières civilisations*, p. 789.

(24) Id., *ibid.*

Le mythe d'Adonis (Adon : seigneur) se retrouve en Phénicie, à peu près semblable à celui de Babylonie⁽²⁵⁾, et il fut aussi adopté par les Grecs. En Syrie, la véritable déesse de l'Amour, nommée Atergatis, était à la fois colombe et poisson. En Philistide, elle était poisson, comme son époux Dagon (analogie avec l'Oannès de Chaldée).

Il ne paraît pas y avoir eu, chez les Phéniciens, de démons proprement dits. Mais le souvenir effroyable des sacrifices d'enfants offerts à Baal-Moloch, dans leur colonie de Carthage, est parvenu jusqu'à nous, pour nous remplir d'horreur à l'égard de cette divinité farouche et insatiable. « On plaçait, nous dit M. J. Frazer, des enfants sur les mains d'une statue en bronze à tête de veau, d'où ils glissaient dans un four brûlant, tandis que les gens dansaient au son des flûtes et des tambourins, pour couvrir les cris pécants des victimes... »⁽²⁶⁾. Ces sacrifices, selon M. G. Le Bon⁽²⁷⁾, avaient peut-être le caractère d'ex-votos. M. Salomon Reinach pense qu'ils n'auraient jamais existé et que les enfants étaient remplacés par des effigies⁽²⁸⁾. Quoi qu'il en soit, des sacrifices massifs d'enfants, dont l'authenticité est garantie par des fouilles, étaient pratiqués par les Phéniciens avant toute expédition, pour se rendre les dieux favorables, et aussi chaque année pour apaiser le roi du ciel irrité par leurs péchés⁽²⁹⁾.

IV. — Les peuples Aryens : Aryas, Indous, Perses.

A. — LES ARYAS.

On a cru pendant longtemps que les peuplades qui constituent la souche, le tronc d'origine des nations dites aryennes, et que l'on nomme les « Aryas », étaient originaires des

(25) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 60; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 112.

(26) J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 262.

(27) *Les premières civilisations*, p. 790.

(28) *Orpheus*, p. 61, § 8.

(29) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 113, § 35.

plateaux de l'Asie centrale. On leur assignait — à juste titre — comme résidence les vallées de l'Oxus, mais, les envisageant comme autochtones, on n'avait aucune connaissance de régions différentes d'où ils eussent pu provenir. On sait maintenant, ou tout au moins on a maintes raisons de supposer, que les Aryas, avant de s'établir en Asie, résidaient en Europe, autour de la Baltique, c'est-à-dire au nord de l'Allemagne, au sud de la Suède, et dans les îles danoises (30). Cette vue semble confirmée par le fait que dans leurs textes anciens, les premiers conquérants de l'Inde se déclarent de race blanche, se vantent d'être blonds, d'avoir de beaux traits, par opposition au teint brun et au visage aplati des populations qu'ils combattaient (31).

Quoi qu'il en soit, ces Aryas devaient avoir, dans l'évolution du monde civilisé, un rôle immense. Non seulement leur langue se trouve à l'origine du fameux groupe indo-européen, mais encore par l'intermédiaire du rameau perse, leurs conceptions fondamentales du monde, sinon même leur race, devaient conquérir l'Occident.

Ce que nous savons de ces primitifs Aryas eux-mêmes ne repose point sur des monuments ou sur des écrits, car ils n'en ont point laissé et se trouvent proprement préhistoriques; mais à défaut de traces palpables, les traces linguistiques laissées par leur idiome nous permettent de reconstituer les éléments de leur civilisation commençante, de leur mode de vie, de leurs travaux, de leurs mœurs, de leurs croyances. M. Gustave Le Bon, à qui nous empruntons ce raisonnement déductif, le justifie ainsi : « Sans nous aventurer dans la voie des conjectures, nous pourrions assurer qu'une société qui employait des mots ayant la signification de chef, prêtre, propriété, famille, étoffe, bois, fer, par exemple, avait un gouvernement, une religion, connaissait la propriété des terres,

(30) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 68; N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 211.

(31) Max Müller, *Essais sur la mythologie*, p. 374.

pratiquait une forme quelconque de mariage, connaissait le fer, tissait des étoffes, etc » (32).

De cette façon, cet auteur se croit fondé à conclure que les Aryas étaient agriculteurs, labouraient la terre, construisaient des maisons avec portes et fenêtres et, ignorant les monnaies, faisaient du commerce par échange. Ils savaient travailler les métaux, cuivre, bronze, et même fer; ils connaissaient les biens meubles et immeubles, faisaient des ventes et des contrats, payaient des impôts, etc. « Leur religion paraît avoir été un polythéisme vague, et surtout l'adoration des forces de la nature. Ils croyaient à la magie, aux esprits, brûlaient les morts, et soignaient leurs malades par des conjurations. » (33).

Cette religion et les conceptions qui lui avaient donné naissance avaient sans doute, à l'état latent, une puissance d'expansion bien considérable, puisque, nous dit M. Emile Burnouf, l'idée aryenne « a simultanément produit la religion de l'Inde et celles de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, des Celtes, des Germains, des Scandinaves, et que, dans les temps qu'on peut appeler modernes, elle a engendré les communions bouddhistes et les églises chrétiennes (34) ».

Après s'être primitivement fixés dans les vastes plaines situées entre l'Iaxarte et l'Oxus (le Syr-Daria et l'Amou-Daria actuels), les Aryas émigrèrent progressivement vers l'ouest, s'installant d'abord sur le plateau de l'Iran, entre la Caspienne au nord et le Golfe Persique au sud, environ 3.000 ans avant notre ère. Par la suite cependant, une fraction de ce peuple descendit vers le sud-est et, par les passes de Kaboul, envahit l'Inde. Ces conquérants, quoique peu nombreux, subjuguèrent aisément leurs adversaires. Ils les méprisaient d'ailleurs beaucoup, ces « dasyous impies et mangeurs de chair crue », et ne voulurent jamais se mélanger avec eux (35). Ce fut là l'origine des innombrables castes de l'Inde.

(32) G. Le Bon, *Les premières civilisations*, p. 38.

(33) *Op. cit.*, p. 39; cf. également p. 730.

(34) Emile Burnouf, *La science des religions*, p. 336, Maisonneuve, éd., Paris, 1872.

Les Iraniens, de leur côté, devinrent les Perses et les Mèdes qui, plus tard, devaient, par leurs conquêtes, s'étendre davantage encore vers l'Occident.

Notons que les deux principaux rameaux issus du peuple Arya, l'Indien et l'Iranien, après avoir longtemps vécu ensemble sur le même fonds commun de croyances et de coutumes, devaient évoluer si différemment, chacun pour sa part, que se retrouvant face à face par la suite, ils ne se reconnurent plus et se traitèrent en ennemis.

B. — LES INDOUS.

Les Aryens pénétrèrent dans le Pendjab vers l'an 1500 avant Jésus-Christ. C'étaient alors des hommes énergiques, vigoureux, aguerris par leurs migrations successives et les résistances nombreuses qu'ils avaient eu à surmonter. Mais en envahissant l'Inde, ils se trouvèrent plongés dans un climat tropical, qui laisse l'homme déprimé et sans énergie⁽³⁶⁾, au milieu d'une nature exubérante, qu'il est presque impossible d'asservir; et peu à peu le tempérament de ces conquérants se modifia dans ce milieu décevant, ils prirent l'habitude de subir plus que d'agir, et de forts qu'ils étaient ils devinrent des êtres passifs et résignés. Leur religion subit naturellement l'influence profonde de cette transformation de caractère, et s'adapta aux circonstances nouvelles. Cette évolution nous est bien décrite par M. G. Le Bon⁽³⁷⁾ : « Ce peuple, profondément impressionné par les spectacles grandioses de l'Himalaya, de l'Indus et du Gange; par les caprices foudroyants des climats; par les désastreuses sécheresses suivies de torrents diluviens; par tous les phénomènes dont l'Hindoustan est le théâtre, et en face desquels l'homme se sent si petit et trouve la nature si grande, pencha vers

(35) E. Burnouf, *op. cit.*, p. 352.

(36) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 72, § 9.

(37) *Les premières civilisations*, p. 731.

le panthéisme. Les dieux ne prirent des formes distinctes que pour se confondre avec les forces de l'Univers. Et peu à peu fut créée cette religion naturaliste du Rig-Véda, qui anime le monde avec une puissance si étrange, donnant une vie frémissante et consciente aux nuages, à la foudre, aux vents, aux fleuves, aux montagnes, aux forêts, et faisant de l'homme le jouet ignorant et tremblant de ces capricieuses manifestations de l'âme universelle. »

Ainsi les habitants de l'Inde devinrent-ils profondément animistes, et en proie à toutes sortes de superstitions, se livrant sans mesure, comme toujours en pareil cas, aux pratiques dégradantes de la magie ⁽³⁸⁾.

Le premier système religieux qui ait fleuri chez les Indous après leur séparation du groupe aryen primitif est ce que l'on a nommé le « Védisme ». Ce sont en effet les croyances et les rites tirés des livres sacrés initiaux, les Védas (véda : savoir) qui sont au nombre de quatre ⁽³⁹⁾. Le Rig-Véda, le plus ancien et le plus important, est écrit en vers et se compose d'« hymnes de louange » consacrés surtout aux dieux; il comprend 10 livres. L'Atharva-Véda est la science des formules magiques qui s'appliquent aux exorcismes, aux guérisons, servent à éveiller l'amour, ainsi qu'à des fins diverses; il se compose de 20 livres. Le Sama-Véda est la « science des cantilènes », indiquant les différentes mélodies qu'il faut connaître pour sacrifier, la manière de les chanter, etc. Enfin le Yajour-Véda, « science des formules sacrificielles », est un véritable manuel liturgique en prose, qui trace toute la conduite d'un des prêtres sacrificateurs, l'adhvaryou.

Les dieux védiques, assez vaguement définis, sont au nombre de 33. « Ils se partagent par groupes de 11, le ciel, la région intermédiaire, et la terre. » ⁽⁴⁰⁾. Le primitif dieu du

(38) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 71, § 8.

(39) Cf. N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 224 et suiv.

(40) S. Reinach, *Orpheus*, p. 76, § 16.

ciel « Dyaus pitar » (d'où dérivent le Zeus pater grec et le Juppiter latin) — et qui avait pour épouse la déesse Prithivi, la Terre — a été peu à peu remplacé par le nouveau grand dieu Indra (=roi). Celui-ci, anciennement appelé aussi Donar, est ardent et belliqueux; il est le dieu de l'orage. On le nomme habituellement « Indra Vritrahan », car il tue en le frappant de la foudre le serpent Vritra ou Ahi, qui personnifie le nuage; et il le force ainsi à libérer les eaux qu'il tient emprisonnées dans les montagnes ou dans les nuées. Il est aussi « celui qui met à mort l'ennemi..., le dieu qui va chercher l'eau, qui tue le dragon et reconquiert les vaches ». Dans ce combat, il est aidé par le redoutable Rudra « qui agite les airs », terrifiant archer qui déchaîne la peste, les maladies, mais envoie aussi parfois la guérison. Rudra est le père des génies du vent, « la troupe retentissante des Marouts », les dieux de la tempête. Ainsi Indra est-il bienfaisant, en répandant la pluie féconde, la pluie qui fait suite à la sécheresse et ramène la vie sur la terre⁽⁴¹⁾. Il faut croire qu'il ne manquait pas non plus de ruse car, d'après une légende indoue : « ...Indra jurait au démon Namuci qu'il ne le tuerait ni de jour, ni de nuit, ni avec un bâton, ni avec un arc, ni avec la paume de la main, ni avec le poing, ni avec ce qui est humide, ni avec ce qui est sec. Mais il le tua le matin, alors qu'il n'était plus nuit et pas encore le jour, en répandant sur lui l'écume de la mer. »⁽⁴²⁾.

Un autre grand dieu est Agni, le dieu du feu, (latin : *ignis*), qui représente aussi le soleil. Il est conçu très diversement, selon les lieux ou les circonstances; parfois il est envisagé comme « le dieu du foyer domestique, l'ami sincère de la maison ». Mais il semble, comme cela est indiqué dans le Nirukta de Yâska, qu'il ait fait partie, tout au début, chez les anciens auteurs védiques, d'une trinité : Savitri, Agni et

(41) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, loc. cit.; N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 215, 229, 230; Em. Burnouf, *La science des religions*, p. 51, 165, 235.

(42) J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 652.

Vāyu, « et que tous les autres (dieux) étaient des formes et des noms divers de quelqu'un des trois, auxquels ces noms étaient donnés d'après la diversité des phénomènes naturels et des fonctions divines »⁽⁴³⁾. Savitri (producteur, ou père) est nommé, dans le Véda, le Père céleste; il est représenté par le soleil, qui n'est cependant que le char ou la roue de Savitri..

Agni est le Feu, « dans toutes les acceptions directes ou figurées du mot français... Sa naissance est mystique, car d'une certaine manière, il a un père terrestre qui porte le nom de Twastri, c'est-à-dire charpentier; d'une autre manière, venu du ciel par une voie mystérieuse, il est conçu dans le sein maternel par l'acte de Vāyu qui est l'Esprit. Vāyu dans le sens matériel est, le vent, c'est-à-dire l'air en mouvement, sans lequel il est impossible que le feu brûle ou s'allume; dans le sens métaphysique, il est l'esprit de vie et l'auteur de l'immortalité pour les vivants »⁽⁴⁴⁾. Agni est assis à la droite du Père; c'est là qu'il règne dans toute sa splendeur. « Il est le roi des cieux, la tête de l'éther; sa grandeur dépasse le ciel et les mondes; la terre et le ciel lui obéissent; il reçoit l'hommage de tous les êtres divins... Il voit toutes choses... Il connaît tout... car tous les êtres sont contenus en lui... »⁽⁴⁵⁾. Le feu sacré a ainsi pour père Twastri, et pour mère la divine Mâyâ. Celle-ci est « la personnification de la puissance productrice, sous sa forme féminine ». Quant à Twastri, c'est « le charpentier divin qui prépare le bûcher et les deux pièces de bois nommées arani, dont le frottement doit engendrer l'enfant divin ».

Dès qu'Agni est né, le prêtre astronome en est informé par une étoile (Savanagraha), et le peuple des campagnes vient adorer le petit enfant, c'est-à-dire l'étincelle qui a jailli « de celui des deux bois qui est appelé la mère ». Cet enfant est

(43) Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 232.

(44) Id., *ibid.*

(45) Id., *ibid.*, p. 235.

posé sur de la paille. « A côté de lui est la vache mystique, c'est-à-dire le lait et le beurre, et chez d'autres Aryens, l'âne qui a porté sur son dos le fruit dont le jus a donné la liqueur sacrée... » L'enfant divin, porté sur l'autel, acquiert une force merveilleuse, illumine tout, détruit les ténèbres. Les anges (dêvas) et les hommes l'adorent alors en chantant un hymne. « Comment s'est produite cette transfiguration d'Agni ? Au moment où un prêtre posait le jeune dieu sur l'autel, un autre a versé sur sa tête la liqueur sacrée, le spiritueux sôma, et bientôt lui a donné l'onction en répandant sur lui le beurre du saint sacrifice. Quand le prêtre a répandu sur Agni le beurre clarifié, il porte le nom d'Oint (akta)... Le « dieu aux belles clartés dévoile aux » hommes ce qui était caché » : du milieu de l'enceinte où il trône, il enseigne les docteurs..., etc. » (46).

Le Rig-Véda contient encore un très grand dieu, très noble, qui est Varôuna, « le dieu de l'ordre universel et immuable » (47), « le gardien de l'ordre cosmique et de l'ordre moral » (48). Il est la divinité que l'on vénère et que l'on redoute le plus. Le péché l'offense, mais il pardonne au pécheur repent. Ce dieu, essentiellement mystérieux, est le grand maître de la magie. Il est à la tête d'un groupe spécial de divinités, les sept Adityas (49).

Le sacrifice était le rite essentiel de la religion védique, le seul instrument du salut, et sa bonne exécution par les prêtres, ou brahmanes, avait une importance capitale. Il ne fallait pas moins de quatre prêtres différents pour cela, qui devaient connaître à fond certains Védas, chacun selon sa spécialité. « Le sacrifice donne et procure tout. Le chant du sacrifice, la formule du sacrifice, le brahman, sont doués d'une puissance souveraine. Le Rig-Véda magnifie la sainteté ex-

(46) Id. *ibid.*, p. 235 à 238.

(47) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 231.

(48) S. Reinach, *Orpheus*, p. 77.

(49) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 232.

traordinaire des paroles du sacrifice. »⁽⁵⁰⁾. Nous avons vu, au sujet d'Agni, comment le sacrifice peut même littéralement créer le dieu. C'est que le sacrifice a un pouvoir magique prodigieux; il est véritablement la nourriture des dieux, qui le réclament avec impatience. « Comme un taureau, le dieu mugit après le sacrifice. »⁽⁵¹⁾. Par lui, le ciel et la terre sont liés. La substance essentielle de cette cérémonie est le jus de la plante sacrée sôma, plante asclépiade qui, en Occident, est la vigne. Dans cette liqueur combustible réside Agni, qui y est présent quoique invisible. Il existe aussi un aliment solide, gâteau fait de farine et de beurre, qui n'est pas moins apte à brûler. Agni s'y trouve également. D'autres fois, cet aliment solide peut être constitué par des fleurs, des fruits, voire même un animal immolé, qui est alors le cheval. « Les dieux arrivent invisibles : aucun des assistants ne doute de leur présence réelle autour du foyer, dans le feu et dans l'hostie. » Ensuite avait lieu le festin sacré sur le gazon; les prêtres et les convives recevaient chacun une part d'hostie, où Agni était contenu⁽⁵²⁾. Le remuant Indra est particulièrement friand de Sôma, dont il boit des auges entières, jusqu'à s'enivrer⁽⁵³⁾.

A côté des sacrifices officiels, les prêtres pratiquaient aussi beaucoup les rites magiques de l'Atharva-Véda, qui s'appliquaient à maintes circonstances de la vie usuelle. Toutefois la magie était interdite, surtout la magie noire ou nuisible, et cependant les prêtres la pratiquaient aussi. Non seulement ils transformèrent toute la religion en magie, mais encore, dans les lois de Manu par exemple, ils se réservèrent avec soin un pouvoir aussi redoutable. C'est ce qui justifie le dicton indou, qui existe encore de nos jours : « L'univers entier est soumis à nos dieux; les dieux sont soumis aux enchante-

(50) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 229.

(51) Id. *ibid.*, p. 228.

(52) Cf. Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 165, 238, 239; S. Reinach, *Orpheus*, p. 76 § 15.

(53) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 229.

ments; les enchantements aux Brahmanes; les Brahmanes sont donc nos dieux. »⁽⁵⁴⁾.

Nous nous sommes étendu assez considérablement sur les vieilles croyances et pratiques védiques, car c'est d'elles que dérivèrent, dans l'Inde, toutes les formes religieuses ultérieures, depuis le brahmanisme jusqu'à l'indouisme, en passant par le jaïnisme et le buddhisme; et c'est d'elles encore qu'ont procédé, au moins partiellement, certaines religions de peuples étrangers à l'Inde. Nous allons maintenant passer rapidement en revue les croyances indoues issues du védisme, pour y rechercher en particulier les dieux qui, soit par principe, soit occasionnellement, envoient le mal aux hommes, ainsi que le sort qui attend après la mort les âmes des justes et des pécheurs.

Le brahmanisme substitua à la théorie védique du salut par les œuvres (c'est-à-dire les sacrifices) celle du salut par la connaissance, obtenue d'une part par la spéculation, d'autre part par l'ascétisme. Une notion nouvelle était en effet intervenue : c'est que la mort ne constituait nullement la terminaison de l'existence humaine, mais que celle-ci se continuait sans cesse par de nouvelles incarnations. Le lien qui unit ainsi les formes successives de l'existence est nommé *Karman*. Ce *Karman* est conditionné par les actes de chaque vie : celui qui mène une vie droite renaît dans un personnage heureux, un brahmane par exemple, voire un dieu; tandis que celui qui commet de mauvaises actions renaît dans un être misérable, plante, animal ou homme. Le bonheur idéal pour celui qui est las de vivre consiste donc à se délivrer du *Karman*, à briser la chaîne des réincarnations⁽⁵⁵⁾.

Le premier moyen est l'ascétisme. Poussé assez loin, il permet de rivaliser avec les dieux, et devant les macérations des saints Yogin, « les mondes s'échauffent et tremblent ». Les dieux, effrayés, « conscients du danger qui les menace

(54) J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 49.

(55) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 246, 247.

eux-mêmes, envoient à ces pénitents une nymphe séduisante ou un monstre effrayant pour les détourner de leurs projets et les empêcher par là même de pénétrer dans le domaine réservé à l'influence divine »⁽⁵⁶⁾. Ce sont ici les dieux, on le voit, qui jouent le rôle de tentateurs. C'est donc en triomphant de soi, par des macérations et la mendicité, qu'on parvient à la délivrance parfaite (moksha). Mais cette libération du Karman est précédée d'une délivrance terrestre de toutes les attaches matérielles : l'atman-brahman. Enfin la délivrance ne peut être achevée que par la connaissance, qui n'est elle-même accessible que grâce à un conseiller, à quelqu'un qui a déjà vu. Il faut aussi savoir méditer les Upanishads, qui constituent le complément, la clôture du Vêda (Vedânta). Les sacrifices, de faible efficacité, doivent être toutefois conservés à titre de pratique pieuse. Mais les brahmanes les accomplissent avec conviction, en suivant scrupuleusement les instructions des Brâhmanas.

C'est dans ces traités qu'on voit apparaître un récit du déluge, dont le Noé indien est Manu. Celui-ci est sauvé par Vishnu, qui, sous forme d'un poisson, traîne sa barque jusqu'au sommet d'un rocher. On a soupçonné à cette légende une origine babylonienne, d'autant que Vishnu poisson rappelle le dieu Oannès⁽⁵⁷⁾.

Il est à remarquer qu'à côté de la théorie des réincarnations successives, on retrouve une croyance très ancienne au séjour des âmes des ancêtres dans le ciel, près du premier homme Yama, qui devient le maître de l'empire des morts. A l'inhumation des défunts succéda la crémation, dont le but véritable était « d'anéantir le corps considéré comme dangereux, [par] crainte des revenants »⁽⁵⁸⁾. Les rites funéraires devaient se continuer pendant un an, car, durant tout ce temps, l'âme était « censée voltiger encore autour des vivants »; mais ensuite elle gagnait le ciel.

(56) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 240.

(57) S. Reinach, *Orpheus*, p. 74, § 13.

(58) *Id.*, *ibid.*, p. 73, § 10.

Nous n'étudierons pas, car cela nous écarterait trop de notre sujet, le buddhisme fondé durant le v^e siècle avant Jésus-Christ par Gautama, nommé aussi Çakya-Muni. Cette doctrine, d'une haute élévation morale, a pour objet l'accèsion au Nirvâna ⁽⁵⁹⁾, c'est-à-dire à l'affranchissement total, où le buddah entra de son vivant. Nous noterons simplement que si, dans le buddhisme les mauvaises actions sont punies par des renaissances, dans sa déformation qui, au Thibet, fit fortune sous le nom de lamaïsme, nous trouvons, en punition des mauvaises actions, un purgatoire et un enfer ⁽⁶⁰⁾. Les Tantras, ou livres de magie, occupent une place considérable dans le buddhisme thibétain. « Tout ce que l'homme du peuple attend du lamaïsme relève en général de la magie, qui doit le protéger des puissances dangereuses. » ⁽⁶¹⁾. Mais il faut remarquer que la doctrine la plus élevée du buddhisme, la mahâyâna ou « grand véhicule », avait été elle-même corrompue par la magie et les pratiques de sorcellerie (noms divins, formules, cercles magiques, etc.), dont le but était, entre autres, de procurer aux hommes des forces et des capacités surnaturelles ⁽⁶²⁾. Mentionnons, pour terminer, les tentations qu'avait subies le buddah avant de faire son vœu de n'entrer dans le nirvâna qu'après avoir enseigné à tous les hommes la délivrance. Outre la tentation de ne pas remplir sa mission, il en avait subi d'autres, habituelles aux ascètes : apparitions lascives ou hideuses, ou même effrayantes, comme celle de Mâra ⁽⁶³⁾.

Les dernières venues des croyances de l'Inde sont celles qui constituent l' « indouisme ». Ce que l'on nomme ainsi ne représente pas un système religieux bien défini, mais plutôt

(59) Pour la signification exacte de « Nirvâna », voir, entre autres, Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 147, renvoi 1.

(60) S. Reinach, *op. cit.*, p. 87.

(61) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 312.

(62) Id., *ibid.*, p. 306, 307.

(63) Id., *ibid.*, p. 230.

la somme des superstitions de sectes très diverses. Si l'on voit les brahmanes sanctionner de leur autorité un aussi vil agrégat, c'est parce qu'ils ont fait alliance avec ces sectes inférieures, afin de mieux combattre le buddhisme, et de conserver un pouvoir incontesté. Un polythéisme assez peu évolué, souvent fétichiste, et des pratiques de basse magie constituent l'essentiel de cette religion; à côté cependant de croyances et de spéculations plus élevées, dérivées du brahmanisme ⁽⁶⁴⁾.

Le fondement de l'indouisme, qui n'est, il est vrai, pleinement compris que par les hommes instruits, est la « Trimûrti », ou trinité, composée de Brahma, Vishnu, et Çiva.

Brâhma est l'esprit créateur, ou mieux, le père, le producteur du monde, lequel n'est qu'une émanation de lui. Il est devenu par la suite le principe neutre, absolu et inactif, « unité supérieure à l'être, supérieure à la puissance, et à laquelle « l'univers est suspendu comme une rangée de perles à un fil » ⁽⁶⁵⁾. Il représente la pensée, la science et la religion ⁽⁶⁶⁾. Ce dieu Brahma est trop élevé pour tenir une place sensible dans le culte, mais son importance est toute théologique ⁽⁶⁷⁾.

Vishnu est par essence le dieu conservateur; il va généralement de pair avec Çiva, le dieu destructeur.

Vishnu représente la vie dans son unité divine et dans ses incarnations; « il n'est pas un être vivant, si infime qu'il soit, qui ne porte en lui-même Vishnu incarné » ⁽⁶⁸⁾.

Ces incarnations ou avatâras (descentes) de Vishnu sont en effet multiples, et certaines à juste titre célèbres. Une des premières est sous forme de nain; une autre est le poisson qui pendant le déluge, sauva Manu; il en est bien d'autres

(64) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 87, § 37.

(65) Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 412.

(66) Id., *ibid.*, p. 466.

(67) Cf., pour le dieu Brahma : S. Reinach, *op. cit.*, p. 88, § 38; Brunouf, *op. cit.*, p. 158, et N. Söderblom, *op. cit.*, p. 340.

(68) Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 160.

encore, où le dieu prend la forme d'une tortue, d'un sanglier, d'un lion « qui délivre le monde de la domination d'un roi démoniaque et impie » ⁽⁶⁹⁾. Mais le caractère constant de ce dieu est d'être toujours bienfaisant. Ceci apparaît en particulier dans ses deux principaux avatars, Râma et Krishma.

Râma, chanté principalement dans le Râmâyana, livre combat au méchant roi de Ceylan Râvana, prince des démons, qui lui a ravi son épouse Sita, et la reprend grâce au dieu singe Hanuman. C'est sans doute ce dernier qui s'empare par ruse, chez un ermite, de la boîte où Râvana avait déposé son âme pour se rendre invulnérable, et en pressant avec force cette boîte il tue ainsi Râvana ⁽⁷⁰⁾. L'autre incarnation de Vishnu, la plus importante, est Krishna, « plein de force et d'énergie ». Elle est très anciennement connue, puisque le médecin grec Mégasthénès, ambassadeur de Séleucus Nicator à Palibothra, la signale au début du III^e siècle avant Jésus-Christ et confond d'ailleurs Krishna, le tueur de monstres, avec Héraklès ⁽⁷¹⁾. Cet avatar de Vishnu est, en tout cas, le plus vénéré et fait l'objet d'un culte ardent. La jeunesse de Krishna, chantée dans le Gita-Govinda, est assez scabreuse par ses aventures avec les bergères; ce héros finit par vivre heureux avec 16.108 reines. Ceci explique peut-être la sensualité, pour ne pas dire plus, qui préside aux cérémonies accomplies en son honneur.

L'épouse de Vishnu est Lakshmi, déesse de l'amour, de la fécondité, de la beauté et du mariage; la vache lui est consacrée et la fleur de lotus est son emblème.

Notons que Vishnu doit venir, « en qualité de Kalkin », à la fin du présent âge du monde, « pour détruire toute méchanceté » ⁽⁷²⁾.

La troisième figure de la Trimûrti est Çiva. Il est, avons-nous dit, le dieu destructeur de la vie; mais peut-être faut-il

(69) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 349.

(70) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 89, et J. Frazer, *op. cit.*, p. 625.

(71) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 88, et N. Söderblom, *op. cit.*, p. 328.

(72) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 349.

le considérer comme le principe du « retour » de toutes les formes changeantes de la vie en l'immuable Brahma ⁽⁷³⁾. Çiva semble avoir été, au début, l'effrayant Rudra des Védas, le chef des tempêtes. Quoiqu'on le qualifie parfois de miséricordieux, « il reste un dieu redoutable, enlacé de serpents, le cou orné d'un collier de crânes, avec un troisième œil sur le front, comme les cyclopes grecs » ⁽⁷⁴⁾. Ses épouses sont Kali (la noire), Durgâ (l'inaccessible), Pârvati (la fille de la montagne). Kali-Durga est la déesse de la mort, d'aspect repoussant, à qui on offre des sacrifices sanglants ⁽⁷⁵⁾.

Le culte de Çiva est encore plus licencieux que celui de Vishnu-Krishna, aussi le Grec Mégasthénès, dont nous avons parlé plus haut, le confond-il avec Dionysos ⁽⁷⁶⁾. En outre, les Çivaïtes se livrent particulièrement à la magie contenue dans les manuels nommés Tantras, et qu'ils considèrent comme le « cinquième Vêda ». Les rituels en sont décrits comme « parfois grossiers et inconvenants » ⁽⁷⁷⁾; on peut, en tout cas, les considérer comme un ramassis d'extravagances. Le but de ces pratiques est d'ailleurs moins d'adorer Çiva que d'acquérir des forces surnaturelles, « siddhis » ⁽⁷⁸⁾.

Le véritable prophète de Çiva est Mânikka, qui écrivit ses poèmes vers le ^x^e siècle de notre ère.

Laissons, pour en terminer avec l'indouisme et pour montrer ce que devait être l'évolution de ce système de croyances, la parole à M. Salomon Reinach ⁽⁷⁹⁾ : « L'indouisme s'est divisé en d'innombrables sectes, s'est peuplé de dieux, de déesses, de démons, au point de ressembler à une forêt tropicale. Le culte consiste en une vénération trop souvent désordonnée de fétiches et d'idoles, accompagnée de sonne-

(73) Cf. Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 158, 166.

(74) S. Reinach, *Orpheus*, p. 88, § 38.

(75) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 88; et N. Söderblom, *op. cit.*, p. 344.

(76) S. Reinach, *Orpheus*, p. 88.

(77) N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 341.

(78) Id., *ibid.*

(79) *Orpheus*, p. 89, § 40.

ries de cloches, d'illuminations, de jonchées de fleurs; la musique hurle ou soupire, les bayadères dansent, les têtes s'égarant, et l'horrible tableau des supplices de l'enfer indouiste ne suffit pas pour inspirer aux fidèles le respect des mœurs ».

C. — LES PERSES.

Les Aryens de l'Iran, venus, comme nous l'avons déjà exposé, de l'Asie centrale, occupèrent leur territoire 3.000 ans environ avant notre ère; ils devaient prendre le nom de Perses. D'abord établis vers le Sud, sur les bords du golfe Persique, dans une région aride et ingrate, ils cherchèrent ensuite à s'étendre, non sans lutte, vers le Nord, où la Médie représentait pour eux une vraie terre promise. Ils finirent ainsi par subjuguier les Mèdes, qui toutefois se mêlèrent étroitement à eux, tant par leur race que par leur religion. Ainsi se constitua un peuple qui devait entreprendre de vastes conquêtes et, par elles, diffuser largement, vers l'Occident surtout, sa civilisation et ses croyances religieuses.

On peut distinguer en trois phases l'évolution de la religion des Perses. La première comprend les très anciennes croyances des Aryens qui, nous le savons, sont communes aux peuples de l'Iran et de l'Inde, et ont notamment inspiré les Védas.

La deuxième phase, marquée par la grande réforme de Zoroastre, constitue un système religieux vraiment propre aux Perses, et en grande partie créé par eux. Enfin la troisième phase représente l'altération du Zoroastrisme sous l'influence des apports étrangers, Mèdes surtout ⁽⁸⁰⁾.

Dans les lignes qui vont suivre, nous n'étudierons que les deux dernières périodes, la première nous étant déjà connue par ce que nous savons des Aryas et des Hindous.

(80) Cf. Gustave le Bon, *Premières civilisations*, p. 727.

Le livre sacré des Perses est le « Zend-Avesta » (commentaire de la révélation), l'œuvre capitale du célèbre réformateur Zoroastre ou « Zarathustra » (splendeur d'or), qui semble avoir vécu vers 700 avant Jésus-Christ ⁽⁸¹⁾. Le Zend-Avesta initial comprend cinq chants; mais on le divise en trois parties principales : le Vendidad, « loi contre les mauvais esprits »; le Yasna, « prière du sacrifice »; les Yashts, hymnes du sacrifice. D'autres parties ont été ajoutées plus tard, comme le « Bundehesh » (création première), la cosmogonie perse, et le Shah Nameh (livre des rois).

Le Dieu essentiel du Zend-Avesta est le grand Ahura-Mazda (seigneur grand-sage), qui n'est probablement qu'un ancien dieu Aryen. Nous devons noter à ce sujet que, pour les Perses, les dieux bienfaisants étaient nommés des « ahuras » (principes de vie) — nom dérivé de l'ancien « Asura » qui représentait le soleil — et les esprits malfaisants, des « dêvas ». Or, dans l'Inde, c'était l'inverse : les dêvas étaient les dieux, et les asuras les démons, les diables cornus; ce qui parut aux habitants de l'Iran un affreux sacrilège ⁽⁸²⁾.

« Les Perses lancèrent donc de toutes parts leur bataillons contre les impies, coururent renverser les idoles et brûler les temples, partout où la politique de Darius et la fureur de Xercès les conduisirent. » ⁽⁸³⁾.

Le trait essentiel de cette religion qui reconnaît pour dieu principal Ahura Mazda, et que l'on nomme en conséquence « Mazdéisme », est le dualisme, l'antagonisme constant du bien et du mal.

Primitivement, Ahura-Mazda, ou Ormuzd, est le créateur de l'Univers; et aussi son bienfaiteur. « Tout ce qui est beau, sain, vertueux, utile et heureux sur la terre est son œu-

(81) Telle est l'opinion de M. Salomon Reinach. Ce serait 800 ans avant notre ère pour M. Gustave le Bon, et 600 ans seulement pour M. N. Söderblom.

(82) Cf. Em. Burnouf, *Science des religions*, p. 37, 180, 228, 229, 292; S. Reinach, *op. cit.*, p. 92; N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 365.

(83) E. Burnouf, *op. cit.*, p. 180.

vre. »⁽⁸⁴⁾. Il est le dieu du Bien sous toutes ses formes, et il réside dans le ciel, dans « la demeure des chants » ou « des vœux »⁽⁸⁵⁾. Pour l'honorer, les hommes doivent multiplier les bonnes actions, faire des œuvres utiles, surtout dans l'ordre de l'agriculture, détruire les bêtes nuisibles, etc. En agissant ainsi, ils augmentent les forces d'Ormuzd, qui d'ailleurs sait tout et voit tout, car il est le « saint, le très saint Esprit », le « veilleur », l'« Omniscient »⁽⁸⁶⁾.

Ormuzd n'est pas seul dans sa lutte pour le bien. Il est aidé par des anges, des génies bienfaisants, surtout les « Amesha Spentas » ou « Amschaspands » (immortels bienfaisants ou saints immortels). Il n'y en eut d'abord que six, puis sept en comptant Ahura Mazda, le premier des Amschaspands⁽⁸⁷⁾. Plus tard, on put compter des myriades de bons génies. Parmi eux, on peut comprendre les « Fravashis », âmes des morts, qui sont les protectrices des vivants, de véritables anges gardiens. Leur pouvoir est en proportion des bonnes actions accomplies. Ces Fravashis donnent aussi le mouvement aux bons corps célestes, aux eaux, aux plantes⁽⁸⁸⁾.

Mentionnons enfin, parmi les esprits du bien, les « Yazatas », idées personnifiées : par exemple, Rashnou Razishta, « la justice la plus parfaite »; Daena, « la loi, la foi »; Sraosha, « l'obéissance », etc.⁽⁸⁹⁾.

A côté de cette armée du Bien, et lui livrant une guerre incessante, se trouve l'armée du Mal, commandée par le rival d'Ormuzd, Angra-Mainyu (l'esprit qui détruit) ou Ahriman.

(84) Cf. Le Bon, *op. cit.*, p. 734.

(85) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 368.

(86) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 95, 96; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 366, 368, 369; G. Le Bon, p. 741.

(87) Cf. E. Burnouf, *op. cit.*, p. 126, 324; S. Reinach, *op. cit.*, p. 95; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 370.

(88) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 94, § 8; Söderblom, *op. cit.*, p. 382; G. Le Bon, *op. cit.*, p. 735, 736.

(89) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 377.

Au début, celui-ci n'est que la « Droug », le mensonge, l'ancienne puissance malfaisante et féminine de la religion iranienne ⁽⁹⁰⁾ qui n'est pas sans rappeler le dragon femelle « Tiamat » de Babylone. Par la suite, Ahriman devient le « diable des diables », le chef de tous les daêvas, de tout le monde des drougs, du démon des cadavres (Droug Nasou) et de tous les diables, quels qu'ils soient, le seigneur de la Mort » ⁽⁹¹⁾. Il est le créateur de tout ce qui est impur, l'auteur de tout ce qui est mauvais, dans tous les domaines. « C'est lui qui déchaîne l'ouragan sur les récoltes, qui fait naître les maladies, les difformités, la laideur; il est le père de la nuit...; il étend à la surface de la terre les grands espaces arides et désolés, qui résistent à toute culture; le froid, la faim, la mort, comme l'incrédulité, le mensonge et l'impureté, sont ses œuvres. » ⁽⁹²⁾.

Ahriman, comme Ormuzd, est secondé dans son œuvre néfaste par des myriades de génies malfaisants, dont certains ont un rang élevé, comme Draouga, la rébellion; Aeshma, la fureur (peut-être l'Asmodée du livre de Tobie), etc. Tous ces esprits mauvais (dêvas) ne songent qu'à contrarier l'action des génies du Bien, à détruire leur œuvre. Par exemple, tandis que les Fravashis, comme nous l'avons dit, ont pour fonction de mouvoir les bons corps célestes (mais non les planètes qui sont l'œuvre d'Ahriman), de faire ruisseler l'eau sur la terre et de favoriser les plantes, « les dêvas cherchent à immobiliser les corps célestes, à empêcher par le gel l'écoulement des eaux et par là même la végétation » ⁽⁹³⁾.

Tandis que les bonnes actions renforcent Ormuzd dans sa lutte pour le Bien, les méfaits des hommes secondent l'œuvre destructive d'Ahriman.

(90) Id., *ibid.*, p. 367, 374.

(91) Id., *ibid.*, p. 375.

(92) G. Le Bon, *Premières civilisations*, p. 735.

(93) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 382.

Les hommes vertueux, pour complaire à Ahura-Mazda, ont donc un double devoir : accomplir de bonnes œuvres et offrir des sacrifices. Les premières, outre la culture des terres et les travaux utiles, comprennent notamment la générosité envers le prochain, l'honnêteté, la fidélité, la chasteté, etc. Les bonnes actions n'ont pas toujours le caractère positif que nous avons indiqué; elles consistent souvent aussi, pour l'homme, à éviter de se souiller, de se rendre impur. Ceci impose au croyant de multiples obligations, dont les rites, régis par les « lois de pureté », sont parfois très compliqués. Les éléments — terre, eau et feu — étant purs ne doivent être souillés ni par des déjections, ni par des cadavres. Ceux-ci, par conséquent, ne pouvaient être ni brûlés, ni immergés, ni ensevelis; on les plaçait dans des tours non couvertes où les oiseaux carnassiers venaient les dévorer ⁽⁹⁴⁾.

La secte des Parsis, à Bombay, procède encore de cette façon, dans la célèbre « Tour du silence ».

On pouvait cependant inhumer les morts dans des tombeaux, mais à condition de les enduire de cire, pour éviter tout contact avec la terre ⁽⁹⁵⁾.

L'exercice du culte est un des meilleurs moyens de combattre Ahriman et de neutraliser l'action néfaste des dêvas. Pour cela, il est méritoire d'offrir des sacrifices à Ormuzd, à l'aide notamment du suc de la plante Haôma (le Sôma de l'Inde). Les sacrifices sanglants, de chevaux surtout, apparaurent tardivement, car Zoroastre les proscrivait ⁽⁹⁶⁾. Notons l'usage qui consistait pour le prêtre à verser le haôma, après confession, dans la bouche et les oreilles des moribonds, véritable anticipation de l'Extrême-Onction chrétienne ⁽⁹⁷⁾.

Une interdiction curieuse, entraînant des obligations com-

(94) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 96, § 10; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 387; G. Le Bon, *op. cit.*, p. 738.

(95) Cf. Le Bon, *Ibid.*

(96) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 386; E. Burnouf, *op. cit.*, p. 238; G. Le Bon *op. cit.*, p. 738.

(97) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 98.

pliquées, est celle que fait Ormuzd à Zoroastre, d'abandonner les cheveux ou ongles coupés. Si on les laisse tomber dans des trous ou des crevasses, « il sort de la terre des « Daêvas », des « Khrafstas », que l'on appelle des poux, et qui dévorent le grain dans les greniers, les vêtements dans la garde-robe » (98). Il faut au contraire les enterrer dans des trous profonds en observant certains rites, etc. Si on ne le fait, outre la création de démons qui en résulte, des magiciens ou sorciers peuvent s'en emparer et nuire à leur possesseur. Des craintes analogues, d'origine perse ou non, sont très répandues, même actuellement, chez des peuplades multiples (99).

Les péchés déclarés au prêtre étaient passibles de pénitences très variées et nombreuses : flagellations, amendes payées au trésor des temples, destructions d'êtres impurs, etc. Le Magisme, originaire de Médie, compliqua beaucoup les rites, au profit des prêtres, ou Mages, qui désiraient se rendre indispensables. Ils apportèrent, entre autres, l'astrologie, les incantations, les exorcismes, la divination, etc. Ils ne se séparaient point de leurs baguettes magiques de tamaris, nommées « Baresmân ». L'œil du chien, l'urine du bœuf ou de la vache, avaient aussi des propriétés extra-naturelles. Des réactions violentes se firent parfois, d'ailleurs, contre les Mages (100).

Le principe de la rémunération des actes de la vie était en honneur chez les Perses. L'âme était, en effet, immortelle. Trois jours après la mort, conduite par Sraosha, l'un des Yazatas qui la protège des démons, elle se présente, au sommet d'une haute montagne, devant un tribunal composé de trois juges, qui sont : Mithra, le dieu de la lumière, Rashnou Razishtâ et Sraosha lui-même. Là, a lieu la « pesée des âmes », effectuée par deux autres Yazatas, Arshtât et

(98) S. Reinach, *Orpheus*, p. 99.

(99) Cf. S. Reinach, *ibid.*, p. 100; J. Frazer, *Le Rameau d'Or*, p. 219 à 222.

(100) Cf. Le Bon, *op. cit.*, p. 739; S. Reinach, *op. cit.*, p. 93; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 388.

Zamyât. Rashnou tient la balance. Si la somme des bonnes actions l'emporte sur les mauvaises, l'âme jugée s'engage sur le pont Tshinvât, qu'elle franchit sans encombre. Un Amschaspand, Vohou-Manah, gardien du ciel, l'introduit alors dans le « royaume » où l'âme vertueuse jouit de la nourriture et de la boisson des Immortels, assise sur un trône d'or auprès d'Ahura-Mazda.

Tout autre est le sort de l'âme vouée au péché. Après la « pesée », elle tente également de s'engager sur le pont des morts; mais là veille Mithra, qui ne la laisse pas passer et la précipite dans l'abîme. L'âme coupable tombe alors en enfer où elle est contrainte de dévorer « dans la demeure de la Droug », au milieu de la misère et des ténèbres, les mets répugnants que lui offrent les démons, serviteurs d'Angra-Mainyu.

Mais le châtimement n'est pas éternel et doit cesser lors du triomphe définitif d'Ormuzd (101).

Notons la croyance, tirée d'une paraphrase de l'Avesta, selon laquelle l'âme, après la mort, rencontre, « sous la forme d'une belle jeune fille, la crainte qu'elle a témoignée à Dieu de son vivant ou, sous la forme d'une sorcière hideuse, l'impiété qu'elle a pratiquée » (102).

Il ne nous paraît pas sans intérêt d'établir, pour terminer, quels étaient l'origine et les rapports des deux divinités rivales, Ahura-Mazda et Angra-Mainyû, ainsi que l'avenir de cet antagonisme.

La pure doctrine Zoroastrienne admettait que la lutte entre Ormuzd et Ahriman ne devait pas être éternelle; le dieu du Bien devait finir par remporter une victoire définitive sur son ennemi, qui, d'ailleurs, lui était inférieur, n'étant « ni omniscient, ni tout-puissant » (103). La durée des temps, pré-

(101) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 369, 373, 377; S. Reinach, *op. cit.*, p. 98; G. Le Bon, *op. cit.*, p. 742.

(102) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 363.

(103) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 375.

cédée et suivie du « temps illimité », est de 12.000 années, divisée en 4 périodes de 3.000 ans. La création spirituelle vécut 3.000 ans, puis commença la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman, dans laquelle le Mauvais fut impuissant. Vint la troisième période, où débute le monde matériel, avec le premier homme Yima, qui donna naissance à une race heureuse, malgré la présence d'Ahriman sur la terre. Enfin le début de la quatrième période est marqué par la venue de Zoroastre; cette période doit voir la disparition d'Ahriman. A la fin de chacun de ces trois millénaires doit venir un prophète. Un peu avant le dernier de ceux-ci, Kérésaspa, « le héros qui sommeille », doit tuer le vieux dragon Azhi Dahâka qui se détachera, sur l'ordre d'Ahriman, pour détruire l'œuvre d'Ormuzd. Selon une autre version, Ormuzd, aidé de l'archange Sraosha, doit vaincre le démon Aeshma. Le dernier prophète, Saoshyant, né comme ses prédécesseurs d'une vierge et de la semence sacrée de Zoroastre, viendra alors, ressuscitera les morts et purifiera les méchants, durant trois jours, dans du métal fondu. Les démons et les pécheurs impardonnables seront anéantis, et les hommes purifiés recevront le breuvage d'immortalité pour adorer éternellement Ormuzd. Ce sera alors l'achèvement du « grand événement », le triomphe définitif de Mazda et des saintes puissances ⁽¹⁰⁴⁾.

Par la suite une hérésie se fit jour, que l'on nomme le « Zarvânisme ». Selon cette doctrine, avant que rien existât, il y avait un être, Zarvân (gloire) à qui l'on adjoint le titre d'Akarana (l'inactif), et que l'on nomme aussi le Temps sans borne. Il souhaite pendant mille ans avoir un fils, Ormuzd, qui créât le monde; mais il doute. De ce doute naquit Ahriman; ensuite seulement vint Ormuzd.

Ahriman obtint, par droit d'aînesse, un règne de 9.000 ans, après lequel régnera Ormuzd. En attendant, Ormuzd et Ahri-

(104) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 368, 373, 383 et suiv.; S. Reinach, *Orpheus*, p. 96; G. Le Bon, *op. cit.*, p. 740.

(105) Cf. G. Le Bon, *op. cit.*, p. 740; Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 230, 324, 340, 412; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 375.

man se mirent à créer contradictoirement ⁽¹⁰⁶⁾. Ainsi donc, Zarvân-Akarana est l'être absolu et impersonnel, dans l'unité duquel tous les êtres vivants et Ormuzd lui-même se résolvent ⁽¹⁰⁶⁾, tandis que le dieu du Bien et le dieu du Mal sont mis presque au même niveau.

D'autres hérésies devaient aller encore plus loin : tel fut le cas de la doctrine de Mâni, que l'on nomme « manichéisme », et qui proclama, entre autres, que la lutte entre les deux principes devait être éternelle, aucun ne devant jamais l'emporter. Le chef des démons, Satan, était décrit avec une tête de lion et un corps de dragon. Pour Mâni, Moïse, les prophètes, même le Dieu des juifs, n'étaient que des diables. Malgré la douceur de sa religion (Saint Augustin ne fut-il pas manichéen pendant neuf ans?), Mâni fut cruellement mis à mort, en Perse, vers 276 après Jésus-Christ ⁽¹⁰⁷⁾. Ses disciples furent persécutés un peu partout, et les derniers, qui au sud de la France constituèrent au xi^e siècle la secte des Cathares, furent exterminés par l'Inquisition.

V. — Les Grecs.

Les fouilles entreprises, depuis la fin du siècle dernier, à Troie, à Mycènes, à Tyrinthe, en Crète, etc., nous ont permis de connaître les civilisations très anciennes — puisqu'elles remontent à plus de vingt-cinq siècles avant notre ère — qui ont précédé en Grèce l'époque classique. Sans doute les premiers habitants de l'Hellade n'étaient pas à proprement parler des Grecs, puisque l'invasion des peuples Doriens ne se fit que vers 1100 avant Jésus-Christ, mais telle était la puissance d'assimilation de ceux-ci qu'on peut les considérer sans difficultés comme les héritiers spirituels de leurs prédécesseurs. Ainsi les croyances religieuses qui fleurirent les premières sur le sol grec se continuèrent-elles, modifiées sans doute et parfois même défigurées, — mythes devenus

(106) Em. Burnouf, *Ibid.*, p. 324.

(107) Cf. G. Le Bon, *op. cit.*, p. 740; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 392 et suiv.

obscurs, mais conservés par le rituel — jusqu'à l'époque où la civilisation hellénique brilla de son plus vif éclat.

L'histoire de l'évolution religieuse de la Grèce peut se diviser en trois périodes : la première, que l'on nomme « minoenne » ou « mycénienne », en raison des révélations qui ont été apportées sur elle par les fouilles de Crète et de Mycènes, se termine aux environs de l'an 1000 avant notre ère; la seconde, dite « olympienne », commence avec les poèmes homériques : c'est celle que l'on connaît le plus communément; enfin la troisième qui succéda insensiblement à la précédente, est caractérisée par l'apparition, dans la religion grecque, de la mystique fondée sur des croyances telles que l'orphisme, sur des cultes comme ceux de Dionysos et de Déméter. Cette ultime période devait avoir, pour le monde antique, une importance toute particulière, en préparant les esprits à l'avènement du christianisme.

Dans des tombes datant environ de — 2500, on trouve assez fréquemment de petites statues d'une déesse nue, qui serait peut-être la Terre-Mère, hospitalière aux morts, ou une déesse de la fécondité. A ses côtés siège souvent un dieu, que l'on peut, avec vraisemblance, considérer comme Zeus ⁽¹⁰⁸⁾. A Troie, on a exhumé des vases datant de la même époque où une tête, rappelant beaucoup celle de la chouette, surmonte des seins grossièrement figurés : on a sans doute quelque raison de voir là une représentation primitive d'Athéna « glaukôpis », « aux yeux ou à la face de chouette ». De même a-t-on trouvé à Mycènes une tête de génisse en argent qui fait songer à la Héra « boôpis » d'Homère, la déesse « aux yeux ou à la face de génisse » ⁽¹⁰⁹⁾.

Les fouilles de Crète ont montré, sur des pierres gravées, de nombreux démons à têtes d'animaux datant environ de l'an — 2000, et c'est sans doute de ces divinités bizarres

(108) Cf. N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 440; S. Reinach, *Orpheus*, p. 113, § 4.

(109) Cf. S. Reinach, *ibid*, § 5.

qu'ont dérivé le minotaure, les sirènes, les centaures connus par la suite ⁽¹¹⁰⁾. Au sujet du premier, M. Frazer croit qu'il a pu exister en réalité, sous forme de la statue, en bronze, d'un taureau ou d'un homme à tête de taureau, dans laquelle les sept jeunes gens et les sept jeunes filles qu'Athènes envoyait comme tribut tous les huit ans, étaient brûlés vifs « pour renouveler la vigueur du roi [de Crète] et celle du soleil qu'il personnifiait » ⁽¹¹¹⁾. Cette coutume présenterait une analogie frappante avec les cérémonies du Baal-Moloch carthaginois; mais de toute façon nous pouvons dire, avec M. Salomon Reinach, que si, par la suite, la religion grecque est devenue aimable et bienveillante, « elle a commencé par être une religion sans images et sans sourire, une vraie religion de primitifs ».

Avant d'aborder la religion tracée dans les poèmes homériques, qui devait être celle de la Grèce tout entière et surtout des classes cultivées, nous devons tenir compte que le populaire avait, dès l'époque d'Homère, sa religion propre, de caractère primitif et — naturellement — animiste. Bien des traits, toutefois, de ces croyances plébéiennes furent intégrés plus tard à la religion officielle, et contribuèrent même à créer certains cultes.

L'animisme de la foi populaire éleva donc au rang de divinités, en leur prêtant âme et volonté, les objets les plus divers : montagnes, fleuves, rochers, forêts, pierres, planètes, etc. « Un arbre, un poteau, un pilier, le creux d'un rocher sont le siège ou le trône d'esprits invisibles. » ⁽¹¹²⁾. Ces esprits, à la longue, prennent des apparences animales, puis humaines. Par ailleurs, le commun imagine aisément un peu partout des « puissances » mystérieuses et souvent inquiétantes ⁽¹¹³⁾. Bergier ⁽¹¹⁴⁾ indique par quel mécanisme

(110) Cf. S. Reinach, *ibid.*, §. 6.

(111) Cf. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 261.

(112) S. Reinach, *Orpheus*, p. 117, § 15.

(113) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 412.

(114) *Origine des dieux du paganisme*.

ont pu se former de telles croyances : « Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou sur une haute montagne se sent saisi d'une espèce d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate, le souffle d'un zéphyr, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté : il croit voir et entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente : tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraye. Il n'en a pas fallu davantage pour supposer des esprits ou des génies partout : de même que le peuple, en pareil cas, croit encore voir et entendre des lutins, des sorciers, le sabbat, et le reste, ainsi les Grecs ont cru voir et entendre des nymphes et des génies, et l'ont assuré fort sérieusement. »

L'influence de la crainte est encore confirmée par la vénération toute particulière dont le commun entourait les puissances souterraines et chthoniennes (115).

Apollon est considéré comme un dieu bienfaisant, car non seulement il a tué le dragon ou serpent Python, mais encore il préside aux purifications qui ont pour but d'éloigner maintes puissances mauvaises. Les fidèles l'honorent par des lustrations rituelles qui les débarrassent de leurs souillures et impuretés (116).

Le peuple révérait aussi avec crainte la sombre Hécate, qui, placée à la tête de l'armée des esprits, a le pouvoir de protéger les humains des fantômes (117).

*
* *

La religion dite « olympienne » est trop connue pour que nous en fassions ici une étude approfondie, qui au surplus

(115) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 413.

(116) Id., *ibid.*, p. 423, 424.

(117) Id., *ibid.*, p. 427.

nous écarterait de notre sujet. Nous en indiquerons seulement quelques-uns des caractères essentiels, et nous en extrairons certaines croyances particulières, relatives surtout à la destinée de l'âme des morts et à la magie.

Peu de religions possèdent, comme la grecque, des dieux pareillement anthropomorphisés; non seulement ils ont tout l'aspect extérieur et même les sentiments des hommes, mais encore ils se mêlent journalièrement à eux et s'associent à toutes leurs entreprises. « Même irrités, ils ne sont pas inexorables; même surhumains, ils ne sont pas monstrueux. » (118). Mais s'ils protègent avec une louable persévérance leurs favoris, ils poursuivent par contre d'une haine tenace les hommes qui les ont offensés et leur font souffrir mille maux. Ils vont même jusqu'à inciter au mal ceux qu'ils ont pris en aversion. D'une manière générale, ils poussent jusqu'à ses plus extrêmes limites le régime du « bon plaisir » et ne connaissent d'autre frein que leur caprice. L'arbitraire de ces dieux connaît cependant des bornes, car au-dessus d'eux ou mieux, en dehors d'eux, se tient la « Moïra », l'impassible puissance du destin, contre laquelle se brise même la colère des Immortels. La destinée des hommes est donc tout entière déterminée par ces deux forces contraires. Remarquons que l'empire exercé par Zeus sur les autres dieux est absolu et proprement incompréhensible, mais n'en est pas moins accepté sans la plus minime idée de rébellion (119). Ceci encore est un jalon dans la voie du monothéisme.

Les Grecs étaient persuadés que le plus grand péché que pussent commettre les mortels était de manifester une excessive présomption, une assurance trop orgueilleuse du succès et du bonheur. C'était là un véritable sacrilège, car son auteur pensait s'égalier aux dieux; mais ceux-ci ne tardaient guère à l'en punir cruellement. Ce péché inexpiable, c'est

(118) S. Reinach, *op. cit.*, p. 116, § 12.

(119) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 411, 412.

l' « Hybris » : malheur à qui s'en rend coupable ! L'homme doit toujours être anxieux de son sort, s'il ne veut s'exposer à sortir de sa condition. « La divinité, dit Hérodote, nous laisse d'abord goûter à la douceur de la vie, mais finit par se montrer jalouse. » (120).

A l'ancienne appréhension des morts, si redoutée dans leurs terrifiantes manifestations de fantômes et de revenants, a fait suite, dans la religion olympienne, la notion d'une existence assez falote et insignifiante de l'âme des défunts dans l'au-delà. L'incinération des cadavres semble avoir fait beaucoup pour donner cette tranquillité aux vivants (121). Les âmes des morts sont représentées le plus anciennement sous la forme d'animaux divers, serpents par exemple, mais ailés de préférence, comme des oiseaux et surtout des papillons (psyché : âme, signifie aussi, en grec, papillon). Ces âmes vivent sous terre, assez obscurément, mais prennent plaisir à se servir des instruments préférés de leur vie terrestre, que l'on doit par conséquent mettre dans leur tombe, de peur qu'elles ne deviennent malfaisantes. Si elles sont satisfaites, par contre, elles viennent en aide à leurs héritiers, et on peut même, dans certains cas, les invoquer comme oracles (122).

Mais cette conception de la vie d'outre-tombe fut loin d'être la seule; d'autres voulurent que l'âme, libérée par l'incinération, allât au ciel ou dans les astres; ou qu'elle fît un long voyage souterrain en compagnie d'Hermès psychopompe (conducteur des âmes); ou que, telle un oiseau, elle s'envolât en direction du couchant, vers les lointaines îles Fortunées. La plus connue des croyances sur la destinée des âmes après la mort est celle qui veut qu'elles entrent dans les Enfers en franchissant le fleuve infernal du Styx dans la barque du nocher Charon. Après quoi, comparaissant devant les trois redoutables juges : Minos, Eaque et Rhadamante,

(120) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 442 et suiv.

(121) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 414.

(122) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 118, § 17.

elles sont condamnées à souffrir dans le Tartare en expiation de leurs crimes, ou admises dans les bienheureux Champs-Élysées, en récompense de leurs vertus.

La notion des « Limbes » et du « Purgatoire » fut même connue des Grecs ⁽¹²³⁾.

Les sacrifices n'étaient généralement offerts aux dieux que lorsque les mortels croyaient avoir besoin de ceux-ci, soit qu'ils fussent en danger, ou qu'ils désirassent des oracles. Ces sacrifices furent primitivement des sacrifices humains; mais par la suite on offrit des sacrifices d'animaux, qui ont souvent un caractère de rites totémiques. Dans ce cas, les fidèles dévorent la chair crue de l'animal consacré au dieu, c'est-à-dire le dieu lui-même; ces fêtes sacrificielles étaient nommées « omophagies » ⁽¹²⁴⁾.

D'autres fois, la victime était entièrement détruite (holocauste), c'est-à-dire intégralement offerte aux dieux : c'était surtout le cas des sacrifices offerts aux puissances souterraines. Ces cérémonies avaient en général un but expiatoire et de repentance ⁽¹²⁵⁾.

Souvent aussi des hommes étaient sacrifiés, en tant que « boucs émissaires », pour expier les péchés de toute une ville, en se chargeant au préalable des souillures et des impuretés de ses habitants. Ceci se faisait tous les ans à Athènes, lors de la fête des Thargélies, au mois de mai, et accidentellement en dehors de cette époque, si quelque catastrophe menaçait la cité. Voici en quels termes M. Frazer nous le rapporte : « Les Athéniens entretenaient régulièrement, aux frais de l'Etat, un certain nombre de créatures dégradées et inutiles; et quand une calamité, telle que la peste, la sécheresse, la famine, s'abattait sur la ville, ils sacrifiaient deux de ces réprouvés comme boucs émissaires.

(123) Id., *ibid.*, p. 118, 119, § 18.

(124) Id., *ibid.*, 123, 124.

(125) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 417.

On sacrifiait l'une des victimes pour les hommes et l'autre pour les femmes... On les menait par toute la ville, puis on les sacrifiait, apparemment en les exterminant à coups de pierres hors des murs. » (126).

D'autres villes qu'Athènes procédaient à de semblables pratiques; c'était le cas d'Abdère, en Thrace, où on lapidait un homme afin de purifier la ville et de protéger la vie des habitants. « Six jours avant son exécution, on l'excommuniait, pour que lui seul fût chargé de tous les péchés du peuple. » A Marseille, la brillante colonie grecque, si la peste sévissait, un homme des classes pauvres était choisi et entretenu grassement, une année durant, aux frais de l'Etat. Mais ensuite on le conduisait par toute la ville, en priant pour que tous les malheurs du peuple tombassent sur sa tête, puis on le mettait à mort, à coups de pierres, en dehors de l'enceinte de la cité. « Ailleurs, il était d'usage de lancer chaque année un jeune homme dans la mer avec la prière : » Sois notre rebut. » Les Grecs d'Asie et d'Asie Mineure agissaient de semblable façon. Le « bouc émissaire » humain n'était pas toujours mis à mort; c'est ainsi que, dans l'île de Leucade, on jetait tous les ans à la mer, lors de la fête d'Apollon — le dieu par excellence des expiations — un criminel, dont la chute était freinée par des plumes et des oiseaux vivants attachés après lui. Recueilli en barque, l'indésirable expiateur était conduit hors des frontières.

Enfin, la coutume était parfois plus douce encore. Plutarque rapporte la cérémonie de l'« expulsion de la faim », que célébrait, à Chéronée, le magistrat principal dans le prytanée, et les chefs de famille chez eux. « On frappait un esclave avec des verges d'Agnus castus, et on le chassait avec ces mots : « Va-t'en, la faim, et que viennent santé et richesse ! »

Chez certains Grecs, les hommes considérés comme boucs

(126) *Le rameau d'or*, p. 542. Cf. p. 543 et 545. Cf. également N. Söderblom, *op. cit.*, p. 447.

émisaires étaient frappés notamment à coups de scilles, plantes qui étaient réputées pour écarter les mauvaises influences (127).

Les purifications jouaient, dans la religion grecque, un rôle important, surtout, comme nous l'avons indiqué, dans le culte d'Apollon. On utilisait dans ce but l'eau courante, ou mieux l'eau de mer, ou encore l'eau douce, dans laquelle on jetait du sel. La fumée, la ventilation, la suspension à l'air étaient également efficaces. Le bruit de l'airain avait aussi une vertu purificatrice; on s'en servait notamment pour mettre en fuite les démons qui éclipsaient la lune (128).

Parmi les cultes mystiques de la Grèce ancienne, ceux d'Orphée et de Dionysos sont étroitement liés par de nombreuses analogies, au point qu'ils paraissent deux versions à peine différentes d'un même récit. Un trait, en particulier, leur est commun : c'est l'existence d'une sorte de péché originel au début de l'humanité. En effet, Zagreus (Dionysos), fils de Zeus et de Perséphone, vivait en Crète; mais les Titans, excités par la jalouse Héra, s'approchèrent de lui par ruse, afin de le tuer. Zagreus tenta cependant de fuir, sous forme d'un taureau, mais les Titans le rattrapèrent et le mirent à mort, puis le dévorèrent. Zeus, exaspéré, foudroya alors les Titans, et de leurs débris créa les hommes. Ceux-ci sont donc composés de deux parties, une dérivée des Titans : le corps; l'autre issue de Dionysos : l'âme (129). Mais le corps est une prison de l'esprit, lequel n'est libéré qu'à la mort. Or, le caractère essentiel de l'orphisme est sa théorie d'une métempsychose, d'un « cycle de la renaissance » semblable à celui du buddhisme. Par quel moyen, là encore, briser la chaîne des réincarnations ? Il fallait que l'homme, durant sa vie, se livrât à un certain ascétisme, ne se souillât point,

(127) Cf. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 542 à 546.

(128) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 139 § 46.

(129) Id., *ibid.*, p. 122, § 23, et p. 124; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 435.

et surtout n'enfreignît pas de multiples « tabous » (d'ailleurs inexplicables) ⁽¹³⁰⁾.

Nous savons, au surplus, qu'il existait des initiateurs aux mystères d'Orphée, les « orphéotéléstes », prêtres et devins mendiants, qui assuraient aux hommes une vie bienheureuse dans l'au-delà à l'aide de sacrifices purificateurs et qui contraignaient les dieux à favoriser les hommes, grâce à des conjurations et procédés magiques ⁽¹³¹⁾. Le fidèle, après sa mort, était également muni de tablettes où étaient inscrites des formules magiques et des instructions détaillées sur la conduite qu'il devait suivre. Ainsi seulement se délivrait-on de la « roue de la vie », et devenait-on semblable à un dieu ⁽¹³²⁾. Platon ennoblit grandement le mysticisme orphique et dionysiaque en prescrivant, à la place des vains rites de purification, la recherche de la vérité et de la sagesse; et sa notion élevée du dieu suprême lui fit admettre l'existence d'un principe du mal antagoniste. « Etant bon, Dieu ne peut pas être la cause de tous les événements, comme on le dit habituellement, mais d'une partie d'entre eux seulement. » ⁽¹³³⁾.

Le culte de Déméter, déesse de la végétation, a surtout conquis sa grande célébrité grâce aux « mystères » célébrés annuellement à Eleusis, près d'Athènes. Ces mystères, représentations théâtrales analogues à celles de notre Moyen Age, retraçaient l'enlèvement par le roi des Enfers, Hadès, de Coré (ou Perséphone), la fille de Déméter, et la désolation de celle-ci. La moisson était alors en grand danger de périr, mais par l'intervention de Zeus, Coré était rendue à sa mère, et la moisson était sauvée. Toutefois, les mystères d'Eleusis avaient une signification plus profonde, se rapportant au sort de l'âme après la mort : car elle aussi, comme Coré, devait être arrachée aux ténèbres de l'Hadès.

(130) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 436, 437.

(131) Id., *ibid.*, p. 438.

(132) Id., *ibid.*, p. 436; S. Reinach, *Orpheus*, p. 122, § 24.

(133) Id., *ibid.*, p. 438, 460, 461.

Au cours de ces cérémonies, de nombreux fidèles étaient initiés; en des couloirs obscurs on leur parlait des tribulations de l'âme dans les sombres royaumes, et on leur enseignait des formules qui protégeaient contre les monstres et les embûches de ces lieux; puis les néophytes étaient conduits devant un théâtre illuminé où se déroulait la représentation du mythe de Coré. L'hymne de Déméter dit : « ... Celui qui n'est pas initié et ne participe pas à ces cérémonies sacrées n'aura pas le même sort après la mort, dans les ténèbres humides de l'Hadès. » Et tel était l'enthousiasme de Sophocle qu'il déclarait : « Trois fois bienheureux sont les mortels qui, après avoir participé aux saintes cérémonies, vont en Hadès, car eux seuls peuvent supporter la vie du monde inférieur; pour les autres, il ne peut y avoir que de la souffrance. » (134).

Les états de possession diabolique caractérisée n'apparurent chez les Grecs qu'assez tard, bien des siècles après la lumineuse époque homérique, en ces temps troublés de la fin du monde antique où les esprits se tournaient de tous côtés avec inquiétude, ne sachant laquelle retenir des nombreuses et étranges théories religieuses qui se proposaient à eux. A ce moment, dit Oesterreich, « l'air est rempli d'une tourbe de démons. Ils assiègent l'homme et s'emparent de son âme. L'angoisse, l'effroi et l'horreur se saisissent à présent de l'âme qui s'était autrefois enivrée du divin Eros. C'est comme si, pour la seconde fois, l'Olympe perdait la terre » (135). Cet état de choses ne fit qu'empirer après la venue du christianisme, même chez ceux qui étaient demeurés le plus énergiquement attachés à la foi de leurs pères; mais il faut aussi faire la part des croyances babyloniennes introduites en Grèce depuis l'expédition d'Alexandre le

(134) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 429 à 434; S. Reinach, *Orpheus*, p. 130.

(135) T. K. Oesterreich, *Les Possédés*, trad. R. Sudre, Payot, édit., Paris, 1927, p. 199.

Grand en Mésopotamie. Une description de possédé est faite par Lucien, au ⁱⁱ^e siècle de notre ère, dans un de ses *dialogues* :

« Je vous demanderais volontiers ce que vous pensez de ceux qui délivrent les démoniaques de leurs terreurs et qui conjurent publiquement les fantômes... Tout le monde connaît le Syrien de Palestine, si expert en ces sortes de cure, qui, rencontrant sur son passage, à certaines époques de la lune, des gens qui tombent en épilepsie, roulent des yeux égarés et ont la bouche pleine d'écume, les relève et les renvoie, moyennant un salaire considérable, délivrés de leur infirmité. Lorsqu'il est auprès des malades, il leur demande comment le démon leur est entré dans le corps : le patient garde le silence, mais le démon répond, en grec ou en barbare, et dit quel il est, d'où il vient, et comment il est entré dans le corps de cet homme : c'est le moment qu'il choisit pour l'abjurer de sortir; s'il résiste, il le menace et finit par le chasser... » (136).

Et, au début du ⁱⁱⁱ^e siècle, un sophiste grec, Flavius Philostrate, le biographe du célèbre Apollonius de Thyane, rapporte un cas de possession qui fut soumis à ce thaumaturge en renom. Il s'agissait d'une femme dont le fils, âgé de 16 ans, était tourmenté depuis deux ans « par un démon malin et menteur », et elle expliquait le phénomène en ces termes : ... « un démon est devenu amoureux de lui; il ne le laisse pas disposer de sa raison; il l'empêche d'aller à l'école, d'apprendre à tirer de l'arc, et même de rester à la maison; il l'entraîne en des endroits écartés. L'enfant n'a même plus sa voix; il fait entendre des sons bas et graves comme un homme fait... Le démon s'est révélé à moi par la bouche de mon enfant. Il m'a déclaré qu'il est l'esprit d'un homme mort à la guerre, et qui est mort aimant sa femme. Mais sa femme ayant souillé sa couche trois jours après sa mort par un nou-

(136) Lucien, *Le menteur d'inclination*, 16 (*Œuvres*), Talbot, édit.

veau mariage, il s'est mis à détester l'amour des femmes et a reporté toute sa passion sur cet enfant... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener; mais le démon menace de le jeter dans des gouffres, dans des précipices, de le tuer enfin, si je l'accuse lui-même devant vous. — Soyez tranquille, dit le sage, il ne tuera pas votre enfant quand il aura lu ceci. » Et il tira de son sein une lettre qu'il donna à cette femme. La lettre était adressée au démon et contenait les menaces les plus terribles à son adresse. » (137).

VI. — Les Romains.

Les dieux de la Rome ancienne furent innombrables : d'abord simples puissances (*numina*), sans représentation matérielle, et en nombre assez restreint, ils se multiplièrent peu à peu, sous l'influence des apports incessants de divinités exotiques dans cette cité qui leur était si hospitalière. Les dieux helléniques, en particulier, vinrent enrichir ceux des Romains de leurs figures et de leurs légendes, les agrémentant des ressources d'une imagination qui manquait tant aux rudes et laborieux fils de la Louve. La religion propre de ceux-ci présente cependant, croyons-nous, un caractère vraiment original : c'est le nombre incalculable d'actes de la vie courante élevés au rang de divinités, ainsi que de « vertus » déifiées. Par exemple, en matière d'agriculture, « Sterculinius veille au fumage des champs, Veruactor au premier et profond labourage de la terre en friche, Reparator au second, Imporcitor au troisième labourage, Insitor à l'ensemencement, Abarator au labourage de surface, Occator au hersage, Saritor au sarclage..., Subruncinator à l'arrachage des mauvaises herbes », etc. (138). Pour ce qui est de la puériculture, « Cuba gardait l'enfant couché au lit, Abeona lui

(137) Flavius Philostrate, *Œuvres*, III, 38, trad. Chassang, Paris, 1862.

(138) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 476.

apprenait à marcher, Farinus à parler », etc. ⁽¹³⁹⁾. Dans tous les domaines possibles de l'activité humaine, des dieux présidaient ainsi à la bonne observance des coutumes. Les individus avaient en outre un de ceux-ci attaché à leur personne, un « Genius » pour les hommes et une « Juno » pour les femmes. « Il n'y a pas de lieu sans génie », dit Servius ⁽¹⁴⁰⁾. Enfin, il existait en abondance des autels consacrés à des « vertus » comme Concordia, Pudicitia, Pietas, etc.

Mais dans cette profusion de dieux, déesses, génies, divinités de toutes sortes, un fait n'est pas moins frappant : c'est la rareté extrême des puissances spécifiquement mauvaises, des esprits du mal. Ce n'est guère, au fond, que dans la crainte des morts, commune il est vrai à tous les peuples de la terre, que les Romains en ont puisé la notion. Les mânes (Di manes) n'étaient ainsi qualifiés « bons » que par euphémisme : puissances du monde inférieur au début, ils étaient devenus ensuite les génies des parents défunts, auxquels on rendait un culte. Mais si, par cet artifice, on avait cru les rendre favorables aux vivants, la crainte initiale n'en demeurait pas moins, sous forme, dans ce cas, de génies malfaisants de même ordre : les Larves et les Lémures. Ces esprits hostiles pouvaient toutefois être apaisés par des offrandes, ou éloignés par des procédés magiques. Dans l'ancienne cérémonie des « Lemuralia », le pieux *pater familias* jetait des fèves derrière lui afin que ces redoutables démons les mangeassent, laissant ainsi en paix sa famille et lui-même ⁽¹⁴¹⁾.

Lors de la fête des Compitalia, on dédiait à Mania, la mère ou la grand'mère des fantômes, des effigies de laine représentant des hommes et des femmes. Différentes pour les hommes libres et pour les esclaves, on en plaçait à la porte de chaque maison, autant qu'il y avait d'habitants. « La raison en est qu'on croyait que, ce jour-là, les ombres des morts vagabondaient et l'on espérait que, soit par bonté, soit par

(139) S. Reinach, *Orpheus*, p. 142, § 6.

(140) Id., *ibid.*

(141) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 481; S. Reinach, *op. cit.*, p. 143 et 145.

simple inadvertance, elles emporteraient les effigies placées à la porte, au lieu des personnes vivantes de la maison. » (142). Les formes de laine remplaçaient probablement d'ancien sacrifices humains. On peut rapprocher de cette coutume celle qui, pratiquée chaque année au mois de mai par les pontifes et les vestales, consistait à jeter dans le Tibre, du haut du pont Sublicius, des poupées de jonc. « Leur objet était peut-être de débarrasser la ville de l'influence des démons, en détournant leur attention des êtres vivants pour l'attirer sur les poupées, puis de fourrer dehors toute la dangereuse compagnie, en les précipitant dans le fleuve, qui les emporterait bientôt loin dans la mer. » (143). Cette cérémonie était, au dire de Plutarque, « la plus grande des purifications ».

Il est intéressant de noter l'existence d'un dieu infernal, Orcus, « avaleur de cadavres », qui est devenu en italien « Orco » et en français « Ogre ». Ce dieu aurait peut-être été primitivement loup. Pluton (*Dis Pater*) est un « assommeur de morts », représenté comme muni d'un maillet, « probablement à l'imitation du Charon étrusque, plutôt bourreau que nocher ». Lui aussi dériverait peut-être d'un loup infernal, comme en témoigne la dépouille dont il est vêtu (144).

Les cadavres, primitivement incinérés, furent par la suite de plus en plus fréquemment inhumés. Cette dernière pratique était la règle pour les jeunes enfants, que l'on croyait devoir renaître dans un nouveau corps. Au surplus, il semble qu'il ait existé dans le peuple une certaine croyance à la métempsychose (145).

La magie eut à Rome, dans le public comme dans le privé, une influence importante. Comme cérémonies officielles, nous citerons, entre autres, celle de l'expulsion d'un « bouc

(142) J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 462; Cf. p. 463.

(143) J. Frazer, *op. cit.*, p. 464.

(144) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 149, § 19.

(145) Id., *ibid.*, § 20.

émissaire » humain, chargé des maux qui avaient accablé la cité durant toute une année. Cette cérémonie, on va le voir, est étroitement apparentée à celles que nous avons déjà signalées chez les Grecs. « Chaque année, le 14 mars, on conduisait en procession dans les rues de Rome un homme vêtu de peaux, on le frappait avec de longues baguettes et on le chassait de la cité. On l'appelait « Mamurius Veturius », c'est-à-dire « le vieux Mars », et comme la cérémonie avait lieu la veille de la première pleine lune de l'ancienne année romaine (qui commençait le 1^{er} mars), l'homme vêtu de peaux devait représenter le Mars de l'année passée, que l'on expulsait au début de la nouvelle. » On chassait donc le représentant du dieu comme un bouc émissaire, au delà des frontières du pays, pour qu'il emportât ailleurs son faix de souffrances. « Et il semble qu'en fait on chassait Mamurius Veturius dans le pays des Osques; les ennemis de Rome. » (146).

C'est également à titre d'artifice magique que, dans le but de rendre les femmes fécondes, les prêtres dits Luperques leur appliquaient des coups de lanières en peau de bouc ou de loup. D'autres pratiques devaient provoquer la pluie, etc. La magie « noire », ou malfaisante, quoique formellement interdite par l'Etat, était cependant employée parfois par lui-même, mais seulement dans le but de nuire à un citoyen rebelle ou à un ennemi (147).

Par ailleurs, et surtout sous l'influence de pratiques chaldéennes, la magie ordinaire s'appliquait communément à l'agriculture et à la médecine, ainsi que comme complément de l'astrologie. Des druides venus du Nord introduisirent également certains usages de cet ordre. « En l'an 97 avant Jésus-Christ, nous dit M. Söderblom, il fallut interdire certains sacrifices humains, offerts conformément aux prescriptions de la magie. » Et le même auteur nous apprend que cer-

(146) J. Frazer, *Le Rameau d'or*, p. 541, 542.

(147) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 147, § 15, et p. 157, § 32; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 494.

tains empereurs, Néron et Adrien, par exemple, « n'éprouvaient aucune répulsion à l'égard de la magie. » (148).

VII. — Les Juifs.

Les premières croyances religieuses des Hébreux nomades ont été incontestablement fétichistes et polythéistes. Par la suite, surtout après la conquête de la terre de Chanaan, elles devaient subir l'influence profonde des religions asiatiques, chaldéenne et persane en particulier; ainsi que celle des divinités et des pratiques cultuelles de leurs frères de race, les Phéniciens (149).

Le premier effort monothéiste du peuple d'Israël, représenté par l'adoration d' « Elohim », montre bien à quel point était pénible la séparation d'avec les anciens dieux. Ce nom d'Elohim (singulier : Eloah [celui qu'on redoute]) (?) est, en effet, un pluriel qui sert ordinairement à désigner « un ensemble de dieux païens, de puissances surnaturelles... » (150), et que l'on associa tout simplement avec un verbe au singulier pour en faire un dieu unique. « C'était donc *les Elohim* qu'Israël adorait durant la vie nomade des premiers âges », en conclut G. Le Bon (151).

L'autre nom de dieu, Yahvé, que l'on trouve dans la Genèse comme synonyme d'Elohim, est attribué au dieu du Sinaï révélé à Moïse, mais il est bien antérieur à ce dernier. Outre que la Genèse le fait remonter aux temps primitifs, ce nom divin existait déjà en Chanaan avant que les Israélites n'en fissent la conquête, et il se retrouverait sur des inscriptions cunéiformes de l'époque d'Hammurapi (152). Quoi qu'il en soit,

(148) N. Söderblom, *loc. cit.*

(149) Cf. G. Le Bon, *Premières civilisations*, p. 660 et suiv.; N. Söderblom, *Hist. des Religions*, p. 128 à 135; S. Reinach, *Orphéus*, p. 248 et p. 262, §§ 20 et 22; Em. Burnouf, *Sciences des religions*, p. 189, 190 et 401, 402.

(150) N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 120; S. Reinach, *op. cit.*, p. 261, § 18.

(151) *Premières civilisations*, p. 660.

(152) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 121.

on a tout lieu de penser que Yahvé ou Jahvé était le nom secret de la divinité, que l'on évitait de prononcer; le nom usuellement employé étant Jeowah ou Jehova ⁽¹⁵³⁾.

D'après des textes anciens, « Yahvé est porté par les Kéroubim, les nuages de la tempête, et entouré des serpents-éclairs, les séraphim. Il se manifeste dans la fumée, le feu et le tonnerre. » ⁽¹⁵⁴⁾. Remarquons que si Jérémie voyait « dans l'inviolabilité des lois de la nature une garantie de la fidélité éternelle de Dieu » ⁽¹⁵⁵⁾, il n'en est pas moins vrai que Yahvé, tel qu'il est dépeint, « substitue à l'ordre et à la loi du monde la puissance arbitraire et le miracle » ⁽¹⁵⁶⁾.

Les récits de la Genèse qui racontent la chute de l'homme — tout au moins les récits dits « Jehovistes », car le péché originel n'existe pas dans les « Elohistes » ⁽¹⁵⁷⁾ — ne font aucune mention du démon proprement dit; le tentateur est simplement un « serpent », qu'aucun commentaire n'accompagne, si ce n'est qu'il était « rusé par-dessus tous les animaux des champs » (Genèse, III, 1). L'abbé F. Vigouroux, auteur du *Dictionnaire de la Bible*, est d'avis que c'est à dessein que l'ange déchu a été ainsi passé sous silence par le narrateur sacré, dont l'intention formelle aurait été « de ne pas nommer Satan, afin d'établir la toute-puissance de Dieu et pour éviter que les Hébreux n'adorassent l'esprit du mal, par crainte » ⁽¹⁵⁸⁾. Il n'est pas douteux, en effet, que la notion juive du Diable n'ait été empruntée au mazdéisme persan et que Satan ne soit l'équivalent d'Ahriman comme puissance hostile au Dieu du Bien ⁽¹⁵⁹⁾.

L'esprit mauvais n'apparaît pour la première fois que dans le *Livre de Job*, son nom est tiré du verbe *sâtân* : « dresser

(153) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 261, 262.

(154) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 125; Cf. G. Le Bon, p. 668.

(155) N. Söderblom, *ibid.*

(156) Em. Burnouf, *op. cit.*, p. 401.

(157) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 287.

(158) F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. « Démon », Letouzey et Ané, édit., Paris 1889.

(159) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 140; S. Reinach, *op. cit.*, p. 294.

des embûches, persécuter, être adversaire » (160). Et en effet il s'y montre l'Accusateur, l'irréremédiable ennemi de l'homme vertueux, comme en témoignent les citations suivantes du texte biblique :

« ... Or les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Eternel et Satan vint aussi au milieu d'eux. L'Eternel dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Et Satan répondit à l'Eternel : « De parcourir la terre et de m'y promener. » L'Eternel dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a per- » sonne comme lui sur la terre; c'est un homme intègre et » droit, craignant Dieu et se détournant du mal. » Et Satan répondit à l'Eternel : « Est-ce d'une manière désintéressée » que Job craint Dieu?... Mais étends ta main, touche à tout » ce qui lui appartient, et je suis sûr qu'il te maudit en face. » L'Eternel dit à Satan : « Voici tout ce qui lui appartient, » je te le livre; seulement ne porte pas la main sur lui. » Et Satan se retira de devant la face de l'Eternel. » (*Job*, I, 6 à 13). Les calamités fondent alors sur le malheureux Job : tous ses troupeaux, ses chameaux, ses serviteurs et ses enfants sont tués le même jour. Mais Job déchire ses vêtements, se rase la tête, se jette à terre, et se soumet à Dieu. Satan revient alors devant Dieu. « L'Eternel dit à Satan : « As-tu remarqué » mon serviteur Job ?... Il demeure ferme dans son intégrité, » et tu m'excites à le perdre sans motif. » Et Satan répondit à l'Eternel : « Peau pour peau! Tout ce que possède un » homme, il le donne pour sa vie. Mais étends ta main, tou- » che à ses os et à sa chair, et je suis sûr qu'il te maudit en » face. » L'Eternel dit à Satan : « Voici, je te le livre, seule- » ment, épargne sa vie. » Et Satan se retira de devant la face de l'Eternel. Puis il frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête. Et Job prit un tesson pour se gratter et s'assit sur la cendre... » (*Job*, II, 2 à 9 (161)). Mais jamais il ne consentit à maudire Dieu, aussi

(160) F. Vigouroux, *op. cit.*

(161) *La Sainte Bible*, L. Segond, Paris, 1919,

fut-il récompensé par de nouveaux biens et de nouveaux enfants et mourut-il « âgé et rassasié de jours ».

Les Septante nous enseignent qu'après la captivité le nom de Satan fut considéré comme exécration, et il fut interdit de le prononcer. Toutefois, furent qualifiés démons certaines idoles et des animaux du désert ⁽¹⁶²⁾. « Cependant nulle part la littérature hébraïque ne confond Satan avec une divinité adorée dans les contrées voisines; nulle part, il n'est dit que les hommages adressés à Baal ou à Moloch s'adressent en définitive à Satan. » ⁽¹⁶³⁾.

Malgré la réserve observée par leurs livres sacrés, les Juifs n'en ont pas moins cru aux démons, surtout sous l'influence de la démonologie babylonienne. « Plus d'une forme obscure, plus d'un reste amorphe, plus d'un usage changé de sens, montrent que les Israélites ont eu aussi autrefois leur époque démoniaque et qu'ils ont donc été à plusieurs reprises sous l'influence de leurs voisins... » ⁽¹⁶⁴⁾. Pour Josèphe, les âmes des méchants qui sont morts sont des démons ⁽¹⁶⁵⁾. Citons enfin, parmi les idoles adorées par Israël, l'horrible Moloch, dieu du feu malfaisant, de la foudre qui incendie les moissons et du soleil dévorant, à qui l'on offrait — comme à Carthage — des sacrifices d'enfants ⁽¹⁶⁶⁾.

*
* *

Les cas de possession diabolique n'étaient pas inconnus des Juifs; le plus célèbre est celui du roi Saül rapporté dans le 1^{er} Livre de Samuel :

« L'esprit de l'Eternel se retira de Saül, qui fut agité par un mauvais esprit venant de l'Eternel. Les serviteurs de Saül lui dirent : « Voici, un mauvais esprit de Dieu t'agite. Que

(162) F. Vigouroux, *loc. cit.*

(163) Döllinger, *Paganisme et judaïsme*, Bruxelles, 1838.

(164) Hans Duhm, *Die lösen Geister im alten Testament*, Tübingen, 1904.

(165) Cf. Vigouroux, *loc. cit.*

(166) *La Sainte Bible*, L. Segond.

» notre seigneur parle ! Tes serviteurs sont devant toi. Ils
» chercheront un homme qui sache jouer de la harpe, et
» quand le mauvais esprit de Dieu sera sur toi, il jouera de sa
» main et tu seras soulagé. » Saül répondit à ses serviteurs :
« Trouvez-moi donc un homme qui joue bien et amenez-le
» moi... » Et lorsque l'esprit de Dieu était sur Saül, David
prenait la harpe et jouait de sa main ; Saül respirait alors plus
à l'aise et se trouvait soulagé, et le mauvais esprit se retirait
de lui. » (I, Samuel, XVI, 14 à 18, et 23.

« ... Le lendemain, le mauvais esprit de Dieu saisit Saül,
qui eut des transports au milieu de la maison. David jouait,
comme les autres jours, et Saül avait sa lance à la main.
Saül leva sa lance, disant en lui-même : je frapperai David
contre la paroi. Mais David se détourna de lui deux fois. »
(I, Samuel, XVIII, 10 à 12.)

« ... Alors le mauvais esprit de l'Eternel fut sur Saül, qui
était assis dans sa maison, sa lance à la main. David jouait,
et Saül voulut le frapper avec sa lance contre la paroi. Mais
David se détourna de lui, et Saül frappa de sa lance la paroi. »
(I, Samuel, XIX, 9 à 11) (167).

Selon Josèphe, les mauvais esprits (*ruah râ' âh*) causaient
à Saül des suffocations et des étranglements, à quoi la musi-
que était le seul remède que lui prescrivait les méde-
cins (168).

Les anciens Juifs connaissaient aussi certains procédés
pour chasser les démons. Dans le livre de Tobie, que les
Israélites, il est vrai, ne reconnaissent pas pour authentique
— mais peu importe, car il n'en est pas moins un témoignage
très ancien — l'ange Raphaël ordonne à Tobie de « faire
brûler sur des charbons le cœur du poisson qu'il a pris, en
assurant que la fumée ainsi produite a la vertu de chasser
toute espèce de démons » (169).

(167) Cf. G. Le Bon, *Premières civilisations*, p. 667.

(168) Cf. F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. « Démoniaques ».

(169) Id., *ibid.*

Flavius Josèphe rapporte le pouvoir concédé par Dieu à Salomon de chasser les esprits mauvais, de telle façon qu' « il employait cette connaissance à composer pour l'utilité des hommes divers remèdes et conjurations, entre lesquels il y en avait qui avaient même la force de chasser les démons sans qu'ils osassent plus revenir. Cette manière de les chasser (ajoute-t-il) est encore en grand usage parmi ceux de notre nation ». Ce même auteur raconte ensuite comment opérait, sous les yeux de Vespasien et de ses officiers, un juif nommé Eléazar pour délivrer des possédés. « Il attachait au nez du possédé un anneau dans lequel était enchâssée une racine dont Salomon se servait à cet usage, et aussitôt que le démon l'avait sentie, il jetait le malade par terre et l'abandonnait. Il récitait ensuite les mêmes paroles que Salomon avait laissées par écrit, et en faisant mention de ce prince, défendait au démon de revenir. Mais pour faire encore mieux voir l'effet de ses conjurations, il emplit une cruche d'eau et commanda au démon de la jeter par terre pour faire connaître par ce signe qu'il avait abandonné ce possédé, et le démon obéit. » (170).

Une certaine racine « bara » avait également le pouvoir de mettre en fuite les démons, ou mieux les « âmes des méchants » qui entraient dans le corps des hommes vivants et mettaient ceux-ci en péril (171).

Le même résultat s'obtenait parfois, chez les Juifs, à l'aide de certaines incantations (Shabbath, XIV, 3; Avodah Zarah, fol. 12, 2), qui pouvaient être accompagnées d'onctions d'huile sur la tête du patient (Sanhédrin. X 1) (172). Selon Maspéro, l'origine chaldéo-égyptienne de ces pratiques est très probable.

Le nom de Dieu suffisait aussi, dans certains cas, à délivrer

(170) Flavius Josèphe, *Histoire ancienne des Juifs*, livre VIII, chap. II, trad. Buchon, Paris, 1836; Cf. aussi Vigouroux, *Dict. de la Bible*, loc. cit.

(171) Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*.

(172) Cf. F. Vigouroux, loc. cit.

les démoniaques. « Plus on était pieux, plus on était apte à guérir les malades, c'est-à-dire à chasser les démons. Les rabbis avant tout, les scribes, les docteurs de la Loi, s'occupaient de chasser les démons, et quelques-uns y passaient pour fort habiles. » (173)⁹

Il faut remarquer, en effet, comme la précédente citation nous y incite, que la croyance aux démons provoquait dans le Judaïsme d'innombrables cas de possession, et que presque toutes les maladies leur étaient attribuées. Selon certains auteurs, cela tiendrait aux dispositions pathologiques du peuple juif, en rapport notamment avec l'hystérie (174). Chose curieuse : ces superstitions d'ordre primitif, au lieu d'aller en s'atténuant avec le temps et la civilisation, ne firent au contraire que s'accroître, surtout à l'époque de l'hellénisme et de l'empire romain, où « partout foisonne, avec une force inquiétante, la croyance aux esprits et aux spectres, à la conjuration des esprits et aux pratiques magiques, à la puissance des noms, aux formules de sorcellerie, aux prières incantatoires, au charme qui lie et qui délie, à l'art des rebouteux » (175).

De la même façon qu'en ce qui concernait l'existence des démons, le sacerdoce juif s'est opposé à la magie, dont la contagion ne menaçait que trop Israël, entouré de peuples où ces pratiques sévissaient frénétiquement. La théorie de la survie des âmes était également condamnée, dans la crainte qu'elle n'entraînât les Hébreux à l'évocation des morts, ou Nécromancie (176). Toutefois, l'Ancien Testament n'est pas dénué entièrement de cas où l'on recourt à la magie, comme en témoignent dans l'Exode les prodiges effectués par Moïse et Aaron devant le Pharaon et les siens, afin de confondre les magiciens du monarque d'Egypte.

(173) Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, Paris, 1885.

(174) Cf. OEsterreich, *Les Possédés*, p. 215, 216.

(175) Bousset, *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen zeitalter*, Berlin, 1906, p. 387.

(176) Cf. Reinach, *Orphéus*, p. 269, § 31.

Voici, par exemple, un passage de ce livre qui en donne une idée : « L'Eternel dit à Moïse et à Aaron : « Si Pharaon » vous parle, et vous dit : « Faites un miracle ! », tu diras à Aaron : « Prends ta verge et jette-la devant Pharaon. » Elle deviendra un serpent. » Moïse et Aaron allèrent auprès de Pharaon, et ils firent ce que l'Eternel avait ordonné. Aaron jeta sa verge devant Pharaon et devant ses serviteurs; et elle devint un serpent. Mais Pharaon appela des sages et des enchanteurs, et les magiciens d'Egypte, eux aussi, en firent autant par leurs enchantements. Ils jetèrent tous leurs verges, et elles devinrent des serpents. Et la verge d'Aaron engloutit leurs verges. » (Exode, VII, 8 à 13) ⁽¹⁷⁷⁾. Le Pharaon refusa de se laisser convaincre, tant et si bien que Moïse l'accabla, lui et son peuple, des dix plaies d'Egypte.

On connaît aussi le magicien Balaam qui devait prononcer des incantations contre Israël (Nombres, XXII).

Dans la Genèse, on voit Jacob tromper indignement Laban par un procédé de magie sympathique : « Jacob répondit : « Je parcourrai aujourd'hui tout ton troupeau; mets à part » parmi les brebis tout agneau tacheté et marqueté et tout » agneau noir, et parmi les chèvres tout ce qui est marqueté » et tacheté. Ce sera mon salaire. » (Genèse, XXX, 31 à 34.) Laban accepte et emmène le troupeau de Jacob, cependant que ce dernier fait paître le troupeau de Laban. « Jacob prit des branches vertes de peuplier, d'amandier et de platane; il y pela des bandes blanches... Puis il plaça les branches qu'il avait pelées dans les auges, dans les abreuvoirs, sous les yeux des brebis qui venaient boire, pour qu'elles entrassent en chaleur en venant boire. Les brebis entraient en chaleur près des branches, et elles faisaient des petits rayés, tachetés, et marquetés... Toutes les fois que les brebis vigoureuses entraient en chaleur, Jacob plaçait les branches dans les auges... Quand les brebis étaient chétives, il ne les plaçait point; de sorte que les chétives étaient pour Laban, et les

(177) Genèse (XXX, 37 à 43); *La Sainte Bible*, L. Segond.

vigoureuses pour Jacob. » La Magie était encore employée pour la divination, à l'aide des « urim » et des « Thummim » sorte de dés enfermés dans un coffret nommé « éphod ».

Frazer rapporte une cérémonie expiatoire dont la signification magique ne saurait être contestée : « Le jour de l'Expiation, le dixième du septième mois, le grand-prêtre juif mettait ses deux mains sur la tête d'une chèvre vivante, confessait sur elle toutes les iniquités des Enfants d'Israël et, ayant ainsi fait passer dans la bête tous les péchés du peuple, il l'envoyait dans le désert. » (178).

La magie, surtout privée, n'en était pas moins interdite à cause de la crainte qu'elle inspirait, comme en témoigne le passage de l'Exode qui dit : « Tu ne laisseras point vivre la magicienne. » (Exode, XXII, 18). Ce texte nous paraît curieux, en ce qu'il montre combien ancienne est la spécialisation des femmes dans la magie, et en ce qu'il constitue, à notre connaissance, la première condamnation à mort légale et formelle des sorcières (179).

Le peuple d'Israël ne se débarrassa pas aisément des pratiques magiques qui l'avaient imprégné si profondément au cours des siècles; et même après sa dispersion, il continua de croire aux mauvais esprits et à leur pernicieuse influence. Un papyrus magique dit « de Paris », et datant de l'an 300 de notre ère environ, renferme toutes sortes de conseils extravagants dans le but de chasser les démons qui se sont introduits dans le corps des hommes (180). L'extrait suivant en donnera une idée : « Contre la possession démoniaque. Formule éprouvée de Pibechis : Prends du suc de fruits verts, ajoutez-y la plante Mastigia, de la moelle de lotus et fais-le cuire avec du Majaoran (l'espèce incolore); puis prononce les paroles suivantes : « Joel, Ossarthiomi, Emori, Theochipsoith, » Sithemeoch, Sothe, Joe, Mimipsothiooph, Phersoti,

(178) *Le Rameau d'or*, p. 533.

(179) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 270.

(180) Cf. OEsterreich, *Les Possédés*, p. 216 et 131.

» Aeeioyo, Joe, Eocharipta, éloigne-toi de N... » Ecris la formule suivante sur une tablette d'étain... et suspends-la au malade. C'est pour tous les démons un objet d'effroi... « J'adjure le Dieu saint en m'appuyant sur Ammonipsentancho... », etc. Cela persiste fort longtemps sur le même ton ⁽¹⁸¹⁾.

Au Moyen Age, cette démonologie échevelée continua à jouir d'un grand crédit auprès de beaucoup de juifs, grâce en particulier aux enseignements pleins de mystère de la Kabbale (hébreu *kabbalah* : tradition, réception), système théosophique étrange, dont les livres les plus importants sont le *Sepher Yetzirah* (livre de la Création) et surtout le *Sepher hazzohar* (livre de la Lumière ou de la Splendeur). Tous deux sont attribués à des rabbins du II^e siècle avant Jésus-Christ, mais, en réalité ils ont été écrits, le premier vers le IV^e siècle de notre ère, et le second, qui serait dû à un rabbin espagnol, au XIII^e siècle ⁽¹⁸²⁾.

« La Kabbale, dit M. Salomon Reinach, est une doctrine magique et grossièrement panthéiste, où les valeurs numériques des lettres, les légions d'anges et de démons, les « émanations » de la lumière, jouent un grand rôle; c'est une des pires aberrations de l'esprit humain. » ⁽¹⁸³⁾.

Une croyance qui n'est point une des moindres singularités de la Kabbale, est celle d'une sorte de métempsychose, selon laquelle toutes les âmes humaines ayant existé avant leur vie terrestre, doivent être jugées avant d'être admises dans le paradis; mais les âmes insuffisamment pures se réincarnent dans de nouveaux corps ⁽¹⁸⁴⁾.

Dans un curieux livre, intitulé *Le Dibbouk*, l'auteur nous dépeint les croyances de cet ordre qui règnent tout particulièrement chez les Juifs de l'Europe orientale, dans la secte des « Chassidim » : « Les âmes des morts reviennent ici-bas, mais non comme des esprits, sans corps. L'âme doit traverser

(181) Cf. A. Deizmann, *Licht von Osten*, Tubingen, 1909, p. 192 et suiv.

(182) Cf. J. Troussel, *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, art. « Cabale ».

(183) *Orphéus*, p. 299.

(184) J. Troussel, *loc. cit.*

maintes réincarnations avant d'aboutir à la purification définitive. Les âmes coupables s'incarnent en des animaux, des oiseaux, des poissons, même des plantes; c'est là qu'elles attendent qu'un homme vertueux les délivre et les relève de leur chute. D'autres encore viennent habiter les corps des nouveau-nés et atteignent la délivrance grâce à leurs propres efforts. Enfin, toute âme maudite et errante, qui ne peut trouver le repos, s'incarne dans le corps d'autrui — ce que le peuple appelle « Dibbouk » — et c'est là qu'elle se purifie enfin ! » (185).

Ce genre de mauvais esprits possesseurs pouvait être exorcisé par des méthodes appropriées; c'est ainsi que nous est rapporté un cas de possession caractéristique du xvi^e siècle où l'exorciste juif est Louria, le fondateur de la morale ascétique de la Kabbale : « L'esprit était l'âme d'un juif ivrogne, mort sans prière et dans l'impénitence. Après avoir erré longtemps, il lui fut permis d'entrer dans une femme alors que celle-ci s'enfuyait, et depuis ce moment cette femme souffre terriblement. » Après avoir conjuré le mauvais esprit selon l'usage, lui avoir fait conter son histoire, etc. Louria, « au moyen du « nom »,... le force enfin à sortir par le petit orteil de la possédée, ce que l'esprit qu'on traite ainsi fait avec sa véhémence habituelle » (186). Un autre cas, datant du siècle dernier, est rapporté par un juif polonais, Jacob Frommer. Le Dibbouk est ici un « bachour » d'une grande science talmudique, mais devenu hérétique et ayant mal tourné. Il s'était incarné dans une jeune fille. Le rabbi qui l'exorcise le contraint à parler : « Le dibbouk raconta une longue histoire. Après la mort, il avait été rejeté de l'enfer avec des injures et des opprobres. Il erra longtemps, mais il ne put demeurer davantage sans demeure et finalement entra dans un porc. Cela n'alla pas trop mal. Lorsque le porc fut abattu, il passa dans un cheval. Là, ce fut très mauvais pour lui, c'était un

(185) An-Ski, *Le Dibbouk*, Riéder, édit., Paris, 1927, p. 78, 79.

(186) Cité par Oesterreich, *Les Possédés*, p. 232.

cheval de trait. Il dut travailler dur, recevoir beaucoup de coups et ne pas manger à sa faim. Il se décida enfin à faire l'épreuve de l'homme. L'occasion était propice. Il savait qu'Esther avait eu des relations avec un jeune homme. Il épia le moment où elle se faisait embrasser par lui. A ce moment il avait le droit d'entrer en elle. Il termina son récit en suppliant qu'on ne l'expulse pas. Dans la vie et après la mort il avait tellement souffert qu'on devait avoir pitié de lui et lui accorder un peu de repos. » Le saint rabbi arrive finalement avec la pompe, les sonneries et les anathèmes appropriés, à chasser du corps de la victime le Dibbouk, qui s'enfuit au milieu d'un grand bruit et passe au travers de la fenêtre par un trou de la grosseur d'un pois ⁽¹⁸⁷⁾.

Citons enfin certaines superstitions, en honneur parmi la même secte des chassidim, selon lesquelles, par exemple, si on laisse une fiancée seule avant la noce, les mauvais esprits surgissent et s'emparent d'elle. De même, faut-il se garder d'évoquer ceux-ci : « Ils se cachent dans tous les coins, dans toutes les fentes, ils voient tout, entendent tout, et ne guettent que le moment où leur nom impur sera prononcé. Alors ils se jettent sur l'imprudent... » ⁽¹⁸⁸⁾.

(187) Jacob Fromer; *Ghetto-Dämmerung*, Leipzig, 1812, p. 64 et suiv.; Cf. An-Ski, *Le Dibbouk*, p. 104 à 110, et p. 128 à 133.

(188) An-Ski, *op. cit.*, p. 73.

CHAPITRE III

LE DIABLE DANS LA RELIGION ISLAMIQUE

Avant la venue de Mahomet, l'Arabie était divisée en tribus innombrables, dont les croyances étaient des plus variées, malgré que certaines analogies leur constituassent une sorte de lien commun. Le fétichisme en particulier, était très développé : les Arabes adoraient des arbres, des pierres (Cf. la Pierre noire de la Ka'ba de la Mecque), des images grossièrement taillées, en qui ils logaient des génies, « djinn ». Ils adoraient aussi les étoiles, particulièrement les Pléiades, le dieu du soleil Shamsh, celui de la lune Sin (Shamash et Sin de la religion babylonienne), etc. L'« étoile du matin », Vénus, était consacrée à la divinité des Koréichites, « Al-Ouzza ». Chaque localité avait son dieu, nommé Allah (Al ilâh) : « le Dieu »; et cette croyance très répandue en « un dieu », que chacun adorait dans son village, devait être le germe du futur monothéisme. Ceci n'empêchait pas les anciens arabes d'adorer aussi des déesses, en particulier Allât, (Al-Lât = la déesse), forme féminine d'Allah, qu'Hérodote mentionnait, 450 ans avant notre ère, sous le nom d'Alilat. Citons encore, en outre d'Al-Ouzza déjà nommée, la déesse de La Mecque « Manât » (1).

A ces génies, dieux, et déesses, la piété de leurs adorateurs offrait des sacrifices d'animaux (moutons, chameaux),

(1) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 235, 236, § 2; N. Söderblom, *Hist. des Religions*, p. 132, 133, 134.

que les fidèles dévoraient parfois crus, en communion ⁽²⁾. On faisait même des sacrifices humains, qui subsistèrent assez tard ⁽³⁾. Les divinités avaient des serviteurs spécialisés, sorte de prêtres, dont les fonctions étaient héréditaires. Notons le grand crédit qu'avaient, dans l'Arabie ancienne, les « visionnaires » et devins (kâhins) que l'on consultait souvent et avec respect ⁽⁴⁾.

Mahomet (= « l'exalté ») naquit, vers l'an 570 de notre ère, à La Mecque. Orphelin de bonne heure, il gagna sa vie comme berger, jusqu'à ce qu'il eût épousé sa première femme Khadidjah, une riche veuve de 15 ans plus âgée que lui. Ce n'est, on le sait qu'à l'âge de 40 ans que sa mission prophétique lui fut révélée un matin, à l'aube, sur une montagne, par une vision céleste que d'autres devaient suivre. Mahomet craignit alors, nous dit M. Söderblom, d'être un démoniaque ⁽⁵⁾; ce qui prouve que le fait d'être en butte aux persécutions corporelles de l'Esprit du Mal ne représentait point un phénomène inaccoutumé chez les Arabes de cette époque.

L'archange Gabriel, qui apparut à Mahomet, lui montra un livre céleste, le Koran (al Qor'ân = lecture), écrit par Dieu lui-même, et qui devait peu à peu lui être révélé ⁽⁶⁾. C'est ainsi que le Prophète, durant plusieurs années, dicta, ne sachant pas écrire, la parole divine.

Le premier point caractéristique de la religion fondée par Mahomet, et qu'il nomma lui-même Islam (= « soumission » à la volonté de Dieu), est l'affirmation de l'existence d'un seul Dieu. Longtemps avant sa prédication, le futur Prophète avait été frappé par le grand Dieu unique des Juifs et

(2) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 236, § 4.

(3) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 153.

(4) *Id.*, *ibid.*

(5) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 160.

(6) Cf. Max Meyerhof, *Le monde islamique*; Rieder, Paris, 1926, p. 9 et 10; V. Söderblom, *op. cit.*, p. 181, 182.

des chrétiens, et il respectait ceux-ci comme « gens de l'Écriture ». Il commença donc par enseigner sa doctrine monothéiste, prouvant l'existence et l'unité de Dieu par de nombreuses preuves positives et négatives (7); mais au fond, selon M. Salomon Reinach, il n'eut rien à imaginer de bien nouveau et se contenta de débarrasser Allah « de ses compagnons et de ses compagnes, dont le crédit était déjà fort entamé par celui du Dieu » (8).

Le second point essentiel de la religion de l'Islam est la certitude que le Dieu qui parle par la bouche du Prophète est avant tout le Dieu du Jugement (9). Cette notion aussi avait été empruntée aux idées judéo-chrétiennes. Ce fut là, à la vérité, le fondement de la doctrine de Mahomet, car ainsi le principe de la rétribution équitable de tous les actes de l'existence humaine en devenait le dogme capital. Un passage du Koran, toutefois, est assez obscur, en ce qu'il affirme et nie simultanément le principe de la responsabilité : c'est le verset qui dit : « Si Dieu avait voulu, il aurait fait de nous un seul peuple; mais il égare celui qu'il veut et dirige celui qu'il veut : un jour, on vous demandera compte de vos actions. » (10). La prédestination n'est donc pas totalement écartée, mais un fait demeure : c'est que les hommes de bien seront récompensés, et les méchants sévèrement punis. Pour Mahomet, d'ailleurs, le jugement dernier est imminent (Koran, LXX, 6, 7), mais Dieu, dans sa miséricorde, le retarde afin que tous les hommes puissent entendre la parole de son Envoyé; après quoi la punition n'en sera que plus terrible. La catastrophe finale venue, les hommes seront ressuscités, puis jugés, et répartis au paradis ou en enfer (11). Le Koran est même très explicite sur les joies qui attendent les élus,

(7) Cf. Max Meyerhof, *op. cit.*, p. 25.

(8) S. Reinach, *op. cit.*, p. 236, § 3.

(9) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 161.

(10) Cf. Max Meyerhof, *op. cit.*, p. 21; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 181.

(11) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 163, 163, 180, 181.

et les tourments qu'éprouveront les pécheurs (Sourate LVI).
Voici d'abord la récompense des justes ⁽¹²⁾.

Les Compagnons de la droite...
Dans les jardins des délices...
Sur des lits aux étoffes bien arrangées...
Ils y reposeront, les uns en face des autres;
Autour d'eux des éphèbes toujours jeunes
Avec des coupes, des aiguères, et des verres de boisson limpide,
... Encore les fruits de leur choix,
Et la chair des oiseaux qu'ils désirent,
Des houris aux grands yeux noirs, semblables aux vraies perles
Seront la récompense de leur foi..., etc.

(LVI, 8 à 23.)

Maintenant les peines de l'Enfer ⁽¹³⁾ :

Et les compagnons de la gauche, oh! les compagnons de la gauche!
Sous un vent brûlant et dans une eau bouillante
Et à l'ombre d'une fumée noire;
Ni fraîcheur, ni rien d'agréable...
Alors vous, en vérité, qui êtes dans l'erreur et qui dites que le
[Coran est un mensonge
Vous mangerez de l'arbre de l'enfer (Zaqqoum)
Et vous vous en remplirez le ventre,
Et vous boirez là-dessus de l'eau bouillante,
Et vous boirez comme le chameau mourant de soif :
Voilà l'hospitalité (qui les attend) le jour du jugement ».

(LVI, 40 à 56.)

Cependant, par une analogie évidente avec la foi chrétienne, les hommes n'ont pas à attendre la fin du monde pour être jugés; une épreuve qui rappelle singulièrement la

(12) Cf. Max Meyerhof, *op. cit.*, p. 19; *Le K'bran*, trad. Kasimirski; Charpentier, Paris, 1847, p. 461, 462; N. Söderblom, p. 464.

(13) Cf. Meyerhof, p. 20; *Le Koran*, trad. Kasimirski, p. 463.

« pesée des âmes » du Mazdéisme persan leur est appliquée presque aussitôt après la mort. Voici comment M. Max Meyerhof nous la décrit (14) : « ... Le pieux moslim (= croyant. Le pluriel persan : muslimân a donné le français « musulman ») doit croire à ce qui existe après la mort... : aux deux anges de la mort, anges terribles, Monkar et Nakîr, qui réveillent les morts pendant la nuit qui suit l'enterrement, et leur demandent quelle est leur foi, quel est leur prophète. C'est pour cela que l'on a coutume de crier au mort, dans la fosse encore ouverte, la profession de foi : « Il n'y a pas de Dieu en dehors du Dieu, et Mahomet est l'envoyé du Dieu. » [La ilâha illa'llâh Mohammed rasoul Allâh.] Puis les actions des hommes sont pesées avec une balance, et malheur à celui dont les actions sont trouvées trop légères ! Au-dessus de l'abîme de l'enfer un pont est dressé, plus ténu qu'un cheveu, et tranchant comme une épée. Les infidèles sont précipités dans le gouffre du haut de ce pont, mais les fidèles le passent avec la rapidité d'un éclair et sans hésitation, guidés par un ange. Cet ange saisit et tient le fidèle par une touffe de ses cheveux, et c'est pour cette raison qu'en Egypte et ailleurs, beaucoup d'indigènes des classes inférieures laissent pousser une touffe de cheveux sur le devant de la tête.

Toutefois celui qui professe l'unité d'Allah, après avoir subi la punition de ses mauvaises actions, quittera l'enfer, s'il lui reste dans le cœur un grain de foi seulement. Pour les seuls infidèles la peine de l'enfer est éternelle. »

Certains croyants, encore plus zélés qu'il ne l'était exigé, et convaincus de la fin prochaine du monde, ainsi que de la rigueur du jugement, se livrèrent à un rude ascétisme pour mieux faire leur salut et se purifier de leurs péchés. On les appela « Soufis », en raison du manteau de laine grossière, « Souf » qu'ils portaient. Le soufisme produisit de nombreux mystiques, dont l'idéal était une sorte de Nirvânâ, ce qui les

(14) *Le monde islamique*, p. 25.

conduisait parfois à croire, et même à proclamer, qu'ils étaient devenus les égaux de Dieu ⁽¹⁵⁾.

Les Djinns de l'ancienne Arabie n'ont pas complètement disparu de la religion de Mahomet; ils ont été conservés, par un trait qui rappelle la tradition juive, pour devenir de bons et de mauvais esprits, des anges et des démons. Il semble toutefois que, dans les vieilles croyances, ils étaient des génies intermédiaires entre les anges et les hommes ⁽¹⁶⁾. Le chef des Esprits Mauvais est appelé, soit du nom hébreu de Satan, soit de celui d' « Iblis » ou « Eblis », dérivé du grec « diabolos » ⁽¹⁷⁾.

Le Koran nous donne trois récits (VII, 10 à 18; XV, 26 à 43; XXXVIII, 71 à 86), à peu près identiques, de la faute initiale du Prince des Démons. Dans les trois cas Dieu, après avoir créé l'homme « de limon et d'argile moulée en formes » demande aux anges de se prosterner devant la nouvelle création. Tous obéissent, sauf Eblis. Comme Dieu lui demande la raison de son refus, Eblis répond : « Je vaudrais mieux que lui; tu m'as créé de feu, et lui, tu l'as créé de limon ». Dieu le chasse alors, mais l'ange déchu obtient le droit de tenter, de circonvenir les hommes jusqu'à la résurrection finale. Et le Seigneur promet solennellement de damner sans pitié tous ceux qui se seront laissés égarer. « La géhenne est le séjour qui leur est promis à tous. Elle a sept portes; à chacune se tiendra une troupe d'entre eux » (XV, 43, 44). L'Enfer est parfois nommé « Al hotama » (CIV).

Il existe un quatrième passage du Koran, contenant en abrégé le récit qu'on vient de lire, où Eblis est indiqué comme étant « un des génies » (XVIII, 48). A ce sujet, le savant traducteur et commentateur du Koran qu'est M. Kasi-

(15) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 191 et suiv.; S. Reinach, *op. cit.*, p. 244, § 19.

(16) Cf. Max Meyerhof, *op. cit.*, p. 23; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 183; S. Reinach, *op. cit.*, p. 240; Kasimirski, *Le Koran*, p. 230, renvoi 1.

(17) Cf. N. Söderblom, p. 183; S. Reinach, p. 240.

mirski, nous fait observer ⁽¹⁸⁾ la différence qui existe entre les anges et les génies : « Les anges ne peuvent ni'enfanter ni engendrer, et ne pèchent point, tandis que les génies sont sujets aux péchés et passibles des châtimens de la vie future. » Selon Mahomet, les djinns devenus démons demeurent capables de se convertir ⁽¹⁹⁾. Pour revenir au passage qui nous intéresse, certains tendent à considérer Satan comme le père des génies du mal. De toute façon le nom de Satan « Cheïtan » (plur. cheïatin), qu'a pris l'ange Eblis après sa rébellion, lorsqu'il est devenu « el cheïtan », le diable, le tentateur et l'ennemi des hommes, ne peut se confondre avec celui de Djinn. En effet, ce dernier s'apparente probablement au « Dêva » perse, tandis que Satan appartient aux anciens cultes sémitiques ⁽²⁰⁾.

Le Koran relate en de nombreux endroits les méfaits et les embûches de Satan, ainsi que la manière de s'en préserver. C'est ainsi, par exemple, que le verset 100 de la sourate XVI dit « Quand tu lis le Koran, cherche auprès de Dieu un refuge contre Satan le Maudit (ou le Lapidé). »

Mahomet n'était pas, en effet, à l'abri des tracasseries du Démon, et il lui arrivait parfois, dans ses prières ou ses discours les plus sérieux, de prononcer des blasphèmes ou des futilités, qu'il imputait à l'Esprit mauvais ⁽²¹⁾. C'est pourquoi il donne aux croyants le conseil qu'on vient de lire. Un autre passage (XXII, 51) est conçu à peu près dans le même esprit : « Nous n'avons envoyé avant toi aucun apôtre, que Satan n'eût jeté à travers, dans sa lecture du livre révélé, quelques blasphèmes; mais Dieu met au néant ce que Satan jette à travers, et raffermir ses signes (ses versets) ». Certains auteurs arabes voient là une allusion à ces hallucinations qui assaillaient parfois Mahomet. « Une fois, disent-ils, qu'il récitait le verset 19, ch. LIII, où il demande

(18) *Le Koran*, p. 250, renvoi 1.

(19) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 183.

(20) Cf. Kasimirski, *loc. cit.*

(21) Cf. Kasimirski, *Le Koran*, p. 231, renvoi 1.

ce que c'est qu'Al-Ouzza et Allat (les déesses arabes), par distraction il s'empessa de répondre lui-même : « Ce sont de belles et dignes demoiselles, qu'il faut adorer »; et les idolâtres présents de se prosterner aussitôt en signe d'adoration. C'est alors que Mahomet s'aperçut de sa méprise. » (22).

Dans le Koran, Satan est souvent appelé « Le Lapidé », car, selon la tradition, il aurait été assailli un jour à coup de pierres par Abraham qu'il voulait tenter (23). Mais déjà, au moment de sa faute, Dieu lui dit : « Sors d'ici; tu es lapidé » (XV, 34). Un autre nom, donné quelquefois encore à Satan, est « Thagout ».

Le Prophète met fréquemment en garde les fidèles contre les tentations et les fourberies du prince des démons, dans de nombreux versets semblables à ceux-ci, par exemple : « Satan vous menace de la pauvreté et vous commande les actions infâmes... » (II, 271); « ... Ne marchez point sur les traces de Satan, car il est votre ennemi déclaré » (II, 163); « Il vous ordonne le mal et les infamies; il vous apprend à dire de Dieu ce que vous ne savez pas » (II, 164); « ... Combattez donc les suppôts de Satan, et certes les stratagèmes de Satan seront impuissants » (IV, 78); « Son pouvoir s'étend sur ceux qui s'éloignent de Dieu et qui lui associent d'autres divinités » (XVI, 102); « Ne vois-tu pas que nous envoyons vers les Infidèles des démons pour les inciter au mal » (XIX, 86); etc., etc.

Une croyance curieuse, que l'on relève dans le Koran, est celle qui veut que les démons ou les mauvais génies s'approchent furtivement du ciel suprême, où est le trône de la majesté divine, « El Arch », situé au-dessus des sept autres cieux, afin d'essayer de surprendre les paroles qui s'y prononcent; mais les bons anges veillent et lancent des traits enflammés sur ces coupables trop curieux; telle est l'explication que donnent les Mahométans des étoiles filantes (24).

(22) Cf. Kasimirski, *ibid.*, p. 284, renvoi 2.

(23) Id., *ibid.*, p. 58, renvoi 3.

(24) Cf. Kasimirski, *Le Koran*, p. 379, renvois 4 et 5.

Ces faits se trouvent rapportés dans deux sourates, selon les termes suivants : « Nous avons établi les signes du Zodiaque dans les cieux, et nous les avons disposés en ordre pour ceux qui regardent. Nous les défendons de l'atteinte de tout démon repoussé à coups de pierres. Si quelqu'un d'entre eux s'y glisse pour écouter, il est atteint par un trait de feu visible à tous » (XV, 16, 17, 18). « Nous avons orné le ciel le plus proche de la Terre d'un ornement brillant, d'étoiles qui gardent le ciel contre tout démon rebelle, afin qu'ils (les Démons) ne viennent pas écouter ce qui se passe dans l'assemblée sublime (car ils sont assaillis de tous côtés), repoussés et livrés à un supplice permanent. Celui qui s'approcherait jusqu'à saisir à la dérobée quelques paroles est atteint d'un dard flamboyant » (XXXVII, 6 à 14).

La Magie et la sorcellerie ont de tout temps été très en honneur en Arabie et dans les pays musulmans, malgré que l'Islam les condamne formellement comme pratiques démoniaques ⁽²⁵⁾. Voici en quels termes en parle le Koran :

« Ils (les infidèles) suivent ce que les démons avaient imaginé sur le pouvoir de Salomon; mais ce n'est pas Salomon qui fut infidèle, ce sont les démons » (II, 96). Selon les commentateurs les démons avaient dissimulé sous le trône de Salomon des livres de magie, et après la mort du grand roi, ils révélèrent qu'il n'y avait qu'à chercher à cet endroit pour connaître la science qui soumettait à Salomon les hommes, les génies, et les vents ⁽²⁶⁾. Dans les sourates XXVII, XXXIV et XXXVIII, on peut voir, en effet, comment Salomon régnait, avec la permission de Dieu, sur les génies, les hommes, les oiseaux, etc. et comprenait le langage des fourmis (XXVII, 17, 18 etc.). Il commandait même au vent : « Nous assujettîmes le vent à Salomon. Il soufflait un mois le matin et un mois le soir. Nous fîmes couler pour lui une fontaine d'ai-

(25) Cf. Max Meyerhof, *op. cit.*, p. 29.

(26) Cf. Kasimirski, *Le Koran*, p. 27, renvoi 1.

rain. Les génies travaillaient sous nos yeux, par la permission du Seigneur, et quiconque s'écartait de nos ordres était livré au supplice du brasier ardent » (XXXIV, 11, et suiv.). « Nous lui soumîmes le vent, dégagé dans son essor et courant partout où il le dirigeait. Nous lui soumîmes aussi les démons, tous architectes ou plongeurs, et d'autres attachés les uns aux autres avec des chaînes » (XXXVIII, 35, 36, 37) ⁽²⁷⁾.

Le trône de Salomon, œuvre des génies, était supporté par deux lions couchés et surmonté de deux aigles; quand Salomon y montait les lions étendaient leurs pattes, et lorsqu'il s'asseyait les aigles l'ombrageaient de leurs ailes ⁽²⁸⁾.

Revenons maintenant à la suite du verset 96 de la sou-rate II, qui traite de la magie : « Ils (les démons) enseignent aux hommes la magie, et la science qui avait été donnée aux deux anges de Babylone, Harout et Marout. Ceux-ci n'instruisaient personne dans leur art sans dire : Nous sommes la tentation, prends garde de devenir infidèle. Les hommes apprenaient d'eux les moyens de semer la désunion entre l'homme et sa femme : mais les anges n'attaquaient personne sans la permission de Dieu; cependant les hommes apprenaient ce qui leur était nuisible, et non pas ce qui pouvait leur être avantageux, et ils savaient que celui qui avait acheté cet art était déshérité de toute part dans la vie future. Vil prix que celui pour lequel ils ont livré leurs âmes, s'ils l'eussent su! » Ces deux anges, au dire des commentateurs, avaient été envoyés par Dieu pour juger les actions des hommes, mais ils furent séduits par une femme d'une merveilleuse beauté (nommée Zora ou Vénus), et se virent l'entrée du ciel défendue. Dieu leur laissa à choisir entre les peines de ce monde et les tourments éternels de l'enfer. Ils choisirent les premières; c'est pourquoi ils restent à Babylone, suspendus entre le ciel et la terre. Pour d'autres, Harout et

(27) Cf. également Kasimirski, *op. cit.*, p. 365, renvois 1 et 2; p. 389, renvois 1 et 2.

(28) *Id.*, *ibid.*, p. 365, renvoi 1.

Marout n'étaient que des magiciens enseignant leur art aux hommes (29).

La magie sévissait encore fortement, ainsi que les sorcelleries de tous genres, du temps du Prophète qui faillit lui-même en être victime (30); c'est ce qui explique pourquoi celui-ci dicta les dernières sourates du Koran pour servir aux fidèles de défense contre ces redoutables pratiques. Ces sourates protectrices peuvent (31) être récitées par le fidèle, ou conservées écrites sur des amulettes. Voici la sourate CXIII :

« Dis : je cherche un abri auprès de Dieu dès l'aube du jour,
Contre la méchanceté des êtres qu'il a créés,
Contre le malheur de la nuit ténébreuse quand elle nous surprend,
Contre la méchanceté des sorcières qui soufflent sur les nœuds,
Contre le malheur de l'envieux qui nous porte envie. »

Et la dernière sourate, la sourate CXIV :

« Dis : je cherche un refuge auprès du Seigneur des hommes,
Roi des hommes, Dieu des hommes,
Contre la méchanceté de celui qui suggère les mauvaises pensées et
[se dérobe,
Contre les génies et contre les hommes. »

(29) Cf. Kasimírski, *Le Koran*, p. 27, renvoi 2.

(30) Cf. Kasimírski, *Le Koran*, p. 338, note 2.

(31) Cf. Max Meyerhof, *Le monde islamique*, p. 22.

CHAPITRE IV

LES DEMONS CHEZ LES ARYENS « BARBARES » DE L'ANTIQUITE

I. — Les Celtes.

Les peuples que l'on nomme Celtes habitaient, avant la conquête romaine en particulier, l'ensemble de territoire que l'on appelle la Gaule, ainsi qu'une partie des Iles britanniques, surtout l'Irlande. Leurs croyances religieuses nous ont été transmises en grande partie par un explorateur grec, nommé Posidonius, et par Jules César. Il est difficile de préciser jusqu'à quel point ces croyances étaient propres aux Celtes, et quelle part en revenait aux populations établies avant eux sur leurs terres; mais la part de ces dernières n'a certainement pas été négligeable. Ce serait sans doute remonter bien loin que d'essayer d'établir, par exemple, la « religion » des hommes qui, quinze ou vingt mille ans avant notre ère, habitaient le Périgord et les Pyrénées; mais les peintures qu'ils ont laissées, dans les cavernes, des animaux de leur époque — certains percés de flèches — permettent de penser que ces primitifs représentaient ainsi la proie convoitée, proie qu'ils pensaient, par un procédé de magie sympathique, rendre plus accessible à leurs armes. Ces peintures auraient peut-être, de cette façon, la signification d'un envoûtement, à moins qu'elles ne soient le vestige d'un culte totémique (1).

Nous ne nous occuperons pas ici, malgré l'intérêt qu'elles

(1) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 162, 163, §§ 2 et 3.

présentent, des longues périodes intermédiaires qui nous conduisent de ce temps reculé à l'époque de la conquête romaine, périodes au cours desquelles furent érigés ces mystérieux monuments et alignements, demeurés jusqu'à nos jours, que sont les dolmens, menhirs et cromlechs (2).

Du panthéon celte des environs de l'ère chrétienne, nous ne retiendrons particulièrement qu'une triade, mentionnée vers 60 par Lucain, de dieux sanguinaires et avides de sacrifices humains : Esus, dieu bûcheron; Teutatès, « dieu de la cité »; et Taranis, dieu du tonnerre. Ces divinités étaient surtout adorées au nord de la Loire, dans la tribu des Parisii notamment. Un autre dieu sinistre, de caractère infernal et nocturne, était Sucellus (« le bon frappeur »), que les Romains assimilaient à Dis Pater. Il est représenté tenant un maillet à long manche, semblable à celui du Charon étrusque et vêtu d'une peau de loup : ce qui permet d'inférer qu'il était un ancien loup, carnassier redoutable, qui choisit volontiers la nuit pour commettre ses méfaits (3).

À côté de ces dieux caractérisés, les Celtes croyaient volontiers à de nombreux esprits ou génies (lugoves), rôdant partout en l'air; et il n'est pas douteux que les superstitions populaires, restées si vivaces en certaines provinces françaises, où sylphes, gnomes, feux-follets, farfadets, nains, crions, poulpiquets, fées, loups-garous, etc., jouent un si grand rôle, remontent en droite ligne à l'époque celtique, et peut-être même préceltique (4).

Les prêtres étaient les druides, choisis dans la noblesse après une fort longue initiation, la transmission des rites et principes du culte ne se faisant qu'oralement. La divination, la médecine et la magie étaient les fonctions principales de ces prêtres. Ils attribuaient des vertus magiques au gui du rouvre, à certaines plantes, et aussi à des oursins fossi-

(2) Id., *ibid.*, p. 164, 165.

(3) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 171, 172.

(4) Id. *ibid.*, p. 183.

les qu'ils croyaient être des œufs de serpents. Il ne semble pas qu'il ait existé de véritables druidesses, celles que l'on appelait ainsi sous l'Empire n'étant, de l'avis de M. Salomon Reinach, que des diseuses de bonne aventure; et par ailleurs le même auteur pense que « les prophétesses de l'île de Séna, magiciennes et sorcières, peuvent fort bien n'être qu'un mythe poétique recueilli par le géographe Méla » ⁽⁵⁾.

Les druides envisageaient la vie future comme joyeuse et enseignaient — vestige probable de métempsychose — que les âmes des morts émigraient vers le couchant ⁽⁶⁾.

Les sacrifices humains, avons-nous dit, étaient en honneur chez les Celtes, et les druides veillaient à leur bonne exécution. Ces sacrifices, offerts tous les cinq ans, consistaient généralement à enfermer dans d'immenses mannequins d'osier, des criminels, ou à défaut, des prisonniers de guerre; on ajoutait en outre des animaux de diverses espèces, puis l'on enflammait le tout ⁽⁷⁾. On a recherché de divers côtés la signification de ces cérémonies; pour M. Frazer, l'explication la plus plausible est que « les personnes brûlées par les druides en effigies d'osier étaient condamnées à mort pour la raison qu'elles étaient des sorcières ou des magiciens, et qu'on choisissait le mode d'exécution par le feu, parce que les brûler vifs passe pour être le plus sûr moyen de se débarrasser de ces êtres nuisibles et dangereux » ⁽⁸⁾. Une des raisons qui incitent cet auteur à penser ainsi est la croyance celtique que plus il y avait de victimes, plus la terre serait fertile. « ... En réfléchissant tant soit peu au fait que, lorsque les coupables qui expirent sur le gibet ou le bûcher sont des sorcières, dont le plaisir est de gâter les récoltes du paysan ou de les abattre sous des orages de grêle, on verra que leur exécution est, en réalité, calculée de façon à procurer

(5) Id. *ibid.*, p. 178, 179.

(6) Id. *ibid.*, p. 178; Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 550.

(7) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 551; S. Reinach, *op. cit.*, p. 177, § 28, J. Frazer, *Le Rameau d'or*, p. 610.

(8) J. Frazer, *op. cit.*, p. 612, 613

une moisson abondante, en détruisant l'une des principales causes qui paralysent les efforts et ruinent les espérances du laboureur... » (9).

II. — Les Germains.

Les peuples dits Germains ne forment point à la vérité un bloc homogène, mais peuvent être classés en trois groupes : l'un, méridional (Saxons, Frises, Alémanes, etc.); l'autre, septentrional (Suédois, Danois, Norvégiens, Irlandais); enfin, le troisième, occidental (Anglo-Saxons) (10). Leurs anciennes croyances religieuses, tout en subissant évidemment des variations selon les lieux, n'en ont pas moins gardé de nombreux points communs; aussi les envisagerons-nous globalement dans la courte étude que nous allons en faire. De ces croyances, nous remarquerons spécialement le caractère superstitieux, ainsi que leur profondeur d'implantation dans les couches populaires, d'où la foi chrétienne ne put jamais les extirper complètement.

Le dieu principal des Germains, que les Romains, Tacite en particulier, confondaient avec Mercure, paraît avoir été Wodan ou Woden, appelé aussi Odin. Il fut primitivement le dieu des Saxons, et n'obtint qu'assez tard la prééminence chez les autres peuplades germaniques, les Scandinaves notamment. Ses attributions étaient multiples; possédant pour emblème un javelot, il était essentiellement le dieu de la guerre et de la tempête. Il semble même avoir été antérieurement dieu des esprits et conducteur des morts. Monté sur un rapide coursier à huit jambes, il entraîne par les airs la terrifiante armée des fantômes, comme une chasse fantastique, et la nuit, lorsque rugit l'ouragan, le paysan croit entendre dans le ciel le galop effréné de la « chasse sauvage » (10 bis). Son caractère nocturne et infernal l'a fait

(9) Id. *ibid.*, p. 613.

(10) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 554, 555.

(10 bis) S. Reinach, *Orpheus*, p. 186 à 189; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 565 à 568, et p. 559.

rapprocher de Pluton. Wodan préside aux combats acharnés, à la fureur qui « rend les combattants enragés comme des chiens et des loups, forts comme des ours et des taureaux » (11). Les soldats tués sur le champ de bataille (Wal) lui appartiennent, et il est friand de sacrifices humains. Il reçoit dans le Walhall ou Walhalla les âmes des héros morts en combattant, qui lui sont amenées par les belliqueuses Walkyries.

Ce paradis de guerriers, remarquons-le en passant, ressemble singulièrement à un corps de garde, puisque les élus y « prennent plaisir, en compagnie d'Odin et en qualité d'Eiherjar (« les pires dévastateurs »), à des rixes chaque jour renouvelées, à des beuveries, et y mangent de la viande de porc » (11 bis). Il n'est pas étonnant que Wodan soit devenu par la suite le dieu des pirates scandinaves.

C'est encore à lui qu'est attribuée l'invention des caractères d'écriture runiques, qui, presque aussitôt connus, servirent à composer des grimoires magiques et des talismans. Le « lied » lui-même paraît avoir été d'abord une incantation. Aussi Odin devint-il le puissant et dangereux magicien par excellence, celui qui, par des paroles et des signes magiques exécute ses volontés que nul ne peut prévoir (12).

Dans le merveilleux poème scandinave de la *Voluspa*, nous voyons un Odin bienfaisant qui, monté sur un coursier rapide comme l'éclair et précédé de deux loups et de deux corbeaux, livre combat au redoutable géant Ymir, le père des géants malfaisants, et le tue (13).

Malgré cela, Odin ou Wodan ne fut jamais très prisé par le peuple, que rebutaient son caractère inquiétant et rusé, parfois même perfide, et sa trop grande inconstance (14).

L'épouse d'Odin, Freya, appelée aussi « Nerthus. » (la sou-

(11) N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 566.

(11 bis) N. Söderblom, *op. cit.*, p. 567.

(12) Cf. N. Söderblom, *ibid.*, p. 568; S. Reinach, *op. cit.*, p. 201.

(13) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 204.

(14) Cf. N. Söderblom, p. 562 et 568.

terrine), et parfois identifiée à Vénus, semble avoir été une déesse agraire de la fécondité ⁽¹⁵⁾.

Un autre grand dieu germanique, très anciennement révééré et très populaire, est « Thor » ou « Donar », le dieu de l'orage et du tonnerre. D'une taille gigantesque, et d'une vigueur formidable, brandissant (à la façon d'Hercule, avec qui on l'a confondu) un redoutable marteau divin (Mioellnir), il livre infatigablement combat aux géants et aux monstres et, par son tonnerre, détruit ou met en fuite les puissances hostiles à l'agriculture. Il lutte également contre la maladie, la magie et le mal; aussi est-il, de la part des paysans, l'objet d'un culte enthousiaste ⁽¹⁶⁾.

La lune était adorée comme déesse chez les peuplades germaniques, et assimilée par les Romains à Diane; elle était en fait « chasseresse nocturne et reine des sabbats ». Son nom était Holda (comme aussi Frau Holle ou Holde) et signifiait, par euphémisme, « bienveillante »; comme cela arrive fréquemment pour les divinités que l'on redoute. C'est elle qui, l'hiver, en secouant les plumes de son édredon, faisait tomber la neige; mais elle était aussi l'effrayante reine des sorcières, qui emportait les âmes des enfants morts sans baptême. Elle chevauchait, la nuit, en compagnie de démons et de ses redoutables sujettes, des animaux étranges. Le témoignage de l'évêque de Worms, Burchard, montre que cette croyance survivait encore en l'an 1.000 ⁽¹⁷⁾.

Notons aussi l'existence d'une déesse de la mort, « Hel » (enfer), qui régnait sur les royaumes souterrains, où vont les âmes de ceux qui n'ont pas succombé en combattant, et où elles mènent une vie diminuée et insignifiante. Cet enfer devint plus tard, sous l'influence du christianisme, un lieu de châtements ⁽¹⁸⁾.

(15) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 192, 193.

(16) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 189, § 10, et 191; N. Söderblom, *op. cit.*, p. 360 à 363.

(17) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 183, 186.

(18) Cf. N. Söderblom, *op. cit.*, p. 370.

L'animisme, extrêmement développé chez les anciens Germains, leur a fait voir partout des esprits ou génies, les uns bons, les autres malfaisants. Ce sont, dans la nature, les « elfes » et les « trolls » ; les génies des sources, les « nixes », attirent parfois avec méchanceté les hommes dans les abîmes. Les forêts surtout sont peuplées d'habitants mystérieux, dont certains sont maléfiques, comme les mégères, les sorcières et les femmes des bois. La déesse des eaux est le démon Ran, elle est l'épouse du géant des eaux Aegir, qui a pour compagnons Fenris et Grendel. Bien d'autres géants règnent sur les montagnes, le vent, le feu, etc., et sont en lutte avec les dieux. Il existe aussi des nains, forgerons habiles, qui travaillent sous les ordres de leur chef Wieland. Les âmes des morts habitent les montagnes et se transforment parfois, comme « revenants », en animaux ou en oiseaux.

La magie et la sorcellerie, très développées comme nous savons, permettaient aux humains mal intentionnés de se muer en serpents, en loups-garous, et même en « ours-garous ». De semblable façon, « sorcières, géants et trolls, déguisés en corbeaux ou en corneilles, chevauchent les nuées d'orage » (19). Les âmes des morts reviennent dans le vent, lors des grandes tempêtes d'automne, et on doit les apaiser par des cérémonies appropriées, qui ont donné naissance au « Jour des morts » chrétien (20).

Les poèmes de l'Edda datent, comme inspiration, des environs de l'an 900; un des chants les plus célèbres dont nous avons parlé est la *Voluspa*, écrite à la gloire du dieu Odin. Ce chant est un curieux exemplaire de cosmogonie scandinave : on y voit Odin qui trône, en compagnie des Ases, dans la sainte cité d'Asgard, après avoir détruit les mauvais géants, mais sans toutefois être arrivé à éteindre complète-

(19) S. Reinach, *Orpheus*, p. 196; Cf. également id., *ibid.*, p. 194, 195; et N. Söderblom, *Histoire des religions*, p. 576, 577.

(20) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 200.

ment leur race. Or, celle-ci se remet à pulluler et ne rêve que de détruire les Ases, ce qui ne sera possible que si l'un d'eux, le bienfaisant Balder, est mort. Balder est cependant invulnérable, car tous les éléments ont juré, sauf le gui, de lui être inoffensifs; aussi les dieux s'amuse-t-ils à lui lancer des pierres, à lui décocher des flèches, etc., sans lui faire aucun mal. Mais le méchant dieu Loki, ami des géants, connaît par ruse le secret de l'invulnérabilité de Balder, et, incitant d'un air innocent le dieu aveugle Hoeder ou Hother à lancer sur celui-ci des branches de gui, il arrive à le faire tuer. Balder descend ainsi chez Hel, la déesse de la mort, à qui on ne peut l'arracher.

Les destins s'accomplissent alors; les géants prennent d'assaut Asgard et tuent tous ses habitants: c'est le « crépuscule des dieux ». Thor lui-même, le « protecteur du monde » succombe. Mais un dieu suprême remet tout en ordre. Et les Ases ressuscités reprennent leurs joyeuses occupations pour l'éternité.

Loki, qui fait ici figure de traître, est tantôt un dieu amusant et taquin, tantôt un franc démon, et il finit par devenir le Diable. Il a pour enfants Hel, la déesse des morts; le loup Fenris et le serpent Midgar. Ces deux démons sont tués par les Ases à la fin du monde ⁽²¹⁾.

III. — Les Slaves.

Le dieu principal des anciens Slaves était Péroun ou Per-koun (en sanscrit Parjanya); il régnait sur le ciel et maniait la foudre (*pera*: je frappe). L'arbre qui lui était consacré était le chêne, caractère qui montre encore la parenté de Péroun avec Zeus et son origine aryenne. Chez les Slaves baltiques, l'équivalent de Péroun était Svantovit ⁽²²⁾.

(21) Cf. S. Reinach, *Op. cit.*, p. 203 à 207; N. Söderblom, *Op. cit.*, p. 371 à 374; J. Frazer, *Le Rameau*, p. 369, 370.

(22) Cf. N. Söderblom, *Op. cit.*, p. 384 à 387; S. Reinach, *Op. cit.*, p. 210, 211.

Sous les ordres de ce dieu du tonnerre étaient d'autres dieux; il existait également des démons « besu » (de la racine *bi* : frapper) ⁽²³⁾.

Volosu, le dieu russe des troupeaux, est, en tchèque, Veles, qui devait devenir le démon. De même Dazbogu, dieu solaire des Russes, devait se transformer, chez les Serbes, en Dabog, l'esprit du mal ⁽²⁴⁾.

Les Slaves paraissent avoir eu la notion du dualisme, d'inspiration probablement persane. Le chroniqueur Helmhold rapporte que, dans les festins russes, on faisait circuler une coupe sur laquelle les convives invoquaient « le dieu bon et le dieu méchant ». Ce dernier aurait été « Czernobog » ou « Zcernoboch », le « dieu noir », dont le rival était « Bielbog », « le dieu blanc », sur qui, à part quelques noms de lieux, on a toutefois fort peu de renseignements ⁽²⁵⁾.

Un démon des Slaves balkaniques est « Trojanu », sans doute l'ancien empereur Trajan; d'ailleurs, les mines romaines de ces contrées, dont la construction est attribuée à ce monarque, ont la réputation d'être peuplées d'esprits démoniaques ⁽²⁶⁾.

De nombreux génies étaient connus et craints dans les pays slaves; dans les régions du sud, c'étaient des « Vilas », sortes de nymphes des nuages, de la terre, des eaux, qui, parfois bienfaisantes, devenaient souvent mauvaises, déchaînant alors les tempêtes, faisant mourir ceux qui les surprenaient nues, et causant des accès de délire. Chez les Russes et les Bulgares, il y avait de même les « Rusalkas », expertes en magie et dangereuses par leur beauté; en certains endroits, on les prenait pour les âmes des jeunes filles mortes avant le mariage. D'une manière générale, les Slaves croyaient d'ailleurs aux fantômes et aux spectres, et les apaisaient en

(23) Cf. S. Reinach, *Op. cit.*, p. 209, § 3; N. Söderblom, *Op. cit.*, p. 585.

(24) Cf. S. Reinach, *Op. cit.*, p. 212, § 9.

(25) Cf. N. Söderblom, *Op. cit.*, p. 586; S. Reinach, *Op. cit.*, p. 213, § 11.

(26) Cf. S. Reinach, *Op. cit.*, p. 212, § 10.

leur offrant des aliments. Chez les Russes, il existait un mauvais esprit de l'hiver, nommé « Koshtshej ». Notons, enfin, dans le même peuple, la croyance profondément enracinée en un redoutable démon des maladies, auquel on offrait de véritables festins pour apaiser sa fureur ⁽²⁷⁾.

(27) Cf. N. Söderblom, *Op. cit.*, p. 587; S. Reinach, *Op. cit.*, p. 213 à 216.

CHAPITRE V

DEMONS ET SORCIERS CHEZ LES « PRIMITIFS » MODERNES

Nous nous proposons maintenant d'étudier les croyances se rapportant à la nature des esprits mauvais, à leur puissance, à leurs moyens d'expulsion, ainsi que les pouvoirs d'ordre magique qu'ils confèrent à leurs suppôts chez les peuplades contemporaines dites sauvages. Et comme les superstitions de ces primitifs se rapprochent souvent de singulière façon des croyances populaires de nos sociétés « civilisées », nous aurons parfois l'occasion de dire, en passant, un mot de celles-ci.

Voyons tout d'abord quelle est la représentation que l'on se fait des esprits du mal et quelles sont les formes qu'on leur attribue, dans les sociétés de civilisation inférieure et d'évolution intellectuelle rudimentaire.

L'animisme extrême, exclusif même de toute autre conception religieuse, qui règne chez les primitifs, les conduit à imaginer de toutes parts des esprits malfaisants, qui sont la cause de tous les maux possibles qui les frappent. Pour le sauvage, « les fées et les lutins, les ombres et les démons, voltigent... autour de lui, dans ses veilles comme dans son sommeil. Ils guettent les traces de ses pas, éblouissent ses sens, entrent en lui, le torturent, le trompent et le tourmen-

tent de mille façons malicieuses et capricieuses. Les malheurs qui lui arrivent, les pertes qu'il a à supporter, il les attribue couramment, sinon à la magie de ses ennemis, du moins au dépit, à la colère, ou au caprice des fantômes. » (1). Mais ces êtres, ces présences maléfiques, qu'il sent partout et dont il doit constamment se garder, comment s'en fait-il une idée, comment se les représente-t-il ? Souvent d'une manière négative, par un simple et obscur sentiment de frayeur. Ces puissances hostiles, d'autant plus redoutables qu'elles sont plus vagues, « obsèdent souvent l'esprit du primitif; au cours de la journée, elles ne quittent le premier plan de sa conscience que pour y reparaitre bientôt. Parfois, elles terrorisent ses nuits... » (2).

Ce singulier état d'esprit, difficile à concevoir pour un civilisé, est admirablement rendu dans les curieuses confidences que sut obtenir d'un shaman esquimau M. Knud Rasmussen : « Nous ne croyons pas, nous avons peur!... Nous n'expliquons rien, nous ne croyons rien... Nous craignons la maladie que nous rencontrons tous les jours tout autour de nous. Nous craignons non pas la mort, mais la souffrance. Nous craignons les esprits malins de la vie, ceux de l'air, de la mer, de la terre, qui peuvent aider de méchants shamans à faire du mal à leurs semblables. Nous craignons les âmes des morts et celles des animaux que nous avons tués... Et nous sommes si ignorants, en dépit de tous nos shamans, que tout ce qui est insolite nous fait peur... » (3). Des sentiments analogues se retrouvent à peu près chez tous les primitifs du monde, en particulier en Afrique. Par exemple, chez les Boloki (Bangala) du Haut-Congo, la religion « ... a son fondement dans la crainte que leur inspirent ces nombreux esprits invisibles qui les entourent de toutes parts et qui cherchent continuellement à attirer sur eux la maladie, la misère

(1) J. Frazer, *Le Rameau d'or*, p. 313.

(2) L. Lévy-Bruhl, *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, Alcan, édit., Paris, 1934, p. xvii.

(3) Kn. Rasmussen, *Intellectual culture of the Iglulik Eskimos*, 1929, p. 56.

et la mort. » (4). Le professeur Viaene dit des Bahunde d'une région voisine : « Ces pauvres noirs vivent sous la loi de la peur : peur de la maladie, peur du malheur, peur de la mort, que causent soit des hommes criminels (les balozi ou sorciers), soit les esprits (bazimu). » (5).

H. Vedder (*Die Bergdama*, I, p. 176) tient un langage semblable sur la tribu des Bergdama. C'est-encore une constatation de même ordre que fait M. Deniker, dans les lignes suivantes : « Quelquefois, l'idée d'un « être spirituel » se confond tellement avec la sensation de la peur, qu'elle ne se présente qu'au moment même où celle-là se produit. Ainsi les Fuégiens-Yaghan n'ont aucune idée nette des « esprits », et ce n'est guère que le soir, sous l'influence de la peur, qu'ils s'imaginent être attaqués par des « sauvages de l'Ouest », par des « Oualapatou », que certains tiennent pour des revenants... » (6). Le même auteur constate par ailleurs qu'il est fréquent, chez les sauvages, que l'âme d'un homme mort soit considérée comme un esprit et devienne nocive à ce titre. « Toute maladie, tout malheur, toute mort, viennent de l'« esprit » qui s'acharne contre l'homme. » (7).

Ces exemples, que bien d'autres pourraient encore accompagner, nous montrent suffisamment combien est vague en général et indécise la représentation que se font des mauvais esprits — cependant perçus comme si nombreux et si actifs — la plupart des peuplades d'intellectualité arriérée.

Toutefois, il n'en est pas toujours nécessairement ainsi, et les primitifs se risquent parfois à imaginer ces puissances maléfiques si redoutées sous les traits d'hommes ou d'animaux, plus ou moins déformés et fantastiques.

C'est ainsi que les Yaghan dont nous avons parlé plus haut croient voir, dans certains cas, au fond des forêts, des êtres très méchants, nommés « hanouch », dépourvus de cheveux

(4) Rev. J.-H. Weeks, *Anthropological notes on the Bangala...*, 1910.

(5) L. Viaene, *Uit het leven der Balunde, Congo*, II, p. 281.

(6) J. Deniker, *Races et peuples de la Terre*, Schleicher, édit., Paris, 1900.

(7) Id., *ibid.*

et possédant un œil derrière la tête; il est vrai que le même mot leur sert à désigner des fous ou des individus vivant solitaires dans les bois (8). Chez les Bantous, de nombreux démons sont supposés se présenter sous forme d'animaux. « D'autres apparaissent sous des formes humaines contrefaites ou bizarres. Le Ka-Tumba-Kazi, par exemple, se montre parfois : il est méchant, et comme il est tout petit, il pense facilement qu'on le méprise pour sa taille insignifiante. Si donc il demande : « Où m'as-tu vu pour la première fois? » et que par malheur on lui réponde : « Ici même! », on est sûr de mourir à bref délai. (W. E. Taylor). » (9).

Dans l'Afrique centrale, un homme qui sort la nuit s'expose à rencontrer un « babakou », un esprit noir (10); et à Madagascar, certains démons particulièrement à craindre, les « Saccare », apparaissent parfois aux hommes sous la forme d'un dragon de feu (11). Chez les Arunta de l'Australie centrale, l'âme malfaisante (Ulthana) d'un homme tué par vengeance poursuit son meurtrier et les amis de celui-ci sous la forme d'un petit oiseau, qui les épie sans cesse afin de leur nuire (12). Enfin, chez les Chinois, les mauvais esprits se montrent souvent sous l'aspect d'animaux ou de monstres étranges (13).

Il nous serait loisible de citer encore bien d'autres formes empruntées par les démons pour se rendre visibles, toutes relevant d'ailleurs d'une imagination assez rudimentaire en général. Nous allons maintenant citer quelques-unes des manifestations les plus habituelles de ces mauvais esprits.

Les primitifs individualisent rarement un démon pour lui

(8) Id., *ibid.*

(9) Mgr A. Le Roy, *La religion des primitifs*, G. Beauchesne, édit, Paris, 1909.

(10) L. Frobenius, cité par Oesterreich, *Les possédés*, p. 170.

(11) A. Bastian, *Der Mensch in der Geschichte*, liv. II, p. 359.

(12) Spencer and Gillen, *The native tribes of central Australia*, p. 492-30.

(13) N. Söderblom, *Histoire des Religions*, p. 590.

attribuer spécialement la responsabilité de tous les maux qui les accablent, l'érigeant en quelque sorte en dieu du mal, et le désignant par un terme propre; le plus souvent au contraire les mauvais esprits ne se distinguent pas les uns des autres, et tout au plus appartiennent-ils à certaines catégories malfaisantes, dont tous les membres sont semblables entre eux et ont des propriétés communes. Nous connaissons cependant, chez certains Australiens, un génie du mal isolé, du nom de « Cienga ». « C'est lui qui excite les tempêtes, envoie les grandes pluies des équinoxes, et fait mourir les petits enfants en desséchant leur chair. Il demeure au centre de la terre » (14).

Pour donner simplement une idée des innombrables esprits mauvais qui, ainsi que nous le savons, sont la cause de tous les malheurs possibles qui atteignent le primitif, nous citerons, entre autres, les « Si-nkinda » du Gabon, en général mal disposés envers les hommes. « Ces sortes d'esprits aiment à tracasser les mortels et prennent souvent possession de leur corps. Il en est de même d'une autre classe de démons, encore plus foncièrement méchants, appelés en Benga « Myodi », qui manifestent leur action par des possessions violentes. Mais il en est d'autres, plutôt capricieux, malins, espiègles, aimant à s'amuser des hommes, leur jouant de mauvais tours, et que l'on peut désarmer par des moyens appropriés. » (15).

La crainte des morts joue aussi un grand rôle, en présentant ceux-ci comme des esprits irritables et souvent très dangereux si on a manqué de leur rendre les devoirs qu'ils exigent. Les morts récents sont particulièrement redoutés, car on pense qu'ils se résignent malaisément à quitter les endroits où ils ont vécu et à s'adapter à leur nouvelle condition. « Pendant ces jours critiques, dans l'ensemble complexe des sentiments qui agitent les survivants, la frayeur prédo-

(14) Mgr. Le Roy, *Religion des primitifs*.

(15) Mgr. Le Roy, *Op. cit.*

mine. » (16). Mais même par la suite, ils demeurent à craindre; c'est ainsi que chez les Papous de la Nouvelle-Guinée, par exemple, il est indispensable de faire, en temps voulu, les fêtes funéraires rituelles, « autrement le mort sera irrité, les porcs crèveront, des ulcères effroyables s'ouvriront sur le corps des indigènes, ils dépériront, ils mourront, et leurs récoltes manqueront » (17). Chez les Zoulous, Callaway rapporte un trait curieux de ces méfaits dus aux esprits des morts : il s'agit d'un enfant gravement malade, que le devin appelé déclare se trouver en cet état par l'effet de la colère des ancêtres. « Pourquoi, s'écrie le père, ne m'ont-ils pas averti par un rêve qu'ils avaient besoin de quelque chose, au lieu de le manifester en venant tuer cet enfant?... Ces morts sont des idiots. Pourquoi se sont-ils manifestés ainsi, sans me rien dire? Allons, amenez la chèvre (pour le sacrifice qui pacifiera les morts). » (18).

Ce ne sont pas toujours les esprits des hommes défunts qui envoient les malheurs, mais parfois aussi ceux des animaux morts, comme cela est le cas chez les indigènes de Nias, qui, au dire de M. Kleiweg de Zwaan, appellent « beghu » ce genre d'esprits (19).

Il semble que chez certaines peuplades, comme les Bantous, les âmes des ancêtres soient conçues comme les seuls esprits (nécessairement mauvais) possibles, et que ces indigènes ne possèdent aucune notion de « divinités » (20).

Si parfois on peut apaiser les âmes des morts de la tribu et même, par des sacrifices, se les rendre dans une certaine mesure favorables, cette influence cesse généralement en dehors des limites du clan : l'indigène qui s'y aventure n'a plus rien à attendre, quoi qu'il fasse, des esprits qui lui sont familiers, et a par contre tout à craindre des puissances

(16) Lévy-Brühl, *Op. cit.*, p. 141.

(17) H. Newton, *In far New-Guinea*, p. 229.

(18) C. H. Callaway, *The religious system of the Amazulu*, p. 371.

(19) Cf. Lévy-Brühl, *Op. cit.*, p. 142.

(20) Cf. R. P. Fridolin Bosch, cité par Lévy-Brühl, p. 155.

hostiles qu'il va rencontrer, et contre lesquelles il est désarmé. Tel est le cas chez les Bakongo de la tribu Mukongo : « Sur le sol du clan, ces esprits nombreux et redoutables sont combattus par les « bakulu » (ancêtres) amis... On comprend un peu combien le Mukongo est déraciné et amoindri quand il se trouve transplanté, sans transition, dans un milieu étranger. » (21).

Les mauvais esprits, de quelque nature qu'ils soient, ne se contentent pas d'envoyer aux Primitifs les malheurs, la maladie et la mort; ils ont aussi une manière, non moins redoutable, de frapper les hommes, en prenant violemment possession de ceux-ci. Des cas de ce genre ne sont pas rares, surtout en Afrique.

Mayor, missionnaire à Moknéa, a observé chez les Kabyles divers cas, notamment celui-ci : « M. et Mme Mayor s'étaient rendus dans un village Kabyle pour y tenir un culte. Ils trouvèrent une femme, nommée Teitem, qui se débattait entre les mains de plusieurs personnes; elle voulait à tout prix s'enfuir. On apprit au missionnaire que « le démon avait » frappé cette femme »; c'est l'expression par laquelle les indigènes désignent ces cas. Le prêtre l'exorcisait et ordonnait, au nom de tous les saints du calendrier arabe, au démon de s'en aller. Une voix étrange, sortant de la bouche de cette femme, s'y refusait énergiquement. M. et Mme Mayor furent saisis tous les deux par le sentiment qu'ils étaient en présence d'une influence démoniaque. Ils se mirent à prier. Pendant la prière, la voix cria : « Allez-vous-en! » Puis la femme revint à son bon sens. Plus tard, des crises analogues l'ont reprise. » (22).

Frobenius a observé, en Afrique centrale, des possessions dues au « babakou », le démon noir nocturne dont nous avons parlé plus haut. « Au moment où le babakou rend l'homme malade, celui-ci pousse des cris et tombe en convulsions. Il

(21) R. P. van Wing, *Etudes Bakongo*. p. 152 (1921).

(22) M. Besson, *Notes sur quelques possessions en Kabylie* (*Arch. de psychol.*, I. VI, 1907, p. 387 et suiv.)

décompose son visage et a des mouvements convulsifs. Ensuite il entre dans un sommeil léthargique. Il faut manifestement entendre par là que le babakou le jette par terre et poursuit son chemin. Quand l'homme est devenu apathique, c'est, dit-on, que le babakou a passé son chemin... » (23). Le même auteur rapporte le châtimeut qui frappe les indigènes de Bori lorsqu'ils font usage d'une boisson interdite, par exemple : « Les gens de Bori et d'Asama ne boivent pas de bière. Quand un sujet de Bori prend de la bière, l'« alledienou » (démon de même ordre que le babakou) fond sur lui comme le vent. Ses yeux s'emplissent de ténèbres. Alors l'alledienou l'a saisi. L'homme tombe comme mort. » (24).

Waldmeier a rapporté plusieurs cas de possession, en Abyssinie, par un mauvais esprit que l'on nomme « Boudah » (25). Des faits semblables existent aussi, selon Dannholz, en Afrique orientale : « Les esprits trompeurs donnent la maladie du « mpepo », qui paraît être une sorte de possession. Cette maladie atteint particulièrement les femmes. Elle est considérée comme un mal noble et distingué. » (26).

Les démons « Saccare » de Madagascar, plus haut cités, sont parfois possesseurs. « Ils paraissent sous la forme d'un dragon de feu et tourmentent les hommes pendant dix à quinze jours. Lorsque cela se produit, on leur met un sabre dans la main et ils se prennent à danser et à sauter avec des mouvements étranges et effrénés. Les hommes et les femmes du village entourent le possédé ou la possédée et dansent avec eux en faisant les mêmes mouvements, pour soulager le malade, à ce qu'ils disent. Et il se trouve souvent des possédés dans cette foule, qui sont saisis par l'esprit diabolique, et leur nombre est parfois grand. » (Flacourt.) (27).

Chez les Ba-Ronga du Sud-Est de l'Afrique, les esprits pos-

(23) Léo Frobenius, cité par Oesterreich, *op. cit.*, p. 171.

(24) *Ibid.*, Oesterreich, p. 173.

(25) Cf. Oesterreich, *Les possédés*, p. 173.

(26) J.-J. Dannholz, *Im Banne des Geisterglanbens*, Leipzig, 1916, p. 23.

(27) Cité par Oesterreich, *op. cit.*, p. 175, 176.

sesseurs ne sont jamais ceux des ancêtres de la tribu, mais des esprits Zoulous ou Ba-Njao, ces derniers étant particulièrement mauvais. La possession se produit souvent d'une façon foudroyante, « comme un éclair qui tomberait d'un ciel serein ». Cette affection est dénommée « la maladie des dieux » (28).

Chez les Bantous, nous dit Mgr A. Le Roy, « une autre manifestation très fréquente du monde des esprits est la possession. Parfois l'esprit possesseur est d'origine humaine, mais le plus souvent c'est un de ces êtres malfaisants et pervers dont l'origine est mal connue et qui n'a pour l'homme que jalousie, rancune et colère. » (29). Cet éminent explorateur fait allusion à des phénomènes vraiment singuliers, qui se produisent alors, mais dont les Européens sont tenus soigneusement écartés.

Signalons enfin, pour en terminer avec ces faits de possession, que des cas en ont été décrits chez les Batacs de l'archipel indien (30); il n'est d'ailleurs pas douteux que l'on pourrait, en effectuant des recherches parmi les nombreux travaux qui ont été faits sur les Primitifs, trouver bien d'autres exemples encore de cette affection attribuée aux mauvais esprits, qui semble avoir sévi, à des époques différentes, chez tous les peuples de l'humanité.

Les procédés qui ont pour but d'exorciser les démons introduits dans le corps des hommes sont rarement violents, du moins quant aux esprits, et tendent surtout à leur donner satisfaction par un sacrifice approprié, souvent désigné expressément par les démons eux-mêmes. Un exemple d'exorcisme, choisi chez les Bantous, mais très semblable à la méthode employée chez de très nombreuses autres peuplades sauvages, nous est donné par Mgr A. Le Roy : « Dans

(28) Cf. Junod, *Les Ba-Ronga*, cité par Oesterreich, *op. cit.*, p. 176, 177.

(29) Mgr A. le Roy, *La religion des primitifs*, Paris, 1911, p. 347.

(30) Cf. Oesterreich, *Les possédés*, p. 183.

les cas de Possession... on commence par demander à l'esprit, en s'adressant à la malade — car le plus souvent ce sont des femmes — qui il est et ce qu'il veut. Si le spécialiste appelé a réussi dans son art, l'esprit répond, se nomme, et indique lui-même le sacrifice qu'il désire. La plupart de ces esprits possesseurs portent un nom, et chacun d'eux doit être apaisé par des cérémonies particulières. On appelle donc l'exorciste qui convient, et celui-ci commence ses pratiques, qui sont parfois très compliquées et très longues. Mais le point capital est toujours le sacrifice... [On donne par exemple à boire à la possédée le sang chaud et fumant de l'animal sacrifié.] Les assistants participent à la cérémonie par l'offrande à l'esprit possesseur de quelques grains de riz, de maïs ou de sorgho (côte du Zanguebar). L'esprit possesseur aime le sang : il lui en faut, et on lui en donne. Et là encore l'expérience prouve et la foi enseigne — nous parlons toujours au point de vue indigène — que ce sacrifice réussit, et c'est pourquoi on continue à l'offrir. » (31). Il se pourrait, selon l'opinion de W. Robertson Smith citée par le même auteur, que cette cérémonie ait la signification d'une communion totémique.

Voici un exemple de conversation, pris chez les Abyssins, entre un démon possesseur et son exorciste : « Pourquoi as-tu pris possession de cette femme ? — Parce que cela m'a été accordé. — Quel est ton nom ? — Mon nom est Gebroo. — Quel est ton pays ? — Mon pays est Godjam. — De combien de personnes t'es-tu emparé ? — Quarante, hommes et femmes. — Je t'ordonne maintenant de quitter cette femme ! — Je la quitterai à une condition. — Quelle est cette condition ? — Je veux manger la chair d'un âne. — Très bien, tu l'auras ! » (32).

Chez les Ba-Ronga, alors qu'il suffisait autrefois d'éventer le possédé avec une feuille de palmier pour chasser les dé-

(31) Mgr. A. Le Roy, *La religion des primitifs*, Beauchesne, édit., Paris, 1909.

(32) Waldmeier, cité par Oesterreich, *op. cit.*, p. 174.

mons, il faut maintenant un traitement beaucoup plus compliqué. Le patient absorbe d'abord une médecine, puis il crache « aux quatre directions du vent en prononçant la syllabe sacrée « tson », qui a le pouvoir de toucher les esprits et d'implorer d'eux la vie. Puis on adresse une prière aux dieux. A cette première partie, très paisible, de l'exorcisme, s'ajoute un vrai sabbat de sorcières avec tambourins... » (33). Nous passons sur le détail de cette cérémonie extraordinairement bruyante. Mais il est à remarquer que, chaque fois qu'on s'adresse au démon, loin de le menacer, on lui parle sur un ton de grande déférence. Si, par exemple, les heures passant sans résultat, l'aube du jour est proche, les assistants chantent :

Sors esprit, on pleure à ton propos jusqu'au lever du matin.
Pourquoi sommes-nous donc maltraités?

Et si l'esprit fait la sourde oreille, les manifestants affectent de s'en aller pour le décider :

Allons-nous-en, oiseau des chefs ! Allons-nous-en
(Puisque tu nous tiens rigueur).

Mais si on sent que le « Chikouembo » s'apprête à sortir, les assistants l'encouragent :

Salut, esprit ! Sors doucement par des chemins bien droits...

ce qui signifie : « Ne fais pas de mal au possédé, épargne-le ! » (34). On conjure alors l'esprit de dire son nom, qui est le plus souvent un nom Zoulou. Enfin, pour le congédier en lui donnant toute satisfaction, on lui offre là encore un sacrifice sanglant. « Le sang, une abondance de sang, dit Junod, est en effet nécessaire pour effectuer la guérison du malade et obtenir du locataire malfaisant qu'il cesse de nuire. » On offre une chèvre si le malade est un homme, et

(33) Cf. OEsterreich, *op. cit.*, p. 178.

(34) Cf. Junod, *Les Ba-Ronga*, cité par OEsterreich, *op. cit.*, p. 179, 180.

un bouc si c'est une femme. Le possédé montre alors une grande exaltation. A ce moment, « ... on perce l'animal au côté, et il se précipite sur la blessure, suce, avale avidement le sang qui sort, s'en remplit l'estomac avec frénésie. Quand il en a bu à son soûl, on doit l'enlever de force à la bête... ». Puis on administre au possédé un émétique, qui lui fait rendre, derrière la hutte, tout le sang absorbé. « Par là, sans doute, l'esprit ou les esprits ont été satisfaits et dûment expulsés. » (35). Les cérémonies de l'exorcisme, avec concerts incessants de tambourins, durent parfois jusqu'à deux semaines...

La magie, comme on peut s'en douter, tient une place considérable dans la vie des Primitifs, d'autant que pour ceux-ci les limites entre le naturel et le surnaturel sont des plus imprécises, ces deux mondes s'interpénétrant et étant réunis par des relations continues. « La magie, dit M. Bergson, est donc innée à l'homme, n'étant que l'extériorisation d'un désir dont le cœur est rempli. » (36). Ceci montre assez qu'elle a pour fondement essentiel l'animisme, dont elle est bien, selon l'heureuse expression de M. Salomon Reinach, la « stratégie ».

D'une manière générale, la magie sert à l'homme à réaliser des choses dont il se sent personnellement incapable, à atteindre des objectifs qu'il sait lui échapper normalement. Empruntons encore à M. Bergson un exemple particulièrement lumineux : « Voici... un « primitif » qui voudrait tuer son ennemi; mais l'ennemi est loin; impossible de l'atteindre. N'importe! notre homme est en rage; il fait le geste de se précipiter sur l'absent. Une fois lancé, il va jusqu'au bout; il serre entre ses doigts la victime qu'il croit ou voudrait tenir, il l'étrangle. Il sait pourtant bien que le résultat n'est pas complet. Il a fait tout ce qui dépendait de lui : il veut,

(35) Id., *ibid.*, cité par Oesterreich, p. 181, 182.

(36) H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 177.

il exige que les choses se chargent du reste... Ce ne sera pas impossible, si la nature incline déjà par elle-même à tenir compte de l'homme... Des mots tels que « mana », « wa-konda », etc. expriment cette force [qui se prête aux désirs de l'homme], en même temps que le prestige qui l'entoure. » De ces considérations, l'éminent auteur conclut que les opérations magiques « ... commencent l'acte que l'homme ne peut pas achever. Elles font le geste qui n'irait pas jusqu'à produire l'effet désiré, mais qui l'obtiendra si l'homme sait forcer la complaisance des choses. » (37).

Voici donc un redoutable instrument entre les mains de l'individu assez habile pour savoir s'en servir. Il pourra certes l'utiliser pour des fins bienfaisantes, utiles à la tribu, en faisant tomber la pluie dans les périodes de grande sécheresse, en faisant affluer le gibier, etc. Mais bien souvent il n'hésitera pas à recourir à cette force dangereuse pour assouvir ses rancunes ou donner libre cours à sa méchanceté. Nous allons maintenant étudier les manifestations les plus habituelles de ce pouvoir malfaisant.

Il n'est guère de maux, de quelque nature qu'ils soient, que les Primitifs n'attribuent, sinon à des esprits maléfiques, du moins à des magiciens ou sorciers. Aussi ces derniers sont-ils haïs en proportion de leurs mauvaises actions anonymes, et si par hasard — en quelque lieu du monde que ce soit — on arrive à se saisir de l'un d'eux, on a coutume de lui faire expier cruellement ses révoltantes pratiques.

Tous les malheurs possibles, avons-nous dit, sont considérés chez les peuplades arriérées comme relevant d'une « mauvaise influence ». Ils ont en outre ce caractère inquiétant de s'être produits parce qu'on n'a pas su les parer, alors qu'on croyait avoir tout fait pour être en paix avec le monde invisible. « Aussitôt le coup reçu, constate M. Lévy-Brühl, l'esprit du primitif se tourne vers le monde des forces surnaturelles. Il l'interroge pour savoir s'il va être frappé de

(37) Id., *ibid.*, p. 176, 177.

nouveau. » (38). Ce même auteur explique en effet que, selon une mentalité de ce genre, « ce qu'il y a de plus grave... dans un malheur..., ce n'est pas ce malheur même, si cruel qu'il soit. C'est ce qu'il révèle, c'est-à-dire la mauvaise influence qui vient de s'exercer sur la victime, qui va sans doute le faire encore, et qui la met en imminence de nouveaux malheurs : qui sait de quoi elle reste menacée? » (39). Ce point est donc clairement établi : tout événement défavorable est l'œuvre d'une volonté mauvaise, non pas toujours — hélas! — de nature « divine », mais souvent aussi humaine. Quel est donc le pouvoir de ces magiciens exécrés? C'est ce que nous allons examiner.

Chez divers peuples, comme les anciens Australiens notamment, la maladie et la mort ne sauraient être d'origine naturelle, mais l'effet d'un ensorcellement. Lorsque, par exemple, les Bassoutos sont affligés de maux de tête, ils disent qu'ils sont « mangés par la tête »; de même pourront-ils être « mangés par une dent, mangés par les intestins, mangés par les oreilles », etc. (40). Les Zoulous et les Akamba admettent pareillement, quoique d'une manière moins exclusive, la possibilité d'éprouver des maladies par l'effet de la magie noire exercée par un sorcier (41). Chez les Cafres Pondo, « si le bétail d'un homme prend la peste bovine, c'est quelque personne méchamment disposée qui a déposé des charmes autour de son kraal pour le détruire. Si les récoltes manquent, c'est un voisin qui est jaloux, et qui les a gâtées par le moyen de quelque puissante drogue. Si la foudre frappe sa demeure, c'est le fait d'un ennemi qui veut se débarrasser de lui... », etc. (42). Et, selon le colonel Maclean, les Cafres pensent de même que, « sans l'influence maligne des sorciers, personne ne mourrait que de vieillesse. » (43).

(38) L. Lévy-Brühl, *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, p. 167.

(39) Id., *ibid.*

(40) Cf. Lévy-Brühl, *op. cit.*, p. 168.

(41) Id., *ibid.*, p. 170.

(42) Id., *ibid.*, p. 171 (W. T. Brownlie).

(43) Id., *ibid.*

Chez les Bantous, les sorciers ont bien des crimes sur la conscience, comme d' « empêcher la pluie de tomber à un certain endroit; la plantation, de procurer de la nourriture; les troupeaux et les femmes, d'être féconds; [de] rendre malades les hommes et les animaux, et souvent les faire mourir. » (44). Ils peuvent aussi, à la chasse, faire dévorer des hommes par les bêtes féroces. Dans l'Angola, « tous les cas de sécheresse, de maladie, de mort, de perte de récolte, d'accident, et jusqu'aux circonstances les plus ordinaires, sont attribués à l'influence maligne de la sorcellerie ou du fétiche. » (45). Bentley, en voyage d'exploration sur le fleuve Congo, observait que « l'indigène regarde la maladie et la mort comme quelque chose de tout à fait anormal. On ne les rapporte nullement à des causes naturelles; on en rend toujours responsable la sorcellerie. Même des accidents comme une noyade, ou la mort à la guerre, ou en tombant d'un arbre, ou du fait d'un animal féroce, ou par la foudre — tout cela, de la façon la plus obstinée et la plus déraisonnable, est toujours attribué à la magie noire. Quelqu'un a ensorcelé la victime. » (46). Même ordre de croyance au Gabon. Un ancien témoignage sur les Jibaros de l'Equateur rapporte ces faits suivants : « Une tempête se déchaîne?... le Jibaro regarde de quel côté se forme la tourmente, et aussitôt il conclut que les sauvages qui habitent dans cette direction sont animés de sentiments hostiles, et trament quelque conspiration contre lui. Les chiens, les poules, les cochons ou d'autres animaux tombent malades ou meurent?... Ils donnent pour certain que tel ou tel Jibaro les a ensorcelés. Un membre de la famille est tombé malade ou meurt, encore que ce soit à la suite d'un accident, ou par l'effet de l'âge? Peu importe : il est mort ensorcelé, même si un arbre l'a écrasé en tombant, ou si une vipère l'a mordu,

(44) Id., *ibid.*, p. 172 (Th. M. Thomas). r

(45) Monteiro, *Angola and the river Congo*, I, p. 61.

(46) Rev. W. H. Bentley, cité par Lévy-Brühl, *op. cit.*, p. 173.

ou s'il s'est noyé dans la rivière, ou si c'est le poids des ans qui l'a entraîné au tombeau. » (47). Enfin d'innombrables cas semblables se rencontrent dans les sociétés inférieures des régions les plus diverses : Australie, Papouasie, Amérique du Nord et du Sud, etc.

Par quels procédés les sorciers parviennent-ils à obtenir leurs détestables résultats ? Le passage suivant, que nous empruntons au colonel Maclean (48), nous l'indique ; et les pratiques qu'il révèle sont, dans l'ensemble, analogues à celles qui sont exercées un peu partout, chez les peuples de même niveau : « On appelle sorcellerie ... une influence tendant au mal qu'un individu possède sur un ou plusieurs autres. On dit que, pour l'exercer, il a recours aux services d'esprits malfaisants, d'enchantelements, d'animaux naturels ou surnaturels, par exemple de babouins, de loups, de chouettes. On suppose que, par leur intermédiaire, une influence est exercée qui peut causer des maladies, passagères, chroniques ou fatales, la mort ou la maladie du bétail, la perte des récoltes et la sécheresse. » Le même effet peut encore être produit, selon M. Lévy-Bruhl, par bien d'autres manières, notamment « par une action magique sur des appartenances de la victime, c'est-à-dire, par exemple, sur un morceau de ses vêtements, sur la trace de ses pas, sur une image, etc. ; par des envoûtements, par des regards ; par des formules, des incantations ou des gestes ; et même enfin, sans action extérieure, par un simple acte de volonté, par l'intention seule, peut-être inconsciente. Peu importe le moyen ou l'instrument dont se sert l'influence qui tend au mal ». (49)

Les pays d'Europe ne sont point immunisés contre la crainte de la sorcellerie, qui, même à notre époque, est demeurée très vivace en certaines contrées. Ce sont alors

(47) P. Fr. José Vidal, cité par Lévy-Bruhl, p. 175.

(48) Colonel Maclean, *A compendium of Kafir laws and customs*, p. 104, 5.

(49) Lévy-Bruhl, *Op. cit.*, p. 178.

surtout les sorcières qui sont rendues responsables de tous les maux et calamités qui frappent les hommes. Il est vrai que leur activité est souvent désastreuse, comme en témoignent maints exemples.

C'est ainsi qu'en Ecosse, les sorcières « produisent la tempête en trempant dans l'eau un chiffon et en le battant trois fois contre une pierre, tout en s'écriant : « Je te frappe sur cette pierre en demandant au diable de faire lever le vent. Sans mon ordre il ne s'apaisera point. » ⁽⁵⁰⁾. Les Esthoniens attribuent aux sorciers et sorcières de Finlande le mauvais vent du nord-est qui, soufflant en bourrasques au printemps, leur apporte des fièvres et des rhumatismes ⁽⁵¹⁾.

Parfois les sorcières vendent aux marins des mouchoirs ou des fils noués qui règlent les orages; plus on défait de nœuds, et plus le vent est fort. Ceci se pratique surtout dans les Shetlands et dans l'île de Man. « On dit qu'il y a de vieilles sorcières à Lerwick qui, encore maintenant, vivent de la vente du vent. » ⁽⁵²⁾. Enfin dans le Tyrol, les gens brûlent souvent leurs cheveux coupés, de crainte que les sorcières n'en usent pour provoquer les orages ⁽⁵³⁾.

Les sorcières lancent souvent des charmes contre le bétail, et se montrent particulièrement friandes de lait et de beurre qu'elles essaient de voler, comme cela se voit en Prusse et en Lithuanie et se voyait naguère en France, dans la vallée de l'Orne ⁽⁵⁴⁾. Ce sont encore ces créatures maudites qui provoquent les orages dévastateurs et les chutes désastreuses de grêle, en de nombreux pays et notamment chez les Slaves. Elles ont également, en Allemagne, le pouvoir de causer des douleurs de reins aux moissonneurs, ainsi que des coliques et des maux d'yeux ⁽⁵⁵⁾. Nous n'insisterons pas davantage sur leurs méfaits, qui sont innombrables et ont toujours provo-

⁽⁵⁰⁾ J. Frazer, *Le Rameau d'Or*, p. 73.

⁽⁵¹⁾ *Id.*, *ibid.*

⁽⁵²⁾ *Id.*, *ibid.*

⁽⁵³⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 222.

⁽⁵⁴⁾ J. Frazer, *op. cit.*, p. 586, 587, 605.

⁽⁵⁵⁾ *Id.*, *ibid.*, p. 605, 606.

qué, en Europe, l'indignation des populations rurales en particulier.

On conçoit combien il est naturel que les Primitifs, exaspérés de subir continuellement les malheurs et les vexations dont les accablent les mauvais esprits, se révoltent parfois contre cette entreprise tyrannique, et tentent de se débarrasser une fois pour toutes des légions de démons malfaisants qu'ils sentent partout autour d'eux. D'autres fois, ils se contentent de riposter et d'adopter une attitude défensive, ou encore, jouant de ruse, ils tentent de tromper et de mystifier leurs indésirables visiteurs.

« Les Fuégiens, nous dit M. Deniker, se barricadent dans leurs huttes et se tiennent armés, prêts à parer les coups. toute la nuit, dès qu'ils ont cru entendre le « Oualapatou »; les Australiens célèbrent chaque année une cérémonie dans le but de se débarrasser de tous les fantômes de morts de l'année précédente; les nègres de la Côte de l'Or se rassemblent armés, de temps en temps, pour chasser les mauvais esprits de leur village; ils courent de toutes parts, poussant des cris affreux, puis reviennent chez eux et prétendent dormir plus tranquilles et se porter mieux pendant quelque temps. » (36).

Les exemples de façons semblables de procéder sont innombrables; nous nous contenterons d'en citer quelques-uns, empruntés à M. Frazer.

« Dans l'île de Rook, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne, quand un malheur est arrivé, tous les habitants accourent, crient, hurlent, prononcent des malédictions, et frappent l'air avec des bâtons pour chasser le diable, que l'on croit être l'auteur du mal. On le chasse, pas à pas, de l'endroit où le malheur est arrivé jusqu'à la mer; arrivé au rivage, on redouble de cris et de coups pour l'expulser de l'île. Il se retire en général dans la mer ou dans

(36) J. Deniker, *Races et peuples de la terre*.

l'île de Lottin. » (37). Une cérémonie analogue s'observe en Nouvelle-Bretagne où les habitants vont, au clair de lune, dans les champs, qu'ils battent énergiquement jusqu'au matin avec des bâtons, pour chasser les mauvais esprits (38). Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie attribuent leurs maux à un esprit puissant et malveillant; « aussi, pour se débarrasser de lui, ils creusent de temps en temps une grande fosse, autour de laquelle se rassemble la tribu entière. Après avoir maudit le démon, ils remplissent de terre la fosse et la piétinent en poussant des cris stridents. C'est ce qu'ils appellent l'enterrement du mauvais esprit » (39). Certaines peuplades évacuent le village pendant quelques jours et font un retour offensif pour mettre en fuite les démons (Minahassa); chez d'autres on les chasse des maisons où ils sévissent particulièrement, ou du village tout entier (île de Nias, Birmanie, Kumis de l'Inde, Hurons, etc.). Les Alfoors d'Halmakera font des présents au diable, en son gîte supposé dans la forêt; dans les îles de Kei, les habitants apportent de nombreux présents hors du village, appellent les démons, et s'échappent à toutes jambes pour regagner leur demeure (40). « Quand une épidémie fait rage dans la Côte de l'Or, les gens sortent quelquefois armés de massues et de torches, pour chasser les mauvais esprits. A un signal donné, les habitants se mettent, avec des hurlements effroyables, à frapper tous les coins des maisons, puis à se précipiter de tous côtés comme des fous, en agitant des torches et en frappant l'air dans tous les sens. Le tumulte continue jusqu'à ce que quelqu'un annonce que les démons, intimidés et effrayés, se sont enfin échappés par une porte de la ville ou du village; les gens galopent après eux, les poursuivent pendant quelque distance jusque dans la forêt, et leur enjoi-

(37) J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 314.

(38) Id., *ibid.*

(39) Id., *ibid.*

(40) Id., *ibid.*, p. 314 à 317.

gnent de ne plus jamais revenir. » (61). Dans les cas d'épidémie, les Indiens d'Amérique (Patagons, Lules, Tonocotes du Gran-Chaco, etc.) préfèrent abandonner la place aux mauvais esprits, et s'enfuient de leurs villages en prenant mille précautions pour dérouter les démons qui pourraient les poursuivre, et pour protéger leur retraite. Les indigènes du Nouveau-Mexique font de même, et se cachent sous des ronces afin que la maladie, craignant de s'égratigner, les laisse en paix (62).

Les enfants sont considérés comme particulièrement accessibles aux esprits malfaisants; aussi, quand il y a un nouveau-né, « les Laotiens attachent aux abords de la maison qui l'abrite des sonnettes, des crécelles, des bandes d'étoffe, afin que, secoués par le vent, ces objets tiennent à distance les mauvais génies par le bruit qu'ils font » (63). En maints endroits, le fer a la réputation d'obtenir le même résultat.

« Au Maroc, on regarde le fer comme un grand moyen de protection contre les démons; aussi est-ce la coutume de placer un couteau ou un poignard sous l'oreiller d'un malade. » (64). Les Cingalais se croient environnés d'esprits malfaisants, contre lesquels ils pensent se prémunir par des talismans en fer. Ces objets empêchent notamment les diables de se glisser dans le corps des malades. La même croyance s'observe sur la Côte des Esclaves, en Afrique. Dans les Hautes-Terres d'Ecosse, le fer protège efficacement contre les elfes, les fées, etc., et annihile leurs charmes (65).

On peut quelquefois se défendre contre les démons en les induisant en erreur. Chez les Thibétains, on offre à la vieille mère des démons, Khôn-ma, un petit édifice compliqué contenant, entre autres, des effigies humaines. « L'objet de ces dernières est de tromper les démons, s'ils venaient

(61) Id., *ibid.*, p. 516.

(62) Id., *ibid.*, p. 516, 517.

(63) J. Deniker, *op. cit.*

(64) J. Frazer, *Le rameau d'or*, p. 212.

(65) Id., *ibid.*, p. 212, 213.

malgré l'offrande, et de leur faire croire que ces images sont les habitants de la maison, pour qu'ils puissent assouvir leur courroux sur ces morceaux de bois et épargner ainsi les vrais occupants humains. » (66). Des pratiques analogues s'observent, dans le même but, chez les Alfoors de Minahassa (Célèbes); dans de nombreuses tribus de Bornéo; chez les Mai Darats de la péninsule malaise; chez les nègres Ewés, etc. (67).

Par crainte des esprits de la maladie, on change parfois le nom des malades, afin de tromper les mauvais génies qui l'ont donnée; tel est le cas, entre autres, chez les Dayaks et les Mongols (68). Chez les Cingalais, il existe des « danseurs du diable » qui font passer bénévolement dans leur corps les démons qui tourmentent les malades gravement atteints. « Quand il a ainsi réussi à extraire la cause de la maladie, l'habile danseur s'étend sur une bière et feint la mort; on le porte alors, dans un endroit découvert en dehors du village. Là, laissé à lui-même, il revient bientôt à la vie et se hâte de demander sa récompense. » (69).

En de nombreuses contrées, on pratique tous les ans une cérémonie pour chasser les démons. Ceci s'observe notamment chez les Esquimaux. Chez les Hos du nord-est de l'Inde, « la grande fête de l'année est la fête de la moisson, célébrée en janvier, quand les greniers regorgent de grain et que les gens, selon leur propre expression, sont pleins de diablerie ». Aussi poursuivent-ils le démon en procession, des bâtons à la main, et « ils entonnent un chant licencieux », ce qui fait évidemment fuir le mauvais esprit. La fête se termine par une saturnale (70). De même dans l'Hindou Kouch, après la moisson, fait-on une « chasse du diable ». Les habitants de Bali, île à l'est de Java, expulsent les démons tous

(66) J. Frazer, *op. cit.*, p. 462.

(67) Id., *ibid.*, p. 463.

(68) Cf. J. Deniker, *Races et peuples de la terre*.

(69) J. Frazer, *op. cit.*, p. 509.

(70) Id., *ibid.*, p. 521, 522.

les ans, le jour de la « lune sombre » : « Quand on a laissé les démons tranquilles pendant longtemps, on dit que le pays « a chaud », et le prêtre donne des ordres pour qu'on les chasse de force, de peur que l'île tout entière ne soit rendue inhabitable. » (71).

A Brunnen, par exemple, sur le lac de Lucerne, les garçons du lieu, munis de torches, de cors, de sonnettes, de fouets, effraient et chassent deux démons féminins des bois, Strudeli et Stratteli; sans quoi les arbres ne porteraient pas de fruits dans l'année. En France, à Labruguière, on mène grand bruit, la nuit des Rois, pour « chasser de la ville tous les fantômes et les démons errants » (72).

Parfois les mauvais esprits que l'on chasse sont représentés par des hommes déguisés en conséquence. Chez les Pomos de Californie, tous les sept ans, des indigènes vêtus en démons effroyables reviennent des montagnes où ils étaient partis en secret, et portent sur la tête des vases de goudron enflammé. La multitude effrayée s'enfuit, mais les hommes lancent en l'air des tisons enflammés, « et se précipitent comme des fous sur les démons en maraude et altérés de sang ». Après un combat simulé, mené à grand fracas, les esprits mauvais sont chassés et poursuivis dans les montagnes (73). De même chez des tribus du Queensland central, un certain être invisible, nommé « Molonga », qui tue les hommes et viole les femmes, est personnifié par un homme peint en ocre rouge et vêtu de plumes. La cinquième nuit des cérémonies, il fait une terrifiante apparition, mais on le met en fuite. Enfin des coutumes analogues s'observent dans le palais des rois du Cambodge et dans l'Inde méridionale (74).

Les diables sont parfois expulsés dans un agent matériel, mais ils sont alors considérés comme invisibles. Très sou-

(71) Id., *ibid.*, p. 523.

(72) J. Frazer, *op. cit.*, p. 526.

(73) Id., *ibid.*, p. 527.

(74) Id., *ibid.*, p. 528.

vent on embarque ainsi dans un petit bateau les démons des maladies, en temps d'épidémie. Ces mauvais esprits trouvent dans leur embarcation toutes les choses désirables pour des démons, et on pense de cette façon les expédier fort loin. Tant pis, naturellement, pour les habitants des rivages où les pirogues maudites s'échoueront : la maladie éclatera chez eux. Cette façon de procéder est en honneur dans l'île de Céram, à Timor-Laut, dans l'Inde orientale, dans l'île de Buru, etc. A Bornéo, ce sont des effigies grossières de bois (où l'on croit avoir fait entrer les esprits de la maladie) que l'on jette à l'eau sur un radeau, ou même dans un petit navire (75).

En certains lieux, on fait entrer les démons indésirables dans un animal, qui sert alors de bouc émissaire, et que l'on chasse. Dans l'Inde centrale, ces animaux en qui doivent entrer les « génies » des épidémies sont des poulets, des chèvres, des pores, ou encore des buffles noirs. C'est une vache chez les Dinkas du Nil Blanc, et un lama blanc chez les indiens Aymaras de la Bolivie et du Pérou.

Parfois même c'est un homme qui emporte avec lui les démons des maladies. Tel est le cas dans l'Ouganda. Chez les aborigènes de la Chine, un homme très vigoureux se barbouille le visage de peinture. « puis fait toutes sortes de singeries pour attirer les influences pestilentielles et nuisibles, et se les attacher à lui seul ». On le chasse finalement à coups de gongs et de tam-tams. On agit de façon sensiblement analogue dans le Penjab (76).

D'innombrables cérémonies de même ordre se font aussi un peu partout, mais périodiquement — en général tous les ans — dans le but, là encore, de chasser les démons dans des véhicules matériels ou animés (77). Les Bohémiens de l'Europe méridionale se livrent, le soir de Pâques, à des

(75) Id., *ibid.*, p. 528, 529.

(76) Cf. J. Frazer, *op. cit.*, p. 529, 530.

(77) Id., *ibid.*, p. 530 à 536.

pratiques étranges qui tendent à introduire dans un paquet de laine blanche et rouge toutes les maladies dont ils sont menacés. Il va sans dire que celui qui ouvrirait le paquet attirerait sur lui tous les maux ainsi expulsés (78).

Ce n'est pas tout de se débarrasser ainsi, par la force ou par la ruse, de tous les esprits malfaisants qui rendent si pénible l'existence; les Primitifs — et ceux qui leur ressemblent — savent bien que ce serait peine perdue, si on ne faisait également place nette en éliminant de radicale façon leurs suppôts maudits, les magiciens et les sorciers.

Les méfaits de ceux-ci, nous l'avons vu, sont innombrables; mais si on les supprime, tout va bien à nouveau. « Cette conviction, dit M. Lévy-Brühl, ancrée dans l'esprit des noirs, s'y trouve confirmée par une sorte de contre-épreuve. En effet, quand, par une répression vigoureuse, on arrive à se débarrasser des sorciers, les accidents et les malheurs diminuent en nombre, et même, pour quelque temps, disparaissent tout à fait. » (79). C'est ainsi qu'en Nigéria, quand on a fait périr plus du tiers de la population, on respire plus à l'aise. « Les femmes recommencent à concevoir chaque jour; et les récoltes sont magnifiquement abondantes. » (80). Mais comment reconnaître à coup sûr les sorciers ? Qu'à cela ne tienne, l'épreuve du poison est infaillible : tous les suspects qui meurent sont adonnés aux infâmes pratiques de la magie (81).

En A. E. F., un témoin d'une affaire jugée au tribunal de Carnot dit : « Chaque fois qu'il arrivait quelque chose au village..., les hommes accusaient mon frère Dagari. Si un enfant par mégarde mettait le feu à une case, on disait : C'est Dagari. Si un homme mourait, on accusait Dagari.

(78) Id., *ibid.*, p. 532, 533.

(79) L. Lévy-Brühl, *op. cit.*, p. 173.

(80) P.-A. Talbot, *The peoples of South Nigeria*, II, p. 219, cité par Lévy-Brühl, p. 174.

(81) Cf. Lévy-Brühl, *op. cit.*, p. 174.

Enfin un jour, Dobele (le chef) lui a fait boire le « banda » (poison d'épreuve)... Il est mort très vite. » ⁽⁸²⁾. Par ailleurs, une multitude de signes décèlent le sorcier. Il en résulte une terreur générale, les gens ne sachant que faire pour ne pas être accusés de sorcellerie ⁽⁸³⁾. Quoi qu'il en soit, tout magicien est voué à l'exécration publique et au châtimement.

En Europe, des sentiments de même ordre se manifestent à l'égard des sorcières, et les exemples en sont si nombreux que nous n'en donnerons qu'un bref aperçu. Les sorcières ont leur moment de choix pour errer dans les airs et se livrer à leurs manigances : c'est, en Calabre, le mois de mars et principalement le vendredi, aussi les gens courent-ils de tous côtés, tandis que les clochers carillonnent, pour chasser les sorcières. En Europe centrale, leur puissance funeste est à son apogée la nuit de Walpurgis, veille du premier mai. Après avoir mené grand bruit, « on fait sept fois le tour des maisons, des cours et du village. La fumée des fagots et de l'encens chasse ainsi les sorcières de leurs cachettes et les expulse ». Cette cérémonie est là « Crémation des sorcières », que l'on ne peut faire, dans le Tyrol et ailleurs, qu'après absolution plénière de l'Eglise. En Silésie, c'est le Vendredi-Saint que rôdent les sorcières, aussi les gens, munis de vieux balais, les chassent-ils ce jour-là ⁽⁸⁴⁾. En d'autres parties de cette même province, les sorcières sont particulièrement actives entre Noël et l'Epiphanie, aussi fait-on une fumée âcre de bois de pin et tire-t-on des coups de fusil pour les mettre en fuite. « Le jour de la Saint-Sylvestre, des jeunes gens en Bohême s'arment de fusils, se forment en cercles, et tirent trois fois en l'air. On appelle cela « tirer sur les sorcières », et on croit ainsi les effrayer et les chasser ⁽⁸⁵⁾. Les feux que, en maints endroits d'Europe, on fait la veille de la Toussaint, ont sans doute le même but. C'est, en effet,

(82) Id., *ibid.*, p. 182.

(83) Id., *ibid.*, p. 182 à 186.

(84) Cf. J. Frazer, *op. cit.*, p. 525.

(85) Id., *ibid.*, p. 526.

« le moment où les sorcières sont affairées dans leurs besognes néfastes; les unes chevauchent des balais dans les airs, d'autres galopent le long des sentiers sur des chats mouchetés, transformés pour cette occasion en coursiers noirs comme le corbéau »⁽⁸⁷⁾. Et en bien d'autres cas encore, les paysans de nos contrées d'Europe croient voir et entendre ces sinistres personnages, dont ils essaient souvent, par des cérémonies appropriées, de déjouer les charmes maléfiques.

(86) Id., *ibid.*, p. 592.

CHAPITRE VI

LE DIABLE ET SES SATELLITES DANS LE MONDE CHRETIEN

Le Diable de la tradition chrétienne n'a pas toujours été semblable à lui-même, et un désaccord parfois sensible a pu s'élever entre les Pères et les Docteurs des premiers siècles de l'Eglise sur le rang et la situation qu'il convenait d'attribuer à cet être, devenu essentiellement mauvais, avant qu'il ne déchût, ainsi que sur les causes mêmes de cette déchéance. Nous allons passer rapidement en revue quelques-unes de ces opinions souvent divergentes, avant d'en arriver à la définition ultime et dogmatique du Prince des Démons.

Tertullien pensa trouver, dans Ezéchiel (1), le récit de la chute de Satan, et il écrivit dans son épître « *Adversus Marcionem* » (2, 10) les lignes suivantes : « Il naît le plus sage de tous les anges, avant d'être le Diable : je ne sache pas que la sagesse soit un mal. Parcoure la prophétie d'Ezéchiel..., tu verras clairement qu'il fut créé bon et qu'il devint mauvais par sa volonté » (2).

Le passage d'Ezéchiel auquel se rapportait Tertullien était celui-ci : « Fils de l'homme, prononce une complainte sur le roi de Tyr !, Tu lui diras : « Ainsi parle le Seigneur, » l'Eternel : Tu mettais le sceau à la perfection, tu étais

(1) Ezéchiel, XXVIII, 12 à 20.

(2) Cf. J. Turmel, *Histoire du Diable*, Rieder, édit., Paris, 1934, p. 14.

» plein de sagesse, parfait en beauté. Tu étais en Eden, le
» jardin de Dieu; tu étais couvert de toute espèce de pierres
» précieuses... Tu étais un chérubin protecteur, aux ailes
» déployées; je t'avais placé et tu étais sur la sainte mon-
» tagne de Dieu; tu marchais au milieu des pierres étin-
» celantes. Tu as été intègre dans tes voies, depuis le jour
» où tu fus créé jusqu'à celui où l'iniquité a été trouvée
» chez toi... » (3), Etc.

Ainsi, selon Tertullien, le Diable, sous le symbole du roi de Tyr, avait commencé par être le premier de tous les anges; cette opinion devait être suivie par de nombreux disciples.

Lactance la professa pour ses compte, mais en la justifiant de singulière façon : pour lui le Démon n'était, à l'origine, rien de moins que le frère cadet du Verbe, comme en témoigne le texte suivant : « Dieu, avant de créer le monde, produisit un esprit semblable à lui et rempli des vertus de Dieu le Père. Il en fit ensuite un autre dans lequel l'empreinte de l'origine divine ne demeura pas. Car il fut souillé par le venin de la jalousie, et il passa ainsi du bien au mal... Il fut jaloux de son aîné qui, restant attaché à Dieu le Père, s'acquit son affection. Cet être qui, de bon qu'il était, est devenu mauvais, est appelé Diable chez les Grecs. » (*Divinæ Institutiones*, 2, 9) (4).

Pour Grégoire de Nysse, Dieu confia à l'origine, à celui qui devait être Satan, le gouvernement de la terre (*Discours catéchétique*, 6, 8); et pour le pape Saint Grégoire, l'ange déchu avait commencé par être placé au-dessus de tous les autres anges (*Morales*, 32, 47; et *Homélies sur les Évangiles*, 34, 7) (5).

Mais saint Denis l'Aréopagite ayant énoncé que les esprits des ordres supérieurs n'avaient nul contact avec la terre, saint Jean Damascène prit un moyen terme en faisant du

(3) L. Segond, *Sainte Bible*, p. 748 (Ezéchiel, XXVIII, 12 et suiv.).

(4) Cf. J. Turmel, *Op. cit.*, p. 15.

(5) *Id. ibid.*

Diable un ange inférieur (*De fide orthodoxa*, 2, 3 et 4) ⁽⁶⁾. Son opinion, sans être absolument admise, introduisit cependant quelque doute sur l'ancienne suprématie de Satan; aussi saint Thomas écrit-il : « Grégoire dit que l'ange qui pécha était supérieur à tous. Et cela paraît plus probable. » (*Somme*, 1, 63, 7.) Et Suarez déclare : « Il paraît plus probable que Lucifer appartenait à la première hiérarchie, que, dans cette hiérarchie, il faisait partie du premier ordre, et qu'il était parmi les premiers de cet ordre » (*De Angelis*, 7, 16, 8) ⁽⁷⁾.

La faute qui fit précipiter le diable de la situation élevée où il se trouvait a été soumise à de nombreuses discussions avant d'être définitivement adoptée.

Notons tout d'abord l'assertion de saint Justin, touchant l'origine des démons, et selon laquelle « Dieu confia le soin des hommes et des choses terrestres à des anges. Mais les anges, violant cet ordre, eurent commerce avec les femmes et en eurent des enfants qui sont les démons » (2, *Apologie*, 5, 2) ⁽⁸⁾.

Pour ce qui est du Diable proprement dit, le même auteur attribue sa déchéance à la jalousie à l'égard de l'homme : « Il y eut chute d'un des chefs; celui qui est appelé le serpent tomba d'une chute profonde pour avoir égaré Eve. » (*Dialogue*, 124, 3) ⁽⁹⁾. Irénée est encore plus formel : « L'ange devint apostat et ennemi, du jour où il fut jaloux de la créature de Dieu et où il entreprit de la mettre contre Dieu. » (4, 40, 3; cf. également 5, 24, 4). Et Tertullien, parlant du Prince des Démons, dit : « Quelles offenses lui sont donc imputées ? Il a détourné l'homme de la soumission qu'il devait à Dieu. Il a péché depuis qu'il a semé le péché. » (*Adv. Marcionem*, 2, 10.) Cette faute est attribuée par lui à l'« im-

(6) *Id.*, *ibid.*, p. 16.

(7) *Id.*, *ibid.*, p. 16 et 17.

(8) J. Turmel, *Op. cit.*, p. 19.

(9) *Id.*, *ibid.*

patience », c'est-à-dire à la jalousie ⁽¹⁰⁾. Enfin, Grégoire de Nysse pense que « ... l'Être chargé du gouvernement de la terre se jugea offensé et humilié quand, de la nature soumise à ses ordres, il vit sortir une substance faite à l'image de la dignité souveraine » (*Discours catéchétique*, 6, 5) ⁽¹¹⁾.

Les auteurs que nous venons de citer, nous le voyons, attribuaient sans hésitation la faute essentielle et primordiale du Diable à la jalousie envers l'homme, faute qui n'avait donc pu exister avant la création de celui-ci. Mais une autre opinion devait s'accréditer dans la suite, selon laquelle ce n'était plus la jalousie, mais l'orgueil, qui avait fait précipiter de son rang élevé celui dont l'audace n'avait pas craint de se mettre en révolte contre Dieu. Et ce péché, et ce châtiment, avaient eu lieu bien avant la création de l'homme.

Le premier à avoir professé cette opinion nouvelle était Origène, pour qui la terre et le monde matériel n'avaient été créés qu'afin de servir de géhenne aux anges coupables, lesquels avaient donc nécessairement commis leur faute au préalable. Origène pensa trouver dans la prophétie d'Isaïe l'explication de la chute du premier des anges, sous le symbole du roi de Babylone. Dans ce passage, les rois morts accueillent avec des sarcasmes la descente dans la tombe de celui qui fut un orgueilleux potentat, et en qui Origène discerne le Diable : « Toi aussi, tu es sans force comme nous.. Ta magnificence est descendue dans le séjour des morts.. Te voilà tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre, toi, le vainqueur des nations ! Tu disais en ton cœur : « Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu... Je monterai sur le sommet des nues, je serai semblable au Très-Haut ! » (*Isaïe*, XIV, 10 à 15.) ⁽¹²⁾.

De tout ceci, Origène conclut que la faute qui avait fait pré-

(10) *Id.*, *ibid.*, p. 20, 21.

(11) *Id.*, *ibid.*, p. 22.

(12) L. Segond, *Sainte Bible*, p. 604, 605.

cipiter Satan dans l'abîme était un impardonnable orgueil ⁽¹³⁾. (*Des Principes*, 1, 5, 5, et 4, 22; *Homélie sur les Nombres*, 12, 4).

Cette opinion fut suivie par saint Hilaire (*in ps.* 118, 16, 7), saint Ambroise (*in ps.* 118, 7, 8; et 118, 16, 15), saint Jérôme (Ep. 22, 27) etc. ⁽¹⁴⁾, et confirmée définitivement par saint Augustin : « C'est uniquement à cause de l'orgueil que le Diable sera puni... C'est seulement l'orgueil qui l'a fait tomber. » (*In ps.* 58, 2, 5.) ⁽¹⁵⁾.

En quoi consista donc l'orgueil du Diable ? C'est, là encore, une question qui fut longtemps controversée. Partant de la déclaration : « Je serai semblable au Très-Haut ! », saint Augustin, et beaucoup d'autres après lui crurent que Satan avait voulu s'égaliser à Dieu. Telle fut, avec quelques minimes variantes, l'opinion de saint Grégoire de Nazianze, de Prudence, du pape Grégoire, de saint Anselme, de Rupert, d'Albert le Grand, etc. Saint Thomas adopta une vue de même ordre ⁽¹⁶⁾. Enfin au xiv^e siècle, Duns Scot, allant plus loin, prétendit que le Diable avait eu le désir insensé d'acquiescer pour lui-même la divinité (*in Sententias*, 2, 5, 1) ⁽¹⁷⁾.

Par la suite, Suarez reprit la question, renversa par une étude critique très serrée les théories de saint Thomas et de Duns Scot, de même que l'opinion ancienne qui voulait que le Diable ait eu le désir de se rendre indépendant de Dieu. (*De angelis*, 7, 10-14). Il montra lumineusement que le premier des anges, d'une intelligence extrême, n'avait pu concevoir et désirer une chose aussi absurde ⁽¹⁸⁾. Pour Suarez, la faute inexcusable du Diable avait été de s'offenser de ce que Dieu eût choisi, pour objet de son union hypostatique, la nature humaine et non lui-même, la plus élevée des

(13) Cf. J. Turmel, *Op. cit.*, p. 23, 24.

(14) *Id.*, *Ibid.*, p. 25.

(15) *Id.*, *ibid.*, p. 26.

(16) *Id.*, *ibid.*, p. 28, 29.

(17) Cf. J. Turmel, *Op. cit.*, p. 30.

(18) *Id.*, *ibid.*, p. 30 à 34.

créatures. Ainsi s'expliquait la folle prétention : « Je serai semblable au Très-Haut ! » Cette opinion de Suarez s'appuyait sur les théories de certains théologiens de l'époque du concile de Trente, selon lesquelles Dieu avait, dès le début, fait part aux anges de son intention d'unir hypostatiquement le Verbe à un être humain. Rupert et Duns Scot avaient par ailleurs énoncé que l'incarnation devait se faire de toute façon, même si l'homme n'avait pas péché (19). Mais cette théorie ruinait le dogme de la Rédemption, enseigné par les Pères de l'Eglise, selon lequel l'Incarnation n'avait d'autre but que de racheter l'homme tombé dans le péché, et tombé par la faute du Diable. Il n'était pas possible que Satan, avant sa chute, ait connu ce mystère, et encore moins qu'il ait désiré, dans ces conditions, être l'objet de l'union hypostatique, puisque lui-même devait jouer le rôle de Tentateur. Les choses étant ainsi, la théorie de Suarez aboutissait à une impasse, d'où on ne devait pas sortir (20).

En dehors du Diable, qui est leur chef, d'où proviennent les Démons que l'enseignement de l'Eglise nous représente comme très nombreux ? En quoi a consisté leur faute, et quelles sont les circonstances qui les ont entraînés à faire partie de l'armée du Mal ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

La Genèse (6, 2) dit : « Les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent » (21). Le même texte nous apprend, un peu plus loin (6, 4), qu'elles engendrèrent des géants. Quels étaient ces « fils de Dieu » ? Ce terme, usité en d'autres endroits de l'Ancien Testament (le Livre de Job par exemple), désigne visiblement les anges ; et par ailleurs la postérité de géants semble bien devoir être

(19) *Id.*, *Ibid.*, p. 34, 35.

(20) *Id.*, *ibid.*, p. 35, 36.

(21) L. Segond, *Sainte Bible*, p. 5.

attribuée à des êtres surnaturels. Nous avons cité précédemment le texte de saint Justin qui parle de la désobéissance des anges chargés des choses terrestres, et qui les montre ayant commerce avec les femmes, d'où naissent des démons (2, *Apologie*, 5, 2).

Le livre d'Hénoch, que l'Eglise tient pour apocryphe, raconte de même la faute d'une classe d'anges, les « veilleurs », qui, au nombre de deux cents, cèdent à la beauté des filles des hommes, dont ils ont pour enfants des géants (22). Dieu, irrité, maudit ses serviteurs défaillants, et les veilleurs restés fidèles disent à Hénoch : « Hénoch, scribe de justice, fais savoir aux veilleurs du ciel qui ont abandonné le ciel... et se sont souillés avec des femmes, et ont fait comme font les enfants des hommes, et ont pris des femmes, et se sont corrompus sur la terre. Il n'y aura pour eux ni paix ni rémission. » (23).

Ces mauvais anges sont saisis par un des archanges, liés, jetés dans un abîme de la terre; puis, au jour du Jugement, dans un abîme de feu. Leurs enfants, les mauvais géants, sont mis à mort, « ... mais les esprits sortis de leur chair sont restés sur la terre. Ils y sont appelés esprits mauvais, et ils ne cessent de s'élever contre les enfants des hommes, jusqu'au jour du grand jugement. » (24). Irénée tient pour authentique le Livre d'Hénoch, et en reproduit pour son compte les assertions concernant le commerce charnel des anges (4, 16, 2, et 4, 36, 4) (25). Clément d'Alexandrie fait de même (*Pédagogue*, 3, 2,; et *Stromates* 5, 1) (26); Tertulien pour ôter aux femmes le goût des parures, dit que leurs inventeurs ont été condamnés à mort, et que « ce sont les anges qui se précipitèrent du ciel vers les filles des hommes »... Il ajoute que ces futilités sont inutiles, « puisque sans

(22) Cf. *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, t. III, Art. « Démons » (II.). F. Nau.

(23) Cf. J. Turmel, *Histoire du Diable*, p. 18 et 39, 40.

(24) *Dictionnaire apologétique*, loc. cit.

(25) Cf. Turmel, *op. cit.*, 40, 41.

(26) J. Turmel, *op. cit.*, p. 41.

le secours d'aucun ornement, leur simple beauté naturelle avait pu séduire les anges... » (*De cultu feminarum*, 1, 2). Le même auteur enseigne ailleurs (*De virginibus velandis* 7) que les anges recherchaient les vierges, et il se rapporte à la première épître aux Corinthiens (11, 10), où il est écrit, au sujet des vierges : « ... On doit donc voiler une beauté si dangereuse qui a causé des ravages jusque dans le ciel... »

Saint Cyprien pense de même (*De habitu virginum*, 14) (27). Nous voyons donc qu'une opinion ancienne, solidement établie, attribuait la chute des démons à la concupiscence.

Origène rejeta cette théorie et déclara que le monde matériel n'ayant été créé que pour servir de prison aux anges coupables, ceux-ci avaient péché avant la création, et n'avaient donc pu avoir un commerce illicite avec les femmes (*contrà Celsum*, 5, 54-55; *De principiis*, 1, 8, 4).

Saint Chrysostome partagea son avis (Homélie 22, 2 sur la Genèse), ainsi que saint Hilaire et saint Jérôme. Par contre, Lactance (*Divinæ Institutiones*, 2, 15) et saint Ambroise (*De virginibus*, 1, 52; *De Noe et arca*, 8) conservèrent l'ancienne tradition (28).

Saint Augustin hésita; au surplus il connaissait l'esprit libertin de certains démons, puisqu'il écrit dans la *Cité de Dieu*, 15, 23, 1 : « On raconte de toutes parts que les sylvains et les faunes s'unissent fréquemment aux femmes. On accuse surtout de ce crime certains démons que les Gaulois nomment Duses. Et les récits de ce genre sont si nombreux et si autorisés qu'il y aurait, à mon avis, de la présomption à les rejeter. » Toutefois, sans cesser d'admettre la possibilité pour des esprits d'éprouver des passions, il retira sa confiance au Livre d'Hénoch (29).

Quelle était donc, alors, la vraie cause de la chute des

(27) *Id.*, *ibid.*, p. 41, 42.

(28) *Id.*, *ibid.*, p. 43 à 46.

(29) *Id.*, *ibid.*, p. 43, 46.

démons ? Eusèbe l'attribue au détestable prestige de Lucifer, et il écrit notamment : « Celui qui, après être tombé le premier, fit tomber les autres... est ordinairement appelé Dragon, Serpent ... » (Préparation évangélique, 7, 16) ⁽³⁰⁾. Grégoire de Nazianze pense de même (*Poemata theologica*, 7, 69). Saint Chrysostome (Homélies sur la Genèse, 22, 2) et saint Augustin (Enchiridion, 28) déclarèrent que les mauvais anges avaient succombé à l'orgueil ⁽³¹⁾.

L'Apocalypse de saint Jean, envisageant les événements de la fin du monde, fait mention d'un grand dragon rouge, dont la queue « ... entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jetait à terre » (Apoc., 12, 4). Le même texte raconte, un peu plus loin (12, 7 à 10), comment le Dragon, qui est Satan, fut précipité sur la terre, avec les mauvais anges, par l'archange Michel. Saint Jérôme interpréta les étoiles balayées comme étant les anges complices du Diable, entraînés par lui dans sa révolte. Mais alors ceci devait se passer à l'origine du monde. Cassien (*Conférences*, 8, 8) et Cassiodore (*Commentaire sur l'Apoc.*, M. 70, 1411) pensèrent de même façon. Or, telle n'était point du tout l'opinion des docteurs des premiers siècles de l'Eglise, qui considéraient ces événements comme futurs, et non passés. Ainsi pensaient Irénée (2, 31, 3), Hippolyte (*De Christo et Antichristo*, 60), Origène (*in Matth.*, 23, 49) ⁽³²⁾; et par la suite la grosse majorité des théologiens admit ce point de vue ⁽³³⁾. Mais Pierre Lombard, et après lui saint Thomas (*Summa*, 1, 63, 8), décidèrent que la scène du dragon représentait l'entraînement des mauvais anges par Satan, et cette opinion fit autorité. Pour la confirmer, Suarez n'hésita pas à déclarer : « On ne peut nier que le premier sens (celui qui envisage la scène dans le futur) ne soit le plus littéral. Mais, tout de même, le second a pu être voulu par le Saint-Esprit, soit

(30) *Id.*, *ibid.*, Op. cit., p. 24 et 47.

(31) *Id.*, *ibid.*, p. 47, 48.

(32) *Id.*, *ibid.*, p. 50, 51.

(33) *Id.*, *ibid.*, p. 52.

comme sens spirituel, soit comme sens littéral secondaire. » (*De Angelis*, 7, 17, 20) ⁽³⁴⁾.

Nous allons maintenant aborder rapidement la question du nombre des démons, des lieux où ils résident, et du châtiement qu'ils subissent. Auparavant, nous allons essayer de nous faire une idée de la nature même, de l'essence, de ces êtres voués au mal.

Les anges, bons et mauvais, furent conçus, dans les premiers siècles du christianisme, comme des êtres, sinon matériels, du moins possédant un corps d'une espèce particulière. Saint Justin (*Dialogue* 57, 2) pense que les anges se nourrissent d'aliments célestes, et notamment de manne (le « pain des anges » des Psaumes); il explique en outre qu'ils n'ont pas d'organes masticateurs, mais qu'il s'incorporent les aliments « tout comme le feu dévore le combustible » ⁽³⁵⁾. Tertulien (*Adv. Marcionem*, 2, 8) imagine la substance des anges comme un souffle matériel. Pour Origène, les esprits ont nécessairement une enveloppe limitante, sans quoi ils se fondraient entre eux ⁽³⁶⁾. Saint Ambroise n'accorde de spiritualité absolue qu'à la Sainte Trinité (*Sur Abraham*, 2, 58). Saint Augustin (*Homélie sur le Ps. 85*, 17) parle formellement du « corps des anges » (Cf. aussi *Sermon* 45, 10); et il déclare ailleurs : « On doit croire que les corps angéliques, c'est-à-dire les corps que nous espérons avoir, sont lumineux et éthérés. » (*Livre des 83 questions*, 47). Le même illustre docteur pense que les anges, pour se rendre visibles, n'ont qu'à épaissir leur corps naturel (*Sermon*, 12, 9); mais en d'autres endroits il se demande s'ils n'empruntent pas dans le même but aux éléments inférieurs « un corps qu'ils revêtent comme un habit » (*De Trinitate*, 3, 5). Cassien déclare que les natures spirituelles « ont un corps qui les fait subsister; mais ce corps est beaucoup plus subtil que le nôtre » (*Collatio*, 7, 13) ⁽³⁷⁾.

(34) *Id.*, *ibid.*, p. 53.

(35) *Id.*, *ibid.*, p. 58.

(36) *Id.*, *ibid.*, p. 59, 60.

(37) *Id.*, *ibid.*, p. 62 à 66.

Au moyen âge, on crut communément que le corps des démons était plus grossier que celui des bons anges⁽³⁸⁾. Mais une opinion était déjà née, avec saint Denis l'Aréopagite, qui cheminait lentement et devait prendre de la force par la suite, selon laquelle les anges, et par conséquent aussi les démons, n'avaient aucune espèce de corps matériel et étaient de purs esprits⁽³⁹⁾. Hugues de Saint-Victor soutint énergiquement le même point de vue. De nombreux théologiens partagèrent bientôt cette opinion, qui fut définitivement confirmée et établie par saint Thomas⁽⁴⁰⁾.

Les Démons ont toujours été considérés, dans l'Eglise, comme extrêmement nombreux, mais il a naturellement été difficile de les chiffrer. Hugues de Saint-Victor les estima en minorité par rapport aux bons anges (*De sacramentis*, 1, 5, 31); et saint Thomas appuya cette opinion de toute son autorité, se fondant pour cela sur ce que le péché, contraire à la nature, est une exception (*Somme* 1, 63, 9). Suarez admit aussi la minorité relative des démons, mais rejeta l'explication de saint Thomas; il déclara que la seule raison devait en être cherchée dans la décision de la Providence divine⁽⁴¹⁾.

Au xvi^e siècle, Jean Wier, dénombrant tous les démons connus, arriva au chiffre de 72 Princes et 7.405.926 diables, répartis en 1.111 légions de chacune 6.666 suppôts, « sauf l'erreur du calcul »⁽⁴²⁾. « Les Pères de l'Eglise, dit Mgr Gousset⁽⁴³⁾ ... enseignent aussi, d'après l'Ecriture, que les anges rebelles sont en grand nombre, et qu'ils forment des légions. »

En quels lieux résident le Diable et les démons ? Le Livre d'Hénoch nous apprend que les anges concupiscents sont ac-

(38) Id., *ibid.*, p. 65 à 69.

(39) Id., *ibid.*, p. 70, 71.

(40) Id., *ibid.*, p. 71 à 76.

(41) Id., *ibid.*, p. 54, 55.

(42) Jean Wier, *De præstigiis*, Bâle, 1568, cité par Garçon et Vinchon, *Le Diable*, p. 43.

(43) *Théologie dogmatique*, Lecoffre, édit., Paris, 1850, t. II, chap. III, § 78, p. 54.

tuellement enchaînés sous les collines de la terre, en attendant le jugement (10, 4, 6; 21, 7-10; 54, 5-6); quant à leur postérité maudite, elle est demeurée sur la terre pour nuire inlassablement aux hommes ⁽⁴⁴⁾. L'Épître de Jude dit (6) que Dieu « a réservé pour le jugement du grand jour, enchaînés éternellement par les ténèbres, les anges qui n'ont pas gardé leur dignité... » ⁽⁴⁵⁾. Saint Pierre (*Ep. II, 2, 4*) pense pareillement; et saint Paul (*Ep. aux Ephésiens, 2, 2*), désigne le Diable sous le nom de « prince de la puissance de l'air » ⁽⁴⁶⁾. Il parle ailleurs des démons comme « gouverneurs de ce monde de ténèbres » ⁽⁴⁷⁾. Saint Augustin dit dans la *Cité de Dieu* (20, 7, 3) : « L'abîme dans lequel le Diable a été précipité, c'est la multitude innombrable des impies, dont les cœurs sont pour l'Eglise de Dieu des abîmes de haine »; et il ajoute ailleurs (Homélie sur le ps. 149, 9) : « Le Diable a été expulsé, en même temps que ses anges, du séjour élevé des anges, et il a été jeté dans les ténèbres, c'est-à-dire dans notre atmosphère, comme dans une prison. » ⁽⁴⁸⁾.

Les textes que nous venons de lire nous montrent qu'il y a des démons dans l'air, à la surface de la terre et dans les profondeurs de celle-ci. Pour del Rio, les anges rebelles sont de six espèces : « Les uns de feu, les autres aériens, les troisièmes terrestres, les quatrièmes aquatiques, les cinquièmes souterrains, et les derniers qu'on appelle Fuyans-Lumière. » ⁽⁴⁹⁾. Il explique ensuite que les premiers sont appelés ignés « pour ce qu'ils errent autour de la suprême région de l'air... »; ceux du second genre « rôdent par l'air... Ils troublent l'air, excitent des tempêtes et tonnerres, et tous ensemble battent en ruine le pauvre genre humain ». Les démons terrestres habitent, les uns « dans les bois et les forêts et tendent des

(44) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 76.

(45) L. Segond, *Sainte Bible*, p. 232.

(46) *Op. cit.*, p. 182.

(47) Cf. *Dictionnaire de la Bible*, F. Vigouroux, Paris, 1899, Art. « Démon ».

(48) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 80.

(49) Del Rio, *Les controverses et recherches magiques*, Paris, 1611.

pièges aux chasseurs, les autres en pleine et large campagne [et] font égarer les voyageurs ». Le quatrième genre, de démons aquatiques, « ...habite autour des lacs et des rivières, plein de courroux, troublé, sans repos et frauduleux. Il excite les tempêtes sur la mer, submerge les vaisseaux et fait perdre à plusieurs la vie dans le milieu des eaux. » Les démons souterrains habitent « ès grottes et cavernes et plus reculées concavités des montagnes ». Ce genre est « d'une affection très méchante et s'attache principalement à ceux qui fouissent des puits et mines de métaux ou chercheurs des trésors cachés dedans la terre ». Ce sont eux qui provoquent maints cataclysmes, « soit par ouvertures ou par abîmes, par vomissements de flammes ou par croulements d'édifices ». Enfin, les démons dits « Lucifuges » ne peuvent supporter la lumière du jour ⁽⁵⁰⁾.

La tradition chrétienne a toujours admis qu'il y avait des démons en enfer, sinon tous, au moins quelques-uns. Au xii^e siècle, Pierre Lombard, sans contester la présence des diables sur la terre, pensa que Satan devait être plongé en enfer, où certains de ses séides descendaient pour accompagner les âmes des damnés. « Plusieurs d'entre eux, ajoutait-il, y sont probablement à poste fixe pour tourmenter les damnés. Peut-être aussi se relèvent-ils à tour de rôle ». (*Sententia* 2, 6, 3 et 6) ⁽⁵¹⁾. Pour saint Thomas (*Somme*, 1, 64, 4), certains démons demeurent en enfer pour remplir leur office de bourreaux, et d'autres siègent dans l'air ⁽⁵²⁾. Par la suite divers théologiens, Suarez entre autres, affirmèrent que les démons de la terre et ceux de l'enfer permutaient alternativement ⁽⁵³⁾.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, et jusqu'à une époque assez avancée, il était de croyance courante que le Diable et

(50) Cf. Garçon et Vinchon, *Le Diable*, p. 43 à 46.

(51) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 81.

(52) Id., *ibid.*

(53) Id., *ibid.*, p. 82.

les démons n'étaient que tenus en réserve dans ce bas monde, en attendant le jour du Jugement et les supplices éternels, Tertullien déclare (*Apologétique* 27) : « Condamnés sans espérance, leur consolation est le mal qu'ils opèrent en attendant le supplice qui leur est réservé. » Et saint Augustin dit : « Ne doutons pas que les anges coupables n'aient été précipités dans le cachot de notre atmosphère ténébreuse en attendant d'être punis au jugement. » ⁽⁵⁴⁾ L'Épître de saint Jude, précédemment citée, exprime sensiblement la même chose.

Et au ^{xii}^e siècle, saint Bernard professait que « ... le Diable n'est pas encore dans le feu, mais le feu est prêt à le recevoir, et il n'a plus que peu de temps à faire le mal. » (Sermon, 1, 4, sur la mort de saint Malachie) ⁽⁵⁵⁾. Mais depuis l'époque de Pierre Lombard, on pensa que le Diable et ses compagnons de malice subissaient dès maintenant le châtiment de leurs crimes; toutefois, il semblait bien qu'ils y échappaient pendant la durée de leur séjour à la surface de la terre. Ceci parut injuste à certains, et Albert le Grand, interprétant de façon un peu hardie un texte de Bède, déclara que, même dans l'air, les diables circulaient entourés d'un globe de feu qui n'exerçait, il est vrai, son action que sur eux seuls (in *Sententias*, 2, 6, 7). Cette vue trouva des approbateurs ⁽⁵⁶⁾. En tout cas, les théologiens qui prétendirent encore que les démons ne subiraient leur supplice qu'à la fin du monde, se firent énergiquement réfuter ⁽⁵⁷⁾. Suarez, en particulier, affirma que les mauvais anges n'éprouveraient alors que des peines supplémentaires, comme celle de ne plus pouvoir porter les hommes au mal (*De Angelis*, 8, 2, 3) ⁽⁵⁸⁾. Pour complément d'explication, saint Thomas enseigna que le feu qui tourmente les démons dans l'air agit à distance,

(54) Id., *ibid.*, p. 85.

(55) Id., *ibid.*

(56) Cf. J. Turmel, *Histoire du diable*, p. 86, 87.

(57) Id., *ibid.*, p. 87.

(58) Id., *ibid.*, p. 88.

depuis l'enfer (*Commentaire sur les Sentences*). Par la suite, il modifia quelque peu cette opinion, et professa que leur souffrance venait de la connaissance anticipée de leur supplice (*Somme*, 1, 64, 4 ad 3)⁽⁵⁹⁾. Mais Suarez combattit cette nouvelle manière de voir, et s'en tint à la première explication⁽⁶⁰⁾.

Pour les nombreux Pères et Docteurs qui pensaient que les mauvais anges ne seraient châtiés qu'à la fin du monde, quel devait être le sort qui leur serait alors réservé? Origène (*Des Principes*, 1, 6, 3) imagine que les démons, rachetés par l'ordalie qu'ils subiront, seront réintégrés progressivement dans les célestes phalanges; quant à Satan, qu'il identifie avec la mort, il disparaîtra en tant qu'esprit pervers, mais sa personne, substance créée de Dieu, ne sera pas anéantie (*Des Principes*, 3, 6, 5)⁽⁶¹⁾. Dans une conception de même ordre, Grégoire de Nysse crut que Satan était, grâce à l'Incarnation, dès maintenant converti (*Discours catéchétique*, 26, 5 et 9); et vers 390, saint Jérôme énonçait : « ... l'ange apostat retrouvera sa condition primitive, et l'homme rentrera dans le paradis d'où il a été chassé » (*Commentaire sur l'Épître aux Ephésiens*, 4, 16)⁽⁶²⁾. Il est vrai que par la suite il devait se rétracter énergiquement; et le sentiment qui régna dans l'Eglise fut que le Diable et les démons n'échapperaient pas à l'Enfer.

Mais, dans ce lieu d'expiation, quel était le châtiment réservé aux coupables? Ou plutôt, par quel procédé souffraient-ils? Tant qu'on crut que les démons étaient corporels, formés notamment d'air épaissi, on imaginait sans peine que le feu infernal les brûlait de la même façon qu'un brasier chauffe l'atmosphère. Mais quand on prit garde qu'ils étaient de purs esprits, le problème devint plus ardu. Saint Thomas (*Somme*

(59) Id., *ibid.*, p. 90.

(60) Id., *ibid.*, p. 92.

(61) Id., *ibid.*, p. 93, 94.

(62) Id., *ibid.*, p. 94, 95.

contre les Gentils, 4, 90) expliqua qu'on ne devait pas s'attendre à ce que des substances incorporelles pussent éprouver l'action du feu corporel, mais que les esprits des démons étaient liés à ce feu corporel comme l'est l'âme à notre corps, d'où les anges rebelles éprouvaient une insupportable humiliation. Dans le Commentaire sur les Sentences, il ajouta que leur esprit était en état de détention dans le feu ⁽⁶³⁾. Mais le Jésuite Lessius n'admit point cette vue et affirma que les démons, tout comme les âmes des damnés, « souffrent dès maintenant dans l'enfer, [de la même manière que celles-ci] souffriront plus tard quand elles auront leur corps ». (*De perfectionibus divinis*, 13, 213) ⁽⁶⁴⁾. On finit par convenir, dans la suite, après maintes discussions, qu'il était impossible de concevoir la manière dont souffraient les démons.

Après cet exposé de doctrines, souvent contradictoires — et sans doute parfois entachées d'hérésie — sur les origines, la nature et le sort du Diable et des démons, nous allons maintenant faire, en quelque sorte, « le point », en indiquant brièvement l'attitude envers ces questions et l'enseignement dogmatique de l'Eglise catholique. Nous ne pourrions, pour cela, recourir à des sources plus sûres et plus indiscutables que Mgr Gousset (*Théologie dogmatique*, Lecoffre, édit., Paris, 1850), ainsi que M. l'abbé F. Nau (*Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, A. d'Alès; Beauchesne, édit., Paris, 1913, fasc. III, article « Démons »).

I. — Sur l'existence et la faute du Diable et des démons.

« Il est de foi qu'il existe des anges créés de Dieu, dont les uns ont été fidèles, et les autres rebelles à la grâce. L'existence des bons et des mauvais anges est un dogme fondé sur la révélation évangélique, mosaïque et primitive. » (Mgr

(63) Id., *ibid.*, p. 96, 97, 98.

(64) Id., *ibid.*, p. 98, 99.

Gousset, *op. cit.*, t. II, § 77, p. 53.) « Les mauvais anges, ou démons, sont ceux qui, s'étant révoltés contre Dieu, ont été chassés du ciel et condamnés à un supplice éternel. » (*Ibid.*, § 87, p. 58.)

« Nous lisons dans l'Apocalypse : Il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattait contre lui. Mais ceux-ci furent les faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce dragon, cet ancien Serpent, qui est appelé le Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. » (*Ibid.*, p. 59.)

« Il y a des démons et ils ont été créés par Dieu, car Dieu a créé toutes choses, spirituelles et corporelles; ils ont été créés bons et ils sont devenus mauvais par leur faute. » (F. Nau, *op. cit.*, Théologie, I, 1.)

Les mauvais anges « ... sont tout à la fois les ennemis de Dieu et les ennemis des hommes ». (Mgr Gousset, *op. cit.*, t. II, § 75, p. 53.)

II. — Nature des anges en général.

« Les anges sont des substances spirituelles ou incorporelles; ce sont des esprits, comme les appelle saint Paul...; ils sont sans corps par conséquent... » (Mgr Gousset, *op. cit.*, t. II, § 74, p. 52.)

« On convient que Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène et quelques autres Docteurs, parmi les anciens, ont cru que les anges... étaient revêtus d'un corps, à la vérité très subtil et très différent du corps de l'homme... Ce qui a pu accréditer quelque temps l'opinion de Tertullien... c'est que les Livres saints nous représentent souvent les anges conversant avec les hommes sous une forme humaine : il n'avait pas remarqué, ni lui ni ceux qui pensaient comme lui, que cette forme n'était qu'une forme apparente et d'emprunt. » (*Ibid.*, § 75, p. 52.)

III. — Nombre des démons.

« Les Pères de l'Eglise nous parlent du nombre des anges comme infiniment plus grand que celui des hommes. Ils enseignent aussi, d'après l'Ecriture, que les anges rebelles sont en grand nombre, et qu'ils forment des légions... Selon Thales et Pythagore, le monde est plein de génies... Une aussi grande affinité entre la croyance des Gentils et celle des chrétiens, sur le nombre des bons et des mauvais anges, suppose évidemment que l'une et l'autre ont une seule et même origine, qui ne peut être que la révélation divine. » (Mgr Gousset, *op. cit.*, t. II, § 78, p. 54.)

« *Omnes dii gentium daemonia*, dit un prophète. » (Mgr Gousset, *op. cit.*, t. I, § 577, p. 333.)

« Les démons, dit Tatien, étaient regardés comme des dieux chez les païens. » (*Ibid.*, § 579, p. 334.)

« Nous retrouvons encore les démons dans les divers Baals, depuis Baal-Phégor... jusqu'à Baal-Zéboub..., dans Moloch, idole des fils d'Ammon..., dans Chamos, dieu de Moab..., dans Adramelech..., Ashérah et Astarté..., Asima..., Dagon..., Melchom..., Nergel..., Nesroch..., Remnon..., enfin, plus tard, Atargatis... et les dieux du monde grec et du monde romain. » (F. Nau, *op. cit.*, I, *Histoire et traditions.*)

IV. — Résidence des démons.

« ... Il y a de mauvais anges sur la terre comme il y en a dans l'air, ainsi que nous l'apprend saint Paul. Cet apôtre appelle Satan le prince de la puissance de l'air, *principem potestatis aeris*. Dans la même épître... [il ajoute] que nous avons à combattre.. contre les principautés et les puissances de ce monde, contre les princes des ténèbres, contre les esprits de malice qui sont dans l'air. » (Mgr Gousset, *op. cit.*, t. II, § 87, p. 59).

« Dieu, dit saint Pierre, n'a point épargné les anges qui ont péché; mais il les a précipités dans le Tartare, où des ténèbres leur servent de chaînes, pour y être tenus comme en réserve jusqu'au Jugement. » (Id., *ibid.*)

V. — Sur le châtimént des démons.

Revoir le passage précédent, tiré de la II^e Epître de saint Pierre.

« Suivant saint Jude : le Seigneur retient liés de chaînes éternelles, dans les ténèbres, et réserve pour le Jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur première dignité, et ont quitté leur demeure. » (Mgr Gousset, *op. cit.*, t. II, § 87, p. 59.)

« Saint Irénée, ayant cité cette sentence de Notre-Seigneur : Allez, maudits, au feu éternel que mon Père a préparé au diable et à ses anges, ajoute que le feu éternel n'a pas été préparé principalement pour l'homme, mais pour celui qui a séduit l'homme, pour le prince de l'apostasie, et pour les anges qui ont apostasié avec lui... » (*Ibid.*, § 218, p. 150.)

« On lit dans Minucius Felix, qui vivait du temps de Tertullien : ... Cette flamme vengeresse s'entretient sans détruire ceux qu'elle brûle; elle se nourrit des douleurs aiguës qu'elle leur fait éprouver. » (*Ibid.*, § 219, p. 151.)

« La peine des démons est éternelle. Ceci résulte des canons portés en 543 contre les Origénistes. » (F. Nau, *op. cit.*, *Théologie*, I, 4.)

Citons, pour terminer, la conclusion de M. l'abbé F. Nau à la fin du chapitre « Définitions de l'Eglise », de la « Théologie », de l'article « Démons » :

« Les points définis sont donc relativement peu nombreux; les théologiens ont toute liberté de discussion sur la nature et l'objet du péché des mauvais anges, la date de leur chute qui est cependant antérieure à la création de l'homme, leur nombre, leur rang, leur condition après leur chute, et la nature de leur peine. » (F. Nau, *op. cit.*)

*
**

Sitôt Lucifer devenu le Prince du Mal, il commença à exercer sa funeste puissance et à accomplir son œuvre de ténèbres et de mort, qu'il poursuit encore, et qui durera jusqu'à la fin du monde, c'est-à-dire tant qu'il y aura des hommes sur la terre. De cette activité aussi néfaste qu'inlassable nous allons essayer de donner un aperçu, en choisissant surtout des exemples célèbres, ou tout au moins caractéristiques, de manifestations diaboliques diverses, dans le monde pré-chrétien aussi bien que dans le monde chrétien.

Les plus anciennes victimes terrestres du Diable, les plus connues aussi, sont Adam et Eve. Nous ne reprendrons pas ici le texte de la Genèse que personne n'ignore, mais nous ferons observer à nouveau ⁽⁶⁵⁾, avec M. Salomon Reinach, que la faute d'Adam et partant la tentation due au serpent, n'existe que dans le récit dit « Jéhoviste » et nullement dans le récit « Elohist ». Ces deux récits sont juxtaposés dans la Genèse qui n'en est, en somme, que la compilation ⁽⁶⁶⁾. Notons aussi que, dans ce texte, le serpent n'est donné uniquement que comme « le plus rusé des animaux des champs » (Gen., III, 1), et qu'il n'est maudit par Dieu qu'à la suite du mauvais conseil donné à l'homme. Mais certains Pères de l'Eglise, saint Justin notamment, ayant discerné que le serpent ne servait que d'enveloppe à un esprit dans sa conversation avec Eve, il fut admis que la chute du genre humain devait être attribuée au Diable ⁽⁶⁷⁾.

Nous avons déjà cité le rôle de ce dernier dans les malheurs de Saül et de Job ⁽⁶⁸⁾; nous devons maintenant faire mention

(65) Voir *Les Juifs*.

(66) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 236 et suiv.

(67) Cf. J. Turmel, *histoire du diable*, p. 106, 107.

(68) Voir *Les Juifs*.

des persécutions dont il accablait l'infortunée Sara, fille de Raguel d'Ecbatane, comme en témoigne le Livre de Tobie : « Elle avait eu sept maris; mais tous avaient été tués par le méchant démon Asmodée au moment où ils avaient voulu s'approcher d'elle. » (*Tobie*, 3, 8.)

Tobie, désireux de s'unir à Sara, fit appel à l'ange Raphaël, qui lui ordonna de faire brûler sur des charbons le cœur et le foie d'un poisson, la fumée ainsi produite ayant le pouvoir de chasser les démons. Et Tobie ayant obéi, Asmodée prit la fuite, mais fut lié par l'ange Raphaël en Haute-Egypte ⁽⁶⁹⁾.

Les manifestations des Démons, les possessions surtout, avaient été en somme assez rares avant la venue sur la terre de Jésus-Christ. Mais à partir de ce moment, elles se multiplièrent de façon étonnante. Ceci tient à ce que « Dieu avait permis au démon d'exercer alors son empire d'une manière plus sensible qu'auparavant, parce que la victoire éclatante que le Sauveur du monde et ses apôtres devaient remporter sur lui était un des moyens les plus capables de confondre l'aveuglement des Juifs et des païens » ⁽⁷⁰⁾.

Les Evangiles rapportent de nombreux cas de possession qui se présentèrent à Jésus-Christ et que celui-ci eut à guérir.

« Aussitôt que Jésus fut hors de la barque, il vint au-devant de lui un homme sortant des sépulcres et possédé d'un esprit impur. Cet homme avait sa demeure dans les sépulcres et personne ne pouvait plus le lier même avec une chaîne. Car souvent il avait eu les fers aux pieds et avait été lié de chaînes, mais il avait rompu les chaînes et brisé les fers, et personne n'avait la force de le dompter. Il était sans cesse, nuit et jour, dans les sépulcres et sur les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres. Ayant vu Jésus de loin, il accourut, se prosterna devant lui... Car Jésus lui disait :

(69) Cf. *Dictionnaire de la Bible* (F. Vigouroux), art. « Démoniaques »; J. Turmel, *op. cit.*, p. 110, 111 et Ribet, *Mystique divine et diabolique*, t. III, p. 238, 239.

(70) Mgr Gousset, *Théologie dogmatique*, t. II, § 89, p. 61.

« Sors de cet homme, esprit impur. » Et il lui demanda : « Quel est ton nom ? — Légion est mon nom, lui répondit-il, » car nous sommes plusieurs. » Et il le pria instamment de ne pas les envoyer hors du pays... Et les démons le prièrent, disant : « Envoie-nous dans ces pourceaux, afin que nous » entrions en eux. » Il le leur permit. Et les esprits impurs sortirent, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita des pentes escarpées dans la mer : il y en avait environ deux mille, et ils se noyèrent dans la mer. Les gens allèrent voir ce qui était arrivé. Ils vinrent auprès de Jésus, et ils virent le démoniaque, celui qui avait eu la légion, assis, vêtu, et dans son bon sens; et ils furent saisis de frayeur. » (Marc, V, 2 à 16.) ⁽⁷¹⁾. Cf. Matthieu, VIII, 28 à 34. et Luc, VIII, 26 à 36.

« Il se trouva dans leur synagogue un homme qui avait un esprit impur et qui s'écria : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, » Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais » qui tu es : le Saint de Dieu. » Jésus le menaça, disant : « Tais-toi, et sors de cet homme. » Et l'esprit impur sortit de cet homme en l'agitant avec violence, et en poussant un grand cri. » (Marc, I, 23 à 27.) ⁽⁷²⁾. Cf. Marc, III, 11-12, et Luc, III, 23-37.

« Le soir on amena auprès de Jésus plusieurs démoniaques. Il chassa les esprits par sa parole, et il guérit tous les malades... » (Matthieu, VII, 16-17.) ⁽⁷³⁾.

« ... Et un homme de la foule lui répondit : « Maître, j'ai » amené auprès de toi mon fils qui est possédé d'un esprit » muet. En quelque lieu qu'il le saisisse, il le jette à terre; » l'enfant écume, grince des dents et devient tout raide... » Jésus demanda au père : « Combien y a-t-il de temps que cela » lui arrive ? — Depuis son enfance, répondit-il, et souvent » l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire

(71) L. Segond, *Sainte Bible*, N. T., p. 36.

(72) Id., *ibid.*, p. 32.

(73) Id., *ibid.*, p. 7.

» périr... » Jésus, voyant accourir la foule, menaça l'esprit impur et lui dit : « Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors » de cet enfant et n'y rentre plus ! » Et il sortit en poussant des cris et en l'agitant avec une grande violence. L'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient qu'il était mort. Mais Jésus, l'ayant pris par la main, le fit lever. Et il se tint debout. » (Marc, IX, 17 à 28.) ⁽⁷⁴⁾. Cf. Matthieu, XVII, 14 à 19, et Luc, IX, 37 à 43.

« Jésus enseignait dans une des synagogues, le jour du sabbat. Et voici, il y avait là une femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans; elle était courbée et ne pouvait aucunement se redresser. Lorsqu'il la vit, Jésus lui adressa la parole, et lui dit : « Femme, tu es délivrée de ton infirmité. » Et il lui imposa les mains. A l'instant elle se redressa et glorifia Dieu. » (Luc, XIII, 10 à 14.) ⁽⁷⁵⁾.

Plusieurs autres passages des Evangiles nous montrent les méfaits du Démon à l'époque de Jésus-Christ, et la manière dont il chassait les esprits possesseurs. Un fait montre bien l'importance qu'attachait le Sauveur à leur mise hors d'état de nuire, puisque envoyant ses apôtres en mission, il faisait de l'exorcisme le premier de ses soucis, comme nous lisons dans Luc, IX, 1 : « Jésus, ayant rassemblé les douze, leur donna force et pouvoir sur tous les démons, avec la puissance de guérir les maladies. » Et le Christ nous renseigne lui-même sur les coutumes des anges de l'abîme : « Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides pour chercher du repos. N'en trouvant point, il dit : « Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti... » Alors il s'en va, et il prend sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans la maison, s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première. » (Luc, XI, 24 à 27.) ⁽⁷⁶⁾.

⁽⁷⁴⁾ Id., *ibid.*, p. 42.

⁽⁷⁵⁾ Id., *ibid.*, p. 70.

⁽⁷⁶⁾ Id., *ibid.*, p. 67.

Satan, nous le savons, n'hésita pas à s'attaquer à Jésus lui-même, au désert, pour le tenter — ignorant qu'il était le Fils de Dieu — et il manifesta son pouvoir en lui montrant, en un instant, tous les royaumes de la terre, ainsi qu'en le plaçant subitement sur le pinacle du temple de Jérusalem ⁽⁷⁷⁾. C'est encore le Diable qui fut l'instigateur de la trahison de Judas, et sans doute ce dernier était-il possédé à ce moment, comme le laissent à penser les textes suivants :

« Or Satan entra dans Judas, surnommé Iscariot, qui était du nombre des douze. Et Judas alla s'entendre avec les principaux sacrificateurs et les chefs des gardes, sur la manière de le leur livrer. » (Luc, XXII, 3 à 5.)

« Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. Jésus lui dit : « Ce que tu fais, fais-le promptement. » (Jean, XIII, 27-28.)

Enfin, pour en terminer avec l'époque de Jésus, nous noterons l'opinion de M. l'abbé. F. Vigouroux, selon laquelle « les possessions se produisaient surtout en Galilée, contrée sympathique à Jésus-Christ, mais non en Judée, où les iniquités satisfaisaient pleinement Satan » ⁽⁷⁸⁾.

Le même auteur pense ⁽⁷⁹⁾ que « à la rigueur, le démon pouvait se laisser chasser par des hommes qui travaillaient à l'extension de sa domination. Il y avait adresse de sa part à accréditer ceux qui, en définitive, servaient sa cause ». Mais il n'en était pas toujours ainsi, témoin la mésaventure de certains des exorcistes juifs ambulants d'Ephèse, les sept fils de Scéva, qui prétendaient chasser les démons par ces mots : « Je vous conjure par Jésus que Paul prêche ! » L'esprit malin leur répondit : « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; » mais vous, qui êtes-vous ? » Et l'homme dans lequel était l'esprit malin s'élança sur eux, se rendit maître de tous deux, et les maltraita de telle sorte qu'ils s'enfuirent de

(77) Cf. Luc, IV, 5 à 10.

(78) F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. « Démoniaques ».

(79) Id., *ibid.*

cette maison nus et blessés » (*Actes des Apôtres*, XIX, 13 à 17.) ⁽⁸⁰⁾.

Après la mort du Christ, le Diable n'interrompt point son activité malfaisante; mais, tandis qu'il n'avait jusqu'alors possédé que des païens, il se mit à maltraiter les chrétiens de même façon. Et cette situation, en somme paradoxale, ne devait aller qu'en empirant jusqu'à la fin du moyen âge.

La première victime chrétienne d'une possession violente est une femme qui, ainsi que le rapporte saint Cyprien (*De lapsis*, 24), avait renié sa foi par crainte des persécutions « Devenue immonde et saisie par un esprit immonde, [elle] déchira sa langue avec ses dents, devint son propre bourreau, et mourut peu de temps après ⁽⁸¹⁾. »

Saint Athanase, dans sa biographie du grand saint Antoine, nous a laissé le récit des terribles tentations qui assaillirent le rude ascète de la Thébáïde, et des efforts que fit le Diable pour l'entraîner dans le péché. « Il le harcelait la nuit et il le persécutait parfois au point qu'Antoine prenait l'attitude du lutteur. Le Diable lui envoyait des pensées obscènes... Le Diable se faisait caressant... Le Diable prenait la forme d'une femme; il en reproduisait les gestes... Enfin le dragon, voyant qu'il ne pouvait terrasser Antoine, fut pris d'un accès de rage. Il apparut à Antoine tel qu'il est intérieurement, c'est-à-dire sous la forme d'un enfant noir. » (*Vie de saint Antoine*, 5-6.) ⁽⁸²⁾.

Un autre récit de tentation d'ascète nous est rapporté par Palladius : « Les démons s'attaquèrent à Moïse (l'Ethiopien) et s'efforcèrent de l'entraîner dans son ancienne habitude de libertinage... Le démon, à bout de patience, l'ayant guetté une nuit, lui donna un coup de massue sur les reins, pendant

(80) L. Segond, *Sainte Bible*, N. T., p. 130; Cf. F. Vigouroux, *loc. cit.*, et Ribet, t. III, p. 260.

(81) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 130.

(82) Id., *ibid.*, p. 136.

qu'il était penché sur le puits, et le laissa mort. » (*Histoire Lausique*, 19, 5.)⁽⁸³⁾.

Au vi^e siècle, Grégoire de Tours rapporte des cas de possession : « Il n'est pas rare que certains jours de fête les démoniaques entrent entièrement en furie dans les églises. Ils brisent les lampes à l'effroi de la paroisse assemblée. Mais si l'huile des lampes tombe sur eux, le démon s'en retire et ils reprennent leurs sens. »⁽⁸⁴⁾.

Le récit de la *Vie de saint Gall*, au vii^e siècle, fait mention de la possession d'une jeune fille. « Quand elle entra dans l'oratoire du bienheureux Gall le Confesseur, elle s'abattit immédiatement par terre sous l'effet des attaques de l'horrible démon, et, se déchirant d'une façon lamentable, se mit à pousser des clameurs effroyables accompagnées des paroles les plus sales. » Un des frères présents, nommé Stéphane, parvint à l'exorciser. « Mais comme la misérable femme fit usage sans réserve de mets défendus, le démon l'envahit aussitôt si fortement que c'est à peine si elle pouvait être maintenue à plusieurs. »⁽⁸⁵⁾.

Vers l'an 830, des faits étranges se produisirent dans l'église d'Uzès. « Les personnes qui y entraient éprouvaient des convulsions et des brûlures. Consulté à ce sujet, l'archevêque de Lyon, Agobard, reconnut dans ces faits l'action du Diable qui cherche, en tout et partout, à nuire aux fidèles. » Quinze ans plus tard, des phénomènes de même ordre s'observèrent à Dijon⁽⁸⁶⁾.

L'évêque saint Césaire d'Arles eut l'occasion d'exorciser des possédés dans les cas suivants : Une femme « a un démon que les gens du pays appellent Diane. Presque toutes les nuits elle est copieusement accablée de coups. Souvent aussi elle est menée par deux hommes à l'église. Les coups de fouet

(83) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 157.

(84) Cf. Oesterreich, *Les possédés*, p. 16, 17.

(85) Id., *ibid.*, p. 17.

(86) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 152, et Ribet, *Mystique divine et diabolique*, t. III, p. 160.

diaboliques qui la frappent sont invisibles, mais ils lui font pousser des cris qui la mettent hors d'état de répondre aux personnes de son entourage... »

« Dans une autre paroisse, un enfant de 8 ans se présenta à l'autel au moment où Césaire, qui venait de prêcher, commençait la messe. Tourmenté par un esprit très mauvais, l'enfant fut pris d'un tremblement général et l'écume lui sortit de la bouche. Ce spectacle horrible effraya l'assistance entière... » (*Vie de saint Césaire*, 15 et 16) ⁽⁸⁷⁾.

Dans son admirable ouvrage *Moines et Papes*, M. Emile Gebhart rapporte, au cours d'une étude sur « Un moine de l'an 1000 : le chroniqueur Raoul Glaber » ⁽⁸⁸⁾, un certain nombre de manifestations diaboliques qui, à cette époque, vinrent à la connaissance du pieux bénédictin. C'est ainsi que nous savons qu'un moine assassin de son abbé, ayant tenté en vain à diverses reprises, et poussé par le remords, de gravir le mont Gargano, « au haut duquel les ermites et les thaumaturges conversaient nuit et jour avec les anges », ne put y parvenir, arrêté qu'il était par une main invisible, et disparut enfin, « emporté par Satan » ⁽⁸⁹⁾.

Nous savons de même que saint Guillaume de Dijon « ... adjura ses ouailles de ne plus se raser la barbe ou se coiffer d'une certaine façon, de ne plus faire de gestes précipités ni jurer en frappant violemment la terre du pied; c'étaient là, selon l'abbé, de très graves symptômes de possession diabolique. » ⁽⁹⁰⁾. L'étude des auteurs anciens était aussi fort pernicieuse puisque, à Ravenne, un certain Vilgardus « vit une nuit des démons sous la figure de Virgile, d'Horace et de Juvénal, [et] fut par eux félicité pour le zèle qu'il mettait à lire leurs livres et à les recommander à la postérité ». Le bon chroniqueur nous apprend qu'« on découvrit alors en Italie beaucoup de personnes professant

(87) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 230.

(88) Emile Gebhart, *Moines et Papes*, Hachette, édit., 1923.

(89) Id., *ibid.*, p. 8.

(90) Id., *ibid.*, p. 9.

cette croyance pestilentielle : elles périrent par le fer ou par le feu » (91).

Sans pouvoir, certes, être accusé de la même faute de cultiver les humanités, Raoul Glaber n'en vit pas moins le Diable à plusieurs reprises. Il nous en a laissé un portrait détaillé : « ... Je vis, au pied de mon lit, un petit monstre noir à forme humaine. Il avait, autant que je pus le reconnaître, le cou grêle, la face maigre, les yeux très noirs, le front étroit et ridé, le nez plat, la bouche énorme, les lèvres gonflées, le menton court et effilé, une barbe de bouc, les oreilles droites et pointues, les cheveux raides et en désordre, des dents de chien, l'occiput en pointe, la poitrine et le dos en bosse, les vêtements sordides; il s'agitait, se démenait furieusement. » (92). Les manifestations diaboliques que nous rapporte le bon moine sont innombrables. Par exemple le Démon « entre dans un château, sur les pas d'une femme hérétique, et suivi d'une troupe de diables en robes noires, à faces horribles », afin de séduire l'âme d'un écuyer moribond. D'autres fois il est l'auteur de prodiges de toutes sortes : tour fantôme se dressant sur un pont devant un paroissien qui se rendait à l'office, pluie de pierres chez un gentilhomme, combat simulé de chevaliers fantasmagoriques, dragon de feu paraissant au ciel, etc., etc., tous signes précurseurs de malheurs et de catastrophes (93).

Au début du ^{xiii}^e siècle, saint François d'Assises eut, comme nous l'enseignent ses biographes, à délivrer maints possédés, celui-ci entre autres :

« Un frère était souvent affligé d'une horrible infirmité dont je ne sais le nom, et dont certains pensaient que c'était un diable malfaisant. Souvent il était frappé de partout et, spectacle affreux, il se retournait et se roulait l'écume à la bouche. Ses membres, tantôt se contractaient, tantôt se rai-

(91) Id., *ibid.*, p. 11, 12.

(92) Id., *ibid.*, p. 23, 24.

(93) Id., *ibid.*, p. 26, 27.

dissaient, tantôt se pliaient et se tordaient, tantôt devenaient rigides et durs... » (94). Voici un autre cas : Une femme « ...dans un grand état de furie et l'esprit égaré, faisant des choses horribles et proférant des paroles incohérentes... eut la vision de saint François qui lui ordonna de faire le signe de croix. Comme elle répondait qu'elle ne pouvait, le saint le fit lui-même sur elle et effaça d'elle sa démente et ses imaginations démoniaques... » (95).

Les épidémies de possession, survenant surtout dans les couvents de femmes, et dont la plus célèbre fut celle de Loudun dont nous parlerons plus loin, commencèrent à se multiplier à partir du ^{xiii}^e siècle; et nous aurons l'occasion de voir par la suite le nombre incroyable de victimes qu'elles firent (96).

Une légende bien connue veut que Luther, réfugié au château de la Wartburg, en Saxe, ait un jour lancé son encrier à la tête du diable qui lui apparaissait sur la muraille. L'authenticité du fait est discutable; mais de son aveu même, le fondateur de l'Eglise Réformée fut à certains moments en butte aux tracasseries de l'esprit malin. Voici notamment ce qu'il écrit dans ses *Tischreden* (VI, n° 6816, édit. de Weimar) : « En 1521, quand j'étais dans ma Pathmos, je vivais isolé du monde dans une petite chambre... Comme je commençais à m'endormir, voilà tout à coup un tintamarre dans l'escalier comme si on y faisait dégringoler des piles de tonneaux. Je savais pourtant que tout était fermé avec des chaînes et des verrous et que personne ne pouvait monter. Cependant les tonneaux continuaient à rouler. Je me levai et j'allai dans l'escalier pour voir ce qui se passait. Tout était fermé. Alors je dis : « C'est toi ! Eh bien, vas-y donc. » Et je me recommandai au Seigneur Jésus. » Satan ne cessait de suggérer à Luther des tentations de blasphème, et principa-

(94) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 231.

(95) Oesterreich, *op. cit.*, p. 17.

(96) Id., *ibid.*, p. 233 à 238.

lement la nuit, comme il l'indique dans le passage suivant : « Quand je m'éveille la nuit, le diable ne tarde pas à venir me trouver. Il discute avec moi, et me fait naître toutes sortes de pensées étranges... Mes combats de nuit sont pour moi bien plus rudes que mes combats de jour. Le diable s'entend à me produire des arguments qui m'exaspèrent. Il m'en a produit parfois à me faire douter s'il y a, oui ou non, un Dieu. » (*Tischreden*, IV, n° 5097.)⁽⁹⁷⁾ Mais Luther ne dit pas tout, et nous devons à Frédéric Staphyle, un de ses jeunes disciples, le récit d'une scène d'exorcisme qui tourna assez mal pour lui : « L'an 1543, on amena à Luther... une jeune fille démoniaque... Il eut beau adjurer, le démon ne partait point; il traqua même avec tant de furie le nouvel exorciste que celui-ci se précipita vers la porte pour sortir. Mais ce diable de démon l'avait si bien fermée que, soit du dedans, soit du dehors, il fut impossible de l'ouvrir. Les transes de Luther n'en devinrent que plus belles, à ce point qu'il tenta, mais en vain, de s'échapper par une fenêtre malencontreusement garnie de barreaux... »⁽⁹⁸⁾ On dut finalement, pour le libérer, défoncer la porte à coups de hache.

L'illustre mystique sainte Thérèse connut de pénibles épreuves, du fait de la malice de Satan, au milieu de ses élans les plus ardents vers la Divinité. Il troublait fréquemment ses oraisons les plus dévotes : « Le démon, dit-elle, remplissait tout à coup mon esprit de choses si frivoles qu'en un autre temps je n'aurais fait qu'en rire... Pour donner une idée de ce supplice, je dirai que les démons jouaient avec ma personne comme ils auraient joué avec une balle, et sans qu'il me fût possible de m'échapper de leurs mains... »⁽⁹⁹⁾ L'ange des ténèbres mettait aussi tout en œuvre pour entraver son ascension mystique, ce qu'elle expliquait en disant que « le Démon fait de croissants efforts

(97) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 138 à 161.

(98) Cf. Ribet, *Mystique divine et diabolique*, t. III, p. 262.

(99) *Vie de Sainte-Thérèse par elle-même*, Lecoffre, Paris.

pour arrêter l'âme dans sa montée et la faire redescendre aux médiocrités de son point de départ » (100). Mais non content de tourmenter ainsi, indirectement pourrait-on dire, la grande sainte, Satan tenta de la troubler par des visions effrayantes. Il lui apparut, un jour, dans un oratoire. « Pendant qu'il me parlait, je remarquais particulièrement sa bouche : elle était horrible. De son corps sortait une grande flamme, claire et sans mélange d'ombre. Il me dit, d'une voix effrayante, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me ressaisir... » Il la tourmentait aussi corporellement : « Je crus, une nuit, que ces maudits esprits allaient m'étouffer... » Une autre fois encore, il lui apparut « ... je disais quelques oraisons fort dévotes... lorsque le démon se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever. » Mais elle réussit toujours à le mettre en fuite avec de l'eau bénite (101).

Tout le monde connaît, au moins par ouï-dire, le cas célèbre de possession du couvent des Ursulines de Loudun, où treize religieuses furent, en outre de la supérieure Jeanne de Belcier — en religion Jeanne des Anges —, victimes de démons d'une espèce particulièrement dangereuse. Ils avaient été envoyés à ces malheureuses nonnes par un mauvais prêtre de la ville, fort bel homme au demeurant, du nom d'Urbain Grandier (102). Celui-ci, qui paraissait faire peu de cas de certain vœu imposé aux ecclésiastiques, refusa cependant d'assumer la charge de confesseur du couvent que lui proposait la supérieure. Dès lors, la bonne mère commença à sentir des démons s'agiter en elle. « J'avais sept démons dans le corps, dont le chef était Asmodée... », dit-elle. « Isacaaron, qui était celui qui opérait le plus en moi,... me persuada que j'étais grosse d'enfant, en sorte que je le croyais fermement, et j'en avais tous les signes qu'on en peut

(100) Cf. R. Bastide, *Les problèmes de la vie mystique*, Colin. édit. Paris, 1931.

(101) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 161, 162.

(102) Cf. chanoine Ribet, *op. cit.*, p. 225, 226.

avoir. » (103). Sa pensée, par l'effet des démons, ne pouvait se détacher du mauvais prêtre qui était la cause de son triste état : « Ils me donnaient des désirs de le voir et de lui parler... Il est vrai que j'ai été infidèle à combattre les pensées et les mouvements impurs que je ressentais... » (104). Elle en fut même conduite involontairement au sacrilège : « Comme je me présentais à la communion, le diable s'empara de ma tête et après que j'eus reçu la sainte hostie et que je l'eus à demi humectée, le diable la jeta au visage du prêtre » (105). L'infortunée Jeanne des Anges eut encore à souffrir, de la part de ses tyranniques possesseurs, de sévices qui la meurtrirent douloureusement.

Mais les démons ne se contentèrent pas de tourmenter la supérieure du couvent et beaucoup de ses nonnes; ils s'attaquèrent aussi, avec une incroyable furie, aux exorcistes. Le premier en date fut le P. Lactance. Il avait réussi à expulser trois diables, sur les sept qui possédaient Jeanne des Anges; mais ils se vengèrent en faisant irruption en lui et en l'accablant de tourments. Calmeil, dans son « *Histoire des diables de Loudun* », a décrit le martyre de l'infortuné capucin « ...perdant tantôt la vue, tantôt la mémoire, et tantôt la connaissance; souffrant des maux de cœur, des infestations en l'esprit, et diverses autres incommodités... Plus tard il alla encore plus mal; il fut presque toujours furieux et enragé pendant sa maladie, jusqu'à ce qu'enfin il mourut. » (106). Le P. Surin, jésuite, succéda au P. Lactance. Il réussit à mettre en fuite, successivement, les démons Léviathan, Balaam et Isacaaron. Comme il allait terminer l'expulsion du dernier des indésirables, Béhémoth, il fut soudain envahi à son tour (107). Il a laissé le récit de ses souffrances dans une lettre célèbre, où on peut lire notamment :

(103) Cf. J. Turmel, *op. cit.* p. 162 à 165.

(104) Cf. OEsterreich, *Les possédés*, p. 112.

(105) *Id. ibid.*, p. 68, 69.

(106) Cf. OEsterreich, *op. cit.*, p. 122. Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 241.

(107) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 242.

« Je suis entré en combat avec quatre démons des plus puissants et malicieux de l'enfer... Tant y a que depuis trois mois et demi, je ne suis jamais sans avoir un diable auprès de moi en exercice... Ce n'est pas un seul démon qui me travaille, ils sont ordinairement deux : l'un est Léviathan, opposé au Saint-Esprit... » ⁽¹⁰⁸⁾. Cet état dura vingt ans. Un jour, le diable jeta le pauvre Père par la fenêtre et lui fit casser une jambe ⁽¹⁰⁹⁾.

L'exorciste qui remplaça le P. Surin fut le P. Tranquille; mais lui-même ne tarda pas à être possédé. Ses adversaires infernaux « ...le renversaient par terre, criaient et juraient par sa bouche; ils lui faisaient tirer la langue en sifflant comme un serpent; ils lui bandaient la tête, resserraient le cœur et lui faisaient endurer mille autres maux... » ⁽¹¹⁰⁾. Finalement ils le mirent à mort, à l'âge de 43 ans. Mais, de dépit de ne plus pouvoir le tourmenter, ces démons vraiment acharnés se précipitèrent sur un autre pauvre religieux qui était présent, le P. Lucas; lequel entra tout aussitôt en convulsions effrayantes ⁽¹¹¹⁾.

Il va sans dire que l'auteur responsable de tous ces désordres, le prêtre Urbain Grandier, avait été jugé, condamné à mort, et brûlé.

Au XVIII^e siècle, le grand saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise, fut particulièrement soumis aux entreprises du Diable, auxquelles il résista toujours héroïquement. « Aux scrupules qui lui rendaient la vie insupportable vinrent bientôt se joindre, pour l'accabler, les tentations les plus effroyables contre toutes les vertus... Dès lors l'esprit mauvais ne cessa de l'obséder... » ⁽¹¹²⁾. Les tentations contre la pureté qu'il eut à subir furent particulièrement odieuses : « Impuissant à exciter l'orgueil, ... l'esprit impur entreprit

(108) Cf. Œsterreich, *op. cit.*, p. 70 à 74, et Turmel, *op. cit.*, p. 169 à 172.

(109) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 171.

(110) Cf. Œsterreich, *op. cit.*, p. 152.

(111) Id., *ibid.*, p. 121, 122.

(112) R. P. Berthe, *Saint Alphonse de Liguori*, t. II, chap. xiv, Paris, cité in F.-V. Raymond, *Guide des nerveux et scrupuleux*, Paris, 1911, p. 134, 135.

d'éveiller dans sa victime la concupiscence charnelle et de perdre par l'impureté cet ange d'innocence... « J'ai quatre-vingt-huit ans, disait-il un jour au P. Criscuoli, et je sens en moi tout le feu de la jeunesse... » Quelquefois l'enfer employait la violence pour arriver à ses fins... Il me dit [raconte Mazzini] qu'il avait été en proie à d'affreuses surexcitations, que même une force invisible lui saisissait physiquement le bras pour le forcer à commettre le péché... ce qui était complètement incompréhensible dans un vieillard presque nonagénaire, accablé d'infirmités, épuisé par la maladie, n'ayant plus la force de se tenir debout, ni de se mouvoir pour aller de son fauteuil à son lit... Il me répondit qu'il avait usé de toute son énergie pour dégager son bras de l'étreinte invisible, et qu'intérieurement et extérieurement il avait résisté à l'ennemi sans consentir à la moindre pensée contraire à la pureté, ne cessant de pousser vers Dieu des cris de douleur... » (113).

Nous citerons enfin, comme dernière et illustre victime du Démon, le saint curé d'Ars, Vianney, qui, au siècle dernier, fut en butte à toutes sortes de tracasseries infernales. Son diable tortionnaire se nommait le « Grappin ». Il remplissait de vacarme les nuits du pauvre curé, détériorait son mobilier, et le vexait parfois corporellement, allant jusqu'à le jeter à bas de son lit. « C'est au cours de ses accès de rage qu'il jeta sa victime sur les planches et que, pour l'affliger, il brisa un bénitier qui lui était cher, et barbouilla d'immondices un tableau du presbytère où se voyait une Sainte-Vierge. » (114).

Nous avons pris jusqu'ici connaissance d'un certain nombre de méfaits dont s'est rendu coupable, au cours des siècles, l'Ange de Malice. Mais il n'agit pas toujours personnellement, et délègue parfois ses pouvoirs à des suppôts, dont les vices et la perversité sont pour lui de sûrs garants

(113) Id., *ibid.*, cité in Fr. V. Raymond, *op. cit.*, p. 287 à 290.

(114) Germain, *Le bienheureux Vianney*, p. 88.

de sa confiance maudite : ces abjectes créatures sont les sorciers et les magiciens. Ainsi une partie du mal qui s'accomplit sur la terre a-t-elle ces derniers pour auteurs; en quoi ils secondent bien leur infernal Maître, et obtiennent de lui maintes infâmes récompenses. Il va sans dire que leurs victimes n'ont pas toujours supporté passivement cet état de choses, et ont souvent fait expier sévèrement leurs maléfices à ces vicaires de Satan.

Un des premiers dans le monde chrétien fut le célèbre Simon le Magicien, l'ennemi acharné des apôtres saint Pierre et saint Paul. Il essaya souvent, par ses prestiges, de les mettre en fâcheuse posture et de ruiner leur popularité, mais il fut toujours confondu.

Une fois que Simon se trouvait dans le voisinage de saint Pierre, passa le corps d'un enfant que l'on portait en terre. Le prince des apôtres, faisant arrêter le convoi, proposa à la foule de suivre la doctrine de celui des deux qui rendrait la vie à l'enfant. Simon accepta, mais demanda qu'au cas où il réussirait, saint Pierre fût mis à mort. « Il commença donc ses invocations infernales, et bientôt on vit l'enfant s'agiter, comme s'il eût retrouvé la vie... » Le peuple allait exécuter l'apôtre, quand celui-ci s'écria : « Si l'enfant vit, qu'il parle, qu'il marche, qu'il mange et s'en retourne chez lui; que s'il ne peut le faire, sachez que vous êtes dupes des tromperies de Simon. » Ce dernier, embarrassé, cherche à fuir; mais son adversaire, invoquant le nom de Jésus-Christ, redonne la vie au cadavre, et obtient de la foule qu'elle épargne Simon. » (115).

Le magicien ne s'en tira pas toujours à si bon compte : une autre fois, en présence de Néron, il s'éleva dans les airs, soutenu par deux démons. « Tandis qu'il planait dans l'espace aux acclamations de la foule et du Tyran, la prière des saints apôtres Pierre et Paul met en fuite les esprits qui

(115) Cf. Ribet, *Mystique divine et diabolique*, t. III, p. 118, 119.

le portent. Abandonné à lui-même, il est précipité à terre et, dans sa chute, se casse les deux jambes. » (116). Enfin, une troisième fois, ce fut pire : Simon avait proposé qu'on l'enterrât, se faisant fort de ressusciter, de même que le Christ, le troisième jour. « Mais la prière du prince des apôtres déjoua une ruse qui tendait à infirmer le miracle fondamental de la foi chrétienne. Sur sa parole, les disciples du magicien creusèrent une fosse et l'y ensevelirent. Trois jours après ils rouvrirent le tombeau; mais leur maître ne se releva pas... » (117).

Saint Paul eut aussi affaire à un autre magicien, Bar-Jésus, dans l'île de Salamine; et il lui prouva la supériorité de son Dieu en le frappant temporairement de cécité (118). Tertullien n'ignore point les prestiges de ces êtres dévoués aux esprits mauvais (cf. *Apologétique*, 22-23); Origène dénonce le commerce des mages avec les démons (Contre Celse, 1, 60); et saint Augustin dit, dans la *Cité de Dieu* (21, 6, 1) : « Ajoutons les miracles magiques des hommes agissant par la puissance des démons, et les miracles magiques des démons agissant par eux-mêmes : miracles que nous ne pourrions nier sans contredire les saintes Ecritures... » Saint Césaire d'Arles interdit à ses fidèles d'interroger les sorciers pour connaître l'avenir (sermon, 278, 3, de l'appendice des *Sermons de saint Augustin*) (119).

Le Concile d'Ancyre, de 314, porta contre les sorciers et ceux qui leur accordent leur crédit, la peine légère de cinq ans de pénitence (Canon 24) (120). En 466, le concile d'Irlande jetait l'anathème sur ceux qui se croyaient sorciers, et leur interdisait l'accès de l'Eglise jusqu'à ce qu'ils fissent pénitence (Canon 16) (121). Le concile d'Agde, de 506, excommuniait les clercs et laïcs convaincus d'avoir pratiqué la divi-

(116) J. Ribet, *op. cit.*, p. 142. Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 356.

(117) Id., *ibid.*, p. 114.

(118) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 180, 181.

(119) Id., *ibid.*, p. 182 à 185.

(120) Cf. Garçon et Vinchon, *Le diable*, p. 26, et Turmel, *op. cit.*, p. 250.

(121) Garçon et Vinchon, *op. et loc. cit.*

nation par « les sorts des saints » (Canon 42) ⁽¹²²⁾. Bien d'autres conciles encore s'occupèrent de la question, et portèrent des peines analogues ⁽¹²³⁾. Un canon est particulièrement important : c'est le fameux canon « *Episcopi* », d'un concile inconnu, mais qui est en tout cas antérieur à 872 ⁽¹²⁴⁾. Ce texte important, tout en enjoignant aux évêques de poursuivre les sortilèges et la magie, leur fait néanmoins observer que « ... certaines femmes perverses et attachées à Satan, séduites par les prestiges et les fantasmagories des démons, croient et professent qu'elles chevauchent la nuit avec Diane, déesse des païens, et Hérodiade, en compagnie d'une multitude innombrable de femmes, parcourant d'immenses espaces, obéissant aux ordres de Diane comme à ceux d'une maîtresse qui les convoque pendant certaines nuits... Ces prestiges sont produits par l'esprit mauvais qui séduit les imaginations par de vaines images... Et l'âme qui s'est abandonnée à lui s' imagine accomplir dans son corps les choses qui se passent uniquement en elle... » Le canon conclut que ceux qui croient ces choses « ... n'appartiennent plus à Dieu, mais à celui en qui ils croient, c'est-à-dire au Diable. » ⁽¹²⁵⁾.

Pénétré d'un esprit analogue, Burchard, évêque de Worms, posait en l'an 1000 la question suivante : « As-tu cru qu'il y a quelque femelle qui, pareille à celle que la folie du vulgaire appelle Holda, chevauche la nuit sur certaines bêtes, en compagnie de démons transformés en femmes ? C'est ce qu'affirment certaines créatures trompées par le diable. » ⁽¹²⁶⁾. En 1280, un autre évêque déclarait : « Qu'aucune femme ne prétende chevaucher la nuit avec Diane, déesse des païens, ni avec Hérodiade, aussi appelée Bensozia. » ⁽¹²⁷⁾. Le synode de Trèves, en 1340, tint le même langage ⁽¹²⁸⁾.

(122) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 250.

(123) Id., *ibid.*

(124) Cf. Garçon et Vinchon, *op. cit.*, p. 25.

(125) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 188, 189, et Garçon et Vinchon, *loc. cit.*

(126) Cf. S. Reinach, *Orpheus*, p. 185, § 5.

(127) Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 186.

(128) Cf. Garçon et Vinchon, *op. cit.*, p. 27, et Turmel, p. 191 et 253.

Ceci montre qu'il y eut, à un moment donné, dans l'Eglise, un très fort courant d'opinion en faveur du scepticisme le plus complet à l'égard des racontars et de la prétendue puissance de celles qui se disaient sorcières, sans qu'il fût naturellement question de nier que c'était du Diable qu'elles tenaient ces absurdes imaginations. Une certaine indulgence dans le châtement d'une faute chimérique était la conséquence logique de cette manière de penser. Mais cette conception ne devait pas être de longue durée, et elle ne tarda pas à céder la place à la vieille tradition qui, prenant ses racines dans les croyances populaires, accordait la foi la plus entière à la détestable puissance de celles qui s'intitulaient elles-mêmes les servantes de Satan, et les traitait en conséquence.

Le pape Grégoire IX, par la constitution de 1231, livra les hérétiques au bras séculier, et introduisit dans le droit canon le supplice du feu. Il confia en outre la recherche des hérétiques aux dominicains et aux franciscains, ce qui constitua l'Inquisition ⁽¹²⁹⁾. En 1257 Alexandre IV, par la bulle « *Quod super nonnullis* », autorisa le Saint-Office à poursuivre les sorciers, à la condition qu'ils fussent reconnus hérétiques ⁽¹³⁰⁾. Le pape Jean XXII, en 1326, se plaignit dans la bulle *Super illius specula* des méfaits des sorciers. Il y disait notamment qu'un grand nombre de chrétiens « ... contractent alliance avec la mort, et font un pacte avec l'enfer. Ils immolent aux démons et les adorent, ils fabriquent ou font fabriquer des images, des bagues, des miroirs, des flacons ou tout autre objet pour y fixer, par une vertu magique, les démons; ils leur demandent des réponses et ils en obtiennent; et en vue de satisfaire leurs désirs pervers, ils implorent leur secours, offrant en retour de ces honteux services une honteuse servitude... » ⁽¹³¹⁾. En même temps, pour combattre un péril aussi

(129) Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 255 et 256.

(130) Id., *ibid.*, p. 255, et Garçon et Vinchon, *op. cit.*, p. 27, 28.

(131) Ribet, *op. cit.*, p. 282; cf. Turmel, p. 256, et Garçon et Vinchon, p. 28, 29.

urgent, il chargea les inquisiteurs de rechercher les sorciers, considérés comme hérétiques ⁽¹³²⁾.

Mais l'acte capital de la lutte de la Papauté contre la sorcellerie fut la bulle *Summis desiderantes*, publiée par Innocent VIII le 3 décembre 1484. Ce pontife y constatait avec douleur le développement insensé, dans la haute Allemagne et dans d'autres diocèses, du commerce coupable avec les démons. Par leurs charmes et sortilèges, disait ce texte, des chrétiens renégats « ... font périr les nouveau-nés, les petits des animaux, les produits de la terre, les grappes des vignes et les fruits des arbres; bien plus, hommes et femmes, troupeaux et bêtes de toute espèce, vignobles, vergers, prairies, pâturages, champs et guérets couverts de moissons, récoltes de toutes sortes, rien n'échappe à leurs maléfices destructeurs. Ils empêchent entre époux la légitime procréation des enfants. Ils n'ont pas horreur, poussés par l'ennemi du genre humain, de renier par des formules impies la foi qu'ils reçurent au saint baptême, de commettre enfin une foule d'autres crimes et forfaits inouïs... » ⁽¹³³⁾. Cet affreux état de choses avait été révélé à Innocent VIII par les dominicains Institor et Sprenger, aussi les chargea-t-il tout spécialement de réprimer la sorcellerie dans les contrées infestées de la Bavière et d'alentour. Ces Inquisiteurs zélés firent mieux encore : ils voulurent mettre leur expérience à la portée de tous en publiant le célèbre *Malleus maleficarum* (*Marteau des sorcières*) où ils indiquaient en détail les signes qui trahissaient les sorcières, ainsi que la manière d'obtenir leurs aveux ⁽¹³⁴⁾. Le résultat fut à la hauteur de leur attente, car, nous dit M. Salomon Reinach, « tout le xvi^e siècle et tout le xvii^e siècle sont remplis d'exécutions de sorcières; on évalue à cent mille le nombre des Allemandes jetées au feu » ⁽¹³⁵⁾.

(132) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 257.

(133) J. Ribet, *op. cit.*, p. 282, 283; Cf. Turmel, p. 257, 258; S. Reinach, *Orpheus*, p. 444, 445, et Garçon et Vinchon, *Le Diable*, p. 29.

(134) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 258, 259; Garçon et Vinchon, *op. cit.*, p. 38, et S. Reinach, *op. cit.*, p. 445.

(135) S. Reinach, *loc. cit.*

Nous allons donner maintenant un rapide aperçu de quelques cas célèbres de sorcellerie ayant nécessité l'intervention de l'Eglise et, secondairement, du bras séculier.

En 1609, vingt-sept paroisses du pays de Labour, dans les provinces basques, furent le théâtre d'une activité particulière de Satan et de ses zélateurs. Henri IV chargea Pierre de Lancre et le président d'Espaignet, magistrats du Parlement de Bordeaux, d'aller enquêter sur place afin de rechercher et de confondre les personnes adonnées à la sorcellerie. De cette mission, le conseiller de Lancre a rapporté un livre célèbre en la matière, le « Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons » (1612) ⁽¹³⁶⁾. Les méfaits de ces sorciers et de leurs maîtres infernaux étaient vraiment insupportables, puisque, lit-on dans cet ouvrage très documenté : « Ils ont trouvé le moyen de ravir les femmes d'entre les bras de leurs époux, ... ils ont commis l'adultère et joui d'elles en présence de leurs maris, lesquels, comme statues et spectateurs immobiles et déshonorés, voyaient ravir leur honneur sans pouvoir y mettre ordre : la femme, muette, ensevelie dans un silence forcé, et le mari, sans aide lui-même, contraint de souffrir sa honte à yeux ouverts et à bras croisés. » (P. 43) ⁽¹³⁷⁾. Les pratiques de ces suppôts de l'enfer étaient honteuses et révélatrices : c'était, toujours suivant de Lancre, « Danser indécemment, festoyer périodiquement, s'accoupler diaboliquement, blasphémer scandaleusement, se venger insidieusement, courir après tous les désirs horribles, sales et dénaturés brutalement, tenir les crapauds et vipères, les lézards et toutes sortes de poisons précieusement, aimer un bouc puant ardemment, le caresser amoureusement » ⁽¹³⁸⁾. Tous ces misérables allaient souvent au Sabbat, et y rencontraient le Diable en personne, dont les descriptions variaient quelque peu : « Les uns disent qu'il est comme un

(136) Cf. Ribet, *op. cit.*, p. 394, Turmel, *op. cit.*, p. 261; Garçon et Vinchon, *op. cit.*, p. 51.

(137) Cf. Turmel, *loc. cit.*

(138) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 262.

grand tronc d'arbre obscur, sans bras et sans pieds, assis dans une chaire ayant quelque forme de visage d'homme grand et affreux. D'autres, qu'il est comme un grand bouc, ayant deux cornes devant et deux en derrière... Mais le commun est qu'il a seulement trois cornes et qu'il a quelque espèce de lumière en celle du milieu... Il a au-devant son membre tiré et pendant... et une grande queue au derrière, et une forme de visage au-dessous, duquel visage il ne profère aucune parole, ainsi le sert pour le donner à baiser à ceux qui bon lui semble... D'autres disent qu'il est en forme d'un grand homme vêtu ténébreusement... » (139). La copulation des femmes avec le Diable était fréquente au Sabbat, et assez tumultueuse. « Sa caresse causait une brûlure douloureuse, et sa brutalité était redoutable. » (140). Il recherchait de préférence les femmes mariées, car ainsi se commettait un adultère. Diverses jeunes sorcières du pays de Labour, âgées de treize à dix-neuf ans, ont donné sur le membre du Diable des renseignements effarants (141).

Le résultat de cette enquête dans la région de Bayonne fut la crémation de quatre-vingts sorciers et sorcières, parmi lesquels plusieurs prêtres, et en premier le vieux curé d'Ascaïn. Beaucoup de suspects qui avaient passé la frontière subirent le même sort de l'Inquisition espagnole (142).

Presque en même temps que l'enquête du pays de Labour avait lieu, à Aix-en-Provence, le procès d'un autre prêtre sorcier, Louis Gaufridi. Il avait provoqué la possession de deux religieuses, l'une par une légion de démons, l'autre par trois démons dont un avait nom « Verrine ». Ce fut celui-ci qui dénonça Gaufridi. Les deux Ursulines racontèrent toutes ses turpitudes devant le dominicain Michaëlis chargé de l'enquête. L'une d'elles, nommée Louise, déclara : « Il feint de s'abstenir de la chair, et toutefois il se sôûle de la chair des

(139) Cf. Garçon et Vinchon, *Le Diable*, p. 31.

(140) Id., *ibid.*, p. 109.

(141) Id., *ibid.*, p. 109, 110.

(142) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 263, 264.

petits enfants... Les petits enfants qu'il a mangés, les autres qu'il a suffoqués et puis après déterrés, crient tous vengeance devant Dieu... » Et l'autre, nommée Madeleine, expliqua ainsi l'absence d'appétit du prêtre inculpé : « Il s'en soucie bien de votre merluche et de vos œufs ! Il mange de bonne chair de petits enfants; qu'on lui apporte invisiblement de la synagogue. » Elle l'accusait en outre de l'avoir violée dans une caverne, « en présence des adorateurs de Belzébub » (143). Jeté en prison et sévèrement isolé, Louis Gaufridi finit par reconnaître qu'il avait fait un pacte avec Satan, moyennant quoi le Démon lui avait annoncé : « Par la vertu de ton souffle, tu enflammeras en ton amour toutes les filles et femmes que tu auras envie d'avoir, pourvu que ce souffle leur arrive aux narines. » Et dans ses *Confessions*, le malheureux prêtre avoua : « Plus de mille personnes ont été empoisonnées par l'attrait irrésistible de mon souffle qui les rendait passionnées... Madeleine a été prise comme moi d'un amour insensé et s'est abandonnée à moi, soit au sabbat, soit hors du sabbat... J'ai été marqué au sabbat de mon consentement, et j'ai fait marquer Madeleine à la tête, au cœur, au ventre, aux cuisses, aux jambes, aux pieds... ». Il fut brûlé le 30 avril 1611, et ses cendres furent dispersées (144).

Nous avons déjà eu l'occasion de parler du prêtre scélérat Urbain Grandier qui ensorcela, de la façon que l'on sait, les Ursulines de Loudun, à commencer par leur supérieure Jeanne de Belcier. Ce misérable avait été, lui aussi, dénoncé par un démon (145). La supérieure déclara qu'il portait sur le corps cinq marques diaboliques d'anesthésie. Un chirurgien, commis pour le vérifier, n'en découvrit que deux après l'avoir lardé de coups d'aiguilles, mais l'expérience fut considérée comme concluante. Confronté avec ses victimes, celles-ci se livrèrent à des contorsions effrayantes et voulurent l'étrangler. Enfin diverses femmes dirent avoir éprouvé de

(143) Id., *ibid.*, p. 186 et 264, 265.

(144) Cf. Garçon et Vinchon, *op. cit.*, p. 58, 59, et Turmel, *op. cit.*, p. 265, 266.

(145) Cf. Turmel, *op. cit.*, p. 241.

coupables désirs à la suite d'un simple regard de cet homme, et l'une d'elles reconnut qu'ayant eu des relations coupables avec lui, il avait voulu l'emmener au sabbat⁽¹⁴⁶⁾. Tant de preuves suffirent à accabler le mauvais prêtre, malgré ses dénégations, et il fut condamné au supplice du feu. Préalablement torturé, pour obtenir ses aveux, il fut brûlé vif le 18 août 1634⁽¹⁴⁷⁾.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les maléfices dont se rendent coupables les sorciers, ainsi que sur le pouvoir qui leur est dévolu; sur les incantations et les pactes par lesquels ils obtiennent l'assistance du Démon, comme sur les récompenses et les voluptés infâmes qu'ils en retirent, au premier rang desquelles est l'orgie du Sabbat. Les limites nécessairement restreintes de cet ouvrage ne nous en permettent pas l'étude; mais nous renvoyons le lecteur qui désirerait de plus amples informations à l'œuvre merveilleusement documentée de M. le chanoine Ribet, la *Mystique Divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines*⁽¹⁴⁸⁾, et accessoirement à l'excellent livre de MM. Garçon et Vinchon, *Le Diable*⁽¹⁴⁹⁾.

*
* *

Nous allons maintenant, pour terminer, donner un aperçu du sentiment et de la doctrine de l'Eglise catholique sur les manifestations démoniaques, et principalement la Possession, ainsi que sur l'exorcisme des démons.

*Réalité des faits de possession
et des manifestations diaboliques.*

« On observe chez un certain nombre de représentants de la science médicale moderne, une tendance à supprimer le

(146) Id., *ibid.*, p. 267, 268.

(147) Id., *ibid.*, p. 269 à 272.

(148) Poussielgue, édit., Paris, 1902, t. III, chap. XII à XXII, p. 274 à 480.

(149) Gallimard, édit., Paris, 1926, chap. V à VIII, p. 54 à 112.

suraturel comme le préternaturel, parfois même tout ce qui n'est pas matière... Cette tendance n'est du reste pas nouvelle, pour ce qui regarde du moins l'exclusion d'un agent préternaturel, du démon... Les théologiens ont été unanimes à réprouver pareille opinion. Ils en ont signalé une première cause dans les idées préconçues, en particulier dans le préjugé anti-catholique... Ils ont ensuite condamné l'assertion trop absolue de ces médecins et philosophes, comme contraire à la vérité révélée, aussi bien qu'à la vérité purement historique... Et certes, l'Eglise a été toujours la première à condamner la supercherie; elle a horreur de la superstition, et l'histoire atteste qu'elle a été en tout temps l'ennemie de l'ignorance. Aussi n'est-ce pas sa bonne foi que les hommes sérieux suspectent; mais certains savants semblent l'accuser d'une tendance à la crédulité, et d'une certaine condescendance ou plutôt d'un entraînement naturel aux idées fausses du temps. Rien n'est plus éloigné de la vérité, notamment en cette matière de la possession diabolique... Le Rituel romain lui-même, au titre des exorcismes, commence par avertir l'exorciste de ne pas croire facilement à la possession... Ensuite, il énumère plusieurs signes... D'après ces données, les théologiens, eux aussi, distinguent parmi les signes de la possession, des signes certains, des signes douteux, des signes probables... Cette possession est essentiellement distincte des phénomènes morbides de l'hystérie ou d'une simple maladie quelconque; et ... la possession, au sens de l'Eglise, est tout aussi réelle que les accidents nerveux que certains médecins modernes voudraient lui substituer. » (Mgr Waffelaert, in *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, F. XIX, art. « Possession diabolique », col. 53 à 57.)

« Il est vrai que plusieurs des symptômes signalés chez les démoniaques de l'Evangile se rencontrent chez certains malades. Ceci prouve seulement, ou que le démon a la puissance de produire dans les corps des maladies connues, comme il l'a fait pour Job, ou qu'il peut profiter, soit d'une

maladie préexistante, soit d'une prédisposition morbide qu'il développe, pour s'introduire dans un corps. Les Apôtres constataient chez les démoniaques des effets qu'on ne peut classer parmi ceux que produit une simple maladie. Il n'y a pas de maladie qui, lors de sa disparition, jette violemment à terre le malheureux qu'elle abandonne (Luc); ou le laisse pour mort sur le sol (Marc); qui puisse passer du corps d'un homme dans le corps des animaux... L'autorité de N. S. et celle des écrivains sacrés, celle de saint Luc en particulier, qui était médecin, ... garantissent absolument l'authenticité et l'interprétation [des possessions démoniaques]. » (Abbé F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. « Démoniaques », II.)

« Non seulement les démons peuvent agir sur le moral de l'homme; ils peuvent encore agir sur le corps d'une manière plus ou moins sensible. L'Écriture en fait foi (§ 88).

» Nous ferons remarquer que les possessions du démon sont très rares, et qu'elles n'ont jamais lieu sans une concession particulière de Dieu, qui les permet pour éprouver les siens, ou pour punir l'orgueil du pécheur, ou pour manifester sa puissance... (II, § 89). Quoique les démons aillent plus loin que nous dans leurs conjectures sur les choses futures, ils ne peuvent rendre des oracles qui soient de vraies prophéties... (I, § 535). » (Mgr Gousset, *Théologie dogmatique*, t. II, §§ 88 et 89, p. 60 et 61, et t. I, § 535, p. 306.)

« Il est certain *a priori* qu'il peut y avoir des pactes et des commerces entre les hommes et les démons... Il est encore certain que bien des hommes ont cherché à établir un commerce avec le démon, et même ont cru avoir réussi à l'établir; c'est ce dernier fait qui justifie, dans la plupart des cas, les juges laïques ou ecclésiastiques qui ont condamné des sorciers ou de prétendus sorciers... Quelquefois on se bornait à brûler les livres...; lorsqu'on en arriva à brûler leurs possesseurs, ils l'avaient souvent mérité, parce qu'ils avaient voulu faire tout ce dont on les accusait... De nos jours, tout chrétien doit être bien convaincu de l'action du

démon dans le monde et sur les hommes... mais, dans les cas particuliers, un fait ne doit être proclamé diabolique que s'il dépasse le pouvoir de tous les agents naturels, connus et inconnus, et si sa nature ou sa fin ne permet pas de l'attribuer à Dieu ou à ses anges. Dans les milieux matérialistes, le démon ne doit pas montrer son action. Il lui suffit en effet d'avoir amené des créatures intelligentes, faites à l'image de Dieu, à proclamer elles-mêmes leur déchéance, à ne vouloir plus être qu'une collection d'animaux savants, et à s'obstiner de choisir pour ancêtre un singe ridicule, borné et libidineux. Abstraction faite de ce prodige continu, l'action du démon ne doit pas pouvoir être constatée, sinon il contribuerait à amener ces égarés à reconnaître l'existence d'un monde des esprits. » (Abbé F. Nau, in *Dictionnaire apologétique*, F. III, art. « Démons », *Théologie*, II, 6.)

« A Louviers, on voit tout un couvent de religieuses livré à l'action de Satan par les charmes d'un mauvais prêtre, Mathurin Picard, qui a soin de transmettre sa succession à un autre prêtre, Thomas Boullé, digne émule de sa perversité. A Loudun, c'est encore un prêtre non moins scélérat, Grandier, qui jette un semblable sort sur quatorze religieuses ursulines, jusque-là pures et irréprochables... Il semble résulter de certains faits que la possession elle-même se propage sous cette forme de l'épidémie. On cite plusieurs cas de ce genre, entre autres deux récents et fort remarquables... Les faits ne sont point et ne peuvent être révoqués en doute; mais les médecins rationalistes appelés à les constater n'ont voulu y voir qu'un cas pathologique, et, à l'aide de formules grecques... ils en ont accru la longue catégorie des infirmités humaines auxquelles ils ne connaissent point de remèdes. C'était assez pour arriver à leurs fins : le surnaturel était éludé. » (Chanoine Ribet, *Mystique divine et diabolique*, t. III, p. 225 à 228).

*Obsession et possession diaboliques;
leurs signes et leurs effets.*

« Il y a obsession lorsque le démon tourmente l'homme au dehors d'une manière sensible qui accuse sa présence et son action... C'est une contrainte extrinsèque qui, tout en laissant à l'âme la conscience de son action vitale et motrice sur les organes, s'impose néanmoins avec une telle violence que l'on sent en soi deux êtres et deux principes aux prises l'un contre l'autre...

» L'obsession est extérieure ou interne, selon que le tentateur provoque des impressions intimes, ou qu'il manifeste par quelque signe sa présence au dehors. L'obsession externe va rarement sans l'obsession physiologique.

» Les obsédés sont seuls à voir, à entendre, à sentir, lorsque autour d'eux rien ne frappe les sens des spectateurs. » (Chanoine Ribet, *op. cit.*, p. 179, 180 et 187.)

« La possession est l'envahissement par le démon du corps d'un homme vivant, dont il meut les organes en son nom et à son gré, comme si ce corps était devenu le sien.

» Le démon peut aussi envahir et occuper *ab intrinseco* des animaux vivants, des arbres, des plantes, et même des objets inanimés, tels que les statues, les meubles, les maisons...

» Plusieurs démons peuvent posséder à la fois une même personne... On cite certains noms comme représentant des vices déterminés, par exemple Lucifer pour l'orgueil, Mammon pour l'avarice, Asmodée pour la luxure, et d'autres encore... L'influence exercée par le démon sur les organes n'est pas de même nature que celle qui relie le corps à l'âme. » (Chanoine Ribet, *op. cit.*, p. 191, 192, 193, 203, 206, 207.)

« Pour qu'il y ait possession, deux choses sont requises : la première, que le démon soit vraiment présent dans le corps du possédé et l'occupe; la seconde, qu'il exerce un empire sur ce corps et, par son intermédiaire, aussi sur

l'âme... Le démon... ne prend pas la place de l'âme; il reste un agent moteur externe par rapport... à l'âme, quoique intimement présent et moteur *quasi ab intra* par rapport au corps...

» Le troisième [degré de motion] est purement *ab extra*; il existe lorsque le démon, sans occuper le corps, poursuit l'homme de tentations, de suggestions, hallucinations et illusions, etc., dans ses facultés internes ou dans ses sens externes, et de violences, de maux physiques, dans son corps. Ce dernier degré s'appelle... du nom d'Obsession. » (Mgr Waffelaert, *loc. cit.*, col. 56.)

« Pour résumer les caractères authentiques de l'obsession, l'intervention diabolique est suffisamment accusée lorsqu'elle se révèle par des signes visibles à tous, par des sévices extérieurs qui ne sauraient provenir d'aucune cause naturelle...

» Les yeux sont fascinés par des apparitions éblouissantes, agréables, voluptueuses, menaçantes, horribles... L'ouïe subit tous les charmes de la parole et de l'harmonie, toutes les horreurs de l'obscénité et du blasphème, toutes les clameurs et toutes les dissonances. Le démon fatigue par les chansons les plus infâmes, la bienheureuse Marguerite de Cortone, et la presse de les répéter... L'odorat perçoit tour à tour les odeurs les plus suaves et l'infection la plus intolérable. Le goût peut être agréablement affecté par des mets succulents, ou même par ceux qui sont les plus dégoûtants en soi, et que le démon fait trouver exquis; par des liqueurs délicieuses puisées au dehors ou qui naissent dans la bouche même. Plus souvent encore, il ressent la plus révoltante amertume... Il n'est pas rare non plus que le démon mêle à ce que l'on mange des choses rebutantes et dont la déglutition est impossible ou très périlleuse, des épingles, par exemple, des aiguilles, des fragments de verre, des immondices de toutes sortes. Le toucher... est affecté par Satan de différentes manières, par des sensations voluptueuses ou des douleurs plus ou moins vives, souvent même par des coups,

des déchirements dont les traces persévèrent... Assez fréquemment, le démon s'avise d'empêcher l'usage de la parole... La tête, les bras, les jambes, toutes les parties du corps... peuvent subir cette action despotique... » (Chanoine Ribet, *op. cit.*, p. 188 et 181 à 184.)

« Quels sont donc les signes auxquels on reconnaît la vraie possession?... Les signes énumérés par le Rituel sont : « parler une langue inconnue en faisant usage de plusieurs » mots de cette langue, ou comprendre celui qui la parle; » découvrir les choses éloignées et occultes; faire montre de » forces qui dépassent les forces naturelles de l'âge ou de la » condition; ces signes, et autres semblables, lorsqu'ils se » trouvent réunis en grand nombre, sont de plus forts indices de la possession... »

« Restent les signes où le démon apparaît plutôt passif et souffrant qu'actif. Ils sont de deux espèces : les uns consistent à faire poser à la personne certaines actions dont le démon a horreur; les autres à lui appliquer à son insu des choses sacrées, qui font peur à l'esprit des ténèbres... Ces signes, en effet, ont l'avantage de démontrer aussitôt que, s'il y a intervention quelconque d'un agent extérieur, cet agent est le démon, et le démon possédant; c'est, en effet, lui qui, seul parmi les agents extérieurs, peut provoquer les signes d'horreur des choses saintes et les tourments qui se manifestent dans le corps du possédé... De même si on fait, absolument à son insu, un exorcisme en langue inconnue de lui. » (Mgr Waffelaert, *loc. cit.*, col. 57 et 60.)

« Passons aux signes corporels... Thyrée en énumère plusieurs qui ne prouvent pas la possession d'une manière certaine, mais la font soupçonner. Les voici : « Des sons inarticulés et sauvages, des cris et des hurlements de vraies » bêtes féroces... Une figure horrible et effrayante... Une » certaine torpeur des membres et la privation de presque » toutes les fonctions vitales, comme aussi une somnolence » perpétuelle. De même que parfois les esprits se manifestent par la furie et l'agitation extrême du corps, ainsi

» parfois ils se trahissent au contraire par cette pesanteur
» et cette torpeur... Le défaut absolu de repos de ceux qui
» ne sauraient demeurer dans un lieu fixe, qui recherchent
» les solitudes et se plaisent aux endroits déserts... Les for-
» ces physiques surhumaines dans un corps humain. C'est
» ainsi qu'on en voit qui déchirent n'importe quel vête-
» ment, brisent les chaînes, portent des fardeaux auxquels
» ne suffit pas la force humaine... Les persécutions, les dou-
» leurs et les tourments, que quelques-uns endurent, four-
» nissent à cet endroit un argument sérieux, comme si tantôt
» ces hommes étaient poussés au feu, tantôt dans l'eau, etc. »
(Mgr Waffelaert, *loc. cit.*, col. 59.)

« ... Le démon peut produire la maladie, soit d'une ma-
nière indirecte, en posant une cause de maladie nerveuse :
mauvais traitements, mélancolie, saisissement et frayeur,
etc., soit d'une manière directe, en agissant immédiatement
sur le système nerveux; rien d'étonnant en ce cas, si les con-
torsions, etc., prennent l'aspect de l'hystérie, de l'épilepsie
ou d'autres névroses, puisque ce sont ces maladies mêmes
que le démon provoque, par les mêmes causes et les mêmes
agents qui les font éclore naturellement. » (Mgr Waffelaert,
loc. cit., col. 63.)

« En général, la possession est accompagnée de diverses
maladies : la privation de la vue et de la parole, ou de la
parole seule (Matthieu); la contraction musculaire persis-
tante (Luc); des maladies non indiquées par les Evangélistes.
Dans plusieurs cas, les démons produisent la paralysie
et l'épilepsie — le mal des lunatiques — (Matthieu, Marc,
Luc). » (Abbé Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. « Dé-
moniaques », I, 2.)

« Il n'est pas douteux... qu'en certains cas [le démon]
ne manifeste sa présence par un gonflement des parties qu'il
travaille, et le Rituel romain recommande à l'exorciste, s'il
voit se produire sur les membres du possédé quelque tu-
meur, de l'asperger d'eau bénite et de tracer dessus le signe
de la croix... De la possession résulte souvent la maladie; ja-

mais la maladie n'entraîne comme conséquence la possession... [Dieu] permet aux malins esprits d'envahir dans un rayon circonscrit les personnes atteintes d'une affection communicable de sa nature, telle que la folie, l'épilepsie, et, en général, les maladies qui ont leur siège dans le système nerveux. » (Chanoine Ribet, *op. cit.*, p. 213, 214, 227 et 228).

Exorcisme des démons possesseurs.

« Nous lisons dans l'Evangile que Jésus-Christ chassait les démons des corps dont ils s'étaient rendus maîtres ou possesseurs; et il donna le même pouvoir à ses disciples, en leur disant qu'ils chasseraient les démons en son nom... »

« Tertullien dit aux magistrats de Rome : « Qu'on fasse » venir devant vos tribunaux un homme qui soit reconnu » pour être possédé du démon; qu'un chrétien, quel qu'il » soit, n'importe, commande à cet esprit de parler; il confessa et qu'il est véritablement démon, et qu'ailleurs » il se donne faussement pour un Dieu. S'il ne fait pas cette » confession, répandez sur le lieu même le sang de ce téméraire chrétien. » (Mgr Gousset, *Théologie dogmatique*, t. II, § 88, p. 60.)

« Le premier conseil à donner à la personne que Satan tyrannise est celui d'une entière purification intérieure... Le jeûne est signalé par Notre-Seigneur comme ayant une efficacité spéciale contre certains démons plus difficiles à réduire... [L'Eglise] recommande d'abord aux possédés de joindre à la pratique de la confession l'usage de l'Eucharistie. (P. 245, 246.)

» Les saints... sont les plus redoutables adversaires de l'esprit envahisseur et perturbateur... A la vertu des saints se rattache celle de leurs reliques. (P. 249, 250.)

» Les sacramentaux et les objets consacrés par les prières de l'Eglise jouissent également d'une efficacité spéciale. L'eau bénite, en particulier, a toujours été en usage pour mettre en fuite les esprits immondes. (P. 251.)

» L'image seule de la croix suffit à les mettre en fuite (p. 252). Le saint nom de Jésus est encore plus puissant pour repousser les démons... Le nom de Marie est aussi odieux et terrible aux démons... (P. 253, 254.)

» Outres ces moyens, que chaque chrétien peut opposer aux violences diaboliques, l'Eglise emploie des formules et des procédés qui ont une sorte de vertu sacramentelle : ce sont les exorcismes... On les a pratiqués contre les maladies qui revêtaient un caractère extraordinaire, contre la foudre et la grêle, contre les sauterelles et les chenilles... Aujourd'hui l'Eglise exorcise encore le sel et l'eau qu'elle bénit, les catéchumènes dans les cérémonies du baptême, et enfin les démoniaques. » (P. 254.) (Chanoine Ribet, *op. cit.*)

Indices qui révèlent la sorcellerie.

« Parmi les marques sataniques énumérées par les auteurs, nous ne mentionnerons que les suivantes : la laideur de la physionomie, l'odeur infecte, les empreintes corporelles, l'épreuve de l'eau. Plusieurs autres doivent être écartées comme peu concluantes, telles que l'impuissance de verser des larmes... Les traits des malheureux voués au culte du mal revêtent une expression de turpitude et de difformité qui inspirent le dégoût et l'horreur... Aujourd'hui qu'il ne s'agit plus de condamner au feu les magiciens et les sorcières, il y a moins d'inconvénients à prononcer contre eux sur leur physionomie... (P. 451, 453.)

» [Les adeptes et les esclaves de Satan] répandent autour d'eux l'infection... Cette odeur est... le signe ordinaire qui atteste la présence de l'esprit immonde. (P. 453) .

» ... Le diable marque lui aussi les siens... de signes qui sont l'inverse, tant par la forme que par la signification, des empreintes sacrées... Ces impressions se font sur différentes parties du corps... C'est tantôt l'image complète du crapaud, du chien, du chat, de la chauve-souris, de l'araignée, ou de tout autre objet exprimant l'abjection; tantôt

l'image partielle de ces différents symboles de l'esprit mal-faisant... Parfois on ne reconnaît d'autre vestige qu'une décoloration de la peau... C'est ordinairement le propre de ces marques de rendre insensible l'endroit du corps qui les porte. » (P. 454, 455.) (Chanoine Ribet, *op. cit.*)

« Il reste à dire un mot de l'épreuve de l'eau... Cette expérience curieuse se faisait de la manière suivante : Les deux bras de l'accusé étant croisés sous ses jambes, et le pouce droit fixé à l'orteil du pied gauche, le pouce gauche à l'orteil du pied droit, on lui passait une corde sous les aisselles et on le jetait à l'eau : s'il enfonçait, il était innocent; s'il surnageait, il était coupable.

» On faisait souvent cette épreuve, dit le P. Le Brun, dans une rivière, ou quelquefois dans un tonneau plein d'eau; car la manière dont on liait celui qu'on jetait dans l'eau le réduisait à un si petit volume, qu'un tonneau de trois ou quatre pieds de diamètre pouvait suffire pour l'expérience...

» ... Parce que ces faits paraissent étranges, ce n'est pas une raison de les nier. Nous en avons vu de plus étranges encore dans l'exposé des prestiges magiques. Or, ces faits, bien caractérisés, supposent manifestement une intervention extrinsèque et diabolique; car enfin, en vertu de quelle loi physique un corps ainsi roulé aurait-il pu surnager?... » (Chanoine Ribet, *op. cit.*, p. 456, 457.)

DEUXIÈME PARTIE

LE DIABLE DANS LES DÉLIRES

L'étude historique que nous venons de faire nous a suffisamment montré la persistance, dans la suite et la diversité des religions, de la notion d'un principe du Mal. Celui-ci, d'exclusif ou presque qu'il est dans les croyances des peuples primitifs, doit de plus en plus céder la place à un Principe Bienfaisant rival, à mesure que le niveau moral de la religion s'élève. Vient un stade auquel les deux forces concurrentes sont égales, se livrant indéfiniment un combat acharné et sans issue. Puis, l'idéal des peuples continuant à s'élever encore, la victoire du Bien sur le Mal, incertaine et reportée à une échéance lointaine au début, s'affirme de plus en plus; la sombre grandeur dont le Mal s'entourait aux origines se transforme progressivement en la plus vile et la plus méprisable abjection, et le triomphe, au moins théorique, du principe du Bien s'établit. Mais la misère et le malheur ne pouvant disparaître de la terre, le Mal, considéré en tant qu'abstraction, ne disparaît pas davantage. A qui l'attribuer alors? A la divinité bienfaisante? La conception élevée qu'en ont les fidèles se révolte devant cette extrémité, et, par ailleurs, comment l'expliquer sans porter atteinte à la toute-puissance céleste? Il faut donc chercher un moyen terme, et on le trouve : le Mal, quoique non voulu par Dieu, n'en est pas moins toléré de lui, car il sert à châtier les hommes coupables. Qu'il soit exercé par un pouvoir détestable, et ennemi du Créateur même, peu importe : Dieu est

malgré tout le plus fort et ne le laisse agir que dans la mesure où il le veut bien. Supposer alors que Dieu supporte le mal parce qu'il ne peut l'empêcher, blasphème!

Par qui est donc représenté ce principe du Mal, de puissance bien inégale selon les religions, mais toujours présent? Les primitifs, et ceux qui leur ressemblent, ne conçoivent, nous l'avons vu, que de mauvais « esprits », rendus par l'animisme très semblables à eux-mêmes et qui sont quelquefois les âmes des morts. Puis, à un degré supérieur, ces esprits deviennent sans parenté aucune avec l'homme et d'une essence différente : ce sont des démons proprement dits, et ils n'en sont que plus redoutables. Les races, selon leur génie propre, les imaginent diversement : pour les unes, ces démons ont des apparences horribles, se nichent partout et assiègent sans cesse les malheureux hommes à qui ils font subir les pires infortunes; pour les autres, au contraire, les contours de ces esprits malfaisants sont assez vagues, et leur action même dans le monde est comme estompée.

Si le pouvoir d'abstraction des peuples est assez développé, on imagine à tous ces génies maléfiques un chef, qui est alors la véritable personnification du Mal et qui éprouve à l'exercer une sorte de sadique plaisir; ainsi prend naissance la bizarre et inquiétante personnalité du Diable. Tout mal, quel qu'il soit et où qu'il se produise, provient de lui; il a, pour l'aider dans sa néfaste besogne, une nuée de démons zélés mettant tous, eux aussi, leur joie à mal faire. Mais ce n'est pas tout ainsi, et l'armée du Mal ne serait pas complète : ces démons eux-mêmes, qui sont d'ailleurs distribués suivant une hiérarchie, possèdent des sous-ordres, des commis, pourrait-on dire. Ceux-là, que presque toutes les religions connaissent, sont les sorciers ou magiciens. A eux reviennent les basses besognes et le soin d'exécuter ponctuellement les instructions maudites qui leur sont données; mais ils ont aussi parfois, d'une certaine manière, la fonction d'« indicateurs ». S'il échappe en effet aux démons, voyant les choses de trop haut, quelque mauvais coup à faire,

les sorciers, mieux placés pour apprécier le détail et mus, en outre, par leurs instincts pervers, se hâtent de le leur signaler; et si l'action des démons paraît trop lente à leur gré, s'il leur semble qu'ils n'y mettent pas assez d'empressement, ils savent alors les contraindre s'il le faut par leurs conjurations infernales, en proférant des phrases pleines d'un sens mystérieux et terrible.

Quel lien rattache ces êtres abominables, qui n'ont d'humain que le nom, à l'enfer et à son chef suprême, le Diable? Sont-ils des serviteurs bénévoles, trouvant dans leur naturelle perversité le motif suffisant qui les pousse à commettre leurs méfaits? Non, c'est une sujétion beaucoup plus étroite qui les met à la disposition de leur infernal maître, c'est souvent un contrat, un pacte en bonne et due forme, écrit et signé de leur sang, et où le Diable a apposé sa griffe. Par cette pièce, les parties contractantes s'engagent à se servir réciproquement : Satan pendant la durée de la vie de son sinistre associé, et celui-ci pendant l'éternité. L'énorme disproportion des avantages concédés ainsi de part et d'autre n'apparaît généralement pas à l'homme assez insensé et assez aveugle pour contracter un tel engagement, tant il est possédé par son criminel désir de mal faire et par l'attente de satisfactions infâmes de tous ordres qui, il l'ignore peut-être, le laisseront déçu et toujours inassouvi.

Sous quelle forme le Diable et ses séides, spirituels ou corporels, exercent-ils le mal sur la terre? En quoi consiste habituellement leur néfaste activité?

Toutes les religions, les plus rudimentaires comme les plus élevées, s'accordent à leur attribuer non seulement l'inspiration des vices et des mauvaises actions humaines, mais aussi la responsabilité des fléaux de la nature et des cataclysmes qui éprouvent les hommes dans leurs biens comme dans leurs corps. Il est bon de remarquer ici que les maux ne sont considérés comme d'origine démoniaque que par ceux qui les subissent, car si, naturellement, ils affec-

tent de cruelle façon une famille, une tribu, ou une peuplade ennemie, on les regarde alors comme une faveur envoyée par une divinité pleine de bienveillance. Les maladies sont toujours envisagées comme dues plus ou moins directement aux démons, soit qu'ils les aient provoquées chez leurs patients par un charme malfaisant, soit qu'ils les conditionnent et les entretiennent par leur propre présence dans le corps de leur victime, ce qui se rattache alors à la possession. D'autres fois, ces mêmes esprits malfaisants font subir aux hommes des sévices externes, ce qui leur est d'autant plus aisé que leur force supérieure et leur invisibilité mettent à leur merci les malheureux qu'ils tourmentent.

D'un ordre analogue sont les envoûtements et maléfices dont le Diable ou les siens, agissant non plus directement, mais par personnes interposées, accablent certains individus. Ces intermédiaires odieux, nous le savons, sont les sorciers et sorcières, qui ont le redoutable avantage — et la lâcheté — d'agir de loin et de façon anonyme, mais qu'il est fort heureusement possible de reconnaître et de démasquer à l'aide de certains signes ou d'épreuves particulières qui révèlent leur infâme sujétion.

Enfin, les hommes ont une suprême ressource, celle de recourir à l'exorcisme, qui met en fuite les mauvais génies et fait cesser leurs maléfices aussi bien que ceux des magiciens. Ces exorcismes tirent leur efficacité, soit de l'aide d'un démon plus puissant, soit de l'intervention d'un dieu bienfaisant. Quant aux envoûtements et autres méfaits de sorcellerie, on peut toujours, une fois leurs auteurs connus, contraindre ceux-ci à y mettre un terme, ou s'en débarrasser de façon plus radicale encore.

*
**

Envisageons maintenant la chose en médecin: Depuis l'époque des derniers procès de sorcellerie, c'est-à-dire depuis le début du XVIII^e siècle, le scepticisme a, fort heureu-

sement, fait d'immenses progrès; et nul maintenant — dans les sphères cultivées tout au moins — en présence d'une affaire démoniaque quelconque, possession ou envoûtement, ne songerait à réclamer des pouvoirs publics d'autre mesure qu'un simple examen psychiatrique des victimes aussi bien que des « auteurs » des prétendus maléfices.

Doit-on, dès lors, considérer comme suspectes d'aliénation mentale toutes les personnes qui croient au Diable, à ses serviteurs et à leurs méfaits dans l'ordre spirituel comme dans le monde matériel? Non, sans aucun doute, et ce serait là pure absurdité, car il faudrait alors taxer de folie les innombrables générations qui, depuis la plus haute antiquité jusques et y compris le christianisme, ont, pendant une longue suite de siècles, cru au diable et à son activité, sur la foi des enseignements de leurs religions ou de l'Eglise. Et de nos jours on devrait encore suspecter de psychose toutes les personnes, souvent de très haute honorabilité et de grande vertu, de grande intelligence aussi, qui, au nom des mêmes doctrines, professent toujours les mêmes convictions.

Une démarche plus logique consisterait peut-être à rechercher dans quelle mesure certains prophètes ou fondateurs de religions n'auraient pas été atteints eux-mêmes de quelque trouble psychique, ce qui pourrait expliquer de façon assez satisfaisante les bizarreries et les extravagances, pour ne pas dire plus, qui, au chapitre de la démonologie, en particulier, ont encombré certaines croyances, et devant lesquelles se révolte le plus élémentaire bon sens. Ce serait là, il faut le reconnaître, une tâche fort ardue, à cause de l'absence d'informations et des difficultés d'investigation qui menaceraient, dès l'abord, de la frapper de stérilité. Il est vrai que l'étude de certains mouvements religieux, plus rapprochés de nous, permettraient, à un certain degré, de se faire sur cette question une opinion plus précise, en raisonnant par comparaison.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à l'Eglise catholique,

la seule qui nous occupera désormais en raison de sa prédominance et de sa diffusion toute particulière dans nos contrées, il serait ridicule, nous le répétons, de tenir pour fous ou simplement déséquilibrés ceux qui professent ou acceptent son enseignement formel.

La médecine n'en réclame pas moins avec énergie les démoniaques, qu'ils se croient victimes du démon et de ses auxiliaires terrestres, ou qu'ils s'imaginent tenir de cette même ténébreuse origine le maléfique pouvoir de nuire au prochain. Cependant l'Eglise, nous le savons, a, au cours des siècles passés, engagé son autorité dans de nombreuses affaires où elle a désigné avec certitude le doigt de Satan, et poursuivi fort rigoureusement ses serviteurs. Faut-il en conclure qu'elle s'est trompée et que sa doctrine était erronée? Ce n'est pas le but que nous nous proposons dans cet ouvrage.

Il nous suffira d'observer que l'Eglise, quoique n'ayant nullement varié dans son enseignement à l'égard du Diable et de ses prestiges — comme en témoignent les textes autorisés que nous avons cités à la fin de notre étude historique — est devenue extrêmement circonspecte en ce qui concerne les cas d'activité diabolique matérielle, et qu'à la prudence déjà grande du Rituel, elle en a joint une plus grande encore touchant la reconnaissance du caractère démoniaque des cas qui lui sont soumis. Ce qui fait que, pratiquement, l'Eglise limite considérablement les circonstances où elle juge de son ressort d'intervenir. Ceci ne nous laisse que davantage de liberté en nous permettant d'exposer la thèse médicale sans courir le risque d'offenser des convictions respectables.

*
* *

A quels traits, à quels signes, nous demandera-t-on, reconnaîtrez-vous donc les manifestations démoniaques pathologiques, puisque vous écartez en fait la possibilité d'une action diabolique réelle? Quels seront les caractères certains

qui nous feront porter dans ces cas le diagnostic d'aliénation mentale? C'est à ces questions que nous nous proposons de répondre, en étudiant, en outre, la genèse morbide des délirés qui prennent tout spécialement le type diabolique.

Il pourrait sembler *a priori* illogique, voire arbitraire, de ne point porter un jugement identique sur deux personnes qui, possédant une croyance commune, — absurde si nous le voulons, pour faciliter notre exposé, — en tirent des conclusions à peine différentes en apparence, l'une se croyant l'objet de la réalisation d'une chose qu'elle considère comme parfaitement possible, et l'autre accordant entière créance à ce nouveau fait. Ces deux démarches pourraient paraître singulièrement voisines.

Or, à la vérité, il y a entre elles une différence fondamentale : tandis que l'une de ces personnes voit dans les événements prodigieux qui frappent sa compagne une nouvelle confirmation de sa foi, l'autre, celle qui se croit frappée, fait application à elle-même de certains éléments de leur commune croyance. C'est cette appropriation, c'est cette attribution particulière d'une croyance collective, même très répandue, qui constitue le fait pathologique.

Ce raisonnement a une portée très générale. Peu importe, nous le répétons, le degré de vraisemblance d'une chose admise pour vraie par beaucoup de gens, même si elle confine à l'absurdité; une quelconque de ces personnes ne pourra nullement être taxée d'aliénation mentale pour avoir suivi l'opinion de tous : tout au plus pourra-t-on constater l'étendue de sa crédulité et son défaut de sens critique. Mais si une autre personne se dit, et pense réellement, être la vivante illustration d'un point déterminé de cette foi, on a le devoir de rechercher si cette croyance à caractère strictement personnel est en relation ou non avec des troubles de l'esprit.

Nous devons, en effet, prendre garde que l'événement qui nous frappe n'est nullement ressenti par nous de la même façon que l'événement qui frappe autrui; il y a entre les deux

une différence psychologique et émotive énorme, une solution de continuité absolue. « Notre situation morale est-elle identique quand nous songeons que notre voisin est très malade, ou que nous sommes avertis de notre mort prochaine? » (1). Non seulement la qualité affective des sentiments qui accompagnent l'une ou l'autre de ces représentations est profondément différente, mais encore les attitudes, les réactions motrices vont être, selon que l'on se place dans l'un ou l'autre cas, dissemblables à l'extrême. Appliquons, par exemple, cette notion au problème qui nous intéresse, c'est-à-dire à l'état d'esprit d'une personne qui se croit véritablement en butte aux persécutions de l'esprit malin et aux conséquences qui vont résulter de cette persuasion : « Voyez le calme de cette religieuse que la notion de l'existence du Diable n'empêche pas d'exercer son activité généreuse à travers les soucis d'un service bien pénible. Voyez le désordre de cette malade qui se dit certaine d'être possédée du démon, entendez ses cris, ses plaintes, et demandez-vous ce qu'elle fait d'utile. » (2). On conçoit sans peine l'immense désarroi d'un tel sujet et le trouble profond qu'une conviction de cette nature va apporter dans sa vie de relation aussi bien que dans l'harmonie physiologique de son organisme. Il en résultera de nouveaux désordres psychiques et des conditions d'existence tout à fait anormales, alors que, si la même personne s'était bornée à partager la foi de son entourage sans songer à la confirmer par un exemple personnel, elle eût continué de vivre fort paisiblement et d'accomplir chaque jour, sans tourment aucun, ses fonctions sociales aussi bien que ses devoirs religieux. Ce qui nous permet, en reprenant notre argument précédemment énoncé, de conclure, selon l'excellente formule de M. le Docteur Perrens : « Entre la croyance générale à un principe et l'application que l'on se fait à soi-même de ce principe,

(1) Docteur Perrens, *Une affaire d'envoûtement*, Bordeaux, 1927, p. 80.

(2) Id., *ibid.*

il y a un abîme : c'est trop souvent la maladie qui permet de le franchir. » (3).

*
**

Mais, nous objectera-t-on peut-être, vous nous montrez bien les désordres que peut entraîner, chez une personne, la conviction qu'elle est la victime d'une persécution diabolique, surtout si elle pense éprouver de ce fait de vifs tourments corporels; or, qu'est-ce qui vous donnera la preuve absolue que ces tourments sont imaginaires, ou que l'est tout au moins la cause à laquelle cette personne les attribue? Admettez-vous donc comme postulat la parfaite inexistence du diable, et partant de ses méfaits, ce qui permettrait bien, évidemment, de considérer comme délirante la persuasion de quiconque croit être sa victime?

Nous avons déjà exposé que nous n'entendions nullement aborder ici la question de cette dernière façon, ce qui nous mettrait en conflit avec des opinions religieuses souvent fort respectables; mais nous ferons observer que les choses se présentent en cette matière, selon le dilemme suivant : ou bien la personne qui se dit la victime du Diable est réellement en butte aux vexations de celui-ci; ou bien cette persécution est imaginaire et la personne qui l'affirme déraisonne.

Il existe, pour trancher le premier point, un « test » de tout premier ordre, indiscutable : c'est la doctrine de l'Eglise catholique, au chapitre où elle enseigne, à l'intention des exorcistes, la conduite à tenir pour authentifier ou rejeter un cas de possession diabolique. Nous savons déjà combien ces instructions sont sévères quant à l'adoption de l'affirmative. Si, opérant d'aussi prudente façon, l'Eglise rejette le cas considéré, comme dû à la simulation ou à une autre cause pathologique, nous pourrons avoir la certitude que nous nous trouvons nous-même en présence d'une simulation ou

(3) Id., *ibid.*

d'un véritable délire. Répétons encore une fois que les sévères exigences de l'Eglise pour reconnaître actuellement, dans un cas donné, l'action réelle du démon, nous permettent de considérer pratiquement toutes les prétendues possessions ou tous les prétendus envoûtements qui se présenteront à nous, comme en rapport avec un processus pathologique probable et qu'une observation attentive peut nous permettre à l'occasion de démontrer.

Revenant à l'alternative que nous posions plus haut, nous voyons que deux motifs nous autoriseront à affirmer le délire : d'abord la non-authentification par l'Eglise du cas considéré, et le refus de celle-ci de pratiquer l'exorcisme; ensuite, la constatation médicale de troubles mentaux concomitants, voire la possibilité de les rattacher à l'un des grands syndromes psychiatriques classiques. Enfin, il se peut aussi, et cette circonstance n'est pas rare, que le délire à forme diabolique constitue l'unique trouble décelable et qu'il soit la conséquence d'une névrose ayant pris comme manifestation ce type particulier.

*
* *

Examinons maintenant, au point de vue clinique, les circonstances pathologiques dans lesquelles peut naître un délire de possession ou de persécution démoniaque.

Les *Délires chroniques Hallucinatoires*, délires progressifs et systématisés, débutent généralement par une phase de préoccupations hypocondriaques. Dans cet état, le malade, inquiet, éprouve des sensations imprécises et pénibles, et le sentiment d'un désordre organique mystérieux. « C'est un malaise général, avec fatigue, des douleurs vagues, des algies. Il est étonné de perdre l'appétit, de mal dormir, de travailler avec plus de difficulté qu'autrefois. Assez souvent, la cénesthésie est relativement peu atteinte, et le malade souffre surtout d'un sentiment parasite d'insécurité et d'inquié-

tude. » (4). Mais un caractère fondamental apparaît ici : tandis qu'un neurasthénique ou un psychasthénique, éprouvant des symptômes de même ordre, les rapportera sans difficulté à une cause naturelle, le délirant au début, au contraire, les considérera avec méfiance comme d'ordre étranger, exogène, et sans rapport avec sa propre personnalité. Plein de souci, il a l'impression d'une sorte de transformation inquiétante et incompréhensible de lui-même. En outre, sa méfiance s'exaltant, il cherche et finit par reconnaître autour de lui de nombreux ennemis, rencontre partout des personnes mal intentionnées à son égard et se met à ruminer inlassablement les anciennes querelles et les vieilles antipathies qui étaient tombées dans l'oubli.

Dans une pareille situation, il n'est pas étonnant que notre malade établisse une relation entre les troubles corporels qu'il ressent et les hostilités dont il se croit la victime. « ... Il formule des hypothèses basées presque toujours sur la malveillance du prochain et une agression méchante sur son être physique et moral. Il se demande si on ne lui en veut pas, si on n'agit pas sur lui par des procédés inconnus et si on ne le rend pas malade. » (5). Ces suppositions, résultant de l'interprétation d'attitudes ou de paroles insignifiantes, observées, tantôt chez des inconnus, dans la rue, etc., tantôt chez des personnes connues et d'autant plus aisément soupçonnées, ne tardent pas à se transformer en certitudes. Dès lors, le malade sait fort bien à qui attribuer ses maux, et s'il ne peut expliquer tant d'acharnement contre lui par des griefs légitimes ou tout au moins explicables, il n'hésite pas à alléguer la cruelle perversité de son implacable tortionnaire.

Comme on peut s'y attendre, le persécuté, certain de l'agression dont il est la victime et connaissant souvent son persécuteur, va réagir défensivement. Parfois, il tentera de

(4) Dide et Guiraud, *Psychiatrie*, Paris, 1929, p. 190.

(5) Id., *ibid.*

fuir, de se mettre hors d'atteinte et, quelquefois, il en sera conduit au suicide. Mais le plus souvent sa réaction sera violente et agressive à l'égard de la personne qu'il croit être son ennemie.

Par les données qui précèdent, il nous est facile de concevoir que, dans certaines conditions de culture et de milieu, un délire de persécution prenne une systématisation particulière, en rapport avec le monde des puissances invisibles notamment. L'agresseur ne sera alors pas choisi indistinctement, mais dans une catégorie particulière d'individus et sera considéré, par exemple, comme un suppôt du démon. De même, ne sera-t-il pas censé agir de façon indifférente, mais bien de la manière qui est accoutumée à ces sortes de gens pour produire leurs maléfices. Enfin, la réaction de la victime ne consistera pas en une explosion quelconque de ressentiment et d'exaspération, mais sera le plus souvent guidée par les règles précises qu'une expérience fort ancienne a prévues pour ce genre de circonstances.

Entrons davantage dans le détail et recherchons quelles données particulières favoriseront ou provoqueront un délire chronique systématisé de persécution diabolique.

« Pour constituer un délire, nous dit M. le Docteur Perrens, l'aliéné fait appel aux notions qu'il possède, à ses souvenirs, aux principes que l'éducation et l'expérience ont développés en lui » ⁽⁶⁾. Ces éléments constituent les composantes de certains agrégats, d'ordre puissamment affectif, que l'on a nommés « complexes » ⁽⁷⁾. Sans entrer davantage dans l'étude de ceux-ci, il nous suffira de savoir qu'ils sont en général la source de thèmes délirants. Parmi les divers complexes possibles, deux nous intéressent ici particulièrement : d'abord le « complexe maladie », dans lequel « les sensations cénesthésiques ne sont plus vagues et discrètes, [mais] s'imposent par force et occupent l'attention. Elles prennent, en

(6) *Une affaire d'envoûtement*, p. 64.

(7) Cf. Dide et Guiraud, *op. cit.*, p. 192.

outre, ce caractère bien particulier de paraître le résultat d'une action-malveillante étrangère » (8). L'autre, dénommé « complexe moral et religieux » comprend la sensation pénible d'une influence diabolique acharnée à la perte spirituelle de sa victime, avec crainte de damnation.

« Son association avec le complexe maladie provoquait souvent, au moyen âge, et provoque encore quelquefois, le sentiment de possession démoniaque. » (9). Mais, en outre de ces troubles proprement psychiques, il en est d'autres, sensitifs et sensoriels, qui viennent renforcer les premiers.

Les algies de début, tout d'abord, très variées par leur siège et leur nature, donnent l'impression de « douleurs pas ordinaires », de nature étrange et provoquée, ce qui laisse aisément penser à un agent mystérieux. Les hallucinations véritables qui succèdent semblent encore davantage résulter de violences. Elles consistent en « brûlures, douleurs fulgurantes comparables à des secousses électriques. Les organes semblent broyés, tordus, la tête est serrée dans un étau... Les sensations génitales sont habituelles : volupté désagréable ou intempestive, sensation de viol, manœuvres sodomiques, épuisement au réveil faisant croire au viol pendant le sommeil » (10). On comprend aisément, ainsi, l'origine de la croyance aux démons incubes et succubes. Enfin, parfois, « on observe une sorte de dépersonnalisation physique partielle ou totale; un malade se plaint « qu'on lui prend le » dos », que sa jambe, son corps entier, ne lui appartient plus. Ces phénomènes se rapprochent du sentiment de possession. » (11).

Le malade croit aussi percevoir, parfois, une action directe sur la pensée (délire d'influence); il lui semble qu'une voix intérieure — quoique non émanée de lui — le commande, l'avertisse, lui parle. En même temps, sa bouche, ses lèvres,

(8) Id., *ibid.*

(9) Id., *ibid.*, p. 193.

(10) Id., *ibid.*, p. 193, 194.

(11) Id., *ibid.*, p. 194.

sont le siège de mouvements ou d'une occlusion forcée. « Quelquefois, ces phénomènes conduisent à de véritables impulsions motrices verbales, et le malade prononce ses voix; l'intonation est alors spéciale, aiguë et chantante, ou chuchotée. » (12). Souvenons-nous que, bien souvent, de soi-disant possédés ont cru entendre des injonctions du démon, qui allait jusqu'à parler par leur bouche...

D'autres fois, il existe, chez les délirants, des hallucinations de l'ouïe, qui donnent la sensation de « voix » parlant au patient. « Les « voix » ne font pas de longs discours. Elles injurient grossièrement... » (13), ce qui est aussi un phénomène fréquent chez les possédés. Joignons-y l'« énonciation des actes », hallucination auditive expliquant ce que le malade est en train de faire : « Tiens, il se lève, il se rase, il va ouvrir la porte... » (14).

Un caractère courant d'action diabolique est, nous le savons, la production d'odeurs et de goûts généralement infects, mais que ne peuvent percevoir les autres personnes. Or, ce phénomène est commun à beaucoup de délires, où l'on observe « de mauvaises odeurs de « chloroforme », de « matières fécales », d'arsenic. Les aliments ont un goût de sperme, de pourriture... » (15).

Nous n'avons point besoin de parler des hallucinations visuelles, car nous savons combien de gens ont cru, et croient encore, voir le Diable; qu'il nous suffise de savoir que ce fait est banal dans les délires les plus « naturels ».

Un point plus intéressant, car il donne la clé de beaucoup de persécutions diaboliques par « obsession », est le phénomène pathologique de la sensation de « contrainte motrice ». « ... Les délirants ont l'impression que leurs mouvements sont arrêtés, que certains leur sont imposés (gestes, coups,

(12) Id., *ibid.*

(13) Id., *ibid.*, p. 195.

(14) Id., *ibid.*, p. 196.

(15) Id., *ibid.*

grimaces). Il s'agit d'hallucinations kinesthésiques et d'impulsions motrices, associées ou non. » (16).

Nous indiquerons aussi la tendance classique qui se manifeste, dans certains délires, à créer des mots nouveaux, parfois en forme de noms. « Les néologismes désignent surtout des moyens de persécution, des persécuteurs, ou des protecteurs. » Ce sont, dans certains cas, des mots réels détournés de leur sens : « Dans la nuit, le service secret de suggestion vient me violer, c'est « hémorroïde », « hypondiarque » et « tauromachie » (17). Ne croirait-on pas entendre un possédé dénonçant les démons qui le torturent ?

Notons enfin, pour jeter peut-être quelque lueur sur certains cas où apparurent des « stigmates » et autres marques diaboliques, que « dans les territoires cutanés, sièges d'hallucinations très intenses, il est possible de découvrir parfois des érythèmes et même des éruptions bulleuses analogues à de minuscules brûlures... » (18).

Le délirant chronique ne se défend pas seulement contre son ou ses persécuteurs par une action corporelle plus ou moins violente; il réagit aussi, dans la sphère psychique, de façon appropriée, en adoptant notamment une attitude euphorique, justifiée en son for intérieur par des représentations rassurantes ou flatteuses. Il ne tarde pas, en effet, à se persuader — ce que le tempérament souvent orgueilleux de cette catégorie de malades favorise volontiers — que pour être l'objet de persécutions aussi exceptionnelles, il doit être un sujet tout à fait à part. Et, dans le cas qui nous intéresse, ceci explique assez que, devant les efforts acharnés du démon pour conquérir une proie si enviable, Dieu en personne, ou certains de ses plus hauts représentants, interviennent pour aider et rassurer la victime. Celle-ci est alors, en général, pleine d'espoir et de suffisance.

C'est dans de telles conditions que se constitue souvent

(16) Id., *ibid.*, p. 197.

(17) Id., *ibid.*, p. 210.

(18) Id., *ibid.*, p. 221.

ce que l'on appelle un « délire mystique » : « les mystiques se plaignent d'abord d'être ensorcelés, damnés, persécutés par le Diable, qu'ils entendent, voient, et dont ils sentent la mauvaise odeur. Certains sont possédés par un ou plusieurs démons qui ont élu domicile dans leur corps. Mais, rapidement, la protection divine se manifeste sous forme de voix, d'encouragements et de visions célestes. » (19). Ainsi, le délirant a-t-il l'occasion de sentir toute l'importance de sa personne, puisque des forces suprêmes sont en conflit à son sujet. « La vulgaire résistance de l'organisme à une cénesthésie obscurément troublée prend une ampleur imagée et romanesque et se travestit en un duel épique entre le souverain Bien et la Puissance infernale. » (20). En général, l'évolution du délire se fait vers le triomphe du céleste protecteur et du persécuté lui-même; mais parfois la lutte entre les deux principes adverses qui s'affrontent en lui est perçue comme perpétuellement indécise. « Les ennemis sont en partie muselés, maîtrisés, mais ils persistent, et le triomphe définitif reste un idéal toujours repoussé dans l'avenir. » (21). C'est ce que l'on a nommé, selon une expression à notre avis fort heureuse, « Manichéisme délirant ».

Signalons, enfin, l'incurabilité complète habituelle des délires chroniques hallucinations, et leur évolution qui se fait en général, après un temps plus ou moins long, vers la démence vésanique.

Les *Etats Mélancoliques*, qu'ils appartiennent à la Psychose maniaque dépressive, ou à certaines phases dépressives et hypocondriaques de l'hébéphrénie, de la paralysie générale, etc., s'accompagnent fréquemment, chez le malade, de la croyance à une emprise démoniaque, présente ou future, sur sa personne. Mais un caractère est ici très particulier : c'est que la soi-disant victime du Diable, loin de considérer

(19) Id., *ibid.*, p. 203.

(20) Id., *ibid.*, p. 202.

(21) Id., *ibid.*, p. 208.

qu'elle subit un sort injuste ou une odieuse agression, est au contraire profondément persuadée d'avoir mérité par ses fautes le châtement qu'elle éprouve, si pénible qu'il soit. Les idées d'auto-accusation sont, en effet, des plus communes, et trop connues pour que nous y insistions, dans le syndrome mélancolique en général.

Ces idées ont également la particularité d'être fondées sur le remords de choses passées, tout à fait futiles, d'ailleurs, le plus souvent. C'est ce qu'on a pu appeler, avec raison, une véritable « psychose rétrospective » : « Le malade fouille dans sa vie passée et jusque dans son enfance pour y choisir les éléments de remords... Les amusements de jeunesse constituent une offense à Dieu, et des gestes sans portée, des paroles banales, prennent le sens de sacrilèges ou de blasphèmes voulus. Torturés par leurs scrupules d'impiété, les mélancoliques multiplient les confessions, les estiment insuffisantes, se considèrent indignes de l'absolution et s'éloignent, comme maudits, de la Sainte Table. » (22). Les reproches que s'adresse le malade sont particulièrement vifs en ce qui concerne de prétendues fautes contre la pureté, ce qui traduit, comme toujours en pareil cas, une véritable obsession sexuelle. Ceci étonnera d'autant moins, si l'on tient compte de l'excitation de la sphère génitale qui existe souvent chez les mélancoliques; d'où l'intrusion, manifeste ou dissimulée, de préoccupations de même ordre dans le délire de ces malades, et l'orientation de ce délire dans un sens déterminé qui sera souvent, par l'intermédiaire du remords notamment, de nature diabolique.

On s'explique ainsi fort bien un autre caractère classique du syndrome mélancolique, qui consiste en crainte anxieuse de l'avenir, avec appréhension de la damnation en particulier. De là sans doute aussi la sensation fréquente de possession démoniaque, perçue peut-être comme anticipation du châtement éternel, peut-être encore à titre d'humiliation.

(22) Id., *ibid.*, p. 168.

La *Démence Précoce* peut, nous le savons, débiter par une phase mélancolique, au cours de laquelle des idées d'indignité et d'auto-accusation se manifesteront parfois, et prendront alors le caractère habituel que nous venons de décrire. Nous observerons toutefois qu'il n'est pas rare que les préoccupations affichées par les déments précoces soient purement superficielles, et ne correspondent point à des troubles affectifs véritables : c'est là un fait de discordance comme il s'en rencontre fréquemment dans cette affection. Quoi qu'il en soit, le sentiment — sincère ou non — d'action diabolique peut se manifester ici au même titre que dans les autres psychoses dépressives.

Il n'en est plus de même à la période d'état, dans la forme paranoïde surtout, où l'on peut constater des délires absolument authentiques, et très proches en apparence des délires hallucinatoires. Les caractères qui accompagnent généralement la *démence précoce* (désintérêt, inactivité, etc.) permettent alors de faire le diagnostic. Quelle est donc la nature de ces délires à la forme paranoïenne ? « L'élément le plus important est le sentiment d'étrangeté intérieure, de dissolution de la personnalité physique et mentale. Le malade ne reconnaît plus ni son organisme ni sa pensée, ce qui le conduit à l'idée délirante d'agression mystérieuse sur la personnalité. D'autre part, le déficit et l'imperfection affective provoquent assez souvent le sentiment pathologique d'être haï par la famille ou l'entourage ⁽²³⁾. Nous reconnaissons là tous les matériaux nécessaires pour échauffer un délire de persécution démoniaque, avec action corporelle et psychique de l'esprit mauvais. En outre, la méfiance à l'égard de personnes connues peut conduire fort aisément à les considérer comme ayant déterminé cette agression surnaturelle, ce qui, dans certains milieux aboutira parfois à l'accusation de sorcellerie. Les faits confirment d'ailleurs cette vue, et « la

(23) Id., *ibid.*, p. 239.

croissance à la possession diabolique, à l'introduction de personnes étrangères ou d'animaux dans l'organisme, de substitution de corps n'est pas rare » (24). L'évolution de ces délires est celle de la démence précoce en général, c'est-à-dire fort défavorable.

Mentionnons simplement, pour en terminer avec les circonstances pathologiques dans lesquelles peut apparaître un délire diabolique, le *Délire Onirique avec état de peur*, qui est généralement passager et en rapport le plus souvent avec une toxi-infection aiguë. Dans cet état, le malade, qui vit en quelque sorte un rêve à l'état de veille, est l'objet d'illusions et d'hallucinations qui lui représentent des scènes terrifiantes, au cours desquelles il se croit aux prises avec des ennemis ou des monstres horribles, et assiste à des événements effrayants, où « peut venir l'enfer avec ses chaudières remplies de damnés, ses diables armés de fourches » (25). Le malheureux arrive ainsi parfois à se croire la victime d'une affreuse agression démoniaque; et la violence de ses réactions — souvent fort dangereuses pour l'entourage ou pour lui-même — montre assez l'énergie désespérée qu'il met à se défendre contre d'aussi odieux assauts.

Nous ne faisons que rappeler ici les délires de nature pithiatique, où se révèlent si fréquentes les hallucinations de tous ordres, et tout particulièrement visuelles. Nous les mentionnons à la suite des délires oniriques, en raison des ressemblances parfois profondes qui les relient souvent aux états confusionnels aigus d'origine toxique ou toxi-infectieuse.

Notons enfin que la débilité mentale est un facteur puissant de la création des délires chez les hallucinés, par la diminution constitutionnelle du sens critique qui caractérise ceux qui en sont atteints.

(24) Id., *ibid.*

(25) Id., *ibid.*, p. 305.

*
* *

Est-il possible maintenant de déceler dans une certaine mesure l'origine des délires à systématisation diabolique, d'entrevoir la cause pathologique, vraisemblablement en rapport avec les tendances les plus profondes de la personnalité, qui leur donnera tout particulièrement cette orientation ? Cette question est sans doute des plus délicates, des plus sujettes aussi à contestation ; aussi nous contenterons-nous de donner un aperçu de certaines théories qui possèdent, à quelque degré, notre assentiment.

Nous avons déjà signalé l'influence prépondérante de la culture, du milieu, qui « polarisera » en quelque sorte une production délirante, de façon à la conduire dans la sphère du surnaturel et de l'action néfaste de l'esprit du mal. Ceci est évidemment un élément capital, car si l'on suppose un individu n'ayant jamais eu connaissance d'un certain ensemble de croyances et de doctrines qui définissent le pouvoir et la personnalité du démon dans une religion déterminée, il est bien certain qu'il ne réalisera jamais spontanément le tableau complet des persécutions diaboliques qui est de règle dans cette religion qu'il ignore. Il pourra, par contre, subir les atteintes du démon dans la mesure où ses propres croyances les autorisent. En d'autres termes, le possédé ne puise que dans les matériaux qui sont offerts à son imagination par sa métaphysique.

Ce point étant admis, et la voie étant toute tracée à l'action démoniaque telle qu'il se la représente, pourquoi l'aliéné va-t-il, malgré tout, orienter son délire dans ce sens ? Nous avons déjà vu que, chez les mélancoliques, l'importance de leurs idées de culpabilité et d'indignité conduisait souvent ces malades à se croire tourmentés par le Diable ou même, dans certains cas, à se croire transformés en le Diable lui-même. Ce sentiment, avons-nous dit, est certainement en rapport avec la notion d'un châtement mérité, car il témoi-

gne des liens étroits qui, dans son esprit, rattachent désormais le malade au monde infernal; et ces tortures surnaturelles infligées sur la terre ne sont que le prélude des supplices éternels qui attendent le damné imaginaire. En même temps, elles sont, aux yeux de tous, le témoignage de son abjection. Et si quelquefois le malade déclare être le Diable en personne, c'est vraisemblablement qu'il tient à aller plus loin encore dans la voie de l'indignité, c'est qu'il désire s'identifier au criminel le plus impénitent qui soit, et le plus abhorré, celui aussi qui, parmi les génies du mal, subit la punition la plus sévère.

Le mélancolique ne s'efforce ainsi avec opiniâtreté de lier, d'une manière ou d'une autre, son sort à celui des anges déchus, que parce qu'il estime qu'il ne peut y avoir au monde de pire châtement que le leur, d'une intensité inconcevable et appelé à durer toute l'éternité.

Mais pourquoi cette surenchère dans l'abaissement de soi-même et dans le désir d'une expiation inouïe; quelle est la faute humaine assez monstrueuse pour mériter d'être punie d'une façon à ce point exceptionnelle ? Nous avons signalé l'importance démesurée qu'attachait la catégorie de malades qui nous intéresse aux fautes les plus minimes, et principalement à celles qu'ils prétendent avoir commises contre la « pureté ». C'est en effet une donnée d'observation fréquente, que de constater l'anormale excitation génitale des mélancoliques. On peut alors admettre que ces malades, portés par leur constitution pathologique à trouver en eux-mêmes des prétextes de culpabilité, empruntent tout naturellement à leur élément cénesthésique dominant la notion d'une faute inexpiable. Cette tendance ne peut d'ailleurs être que renforcée par leurs principes religieux qui accordent, comme chacun sait, une gravité toute particulière aux péchés contre la chasteté.

Ainsi pourrait-on soupçonner, dans des cas assez fréquents, des préoccupations d'ordre sexuel à la base des délires démoniaques chez les mélancoliques.

Parmi les théories qui tentent d'expliquer la pathogénie des délires chroniques hallucinatoires, nous retiendrons tout spécialement celles qui sont dites « psychogènes », dont nous allons donner un bref aperçu :

« Pour les psychanalystes, dont le point de vue a été bien exposé par Hesnard, l'origine de la maladie viendrait de tendances perverses auto-érotiques et fréquemment homosexuelles remontant à l'enfance. Ces tendances capteraient lentement toutes les énergies instinctives de l'individu pour les canaliser dans une fausse réalité imaginaire. Les phénomènes parasites non appropriés à la personnalité (automatisme mental, xénopathisme) ne sont que l'expression de toutes les rancœurs, de toutes les misères intimes et révoltantes, surtout sexuelles, antérieurement refoulées. Ce qui donne à l'hallucination le caractère d'objectivité extérieure, c'est le besoin pour le malade de chasser hors de lui certains éléments pénibles de sa personnalité (ségrégation). » (26).

Ici encore, on le voit, un élément sexuel servirait de fondement à la construction délirante. On imagine alors sans peine que des influences d'ordres religieux, résultant d'une vie mystique particulièrement développée en milieu favorable, et renforcées par les caractères hallucinatoires que nous avons antérieurement exposés, orientent un tel délire vers la possession diabolique. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de citer plus loin une observation, empruntée au Professeur S. Freud et commentée par cet éminent auteur, qui tend à confirmer la théorie psychanalytique.

Notons aussi la théorie psychogène de M. H. Claude (27), qui nous paraît proche de la précédente, et selon laquelle « la maladie apparaîtrait à la suite de préoccupations d'ordre moral, de chocs affectifs, par reviviscence de sentiments refoulés qu'il faut rechercher parfois dans un passé lointain. Les hallucinations (différentes des hallucinations de cause

(26) Dide et Guiraud, *Psychiatrie*, p. 220.

(27) *Id.*, *ibid.*

organique) sont des représentations mentales vives que le malade prend pour des perceptions. Elles résultent d'un langage intérieur très actif et objectivé (hyperendophasie) ».

Citons enfin l'opinion de M. Pierre Janet sur la pathogénie des délires de possession diabolique. Pour cet auteur, le rétrécissement pathologique du « champ de la conscience » entraîne des phénomènes de « désagrégation » psychologique : les zones mentales qu'il n'embrasse plus s'organisent et deviennent aptes à fonctionner automatiquement, créant ainsi de véritables personnalités secondaires inférieures, ignorées de la partie demeurée consciente du « moi ». Écoutons, au surplus, l'explication de M. P. Janet :

« Augmentons et compliquons davantage les phénomènes, supposons que cette vie subconsciente ne se manifeste pas seulement à l'esprit étonné du malade par des contractions involontaires, des gestes, des mots répétés à tort et à travers, mais qu'elle agisse sans cesse d'une manière intelligente et coordonnée. Le malade constate que ses bras et ses jambes font à son insu et malgré lui des actes compliqués, il entend sa propre bouche lui commander ou railler; il résiste, il discute, il combat contre un individu qui s'est formé en lui-même. Comment peut-il interpréter son état, que doit-il penser de lui-même ? N'est-il pas raisonnable quand il se dit possédé par un esprit, persécuté par un démon qui habite au dedans de lui-même ? Comment douterait-il quand cette seconde personnalité, empruntant son nom aux superstitions dominantes, se déclare elle-même Astaroth, Léviathan ou Belzébuth ? La croyance à la possession n'est que la traduction populaire d'une vérité psychologique.

« Tantôt les deux personnalités vivent en assez bon accord et ne se persécutent pas réciproquement... Le plus souvent, l'esprit secondaire n'est pas d'aussi bonne composition, il tourmente sa victime et ne lui donne que des mauvais conseils... On connaît bien... les convulsionnaires de Saint-Médard que leurs esprits forcent à tourner indéfiniment sur un pied ou qu'ils empêchent de manger, et les religieuses de

Loudun tourmentées par tous les esprits mauvais qui incarnaient leurs passions. Quelquefois, il y a plusieurs esprits dans une même personne, les uns bons, les autres mauvais, qui se disputent entre eux... » (28).

*
* *

Dans les pages qui précèdent, nous avons exposé les éléments qui permettent de faire le diagnostic de délire de persécution diabolique, par rapport aux possessions, obsessions, et autres manifestations réelles du Diable que revendique l'Eglise; nous avons aussi indiqué les grands syndromes psychiatriques qui peuvent s'accompagner de ce genre de délires, et nous avons tenté de donner un aperçu de la pathogénie possible de ceux-ci.

Encore faut-il considérer que nous avons examiné les délires diaboliques uniquement dans leur genèse probable, dans leurs modes d'apparition au cours de diverses psychoses, dans leurs relations avec la vie psychique générale et l'affectivité de nos malades, sans nous préoccuper encore des conditions organiques permettant le développement de pareils troubles. Or nous sommes médecin, et nous sommes trop souvent averti par notre expérience quotidienne de la liaison étroite qui existe entre les perturbations psychiques et la vie organique, pour ne nous intéresser qu'aux premières en négligeant la seconde. Désintoxiquons cet urémique, soignons cet alcoolique, dont les hallucinations visuelles, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature, entretiennent une excitation de tous les instants. Et le Diable, s'il le voyait auparavant, disparaîtra du champ de sa conscience. Et cette mélancolique, qui s'accuse avec tant de constance des pensées et des actes pervers que lui inspire le démon ! Le jour où sa langue sera fraîche et rose, le jour où, sous l'influence de notre traitement, son haleine aura cessé d'avoir cette fétide

(28) Pierre Janet, *L'automatisme psychologique*, F. Alcan, édit., Paris, 1910, p. 440, 441.

dité si caractéristique, où son intestin fonctionnera d'une façon plus régulière, où ses urines ne seront plus chargées d'indican, où sa circulation mieux établie l'empêchera d'avoir encore les extrémités froides, les ongles violacés, ce jour-là elle aura cessé, comme par miracle, d'entretenir anxieusement le souvenir de ses fautes : elle se reconnaîtra désormais comme un être humain, sujet à des faiblesses, mais capable de redressement, susceptible de dévouement, de générosité, de sentiments nobles; elle ne se croira plus possédée par le Diable ou dirigée par lui.

Il faut reconnaître loyalement que dans la période d'état constituée des délires chroniques, ces relations sont moins nettes entre la vie psychique et les dispositions organiques. Qu'on se rappelle pourtant la période hypocondriaque du début, dont il serait injuste de dire qu'elle est faite de troubles purement subjectifs et imaginaires. Si les chocs affectifs (si les complexes refoulés) peuvent à bon droit expliquer certaines orientations psychologiques, on ne saurait penser qu'ils suffisent à tout expliquer. Ici encore, et comme dans la démence précoce, il faut, pour avoir une vision complète des cas envisagés, se rappeler les troubles humoraux qui marquent d'une façon plus ou moins profonde, un temps au moins de l'évolution morbide.

Il serait inutile de rappeler les conditions qui, précisément, favorisent le déséquilibre humoral nécessaire, indispensable. Mais pour qui fréquente les asiles, l'importance considérable de la tuberculose, surtout dans ses formes frustes, de la syphilis sous toutes ses formes (en particulier de l'hérédo-syphilis), ne peut faire l'ombre d'une contestation.

Si intéressantes que soient nos recherches psychologiques, si utile que soit la psychothérapie qui en découle, notre examen n'aura toute sa valeur qu'au moment où nous aurons examiné nos malades d'une façon complète, au moral sans aucun doute, au physique ne l'oublions jamais.

Nous allons maintenant citer quelques observations de nature à illustrer les cas que nous avons envisagés jusqu'ici de façon assez abstraite.

OBSERVATIONS

Notre première observation et les trois suivantes sont empruntées aux documents de M. le Docteur Perrens sur une affaire d'envoûtement, ayant trait à des événements qui, au début de 1926, firent quelque bruit dans notre ville. Résumons très brièvement les faits en question :

Le 3 janvier 1926, après la grand'messe, l'abbé de N..., curé de B..., près de Melun, fut assailli par une troupe de deux hommes et dix femmes qui le laissèrent fort mal en point, après l'avoir sommé de mettre un terme aux maléfices dont il accablait leur « mère spirituelle », Marie X... Celle-ci était la fondatrice, à Bordeaux, de l'œuvre de « Notre-Dame des Pleurs »; et comme elle se déclarait victime de maux étranges, qu'elle imputait formellement aux pratiques de sorcellerie de l'abbé de N..., douze parmi ses plus fidèles disciples partirent en expédition pour châtier son persécuteur et mettre un terme à ses souffrances. Cette affaire fut naturellement portée en justice et M. le Docteur Perrens, commis en qualité d'expert aliéniste aux fins d'apprécier le degré de responsabilité des participants, eut l'occasion de recueillir les documents cliniques et les renseignements dont nous allons maintenant faire usage. Nous nous excusons par avance auprès de lui de la nécessité où nous nous trouvons de résumer en plusieurs endroits son exposé si attachant, nous réservant de citer directement son texte aussi souvent que cela nous sera possible, ou qu'il nous sera nécessaire de faire appel à sa haute autorité.

La première observation portera sur Marie X..., qui, quoique n'ayant pas participé à l'expédition punitive, en fut, par

ses plaintes et ses accusations, l'inspiratrice. Les observations suivantes ont trait à deux de ses fidèles arrêtées à B..., Mme et Mlle Y..., qui combattirent en outre pour leur propre cause, se croyant, aussi bien que Marie X..., les victimes des agissements surnaturels de l'abbé de N... Ces trois premières observations portent sur des cas d'aliénation mentale caractérisée.

Notre quatrième observation, enfin, est celle d'une des adeptes de Marie X..., qui participa à l'expédition par pur dévouement pour celle-ci. Nous la citons afin de montrer la différence psychologique essentielle qui existait entre les simples zélatrices, aussi exaltées fussent-elles, et les dames de l'œuvre, qui se croyaient personnellement atteintes par les redoutables maléfices d'un mauvais prêtre.

OBSERVATION I.

Marie X..., née en 1867, dans le Gers, d'une famille pauvre, eut toujours un tempérament mystique. « Si loin que remontent ses souvenirs, elle se reconnaît sensible et pieuse..., avide de cérémonies religieuses, fuyant la maison de ses maîtres pour assister à une messe, prier à un salut. Son père et sa mère avaient cultivé sa piété. Elle ne rencontra pas partout les mêmes dispositions. Mais les coups qu'elle recevait parfois en revenant de l'église raffermirent son zèle.

» A sept ans, tandis qu'elle gardait ses vaches, elle tomba dans une mare. Elle allait disparaître. L'idée lui vint d'invoquer Jésus : « Mon bon Jésus, sortez-moi de là, je vais mourir ! » Aussitôt elle se sentit saisie par deux mains invisibles et transportée sur la terre ferme. Ce fut le premier miracle. Très pieuse, elle voua, aux environs de sa première communion, un culte passionné — trop exclusif même — au Sacré-Cœur. Plus tard, alors qu'elle était concierge dans un immeuble de notre ville, elle entendit certain jour, « après une prière au Sacré-Cœur et une communion », une voix très douce qui lui dit : « Mon enfant, tu veux m'aimer beaucoup, mais c'est par ma mère que tu arriveras à moi, »

Souffrant du foie et de l'intestin, elle alla demander sa guérison à la Vierge de Lourdes. « On la trempe dans la piscine. Elle s'y trouve si mal à l'aise qu'on est obligé de l'en retirer aussitôt et de la frictionner énergiquement. Elle connut par là que la Vierge ne consentait point à la favoriser d'un miracle. » Mais elle eut une compensation : comme elle assistait à la procession, « au passage du Saint-Sacrement ses douleurs intestinales s'apaisèrent. Elle continuait à souffrir du foie, elle était toujours bien faible. Mais sa guérison partielle lui inspira une grande reconnaissance. Elle promit à la Vierge de réciter quotidiennement un rosaire devant sa statue et de faire un voyage à Lourdes chaque année, du moins si quelqu'un lui offrait d'en payer la dépense ou de compléter les économies qu'elle ferait elle-même ». Elle acheta alors une statuette de plâtre de Notre-Dame de Lourdes, « choisie entre beaucoup d'autres à cause de son air de tristesse », et la plaça dans sa loge à son retour. « Un jour, étant en prière, elle vit les yeux de la statue s'humecter. La Vierge pleurait... le miracle prouvait le chagrin de la Vierge en présence de l'impiété du monde. Un autre miracle se produisit bientôt. Marie X... vit la Vierge véritable à la place de la statue. La Vierge lui parla et lui conseilla de bâtir une chapelle au lieu de l'apparition. Elle lui dicta plus tard « des règlements pareils à ceux de Mélanie, mais plus longs ».

Cette statue miraculeuse ayant été saisie par l'autorité ecclésiastique, Marie X... en reçut une autre à l'image de la *Bambina Santissima* de Milan. La nouvelle Vierge n'en continua pas moins à pleurer. Transportée dans la résidence que les adeptes de Marie X... avaient offerte à cette dernière, elle cessa de répandre des larmes, mais se mit à exhaler les plus suaves parfums, sur la nature desquels les fidèles n'étaient toutefois pas d'accord.

Quoi qu'il en soit, le prestige de Marie X... auprès de ses pieux admirateurs ne cessa de s'accroître, et ils ne tardèrent pas à la considérer comme une grande sainte, dont la quasi-infaillibilité devint bientôt pour eux une manière de dogme.

Cette sainteté, cette dévotion, ne mirent cependant pas Marie X... à l'abri des attaques les plus diverses des méchants contre sa personne.

Aux environs de 1917, Marie X... racontait fréquemment l'histoire d'un certain Jean C..., « qui, l'ayant demandée en mariage, ne se consolait pas d'avoir été éconduit et la poursuivait jour et nuit depuis trente ans, l'observant partout, la faisant observer par des hommes à lui, lui tendant des pièges, lui jetant des sorts pour la faire mourir. Ce Jean C... était invisible et insaisissable. On ne pouvait donc songer à le faire arrêter ».

De même, à l'époque où Marie X... était venue s'installer comme concierge, elle avait une ancienne voisine, Mme Z..., qui « lui manifestait beaucoup d'amitié, mais c'était par fourberie et pour lui donner la mort ». Lorsque Marie X... eut déménagé, l'ancienne voisine s'acharna contre elle. On fut obligé de conduire la pitoyable victime « à Arcachon ou à Lourdes, en la traînant dans une petite voiture pour la faire doucement revenir à la vie ».

Marie X... disait aussi avoir souvent remarqué « des voisines se jeter entre elles des mauvais sorts les unes aux autres, en faisant des signes devant leurs maisons ». Et la mort de son beau-frère fut par elle attribuée à l'envoûtement.

Ses soupçons n'épargnèrent pas même ses familiers. En juillet 1913, elle accusa une de ses fidèles, Mlle C..., de l'empoisonner et de la voler. A l'en croire, cette personne lui aurait dérobé un sac qui « fut rapporté par un bon ange dont on avait sollicité l'intervention en récitant des rosaires. Et le sac, retrouvé sur une commode, renfermait l'argent volé, sauf une soixantaine de francs que la voleuse avait dû dépenser avant l'intervention de l'ange ». En outre, Marie X... fit dissimuler pendant un an tous ses aliments dans sa cave, par sa bonne, « pour que Mlle C..., l'assassin et la voleuse, ne pût y déposer du poison et la faire mourir ». Mlle B., sa secrétaire, fut aussi soupçonnée.

Vivant dans une crainte perpétuelle, Marie X... pensait qu'un complot était tramé contre elle, que « des gens étaient payés et envoyés exprès pour la faire mourir ». Les idées de Marie X... étaient étroitement partagées par son groupe, comme en témoigne la déclaration suivante d'un membre influent de l'œuvre : « Dès le début de 1916..., nous étions avertis par voie de révélation que

les Lucifériens voulaient assassiner Marie X..., et nous pouvions nous demander dans quelle mesure la chose était vraie. Or, un an plus tard environ, la chose nous était confirmée par une personne très sérieuse qui l'avait apprise à la police. Et en 1917, lors du pèlerinage de Marië X... à Lourdes, un jour qu'elle était sur l'esplanade dans son fauteuil roulant, elle « *sentit* » derrière elle un homme qui semblait dire le chapelet et qui, cherchant un poignard, cherchait à l'approcher, et, en ayant averti le groupe de ses amis, ils avancèrent le fauteuil et firent barrière autour d'elle. »

Mais les événements les plus graves dont fut victime Marie X... furent provoqués par deux mauvais prêtres, Mgr S... et l'abbé de N..., qui n'hésitèrent pas à recourir aux artifices du démon pour réaliser leurs desseins pervers. Nous allons exposer maintenant le premier de ces deux cas.

Mgr S..., archimandrite de Syrie, vicaire général du diocèse de Sidon, vint en Europe vers 1913 ou 1914 et eut le désir de voir la Vierge des Pleurs et des Parfums. Il ne tarda pas à devenir le directeur de Marie X..., et le demeura trois ans. Après quoi, en juin 1917, il partit pour Nantes. Mais quelque temps après, il fut accusé d'avoir dérobé des papiers de l'œuvre et d'envoyer des maléfices à Marie X...

Dès plaintes auprès de la police et de l'autorité ecclésiastique n'amenèrent aucun résultat. « C'est alors que s'organisa à Bordeaux une expédition contre le prêtre syrien. Quatre hommes, un agent de change, un inspecteur auxiliaire de la sûreté, un employé d'assurances et un chef d'orchestre se rendirent à Nantes. Après avoir communiqué pour assurer le succès de leur entreprise « sans que leurs mains devinssent criminelles », ils pénétrèrent dans la chambre de Mgr S... Le prêtre, bâillonné et ligoté, fut frappé avec une telle brutalité qu'il en eut, entre autres graves inconvénients, des hématuries qui durèrent plus d'un mois. Les quatre hommes voulaient leurs papiers. Ils voulaient aussi, comme le déclara un inculpé à l'instruction, « la poupée des maléfices » ; cette poupée de cire dont S... se servait pour tourmenter Marie X... « Nous n'avons

trouvé, ajouta P..., que des retillons d'étoffe noire et rouge que je regrette de n'avoir pas emportés avec les documents, car ils peuvent servir à nuire... » Ajoutons què, sous les coups des justiciers, le mauvais prêtre avait avoué ses méfaits.

Voici au surplus la déposition que fit, au cours de l'instruction, en 1919, Marie X... :

« S... a prétendu, peu de temps après son installation à la maison, devenir mon directeur, et, sous ce prétexte, m'a poursuivie de ses assiduités. Comme je n'ai pas voulu céder à ses instances, il s'est mis les parties à nu devant moi à plusieurs reprises et a fait sur lui-même en ma présence de vilaines choses... Mon mari était déjà malade depuis longtemps, mais à ce moment on savait ce qu'il avait et il était possible de le soigner; depuis lors, il a des maladies incompréhensibles et toujours de plus en plus graves...

» Je dois dire cependant que, dans l'espoir que je le ferais revenir, il m'a longtemps écrit des lettres charmantes; je lui répondais sur le même ton à cause de la terreur qu'il m'inspirait; il voulait faire oublier aussi la scène violente qui avait marqué son départ de Bordeaux. A ce moment, sous prétexte de m'embrasser, il m'avait violemment mordue à la joue gauche, tout près de l'œil, et le médecin en a retiré plus tard (au bout de six mois) une dent qu'il m'y avait laissée et qui me causait d'atroces souffrances.

» Déjà, sous prétexte de jalousie, il m'avait fait des scènes, disant que je mourrais de sa main, qu'il me défigurerait et que j'irais moi-même sur une table d'opération.

» Depuis Nantes, il m'a toujours obsédée, me suggérant sans cesse de le tuer ou cherchant à me faire devenir folle. Il m'a envoyé des pensées homicides contre tout le monde, à tel point que l'on était obligé de m'enfermer.

» J'ajoute qu'il devait avoir sur moi un pouvoir magnétique, car, lorsqu'il était à Bordeaux, je tombais dans le sommeil dès que j'étais en sa présence. En outre, je savais qu'il célébrait chez moi des messes noires, en se renfermant dans sa chambre et en mettant du sang de crapaud, comme d'autres bêtes immondes dans une sorte de calice. Il plaçait ce calice entre les seins d'une sorte

de poupée de cire, représentant une femme nue, il mettait ses ornements sacerdotaux et allait chercher à la Visitation des hosties qu'il consacrait. J'ai vu ça de mon appartement, comme je vois d'ici ce qu'il fait contre moi à Nantes.

» Si j'ai jamais excité quelqu'un contre lui, c'était dans mes mauvais moments, quand j'étais hantée du démon et que je ne me possédais pas. Le reste du temps, quand j'étais de sang-froid, je priais pour la conversion de S..., je faisais prier pour lui et même faisais dire des messes et faisais dire des communions... »

Observons qu'en 1926 les déclarations de Marie X présentent une légère variation, en ce qu'elle ne prétend plus avoir eu la vision à distance des opérations maléfiques de Mgr S..., mais « l'avoir aperçu par l'entre-bâillement d'une porte. C'est par une indiscretion analogue, qu'elle le vit, un soir, dans les cabinets, mêlant des hosties « qui devaient être consacrées » à des matières fécales, dans le but évident de préparer quelque maléfice ».

Elle donne en outre davantage de détails sur les souffrances que lui causa le mauvais prêtre. « En l'embrassant, il lui avait laissé une dent « qui barrait là » au-dessous de l'orbite gauche. » Elle raconte en termes horrifiants l'opération qu'elle dut subir. « Le spécialiste fut récompensé de son effort : il parvint à extirper la dent maléfique, qui était justement « en travers. » Du pus s'écoula en abondance. Marie X... en moucha longtemps. Elle sait à quelle cause et à quel prêtre attribuer ses douleurs du maxillaire supérieur gauche et ses épistaxis. » Enfin, elle accuse Mgr S..., de l'avoir empoisonnée à Nogent. « A table il lui prenait son verre et lui dérobait sa viande, qu'il remplaçait aussitôt par d'autres morceaux. »

Cependant, toutes ces épreuves ne furent rien à côté de celles que lui réservait l'abbé de N... Elle avait fait sa connaissance en 1923, au pèlerinage de Pellevoisin. En cette occasion, le curé de B... fut prié d'exorciser deux jeunes filles atteintes de maux mystérieux; mais il s'y refusa et se contenta de dire les prières de l'exorcisme. A peu de temps de là, ce prêtre entra en conflit avec Marie X... sur des questions théologiques, ce qui jeta quelque froid entre eux.

« Revenue à B..., l'abbé de N... reçut quelque temps après une lettre de Rose M... Elle écrivait « qu'il fallait soulager la mystique victime, qu'elle était dans un état inquiétant, et qu'on lui serait reconnaissant d'apporter son étole la plus petite et la plus simple et un livre d'exorcisme liturgique. » L'abbé répondit qu'il n'avait pas l'autorisation de l'Ordinaire. Mais on lui fit savoir que « Marie X..., en très bons termes avec l'archevêque de Bordeaux, avait l'autorisation diocésaine, vu la gravité de son état, de se faire exorciser par un prêtre de son choix ».

L'abbé vint donc auprès d'elle et l'exorcisa « de la manière la plus rituelle, en récitant un certain nombre de prières, adjurations et conjurations, accompagnées de signes de croix appliqués sur le front et sur le cœur de la personne exorcisée ». Puis il rejoignit sa cure. Il s'enquit alors de l'effet de ses exorcismes, mais on lui fit connaître qu'une amélioration, survenue passagèrement, n'avait pas tardé à disparaître. « Douze à quinze jours après, il recevait « deux lettres anonymes infâmes et pleines de menaces ». On le traitait de mauvais prêtre, on lui disait qu'il avait maléficié Marie X..., qu'il était un suppôt du démon, pratiquant habituellement l'envoûtement, entretenant par ce moyen les maux de Marie X... On l'accusait même de vouloir la faire périr... »

A quelque temps de là, en janvier 1925, le curé de B... reçut la visite du mari de la fondatrice de l'œuvre, accompagné de deux fidèles. Ils l'injurièrent et la menacèrent de violences au cas où il persisterait à rendre Marie X... malade. L'abbé porta plainte; mais bientôt après la partie adverse porta plainte à son tour. M. X... constata : « Notre visite a dû lui inspirer quelques craintes, car ma femme a été quelque temps soulagée et a senti qu'il avait suspendu ses pratiques magiques; mais depuis, le mal a repris avec une violence qui prouve que sa haine est plus forte que jamais. »

En quoi consistent donc les souffrances de Marie X... et comment a-t-elle pu discerner leur origine? Écoutons, sur le premier point, le rapport de M. le Docteur Perrens :

« Dès notre première visite, Marie X... nous montre une feuille

d'analyse qu'elle vient de recevoir. Ses urines contiennent 5 grammes de sucre par litre. C'est peu. Elle en eut bien davantage. Sa glycosurie ne l'inquiète pas. Elle est plus effrayée de son essoufflement. A certains moments, en effet, elle est prise de légers accès de dyspnée et doit s'asseoir sur son lit pour respirer plus commodément. Tout s'explique. Elle a de l'emphysème et de la bronchite chronique : l'auscultation révèle des râles disséminés dans toute la poitrine. Son cœur est d'ordinaire régulier. Il donne 80 pulsations à la minute... Marie X... se plaint de manquer d'appétit et de ne pouvoir supporter aucun aliment... Il est sûr qu'elle a des troubles digestifs sérieux : l'état saburral de sa langue, son haleine forte, sa constipation, la douleur qu'elle éprouve à la pression du foie, au-dessous des fausses côtes, en sont d'excellents signes. Elle saigne souvent du nez par la narine gauche et nous montre plusieurs mouchoirs tachés de sang...

» Ses troubles nerveux sont d'ordre subjectif. Elle se plaint de céphalées rebelles, de douleurs et d'élancements dans le côté gauche du visage, de douleurs profondes dans les os, dans les muscles, dans les lombes, dans la région du foie et de l'abdomen; d'impressions de strangulation, de brûlures, de piqûres superficielles et profondes, de démangeaisons, de bouffées subites de chaleur, de refroidissements brusques. Et, de fait, tandis qu'elle raconte ses misères, nous la voyons souvent sursauter tout à coup, puis porter la main à l'endroit endolori : c'est la tête, l'épigastre, l'abdomen ou un membre.

» Quelle que soit la région touchée, ses douleurs se produisent avec une grande brusquerie. Tantôt très espacées, et partant supportables, certains jours elles sont à peu près constantes et c'est alors qu'elles atteignent leur maximum d'intensité... »

Voyons maintenant de quelle origine Marie X... croit que procèdent les troubles qu'elle éprouve :

« Marie X... souffre. On ne saurait songer à le contester. L'interprétation qu'elle donne de ses douleurs mérite de retenir l'attention. On sait que, pendant longtemps, elle les attribua à l'influence volontairement néfaste de Mgr S... Elle croit maintenant que l'abbé de N... en est l'auteur responsable. Au lieu de dire

comme tant de malades : « J'ai la sensation d'une brûlure, d'une » piqure », elle dit : « Il me brûle, il me pique, il m'enfoncé des » aiguilles dans les chairs, il me donne des coups de couteau. » Au lieu de constater simplement que son emphysème et sa bronchite chronique gênent sa respiration, elle dit : « L'abbé m'étouffe, » il m'étrangle. » Tous ses malaises, et ses souffrances et sa faiblesse sont dus à l'action lointaine de l'abbé de N... Sur ce point, sa conviction est entière. Elle essaie bien d'établir une différence entre « les douleurs naturelles » et celles qui lui venaient de Mgr S... ou qu'elle reçoit de l'abbé de N..., mais ses explications se ramènent simplement à la constatation toute personnelle « que ce n'est pas la même chose ».

» On a vite la certitude que la qualité de ses douleurs lui importe moins que l'origine qu'elle leur a découverte. Il fut un temps cependant où sa maladie provoquée avait pris un tel aspect que les médecins en étaient, d'après elle, tout à fait déconcertés. C'était après le fameux pèlerinage de Pellevoisin. Son corps s'était couvert de « boutons ». Dans ces boutons, il n'y avait pas de pus. On le vit bien lorsque, après une consultation, son médecin décida d'en ouvrir un qui avait l'apparence d'un anthrax. Il en sortit du sang pur et la plaie fut longue à se cicatriser. « Des boutons », des furoncles nouveaux pointaient, quand les anciens disparaissaient. Cela dura des mois. Les yeux de la malade s'injectaient de sang. Ces phénomènes s'accompagnaient d'un redoublement des douleurs et, chose plus pénible, de démangeaisons intenses au niveau des parties génitales.

» Aucun médicament ne pouvait la calmer. Les prières et les exorcismes l'apaisaient un instant. C'était l'époque où Marie X... employait 8 litres d'eau bénite par jour, tant en affusions sur les régions les plus douloureuses qu'en boisson. C'était l'époque où ses fidèles, réunis dans le jardin, sous la fenêtre de sa chambre, priaient jour et nuit pour sa guérison. Elle entendait leurs sanglots et leurs prières. Ils entendaient ses cris. Elle excitait leur zèle : « Priez pour ce malheureux, disait-elle, priez pour qu'il ne soit » pas si méchant. » Et les prières redoublaient de ferveur. Il fallait que quelqu'un fût constamment à son chevet. Elle ne dormait

plus. Des idées de suicide lui étaient suggérées. Tout se passait commē au temps de Mgr S...

» A la description qu'elle donne de cette affection cutanée qui la fit tant souffrir et qui frappa si vivement l'imagination de ses adeptes, on reconnaît une banale furunculosē, accompagnée de douleurs et de prurit vulvaire. La chose est fréquente chez les diabétiques. Et les urines de Mariē X... contenaient alors de 45 à 50 grammes de sucre par litre.

» Sûre de l'action nocive exercée sur elle par l'abbé de N..., elle est sûre également que le prêtre lui envoie des maladies par le moyen de la magie... »

Nous allons voir maintenant un des éléments qui lui permettent de déceler l'auteur de ses maux :

« Pendant longtemps, elle repoussa les soupçons qui lui venaient sur le rôle de l'abbé de N... Elle fut obligée, un soir, de reconnaître leur exactitude. Elle était dans son lit. Tout à coup le fantôme de l'abbé de N..., vêtu de sa soutanē, lui apparut devant la porte de la chambre. Il s'approcha du lit. Elle eut peur, essaya de le repousser. Le fantôme était immatériel. Il parla : « Je détruirai » ton œuvrē. Il faut aller à la tête. Je dirai partout que tu es une... » une sale femme. » Sa voix était basse, mais elle en perçut parfaitement le son par l'oreille gauche. En serrant les dents, elle essaie de rendre ce qu'il y avait de sarcastique dans la voix du fantôme. Il revient plusieurs fois. Mgr S... en avait usé de même manière.

» Ces hallucinations visuelles et auditives n'étonnèrent pas Marie X... Elle sait ce que sont les visions. Elle nous répète que la Vierge lui apparut et qu'elle entendit fréquemment sa voix. Sa voix était douce et consolatrice. Elle ne nous dit pas qu'elle l'entend encore. Spontanément elle fait une remarque importante. Tantôt elle entendait « la voix » par les oreilles, à la façon d'une conversation entre humains, tantôt elle la percevait juste au niveau du cœur... »

Exposons maintenant les conclusions de M. le Docteur Perrens sur Marie X..., tant au point de vue médical qu'au point de vue psychiatrique :

« Marie X... est, en effet, une grande malade. Privée de son appendice et de ses ovaires, à la suite d'une intervention chirurgicale, opérée d'une sinusite suppurée, ayant souffert longtemps de congestion et de coliques hépatiques, elle présente actuellement du diabète, de l'emphysème, de la bronchite chronique, des troubles digestifs et nerveux. Sa santé physique est précaire.

» Ses troubles mentaux consistent en une amnésie assez prononcée qui tient, soit à une débilité congénitale de sa mémoire, soit à une démence sénile à son début. Ils consistent surtout en un délire systématisé où le mysticisme pathologique se combine à des idées de persécution, de préjudice et d'influence. Aux idées délirantes rétrospectives qui lui font retrouver jusque dans son enfance des preuves de sa mission divine, elle ajoute une série d'affirmations concernant ses colloques avec la Vierge et les sévices dont elle se croit l'objet. L'intuition simple, des interprétations délirantes, des hallucinations visuelles, auditives et psychiques l'entretiennent dans ses croyances morbides. Si elle est souvent déprimée, en proie à des préoccupations hypocondriaques, voire à des idées de suicide, elle manifeste parfois une activité exubérante. Par tous ces caractères, Marie X... apparaît comme une aliénée appartenant à une catégorie parfaitement connue de tous les médecins qui soignent les malades d'asile. »

*
* *

A ces conclusions, nous ajouterons peu de chose.

Marie X... est une grande mystique. A ce titre, elle a toujours été accoutumée à évoluer dans le merveilleux, et le surnaturel a pour elle des révélations quotidiennes. Dans ce domaine, elle ne saurait donc s'étonner de rien. Les pratiques dévotes, la pieuse exaltation du groupe qu'elle a fondé, ses prophéties verbales, sinon écrites — car elle est illettrée — inspirées par la Divinité, ne peuvent que fortifier ses convictions. Au surplus, du temps de leur commune fréquentation, Mgr S... a choisi comme sujet de lectures favorites la fameuse *Mystique divine et diabolique*, du chanoine Ribet :

c'était là plus qu'il n'en fallait pour échauffer une imagination déjà singulièrement prédisposée. On voit donc combien le terrain est rendu favorable à l'acceptation indiscutée des événements les plus prodigieux.

Par ailleurs, Marie X..., nous l'avons vu, est malade. Elle a des troubles organiques non douteux et elle éprouve des douleurs multiples qui pourraient s'assimiler — ce qu'elle ne manque pas de faire — à des sensations douloureuses provoquées, d'origine externe. Joignons-y des hallucinations de divers ordres, aussi bien visuelles, qu'olfactives, auditives, voire psycho-motrices verbales.

Enfin elle a toujours été « persécutée »; cela tient évidemment à son exceptionnelle propension à l'intuition et à l'interprétation délirante dans le sens d'une action nocive exercée contre elle.

Marie X... est, en outre, de tempérament orgueilleux et croit sans peine qu'elle a été choisie tout spécialement par Dieu pour régénérer le monde tombé dans l'impiété. Rien d'étonnant dans ces conditions si elle se lance dans un délire systématisé de persécution, d'ordre diabolique : tous les éléments qui sont nécessaires pour provoquer ce genre d'interprétation délirante se trouvent en effet réunis chez elle. Mgr. S... et l'abbé de N... sont ainsi considérés par Marie X... comme d'authentiques suppôts du Démon, s'efforçant de lui nuire ou de la faire disparaître pour mieux détruire son œuvre sainte.

Remarquons qu'au début elle a présenté des idées de persécution banales, en prêtant à ses ennemis des intentions d'un ordre tout à fait commun. Mais — est-ce là une simple coïncidence ? — elle n'a commencé à éprouver de tourments d'origine surnaturelle que vers 1917, c'est-à-dire après s'être longuement entretenue de ces questions avec Mgr S... Et c'est d'ailleurs Mgr S... qui a été la première victime de cette nouvelle orientation de son esprit.

Faisons observer, en outre, que les deux sorciers, les deux persécuteurs d'ordre « théologique » dont elle s'est plainte,

étaient précisément deux ecclésiastiques, plus rapprochés que d'autres, à ce titre. des questions de maléfices et d'exorcismes.

Si l'on veut bien se rapporter aux conclusions de M. le Docteur Perrens et à notre étude médicale, on verra que le délire d'ordre diabolique de Marie X... se rattache surtout au syndrome classique des délires chroniques hallucinatoires. Ceci, chez une malade peu douée intellectuellement, et qui présentait, par surcroît, des alternatives d'excitation et de dépression assez importantes pour modifier le tableau clinique du délire hallucinatoire pur.

Il n'est pas sans intérêt, à notre avis, d'établir que le châtiment infligé par les zélateurs de Marie X... à Mgr S... aussi bien qu'à l'abbé de N..., châtiment inspiré — à titre de réaction défensive — par Marie X... elle-même, est tout à fait conforme aux règles de la théologie.

Si nous consultons, en effet, l'ouvrage précédemment cité de M. le chanoine Ribet — ouvrage, rappelons-le, approuvé par de très hautes autorités ecclésiastiques — au chapitre où son auteur traite des divers remèdes contre les maléfices, nous y lisons ceci :

« Si le maléfice est attaché à un charme que l'on puisse détruire, non seulement c'est une chose permise, c'est encore une obligation de droit naturel de supprimer l'objet qui donne lieu à l'action malfaisante.

» Mais est-on en droit de contraindre celui qui a causé le maléfice à le lever ? S'il le peut sans recourir à un moyen magique et sans pécher, en suspendant l'influence pernicieuse ou en indiquant le charme qui l'occasionne, il y est obligé moralement, et rien n'empêche en conséquence qu'on l'amène à cela par prières, par argent, par menaces, et même par les coups, les blessures, la torture, sans en venir toutefois jusqu'à le tuer. Et généralement le maléfice suppose une continuité d'action de la part du maléficiant; il est donc permis de le forcer à se désister par voie de persuasion ou de contrainte. » (1).

(1) Ribet, *Mystique divine et diabolique*, t. III, p. 353.

Constatons, enfin, que, alors même que tant de preuves d'ordre médical ne suffiraient point à démontrer le caractère pathologique des croyances délirantes de Marie X..., le désintérêt que lui manifeste l'Eglise, et même les sanctions prises par les autorités diocésaines à son égard permettraient suffisamment d'éliminer, dans son cas, la possibilité de toute action diabolique réelle.

OBSERVATION II.

« Un certain nombre de dames de notre œuvre ont eu, les premières, l'idée de venir flageller le curé de B... C'est Mme Y... qui a pris l'initiative du voyage... », déclara, à l'Instruction, l'un des deux hommes du groupe arrêtés à B... S'il est en effet permis de croire que Mme Y... manifesta une ardeur toute spéciale à aller châtier l'abbé de N..., nous devons observer que son cas présente une particularité intéressante : alors que la plupart des autres membres de l'expédition portaient dans le but de mettre un terme aux ensorcellements dont était victime Marie X..., Mme Y... y allait surtout pour faire cesser les maléfices dont elle se croyait personnellement la victime, ainsi qu'une de ses filles; pour le reste, si, secondairement, les souffrances de Marie X... en étaient supprimées du coup, ce ne pouvait être que tant mieux. Mais, encore une fois, son objectif essentiel était de délivrer elle-même et sa fille de leurs tourments surnaturels.

Mme Y... (Emmanuelle-G...) est d'origine italienne et naquit à Tende en 1878. Orpheline de bonne heure, elle vécut chez sa grand'mère, à B..., dans les Alpes-Maritimes, et fut élevée par les sœurs de Charité du lieu. Elle alla ensuite chez les sœurs de Sainte-Marthe à Toulon. Mais ses études, hors la couture, furent plutôt médiocres.

« Sa piété avait toujours été si vive que sa famille s'en étonnait. C'était « un sujet de chicane ». Mais à 18 ans, comme elle s'obstinait

dans sa volonté d'être religieuse, elle entra au noviciat de sœurs de Charité de Roche-sur-Foron (Haute-Savoie). Elle y demeura deux ans. Le temps approchait de prononcer ses vœux quand fut votée la loi de séparation. Les vieilles religieuses venaient de toutes parts se réfugier à la maison mère. Les jeunes furent renvoyées dans leurs foyers. Emmanuelle G... retourna auprès de sa grand'mère... » C'est là qu'elle fit la connaissance de son mari, alors sous-officier. Elle devait en avoir trois enfants, dont un mourut jeune. La guerre étant venue, M. Y... monta en grade et finit par acquérir les galons de capitaine. Après la guerre, il partit en Syrie, revint durant quelques mois trouver sa femme installée à Bordeaux, en 1925, puis repartit pour le Levant, où il fut tué au cours d'un combat, le 3 août 1925. Mme Y... dut alors travailler pour élever ses deux enfants.

« Son mariage ne lui avait pas fait oublier sa vraie vocation déçue. Mme Y... continuait à être fort dévote, à s'intéresser aux choses de la religion. Elle correspondait avec Mgr B..., protonotaire apostolique, docteur en théologie, très estimé de Pie X. » Ce prélat publiait un journal, *La Revue mariale*. C'est par ce journal qu'elle avait appris l'histoire de Notre-Dame-des-Pleurs, et c'est ainsi qu'en 1916, à son premier voyage à Bordeaux, elle avait fait connaissance de Marie X... Très vite après, elle eut l'occasion d'enregistrer un miracle de Notre-Dame-des-Pleurs : « Sa blanchisseuse, Mme G..., avait un fibrome de 16 livres reconnu par le Docteur Témoin (de Bourges) et le Docteur Martin (d'Issoudun). » Le premier chirurgien ne dissimulait pas la gravité du cas, le second insistait pour l'opération immédiate. Mais le Docteur Martin s'étant blessé au doigt, l'intervention fut remise à huitaine. Mme Y... profita de l'occasion. Elle proposa à sa blanchisseuse de faire une neuvaine à Notre-Dame-des-Pleurs. La malade n'avait pas « fréquenté les sacrements depuis longtemps ». Sur le conseil de Mme Y..., elle communia le 8 septembre, commença sa neuvaine le soir même et « but de l'eau du ruban » [trempé dans les larmes miraculeuses]. La nuit suivante, elle, qui n'avait eu ni repos ni sommeil pendant des mois, s'endormit paisiblement. Elle ne devait jamais plus « sentir de mal ». « Quelques jours après, ajoute Mme Y., entre nous

autres, nous lui avons payé le voyage pour venir à Bordeaux remercier la Sainte Vierge. » Six mois s'écoulèrent. Mme G... vint demander un certificat de guérison au Docteur Martin. « Celui-ci trouva une grosseur comme un œuf de pigeon. Mais elle rendit ça le jour de ses règles. Depuis, elle est guérie et continue son travail. »

La miraculée fit part autour d'elle de cet événement prodigieux, et un groupe se forma, auquel appartenaient naturellement Mme Y... et ses enfants. « On se prêtait mutuellement des journaux intéressants : *La Revue mariale*, *L'Enfant Jésus*, de Prague; une revue de Naples « où il était souvent question de l'œuvre de Marie X... » Des prêtres dignes de foi parlaient avec faveur de Notre-Dame-des-Pleurs. Don Colarccio, « qui s'occupait spécialement du surnaturel », était de ceux-là. Mme Y... vivait donc dans l'atmosphère mystique qu'elle aimait, dans un milieu qui s'habituaît au surnaturel au point de ne plus s'en étonner.

« En juin 1923, Mme Y..., de plus en plus portée à se dévouer à la cause de la Vierge, organisait un pèlerinage à la Salette dans le but d'assurer le triomphe de l'œuvre. L'abbé de N... en fut averti... Il écrivit à l'organisatrice, laissant entendre combien il serait heureux de se joindre au groupe. Sa pauvreté l'obligeait « à » refouler ce désir dans son cœur ». Mme Y... lui envoya aussitôt 200 francs, fruit d'une collecte parmi ses amis. L'abbé n'eut donc pas à refouler son désir davantage.

» Comment se comporta-t-il pendant le pèlerinage. Mme Y... ne se souvient pas qu'on lui ait tenu de propos choquants. Mais le capitaine, qui avait accompagné sa femme, fut « peu édifié par » les conversations légères de l'abbé ». Toutefois, c'est à Civray que se révéla son vrai caractère. On préparait un nouveau pèlerinage à Pellevoisin. L'abbé, qui s'était donné comme un excellent exorciste, fut appelé à Civray par le propriétaire de Mme Y... pour aider aux préparatifs et surtout pour bénir la maison. Il resta deux jours chez Mme Au., où Marie X..., venue d'Issoudun, visita ses adeptes. Pendant ces deux jours, l'abbé tint des conversations étranges. Aux jeunes Y..., il raconta « qu'il était très fort en » magie ». Sans dire s'il avait mis ses connaissances en pratique,

il donna de nombreux exemples de maladies, naturelles en apparence, dues en réalité à des maléfices. Il leur dit qu'il donnait des injections à sa bonne et débita à Mme Y... l'histoire de certaine religieuse « qui offrait ses seins à l'une de ses pensionnaires ». Son attitude offensa Mme Y... Elle se rappela que, un mois auparavant, elle lui avait « commandé par correspondance une messe » pour son mari qui devait partir, et que son mari n'avait jamais « été plus malade que le jour où la messe fut célébrée à son intention ». Elle avait attribué au chagrin l'état du capitaine. Plus tard, « elle s'expliqua beaucoup de choses ».

» Elle se décida à rompre toute correspondance avec l'abbé. Ses amis en firent autant. « Alors, dit Mme Y..., il écrivit partout, à » toutes les dames qui étaient venues au pèlerinage, que je l'avais » diffamé; qu'il avait gagné beaucoup d'estime et que je lui avais » fait perdre. Il écrivit ensuite à d'autres personnes sur un ton » menaçant pour moi, parlant de m'intenter un procès en diffamation... »

« Au milieu de ces difficultés, Mme Y... commençait à souffrir de troubles inaccoutumés. Il s'aggravèrent peu à peu. A tout propos, elle avait des vertiges, « des tournements de tête ». Se couchait-elle? elle avait l'impression d'un poids posé sur son corps; elle ne pouvait plus bouger ni ouvrir les yeux. Ces phénomènes n'étaient pas quotidiens, mais ils se reproduisaient souvent. Pendant un mois elle eut des crises de rire qui survenaient sans motif, « sur le coup de » midi », au moment de se mettre à table. Ses enfants en étaient consternés.

» Elle se demanda quelle pouvait être la cause de ses maux. Ses règles avaient disparu depuis 1922. Peut-être sa ménopause devait-elle être incriminée ? Elle crut devoir éliminer cette hypothèse. Ses vertiges, les impressions qu'elle ressentait avaient un caractère trop anormal. Elle se méfiait. Un jour elle eut l'idée que l'abbé de N... n'était pas étranger à l'affaire. Elle se mit à réciter ses exorcismes avec beaucoup de ferveur, sans négliger d'allumer un cierge béni. Et lorsqu'elle prenait cette précaution, lorsqu'elle récitait son rosaire, ses troubles s'apaisaient. Ses pieuses expériences la confirmèrent dans sa conviction.

» Elle cachait ce qu'elle savait. Anne-Marie connaissait les ennuis que l'abbé de N... avait causés à sa mère; mais elle ignorait, paraît-il, qu'il la poursuivît de ses maléfices. Un soir, vers minuit, la jeune fille, qui couchait avec sa mère à son habitude, se réveilla en sursaut : « Maman, la tête me tourne, j'ai peur! — Je vais prier les bons anges », lui dit Mme Y..., qui vit là un nouveau tour de l'abbé de N..., tout en gardant pour elle son idée. Un autre soir, vers la même heure, Mlle Y... se plaignit « d'avoir souffert, comme si on l'avait pressée dans un étau ». « C'est un cauchemar », dit sa mère. « Mais, maman, je ne suis pas encore endormie ! » En réalité, Anne-Marie venait de voir l'abbé devant ses yeux; mais elle ne confessa la chose que le lendemain.

» La certitude de Mme Y... n'avait pas besoin d'être renforcée. La déclaration de sa fille lui fournit pourtant un argument supplémentaire. Dès lors, avec ses enfants, elle ne manqua plus de réciter chaque soir ses exorcismes et ses rosaires. Elle pense avoir lieu de s'en féliciter. Ses vertiges, ses crises de rire, ses sensations anormales, ont cessé; Anne-Marie n'éprouve plus ses impressions pénibles de compression dans un étau et ne voit plus l'auteur des maléfices. Tout va pour le mieux. Il est bon cependant de se méfier encore et de ne point négliger des pratiques salutaires. La prudence conseille de persévérer.

» Mme Y... réfléchit. Depuis qu'elle fit la connaissance de l'abbé de N..., elle s'est avisée que sa vie avait été particulièrement malheureuse. Elle n'accuse pas son persécuteur d'avoir provoqué la mort de son mari; elle dit simplement « qu'il a porté malheur à la famille », et elle pense qu'il savait « ce qui allait arriver ». Quand le capitaine dut partir, pourquoi l'abbé dit-il : « Je ne le reverrai plus ? » Ou cet abbé est un saint, ou c'est un sorcier. » Mme Y... choisit la deuxième opinion.

» L'inculpée accumule ainsi contre le prêtre un certain nombre de griefs d'inégale valeur. Pour elle, ce sont des preuves. Et d'autres dans le groupe en furent aussi touchés que par le récit des misères de Marie X... Or, il se fait que Mme Y... ne parle presque pas de cette dernière. Elle convient que Marie X... souffrait des maléfices de l'abbé. Mais ce sujet ne l'intéresse pas; elle l'aban-

donne aussitôt pour insister sur les persécutions qu'elle subit elle-même et dont sa fille fut victime. Au moment de partir pour B..., elle pensait beaucoup à elle et fort peu à Marie X... Elle l'avoue spontanément. C'était sa propre personne qu'elle voulait défendre, c'était sa santé et celle de ses enfants. L'émotion excessive qu'elle manifeste encore en évoquant ses souvenirs donne une idée de son désarroi dans la période où elle se croyait non seulement visée, mais cruellement atteinte par les sortilèges de l'abbé. »

« Mme Y... n'est pas une dévote ordinaire. C'est une ancienne religieuse inconsolable de n'avoir pas persévéré dans la voie où elle s'était engagée; une Italienne avide de miracles, qui croit aux mauvais sorts et qui appuie fort justement sa croyance sur l'autorité des docteurs de l'Eglise. Son éducation et ses dispositions naturelles en firent une adepte de Notre-Dame-des-Pleurs; elle lui permirent d'accepter facilement la croyance du groupe sur l'origine maléfique des tortures dont se plaignait Marie X... Jusque-là rien de morbide...

» L'abbé de N... intervient... Ces vertiges, ces malaises, ces impressions d'être immobilisée sous un poids accablant, cette impossibilité heureusement temporaire de bouger un bras ou d'ouvrir un œil, ces crises de fou rire survenant dès le premier coup de midi : voilà une première série de troubles si évidents, si nets, que Mme Y... était bien obligée de les constater et que ses enfants tremblaient de la voir si nerveuse.

» Mais ces troubles névropathiques se compliquèrent bientôt de manifestations plus graves, d'ordre mental : la malade se mit à délirer. Comme tant d'autres, elle croyait aux maléfices; elle fut certaine d'être ensorcelée. Des difficultés avaient surgi entre elle et l'abbé de N...; elle affirma qu'il était son persécuteur... Ses croyances anciennes dans l'élaboration desquelles sa participation était à peu près nulle, puisqu'elles lui venaient de son milieu, l'aiderent à la création de cette croyance nouvelle qu'elle était effectivement la victime de l'abbé. C'est en passant de ses croyances anciennes d'ordre général à sa croyance récente, d'ordre particulier

et personnel, qu'elle franchit le seuil qui sépare le normal du morbide.

» Elle se croyait persécutée, atteinte dans sa santé, menacée peut-être dans sa vie; sa certitude était absolue. Maintenant encore elle est sûre de ne s'être pas trompée. Ce délire d'influence, basé sur l'interprétation erronée et tendancieuse de ses propres désordres nerveux, des perturbations de sa sensibilité, utilise précisément pour se soutenir quelques-unes des raisons qui avaient favorisé son éclosion. Mme Y... que ses démêlés avec l'abbé firent délirer contre lui, alimente son délire d'arguments tirés des relations peu cordiales qui existaient entre elle et son persécuteur. Elle ne se doute pas que ses motifs ne prouvent rien en faveur du pouvoir prodigieux qu'elle lui accorde de la tourmenter à distance. Lui fait-on remarquer l'insuffisance de ses raisonnements ? Elle affirme, une fois de plus, sa certitude, et triomphe en rappelant la vision de sa fille. »

« Dans la période qui précéda immédiatement les faits incriminés et dans la journée où ils furent exécutés, Mme Y... était en proie à un délire de persécution actif qui suscitait en elle des émotions d'autant plus redoutables que la mort récente de son mari l'avait fortement ébranlée. Elle songea à se protéger; son geste ne fut que la réaction de défense d'une persécutée lasse de souffrir, réaction banale, sinon dans sa forme, du moins dans son but... »

» Les circonstances nous ont fait examiner l'inculpée à une époque (avril-mai 1926) relativement éloignée de celle où elle donna libre cours à sa violence. Depuis cette époque, les phénomènes névropathiques qui l'avaient engagée à accuser l'abbé de X... ont totalement disparu. Plus de vertiges, d'impressions bizarres, de crises de rire. Elle a retrouvé sa tranquillité. Elle demeure persuadée que l'abbé a cherché à lui nuire. Qu'il ait mis un terme à ses sortilèges ou que leurs effets soient neutralisés par la prière, Mme Y... ne ressent plus rien d'anormal. Son délire est inactuel, si l'on peut dire, c'est un délire au passé, un souvenir de délire sur lequel sa critique ne s'est pas exercée pour en reconnaître le caractère morbide, mais qui a perdu sa force d'expansion. On convient qu'il faudrait probablement peu de chose pour le réactiver... »

*
* *

Ici encore, on le voit, nous avons affaire à une personne éminemment mystique, nullement rebutée par le surnaturel, et même « avide de miracles », comme le dit fort bien M. le Docteur Perrens. Sa croyance déjà grande aux mauvais sorts ne peut qu'être renforcée encore par les propos, pour le moins imprudents, de l'abbé de N...

Et voici qu'elle entre précisément en conflit avec ce dernier, qui se vante lui-même, d'être « très fort en magie ». Or, le milieu dans lequel évolue Mme Y... est tout spécialement occupé de ces questions; même si elle ne sait point encore que Marie X... souffre des maléfices du curé de B..., elle n'ignore point en tout cas les tourments que ressentit auparavant la fondatrice de l'OEuvre du fait d'un mauvais prêtre.

Là-dessus enfin, elle commence à éprouver certains troubles, qui sont communs à l'époque de la ménopause, mais accentués encore par le tempérament névropathe — voire pithiatique — de la patiente. On s'explique dans ces conditions que, favorisé par le terrain et la grande crédulité de Mme Y..., un délire de persécution d'ordre diabolique ait pu prendre naissance chez elle, renforcé, sinon par de véritables hallucinations, du moins par des interprétations nettement morbides de sensations cénesthésiques inaccoutumées. Ce serait là, nous semble-t-il, un délire de type paranoïen, assez voisin en somme de celui de Marie X...

Les mêmes raisons que pour cette dernière nous incitent à penser qu'en aucun cas l'Eglise n'admettrait, chez Mme Y... la possibilité d'un authentique envoûtement.

OBSERVATION III.

Tout ce que nous venons de dire du cas de Mme Y... peut s'appliquer, à fort peu de chose près, à celui de sa fille Anne-Marie. Nous avons même là un exemple assez curieux, sur-

tout à notre époque, et vu sa systématisation particulière, de « délire à deux ».

Comme le dit d'ailleurs M. le Docteur Perrens, « Mlle Y... croit à la réalité des persécutions dont se plaignit sa mère, et Mme R... ne doute pas des ennuis que l'abbé de N... fit subir à sa fille. Chacune délira pour son compte, en prenant texte du délire de l'autre pour justifier le sien. Des préoccupations communes à la mère et à la fille, une éducation et une mentalité identiques devaient les conduire à édifier deux systèmes morbides se ressemblant comme des jumeaux ».

Mlle Y... est née en novembre 1908; « c'est une grande jeune fille, assez pâle, malgré son embonpoint. Elle n'accuse aucune maladie. Secrétaire-dactylo dans une maison de la ville, elle exerce sa profession avec assiduité. Les dames du Sacré-Cœur de Bourges et celles du Pensionnat Jeanne-d'Arc lui donnèrent une instruction primaire et des principes religieux que sa mère ne manqua pas de développer encore. La mort de son père, la lutte qu'elle eut à soutenir contre l'abbé de N... sont les seuls épisodes importants de son existence.

« Cet abbé m'a fait beaucoup de mal, nous dit-elle. Depuis » que nous le connaissons, nous avons la guigne. Un jour à Bourges, » pendant que j'étais couchée sur mon lit, j'ai eu des tournements » de tête et j'ai senti comme une lèvres qui m'embrassait sur la » joue. C'était vers midi. Tout de suite, j'ai eu l'idée que c'était » l'abbé de N... Ça m'a pris en 1923. A peine couchée, un soir, je » me tournais dans mon lit et je ne dormais pas, je me suis senti » comme une règle, comme un bois qu'on m'enfonçait dans la » bouche. C'est alors que j'ai vu l'abbé de N... devant moi. Je » ne l'ai vu que jusque-là (la ceinture), je voyais noir, puis sa tête, » sa verrue sur le côté, comme il est — Je l'ai vu en songe, dit » Mme Y..., mais pas comme toi. » Anne-Marie poursuit : « Je l'ai » vu une seule fois, ce n'était pas un rêve. J'étais à peine couchée » et je ne m'endors pas avant une heure. Depuis Bourges je ne l'ai » plus jamais revu. Il n'y a pas très longtemps, après le voyage, » j'ai entendu sa voix, comme quelqu'un qui discutait, une grosse

» voix, c'était bien la sienne, que je me rappelle bien... — N'y
» avait-il personne dans la maison ? — Non, en haut, il y a un
» locataire, mais c'était 1 heure du matin. J'entendais simplement
» sa voix, sans comprendre ses paroles. »

» Si Mlle Y... indique avec sincérité la nature des attentats qu'elle
croit avoir subis, on s'explique difficilement son expression : « Il
» m'a fait beaucoup de mal ». Le peu qu'elle avoue est pourtant
bien caractéristique. Quelques vertiges, l'apparition inopinée de
son persécuteur et la perception de sa voix, la sensation d'un baiser
sur la joue, d'une compression du corps, d'une règle enfoncée dans
la bouche, tels sont les faits qui lui permettent de soutenir sa
conviction. Petit délire en vérité, et bien puéril, mais qui se fonde
sur des troubles multiples, hallucination de la vue, hallucination
ou illusion de l'ouïe, perturbation de la sensibilité générale, tous
symptômes qui — avec l'insomnie qu'on nous signale — sont ceux
des plus graves psychoses. Leur intermittence était le seul signe
de leur bénignité relative.

» Peut-être n'y eut-il là que des rêves, quoique l'inculpée s'en
défende. L'interprétation qu'elle en donne n'en serait pas moins
pathologique. Qu'elle ait eu des hallucinations véritables ou de
simples cauchemars, l'impossibilité où elle est de les reconnaître
comme des manifestations de sa propre activité psychique témoigne
de la faiblesse de son jugement. Elle dort ou elle veille, peu
importe, quand elle a tout à coup l'impression d'un baiser sur
la joue. Sa première erreur est de ne pas distinguer le caractère
subjectif du phénomène; la deuxième, de l'attribuer d'emblée à
l'indiscrétion de l'abbé de N... et d'attacher sa croyance à une
idée intuitive dont rien ne démontre la légitimité; la troisième, de
prouver l'indignité de l'abbé par un exemple sans valeur en soi,
mais qu'elle tient pour excellent, parce qu'elle est déjà sûre de ce
que cet exemple doit prouver. Ainsi raisonnent les aliénés.

» Mlle Y... est jeune et partant suggestible. Sa vie s'est écoulée
en partie dans une milieu bien étrange. Elle est la fille d'une mère
qui donna des signes non équivoques de son déséquilibre mental

et l'hérédité n'est pas un vain mot. Puisque, sous l'influence de causes diverses, elle se mit à délirer en compagnie de Mme Y... et sur le même thème, il n'est pas surprenant qu'elle ait eu les mêmes réactions ou qu'elle ait accepté comme bonne, utile et opportune la proposition d'aller flageller l'abbé.

» Son délire était moins fortement systématisé que celui de sa mère. Il n'y avait aucune raison pour qu'il durât davantage. Mlle Y..., imitant son modèle jusqu'au bout, assure que l'abbé la prit réellement pour victime, mais qu'il n'exerce plus sa malignité contre elle par les moyens qu'elle a éprouvés. Elle est calme. Ses troubles passés ne gênent pas son activité présente. Les conclusions adoptées pour Mme Y... lui sont donc applicables. »

OBSERVATION IV.

Nous avons déjà exposé la différence essentielle qui existe entre une personne qui admet sans difficulté une croyance générale, même absurde, et celle qui fait application à son cas particulier de cette même croyance. Alors que la première ne manifeste aucune déraison, l'autre est incontestablement aliénée, du moins lorsqu'elle ne peut pas faire la preuve des faits qu'elle articule, et que, par la qualité de ses idées et son comportement général, elle est en tout point semblable aux malades qui ont choisi d'autres thèmes délirants. Tel est le cas des personnes qui ont fait jusqu'ici l'objet de nos trois premières observations.

Il n'est peut-être pas sans intérêt, à notre avis, de donner un exemple pris sur le vif de la première attitude, qui est celle d'une personne crédule sans doute, mais non aliénée toutefois.

*
* *

« Jeanne L... est une vieille fille de 55 ans, gauche, vêtue de noir. Elle y voit mal et porte lunettes... Elle est d'abord très intimidée. Mais elle prend peu à peu confiance et ne fait aucune difficulté pour raconter sa vie.

» Née à G... (Landes), « le 18 ou le 17 septembre 1870 ou 1868 » — elle n'est pas bien fixée sur ce point — Jeanne L... vécut dans son village jusqu'à « 17 ou 16 ans ». Elle apprit à lire, à écrire et à compter chez les « Servantes de Marie », tout en travaillant dans l'ouvroir des religieuses.

» Elle vint ensuite à Bordeaux et se plaça comme domestique chez un capitaine. On fut satisfait de ses services, puisqu'on la garda seize ans... Elle est d'humeur stable, attachée à son travail, fidèle. La continuité de ses services dans la même famille en est une preuve.

» Elle renonça au mariage, car elle désirait un croyant, un vrai, et qu'il « est difficile d'en trouver ». Sa piété était vive. Les Servantes de Marie l'avaient développée, et ses parents lui avaient appris « l'honnêteté au martinet ». Toute sa vie elle fut assidue aux offices et pria avec la même ferveur ».

« En 1914, par une dame qui est morte maintenant, elle apprit l'existence de l'œuvre de Notre-Dame des Pleurs. Dès qu'elle eut un instant de loisir, elle se rendit au domicile de Marie X... et fut édifiée. Elle revint depuis, deux ou trois fois par mois, les dimanches après les vêpres, pour assister aux prières que dirigeait M. P... Elle allait là « comme à Lourdes pour prier la » Vierge. »

» Elle eut la bonne fortune de respirer le parfum que répandait la Bambina. C'était une odeur de rose, du moins pour elle, car d'autres dans le même temps et devant le même oratoire sentaient une odeur d'encens et d'autres de violette. « Était-on inquiet ? » Vite un parfum. » Et cela l'enchantait. Un jour, sur le boulevard, loin de l'oratoire, elle sentit tout à coup le même parfum au cours d'une discussion avec un groupe de personnes qui médisaient d'une absente...

» Sa dévotion à la Vierge reçut sa récompense. Pendant la guerre, elle demanda que son neveu fût épargné. Il servait dans le génie. Elle lui envoya une image de la Vierge des Pleurs. « Il mit ça dans un calepin et revint sans une égratignure. » Jeanne L... vit là une grâce singulière.

» Elle n'eut pas de fréquentes occasions de rencontrer Marie X..., presque toujours souffrante. Deux ou trois fois, pourtant, elle arriva assez tôt pour entendre la fin « du sermon » que faisait la malade. Mais elle savait par les conversations des adeptes que l'abbé de N... persécutait Marie X... Un jour, pendant sa prière, elle entendit des cris de douleur. Elle s'approcha de la maison où se trouvait Marie X... Au milieu de ses cris, celle-ci disait : « Priez pour » l'abbé de N... qui veut me tuer, pour qu'il se convertisse. » Jeanne L... fit cette réflexion : « C'est épouvantable d'avoir une » victime comme ça ! » On disait par ailleurs que l'abbé de N... était un mauvais prêtre, qu'une « pétition » lui avait été envoyée pour qu'il arrêât le maléfice et qu'il n'avait pas répondu. Aussi, lorsque Jeanne L... entendit parler d'une visite d'intimidation à l'abbé de N..., résolut-elle sur-le-champ de partir. Elle affirme n'avoir pas frappé le prêtre, tout en reconnaissant qu'elle aurait obéi « si on avait eu besoin d'elle »,

» Maintenant elle se désole. Non parce que son entreprise lui paraît peu judicieuse, mais parce que les résultats escomptés n'ont pas été obtenus. « Malheureuse, lui dit sa maîtresse, quand elle » revint de B..., qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai cru de bien faire », répondit-elle. Seulement l'aventure a mal tourné. Marie X... n'est pas contente. La justice des hommes s'occupe de l'affaire. Les journalistes s'en mêlent. L'échec est complet. Jeanne L... jure qu'elle ne recommencera pas. »

« L'inculpée est en bonne santé physique. Elle appartient à une famille de gens robustes... Sa deuxième sœur serait morte épileptique au refuge de Nazareth. Elle-même ne présente aucun trouble objectif du système nerveux.

» Dans l'ensemble, sa mémoire est satisfaisante. Bien orientée, évoquant ses souvenirs facilement, comprenant toutes les questions qu'on lui pose, répondant d'une manière pertinente, capable de faire sans faute les additions qu'on lui propose, montrant dans sa conversation un sens précis des réalités, elle ne présente actuellement aucun affaiblissement intellectuel.

» Elle croit toujours à l'action hostile exercée sur Marie X...

par l'abbé de N... Depuis son enfance, elle a entendu parler de maléfices et de mauvais sorts. On lui a répété que l'Eglise invitait à y croire. Et, de fait, « les prêtres ordonnent des exorcismes pour » conjurer les mauvais sorts ». Elle est catholique. Elle n'a aucune raison de répudier une croyance qu'on lui dit respectable. Puisqu'elle croit aux maléfices, pourquoi penserait-elle que Marie X... n'est pas maléficiée, lorsque Marie X... l'affirme elle-même ? L'œuvre du Bouscat est sainte. Marie X..., inspirée par la Vierge, ne doit pas se tromper.

» Comme on le voit, Jeanne L... n'a fait qu'adapter sa croyance religieuse à un cas particulier. Il ne lui fallut aucun effort. Sa foi aux miracles lui fit trouver naturel qu'il s'en produisît dans la loge de Marie X... et dans l'oratoire du boulevard. Sa croyance aux « mauvais sorts » la porta aussi naturellement à accepter ce qu'on disait des supplices de Marie X... et de leur origine. Elle vit là un exemple nouveau d'une chose bien connue que l'Eglise tient pour vraie, un exemple vivant illustré par une femme revêtu de prestige à ses yeux. »

« Jeanne L... est simple. On ne saurait lui faire un grief d'avoir méconnu les troubles mentaux de Marie X... Pour être erronées, ses convictions ne constituent pas un délire. Elle dit avoir perçu un parfum de rose devant l'oratoire de la Bambina et une fois sur le boulevard. Rien n'est plus difficile à apprécier que les odeurs. Les avis, on le sait, diffèrent sur la nature des parfums qu'exhalait la Vierge enfant. Illusions ou hallucinations de l'odorat favorisés par une puissante suggestion ? S'il y eut là un trouble sensoriel, il fut intermittent, isolé, incapable de produire une grave perturbation intellectuelle, de pousser à la constitution d'un délire en faisant naître en même temps des symptômes nouveaux. Jeanne L... ne se croit pas personnellement maléficiée. On la fait rire de bon cœur en lui demandant si elle explique par l'« envoûtement » les misères de sa vie. Elle reconnaît qu'elle a fait une sottise. Son voyage si fertile en incidents ennuyeux a épuisé l'énergie qu'elle consentait à mettre amicalement au service de Marie X... Tout fait penser qu'elle se tiendra désormais tranquille.

» Son attitude présente, son langage, la manière dont elle raconte sa vie, tout démontre que les actes qui lui sont reprochés procèdent de convictions qui n'ont rien de morbide. »

*
* *

Il nous semble bon de rappeler, pour ne prêter à aucune confusion, que l'Eglise s'est d'abord tenue dans la plus grande réserve à l'égard des « miracles » de la Vierge des Pleurs et des Parfums, puis qu'elle a ensuite, informations prises, interdit ce culte. Dès lors la croyance persistante de Jeanne L... à l'authenticité de ces prodiges, si elle relevait peut-être d'une naïveté profonde, n'avait plus aucun rapport avec la vraie foi catholique.

OBSERVATION V. (Personnelle).

Prise dans le service de M. le Docteur Ducos, Pavillon Broca,
Château-Picon.

Mme G..., née Andrée V..., entra le 23 décembre 1930 à la maison de santé de Château-Picon, dans le service de M. le Docteur Ducos, en provenance du pavillon d'observation psychiatrique de l'Hôpital Saint-André. Elle était alors âgée de 27 ans. Des manifestations violentes, de caractère scandaleux, à l'égard de son conjoint, et plusieurs tentatives de suicide, avaient justifié sa mise en observation et son internement.

Lors du premier interrogatoire qu'elle subit à son arrivée dans le service, la malade raconte, sans nul embarras et même avec quelque prolixité, la suite des événements qui l'ont conduite à Château-Picon. Elle expose que, mariée à l'âge de 23 ans avec un employé d'un grand magasin de notre ville, elle a commencé depuis cette époque à avoir des « crises de nerfs », qu'elle décrit avec un véritable luxe de détails : « Je tombais raide, je pleurais. je criais, j'étouffais, etc. etc. » Ces crises se reproduisirent fré-

quement durant assez longtemps, et ne prirent fin qu'une quinzaine de mois avant son internement, lors de son accouchement. Elle mit alors au monde une petite fille bien portante. Sa grossesse avait été pénible, et, dès le début, elle cessa toute activité : « Dès le premier jour, dit-elle, je n'ai plus travaillé. Je restais assise sur une chaise et je pleurais... »

La malade, d'un tempérament très jaloux, aurait été très vivement affectée de prétendues infidélités que lui aurait faites son mari pendant cette période, ainsi que de lettres anonymes qu'elle aurait reçues durant le même temps. Ce fut le prétexte de scènes très pénibles qu'elle fit au coupable supposé — qu'elle accusait en outre d'introduire des maîtresses à domicile — et aux autres membres de la famille.

Là-dessus commencèrent à se développer progressivement des préoccupations hypocondriaques. La tristesse de la malade s'accrut, coupée seulement de réactions violentes vis-à-vis de son entourage. En même temps, elle éprouvait une vive anxiété avec angoisse paroxystique. Elle ne tarda pas à présenter des idées très accentuées d'auto-accusation et d'indignité. Parlant, à son arrivée, de son attitude envers les siens : « Je fais tout à l'envers, dit-elle, je fais damner mon mari et ma belle-sœur et mes parents. Je leur ai fait de tout. Je suis boudeuse, capricieuse, menteuse, etc. Des gens comme moi devraient disparaître !... » Elle a, en effet, tenté plusieurs fois de se suicider, par pendaison notamment.

Mme G... présente également, nous ne savons au juste depuis combien de temps, des idées d'ordre démoniaque. Dès son entrée au service : « Je suis l'enfant du diable, je suis ensorcelée », disait-elle. Quelque temps après, elle prétendit être un monstre, être le diable lui-même; et, pendant une certaine période, elle réclama sans cesse une ponction lombaire, « pour pouvoir trouver le diable ».

Un fait assez singulier, que nous avons eu l'occasion de constater nous-même, et qui se trouve déjà signalé dans les certificats de vingt-quatre heures et de quinzaine, est la contradiction qui se manifeste entre les déclarations pessimistes de la malade et sa

propre attitude. « Elle étale avec une sorte de complaisance, presque avec de la bravade, ses défauts, ses délits, tous les torts qu'elle a causés... Les pleurs se mêlent aussitôt au sourire, et il semble parfois que la malade ne soit pas très convaincue au point de vue délirant. » Ce qui justifie le diagnostic suivant (quinzaine) : « Il s'agit d'un état mélancolique déjà ancien, évoluant sur un terrain dégénératif de caractère pithiatique. »

Mme G..., est issue de parents normaux. Son père est mort accidentellement et sa mère est bien portante. Son enfant est aussi en bonne santé.

Sa grossesse fut difficile et son accouchement assez laborieux, puisqu'il nécessita une application de forceps. La malade n'a pas allaité. Depuis son accouchement elle se plaint de douleurs péri-néales.

Elle présente des troubles mnésiques légers qui, à l'en croire, ne datent que de l'époque de sa parturition. Elle aurait eu auparavant très bonne mémoire.

La malade dit souffrir également de vives douleurs dans la tête. Au point de vue objectif, ses réflexes pupillaires sont normaux et ses réflexes rotuliens très vifs. Le cœur présente, au premier bruit un léger souffle.

Lors de notre première entrevue (mai 1932), Mme G... est assise sur son lit, travaillant avec quelque application à un ouvrage de filet. Ses yeux sont assez vifs, mais son visage demeure calme, même au cours de ses déclarations les plus humiliantes pour elle. Elle parle posément et esquisse parfois un demi-sourire. Si elle pleure, c'est de façon brève, et elle revient vite à son état normal.

Ses premières paroles sont pour s'accuser de toutes sortes de méfaits, qui très graves peut-être dans son esprit, ont le plus souvent un caractère assez puéril.

« Depuis ma naissance je n'ai fait que du mal. Etant petite, je dévastais les jardins, je volais des gourmandises, je n'avais jamais de compagne... J'ai fait de tout, jusqu'à mettre le feu chez moi. Mais j'étais petite. J'ai incendié un chai et une petite maison.

» Je suis le Diable ! On ne veut pas me croire, on dit que c'est ma tête, mais vous voyez bien que je ne suis pas folle !

— Depuis quand savez-vous que vous êtes le Diable ?

— Depuis que j'ai eu une petite fille... C'est alors que j'ai commencé à faire les pires choses. J'ai commencé par vouloir faire arrêter mon mari, qui m'empoisonnait. Je le croyais... Mais, je l'ai accusé à tort de choses imaginaires, pour le faire arrêter. Je lui en voulais. J'en veux à tout le monde !

» Sitôt accouchée, j'ai commis toutes sortes de mauvaises actions. Je volais ma mère. Je suis une crapule.

» On devrait me mettre dans une petite cage en fer, comme un oiseau. Je ne ferais rien de mal, comme ça, fermée avec un cadenas. Tandis que si on me laisse en liberté !... Ma cousine et ma mère font faire une cage. Que feraient-elles sans ça, les pauvres ? Elles passeraient tout leur temps à me courir derrière !... Mais je serai capable de scier les barreaux.

» Quand j'étais enceinte, j'ai commencé à changer. Avant je ne savais pas que je faisais du mal, et Dieu sait pourtant si j'en faisais des dégâts !

— Etes-vous parfois allée en enfer ?

— Non, pas jusqu'ici, mais c'est ce qui m'attend. Je ne me croyais pas le Diable, avant ; je me croyais comme les autres. Quand j'ai eu ma petite, j'ai commencé à courir les églises parce que je me sentais le Diable et que je voulais devenir comme les autres.

— Vous n'êtes pas encore allée en enfer, et vous vous dites le Diable ?

— Il m'a mise sur la terre pour le représenter.

— Mais vous n'êtes pas, alors, le vrai Diable ?

— Sans doute que non, puisque je prie... si j'étais le vrai Diable, je ne prierais pas... je suis une hypocrite ! Je ne suis pas le vrai Diable, le gros noir. Mais regardez-moi : je ne suis pas faite en vraie chair, comme les autres, c'est le Diable qui m'a transformé le corps. Ma fille non plus n'est pas en vraie chair. Elle souffre le martyr à cause de ça... Je suis née avec le Diable dans le corps, qui me poussait à mal faire. Je souffre beaucoup de la tête quelquefois. C'est sûrement le Diable qui en est cause.

-- Comment le Diable vous donne-t-il ses instructions ?

— Il ne me parle jamais. C'est dans ma tête. Il faut que je fasse du mal : déchirer, voler, mettre le feu, accuser, aller chercher la police pour rien... Et quand je l'ai fait, je ris. Je ris au lieu de me repentir. Je suis un oiseau de malheur !

— Avez-vous vu quelquefois le Diable ?

— Quelquefois il me semble le voir, gros, noir, avec des cornes de bouc, une fourche à trois dents. Il ricane, comme moi, il rit du mal qu'il fait ! Il court, il saute, il danse, il fait de vilains gestes — comme moi.

— Pensez-vous qu'il y ait d'autres représentants du Diable, comme vous ?

— Oh ! non, je dois être la seule. Il n'y a pas plus méchant que moi sur la terre. Pas une qualité, tous les défauts...

— Vous arrive-t-il, la nuit par exemple, d'aller faire du mal au loin ?

— Non, puisque je ne peux pas sortir, que je suis fermée... Et puis tout le monde me « piste », ici... Mais je me rattrape sur les autres malades et les infirmières. J'ai fait casser la jambe à deux folles en leur disant de passer par la fenêtre. (Ceci est d'ailleurs parfaitement exact.) J'ai fait souvent aussi des mauvais souhaits, et ça c'est réalisé. J'essaie de faire arriver des catastrophes, mettre les gens en prison. Je donne l'anémie cérébrale à tous ceux que j'approche. Ils tombent tous malades, maigrissent de 6, de 8 kilos... Je me plais à faire étrangler les gens, je leur monte le coup. Après, je suis ennuyée...

— Le Diable, cependant, ne se repent jamais ?

— Est-ce que vous savez, vous, s'il ne se repent pas ? Il fait le mal parce qu'il ne peut pas être le bon Dieu. Moi, je suis le représentant du Diable, je ne fais que le mal, je donne des mauvais conseils, je déteste tout le monde... Je voudrais être comme tout le monde, travailler, faire du bien, aimer ma petite... Je crois que ma mère est un diable aussi. Elle ne fait que l'enfer, elle me fait peur !

— Comment cela ? Vous devriez aimer le Diable puisque vous le représentez ?

— Oh ! non, je ne voudrais pas aller brûler avec lui. C'est pour ça que je prie. Je voudrais aller à Lourdes pour faire changer mon corps et en avoir un autre comme tout le monde, avec de bonnes idées. Si ça continue, je serai obligée de me détruire, et ma fille avec, parce qu'elle servira de « pantin » comme moi. ». La malade prétend avoir même dérobé une fois un hypnotique à la sœur du service pour s'empoisonner, mais sans avoir obtenu d'autre résultat qu'un malaise passager.

Elle se plaint souvent qu'on lui ait arraché la cervelle avec les fers lors de son accouchement, et qu' « on lui ait démoli tout ce qu'elle avait dans la tête ». Sans l'accuser formellement, elle pense que le Diable est fort capable de lui avoir joué ce mauvais tour. Elle accuse aussi ce malin personnage d'autres méfaits :

« Quelquefois, il me persécute, il me réveille dans des peurs horribles. C'est lui qui me commande par idée ce que je fais de mal. C'est peut-être lui encore qui fait apparaître, la nuit, autour de moi, des « gens » de ma famille. »

Certain jour nous trouvons la malade, toujours assise sur son lit, avec une feuille végétale posée sur le front et maintenue en place par un lien qui entoure la tête. Comme nous lui demandons la signification de ce singulier couvre-chef :

— C'est pour me rafraîchir la tête, à cause de ma méningite, répond-elle.

— Et depuis quand avez-vous cette méningite ?

— Il y a trois ans, depuis la naissance de ma petite. Ça m'est venu pendant qu'on me mettait les fers, et on m'a arraché le cerveau... » Mais alors même que la malade accuse des douleurs de tête très vives, son facies nullement tourmenté dément ses déclarations, et sa voix conserve son ton tranquille et paisible.

*
**

Les réponses de la malade à nos interrogations, comme ses déclarations spontanées, confirment bien la notion d'un état mélancolique caractérisé, avec auto-accusation, idées d'indignité, tentatives de suicide, etc. Il n'y a pas d'hallucina-

tions véritables, mais la sensation d'absence de cerveau, de corps transformé, les prétendues céphalées intenses qui laissent cependant à la malade le plus grand calme et l'air le plus dispos, paraissent en rapport avec des troubles plus ou moins profonds de la cénesthésie. On peut également se demander dans quelle mesure son attitude tranquille et parfois mi-souriante, contrastant avec la gravité des soucis qu'elle énonce, son visage reposé, alors qu'elle dit souffrir atrocement, et enfin les antécédents névropathiques avec « crises » complaisamment décrites, ne sont point des manifestations d'ordre pithiatique. A la réflexion, ce facteur paraît difficile à éliminer.

Et comment ne pas remarquer que si elle indique à ses compagnes le chemin de la fenêtre, elle se garde bien de le suivre elle-même ? Il n'en reste pas moins que, même si la malade prolonge — pour se rendre intéressante — des soucis et des troubles qu'elle ne ressent plus, elle les a toutefois éprouvés sans doute véritablement à un moment donné, car elle ne saurait imaginer de toutes pièces un tableau mélancolique aussi complet. C'est ainsi qu'il nous paraît vraisemblable d'admettre que, dans son temps de maladie authentique et de sincérité, elle se soit — par un surcroît d'auto-accusation — déclarée être le Diable ou tout au moins son représentant, son « alter ego ». Elle entendait manifestement mieux signaler par là le degré de dépravation où elle était tombée et qu'elle était capable de commettre les plus grandes turpitudes. Jusqu'à quel point ces troubles-là étaient-ils rattachés à la croyance, vraie ou fausse, de la trahison de son mari — c'est-à-dire résultaient-ils d'un « trauma » de la sphère sexuelle — c'est ce que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne nous hasarderons pas à démontrer. Il nous suffit d'indiquer que Mme G... n'a commencé à se croire un être diabolique qu'à partir du temps de son accouchement, et que c'est à la même époque qu'elle a su, selon ses dires, que des rivales la supplantaient.

Il va sans dire qu'en se plaçant au point de vue de l'Eglise,

les déclarations de Mme G... concernant son identification plus ou moins complète avec le démon et les soi-disant sévices dont elle aurait été l'objet de sa part, ne sauraient être prises au sérieux.

Aucune personne n'est jamais, en effet, devenue contre son propre gré un suppôt du démon, et ceux qui le sont véritablement ne désirent point simultanément continuer à faire le mal et aller à Lourdes pour faire pénitence. Enfin, outre que l'Eglise n'a jamais admis la possibilité de l'arrachement du cerveau par le Diable, les caractères de possession et de persécution démoniaque dénoncés par Mme G... sont beaucoup trop insuffisants et fantaisistes, confrontés avec ceux qu'exige le Rituel.

OBSERVATION VI (Personnelle).

(Prise dans le service de M. le Docteur PERRENS, à Château-Picon.)

Mme D..., née Marie-Augustine A..., entra pour la première fois à la Maison de santé de Château-Picon, dans le service de M. le Docteur Perrens, le 28 novembre 1928, à l'âge de 34 ans. Fille d'un père normal et bien portant, d'une mère diabétique; ayant une sœur normale; mère elle-même d'une fillette de 10 ans en bonne santé, la malade se présentait en état physique assez satisfaisant, quoiqu'elle fût de constitution plutôt faible. Sa grossesse et son accouchement avaient été normaux.

Si elle en était à son premier internement, ses anamnestiques révélèrent que, vers l'âge de 18 ans, elle avait éprouvé déjà un accès de dépression mélancolique, sans idées délirantes, qui dura trois ans.

Lorsqu'elle arriva au Service, en 1928, c'était donc en vérité un deuxième accès qu'elle subissait. Le début remontait à trois ans auparavant, environ. Des troubles mentaux passagers étaient apparus à cette époque, accompagnant les règles et disparaissant avec elles. Ils consistaient en crise d'anxiété, avec pleurs, gémisse-

ments, sensation pénible d'une « barre » rétro-sternale, accompagnés d'idées délirantes à teinte mélancolique : idées de culpabilité, d'indignité, de *possession démoniaque* (sur lesquelles nous n'avons malheureusement pas de renseignements); la malade avait en outre des idées mystiques et de nombreux scrupules d'ordre religieux. Au mois d'octobre 1928, ces symptômes s'aggravèrent et devinrent persistants; en même temps apparaissaient des idées de suicide (non suivies d'exécution), portant sur la malade elle-même et sa fille, et de refus d'aliments. Mme D... s'enfuit en outre plusieurs fois de son domicile, se considérant comme « indigne de l'habiter »; elle errait alors dans les bois, autour des maisons, etc. Enfin, elle avait des insomnies très marquées, qui cédaient parfois la place à un sommeil entrecoupé de cauchemars à caractère terrifiant, où des brigands, des loups se jetaient sur elle, etc.

Lors du premier interrogatoire qu'elle subit, la malade s'accusa de haïr les personnes qu'elle aurait dû aimer le mieux, et déclara qu'elle ne s'intéressait plus à rien chez elle; de plus, elle annonça qu'elle éprouvait des crises où elle pleurait, criait, etc. Elle termina en disant : « Et puis, j'ai le démon en moi ! »

Comme on lui demandait à quels signes elle se sentait possédée, elle répondit : « C'est parce que je ne puis plus faire ma prière, le soir. Je m'arrête sur les mots... quand j'entre dans une église, maintenant, je me sens une femme indigne. C'est le « démon en moi ».

Elle justifiait ainsi ses idées de suicide étendu à sa fillette : « Je suis indigne de l'élever et de lui donner l'éducation. J'aurais dû disparaître, et elle aussi ! »

Mme D... s'exprimait sur un ton plaintif, d'un air de grande tristesse et les yeux pleins de larmes. Elle ne présentait cependant point de ralentissement des idées. Elle s'accusait d'indifférence affective vis-à-vis des siens. Ses fonctions digestives étaient normales.

M. le Docteur Perrens rédigea ainsi le certificat de vingt-quatre heures :

« Présente des troubles mentaux très polymorphes, où l'on trouve

» 1° Un délire fait d'idées mystiques, de possession démoniaque.

» 2° Des préoccupations mélancoliques, des idées d'indignité, de culpabilité, des pleurs; des gémissements;

» 3° Des modifications soudaines de l'humeur, qui la font parler avec une grande volubilité et sur un ton parfois joyeux;

» 4° Des impulsions à la fugue; une impossibilité de se livrer à un travail actif. »

Le 10 décembre 1928, à la question : « Croyez-vous être toujours envoûtée ? », la malade répondit : « Oui, mais moins... » Elle révéla cependant qu'un cauchemar, qui lui revenait souvent, l'inquiétait particulièrement : elle voyait en rêve son premier mari et la sœur de celui-ci, qui vivait alors avec elle et son deuxième époux. Ceci l'intriguait et l'inquiétait à la fois; elle était portée à y voir une manifestation démoniaque.

Vers le milieu de mars 1929, Mme D... traversa une période aiguë d'anxiété, d'angoisse, avec cris, expression inquiète, et douleur morale très intense. En même temps, il y avait une agitation extrême. Ceci ne dura que quelques jours.

En avril, une amélioration notable se produisit. La malade, plus calme, put travailler, et sa tristesse s'atténua de façon très marquée.

Le 31 mai 1929, elle sortait.

Mme D... ne resta pas longtemps dans son foyer, puisque le 1^{er} juillet 1929, elle revenait dans le service.

Ce retour était motivé par des insomnies avec hallucinations visuelles nocturnes de caractère terrifiant, par une attitude hostile envers son entourage, par de l'agitation. La malade se disait damnée, voulait mourir, et simula une tentative d'auto-strangulation à l'aide de son mouchoir. Toutefois elle s'occupait de son ménage et s'alimentait.

Interrogée dans le Service, elle déclara qu'elle se sentait « hantée », qu'elle appréhendait une catastrophe; elle signala aussi des hallucinations auditives (bruits de chaînes). Elle déclara notamment : « Il me semble quelquefois que je ne suis pas moi, ou que je suis absente de moi-même... Quand on me parle,

il me semble que ce n'est pas moi qui entend. » Elle exprimait en outre de nombreuses idées d'auto-accusation. A la question : « Etes-vous croyante ? », elle répondit : « Je l'étais, mais maintenant je suis sûre que je serai damnée. »

Le certificat de vingt-quatre heures était ainsi conçu :

« Atteinte de mélancolie anxieuse caractérisée par de la tristesse, des accès d'agitation, des idées délirantes d'indignité et de possession diabolique, des idées de damnation et de suicide. »

Mme D... sortit à nouveau le 19 octobre 1929.

Elle devait revenir une troisième fois à Château-Picon le 24 mars 1930, soit environ cinq mois après, pour des raisons sensiblement analogues à celles de la fois précédente. Outre des illusions visuelles et auditives, elle se plaignait d'être indifférente à l'égard de sa fille et de son mari.

« Je suis obsédée par l'idée que je ne suis pas comme tout le monde, disait-elle, je me sens triste. »

Au mois d'avril 1930, comme on lui demandait : « Croyez-vous toujours que le Diable est en vous ? », elle répondit : « Oui, Monsieur, parce que je fais tout le contraire de ce que je devrais faire. » Et elle manifestait de l'anesthésie morale douloureuse, se reprochant d'« être insensible à tout, au moral et au physique ».

Son état physique et mental s'améliorant, elle obtint sa sortie le 27 juin 1930.

La quatrième admission de Mme D... dans le service de M. le Docteur Perrens eut lieu le 1^{er} août 1930. Le lendemain, elle se présenta en pleurant et gémissant. Elle expliqua qu'elle ne pouvait pas rester chez elle, qu'elle s'échappait pour s'isoler. « J'aurais voulu disparaître et je ne sais pas pourquoi; c'est comme si c'était du surnaturel qui me pousse à faire tout cela malgré moi. »

Elle ajouta entre autres : « Je suis une misérable. J'ai entendu des voix; ce sont les morts qui peut-être viennent me reprocher mon mauvais caractère. J'ai vu aussi des lueurs, comme un nuage qui passait. Je suis possédée du démon, je suis une criminelle. »

Le certificat de vingt-quatre heures disait : « Troubles mentaux

caractérisés par des pleurs, de la tristesse, de l'anxiété, des idées d'indignité, de culpabilité et de possession démoniaque. »

Quinzaine : « Présente un état dépressivo-paranoïen caractérisé par de l'humeur triste, parfois anxieuse, des idées mystiques de possession démoniaque, d'indignité, de culpabilité imaginaires; la maladie dure depuis plusieurs années avec alternatives d'exacerbation et de rémission. »

Le 2 décembre 1930, la malade dit : « J'ai l'impression que mon cerveau ne commande pas à tout mon corps; je ne sens plus, je suis moins sensible... Il y a en moi comme un dédoublement.

— Pensez-vous être toujours possédée ?

— Oh ! oui !

— Par qui ?

— Par le démon !

— Il y a longtemps de cela ?

— Cinq ans.

Vers la mi-décembre 1930, Mme D... se décida à révéler que, depuis longtemps déjà, elle éprouvait une excitation sexuelle, qu'elle dissimulait jusqu'alors, et qui entraînait spontanément, à diverses reprises dans la journée (jusqu'à 4 ou 5 fois), des pensées érotiques qui provoquaient en elle des sensations voluptueuses fatigantes. Celles-ci la poussaient à l'onanisme. Une injection épidurale de cocaïne la ramena au calme.

Dans le courant de juillet 1931, la malade présentait une amélioration notable, mais se plaignait toujours d'excitation sexuelle, qu'on traita par des injections vaginales alcalines.

Mme D... est sortie la dernière fois de Château-Picon le 30 septembre 1931.

*
**

Nous voyons donc ainsi, de manière évidente, que Mme D... présente des accès de mélancolie intermittente, accompagnés chaque fois de sensations plus ou moins développées d'action étrangère exercée sur elle, que la malade rapporte à la possession démoniaque. Les caractères de celle-ci ne sont pas entièrement accusés toutes les fois; il n'en reste pas moins

que les phénomènes qu'elle présente se rapprochent des cas anciennement décrits de possessions réitérées.

Il n'est pas douteux que Mme D... se déclare la victime de persécutions diaboliques dans un but d'auto-punition. Peut-on, ici encore, rapprocher dans une certaine mesure ce fait de l'excitation sexuelle que la malade — dont on connaît l'étendue des scrupules religieux — a tardivement avouée ? Il est peut-être plus prudent de laisser le problème ainsi posé que de se hasarder à en donner une solution qui pourrait prêter, dans l'état actuel des choses, à bien des contestations. Nous pencherions cependant à voir là, pour notre part, plus qu'une coïncidence...

Si certains des signes « diaboliques » que présente Mme D... pourraient à la rigueur, être admis comme indices de possession (l'impossibilité de dire la prière notamment), ils sont manifestement en trop petit nombre pour permettre à l'Eglise de réclamer le cas de Mme D... comme étant de son ressort.

OBSERVATION VIII (Personnelle).

(Prise dans le service de M. le Docteur ANGLADE,
Quartier Dumesnil, à Château-Picon.)

Mme G...r, née Marthe P..., est entrée le 24 avril 1928, à l'âge de 52 ans, dans le Service de M. le Docteur Anglade. Fille d'un père inconnu et d'une mère morte à 76 ans sans particularité notable, elle est mère elle-même d'une fille bien portante.

Son certificat d'entrée (Dr. Labuchelle) était ainsi conçu :

« Est atteint de troubles mentaux caractérisés par de la dépression psychique avec anxiété, croyance à un malheur ou une maladie qui menaceraient son enfant, concentration douloureuse de la pensée, raptus anxieux fréquents avec cris, lamentations, gémissements, fuite pour courir vers son enfant, etc.; refus intermittent de l'alimentation, une tentative mal organisée de suicide. »

Peu après son arrivée, la malade prétendit avoir ressenti récem-

ment qu'elle avait la tête très grosse et les yeux considérablement élargis. Elle refusa bientôt de façon complète toute nourriture. Des idées de négation ne tardèrent pas à apparaître, selon lesquelles elle n'avait plus de bouche, etc. Le processus dissociatif se poursuivant, Mme G...r tomba dans l'indifférence la plus absolue, avec gâtisme, etc. Elle se mit alors à déclarer qu'elle était le diable.

Le certificat de quinzaine constata (Dr Anglade) :

« S'est maintenue d'abord dans un état de réserve et de méfiance avec refus de travailler, malgré l'absence de désordre des actes. Aujourd'hui, la malade consent à s'occuper, mais se pose de multiples questions et trouve singulier ce qu'on fait ou ce qu'on dit autour d'elle.

» Cet état paranoïen ne manque pas de gravité. »

A l'époque où nous voyons la malade (juin 1932), elle a encore évolué et s'est retranchée derrière une indifférence très accentuée, d'où il est très difficile de la faire sortir. A toutes nos visites, nous la trouvons étendue dans son lit et maintenue par la camisole de force, pour prévenir toute réaction violente. Mme G...r paraît cependant fort tranquille et ne prête aucune espèce d'attention à ce qui l'entoure. La tête reposant sur son traversin, les yeux au plafond, elle poursuit sans doute une rêverie dont rien ne trahit la nature. Son visage est avant tout inexpressif, mais, à certains moments, il prend un caractère légèrement sarcastique, sous l'influence d'une sorte de rictus.

Les réponses que l'on extorque, pourrait-on dire, à la malade sont très brèves; il faut insister beaucoup pour obtenir un maigre complément d'explication. Elle se borne souvent à un signe de tête, à un hochement évasif. Elle n'a point l'air douloureux, même dans ses déclarations du caractère le plus triste.

Mme G...r délire; mais ce délire, nous allons le voir, est essentiellement monotone et sans grande richesse imaginative.

Dès notre première visite, à la question : « Qui êtes-vous ? », la malade répond sans hésiter : « Je suis le Diable ! »

— Mais comment cela, le Diable ?

— Oui, la diablesse G...r !

— N'y a-t-il point d'autre diable que vous, Satan par exemple ?

— Satan, c'est moi.

— Quand vous êtes-vous aperçue que vous étiez le diable ?

— Quand j'ai laissé tuer ma fille.

— Elle est donc morte, votre fille ?

— Oui, elle est à Parchappe. » (Quartier voisin de celui de la malade.)

Ce renseignement est d'ailleurs complètement faux, car sa fille est actuellement en bonne santé et n'a jamais été internée à Château-Picon.

« Et, vous, êtes-vous en vie ?

— Oui.

— Pensez-vous devoir mourir un jour, comme tout le monde ?

— Non, jamais, parce que je suis le Diable.

— Allez-vous en enfer ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on fait, en enfer ?

— Des méchancetés, comme je fais.

— Que faites-vous donc de mal, ici ?

— Je tue tout le monde !

— Vos voisines sont donc mortes ?

— Oui, il n'y a que des cadavres autour de moi.

— Êtes-vous contenté de ce que vous faites ?

— Non, je ne devrais pas le faire.

— Méritez-vous une punition ?

— Oh oui ! Et bien grande encore !

— Pourquoi donc êtes-vous coupable ?

— J'ai laissé tuer ma fille Christiane... Je dormais volontairement pendant qu'une folle la tuait... J'ai aussi laissé tuer mon mari, et tout le monde... Je mangeais quand il ne fallait pas manger...

— Êtes-vous faite comme tout le monde ?

— Non, je n'ai pas de corps.

— Pourtant je vous vois, je vois votre figure ?

— C'est un corps de diable que j'ai... (jetant un coup d'œil sur ses draps et sa camisole de force) : un corset de diablesse qui « enchaîne »...

- Tous les diables en ont-ils comme vous ?
- Il n'y a qu'un diable. C'est moi !
- Comment est-ce donc, un corps de diable ?
- Enorme. Je suis énorme. Je remplis tout l'établissement... Je n'ai pas d'organes... Mon corps est plein de tout ce que j'y ai mis : du pain, du vin, de tout. Mais je n'ai plus besoin de manger, maintenant. Je ne mangerai plus rien...
- Mais alors, vous allez mourir de faim ?
- Je ne peux pas mourir.
- Par où recevez-vous votre nourriture ?
- Par ma bouche de diablesse.
- Et où tombe-t-elle ? Dans votre estomac ?
- Non, parce que je n'en ai pas... Dans mon corps, j'ai des dents de diablesse !

- Priez-vous le bon Dieu ?
- Non, car étant le Diable, je ne dois pas prier.
- Dieu est plus fort que vous, n'est-ce pas ?
- Non, je suis la plus forte. !
- Pourquoi donc êtes-vous la plus forte ?
- Parce que je mange beaucoup. Je suis énorme...
- Vous m'avez dit dernièrement ne plus devoir manger. Pourtant, vous avez mangé depuis ?
- C'est le tort que j'ai eu.
- Pourquoi cela ?
- Parce que je n'aurais pas fait de mal. Tout le monde serait en vie, tandis que tout le monde est mort.
- Pourquoi n'auriez-vous pas fait de mal ? Parce que vous seriez morte de faim ?
- Je ne peux pas mourir. Je suis la plus forte.
- Êtes-vous heureuse ?
- On ne peut pas être heureux quand on est le Diable !

*
* *

Nous avons en somme, dans le cas de Mme G..., un tableau extrêmement net de mélancolie délirante, avec idées d'indi-

gnité, de culpabilité, etc. Il ne paraît pas douteux que ce soit à titre de surenchère, et pour mieux montrer son abjection, que Mme G...r déclare être le Diable. Alors que Mme G... (Obs. V) ne se disait le Diable que par métaphore, et entendait simplement par là qu'elle était sujette à des inspirations démoniaques, notre présente malade, au contraire, s'identifie complètement au Diable en signe de suprême déchéance. Quand elle dit d'un air pénétré : « Je suis le Diable ! », elle a conscience de représenter le « summum » de mal et de méchanceté qu'il soit possible de trouver dans ce monde.

On peut aussi observer, dans les réponses de Mme G...r, des éléments indubitables du syndrome de Cotard : absence d'organes, idées d'énormité, d'immortalité. On sait que ces dernières sont, généralement, en rapport avec un délire des grandeurs à rebours, un délire « mégalo-mélancolique ». (Régis). Il ne semble pas illogique d'admettre, dans ces conditions, que si notre malade dit être le Diable, c'est par une démarche de cet ordre et que si elle fait intervenir la notion de cet être puissant et maudit, c'est en raison de son importance et de sa renommée de rival de Dieu. C'est sans doute aussi pourquoi la malade répète souvent : « Je suis la plus forte. »

Il ne nous paraît pas utile de discuter sérieusement la possibilité d'une transformation réelle d'une personne en diable, et encore moins en Lucifer. L'absurdité évidente des propos tenus par Mme G...r dispense de les examiner au point de vue religieux.

OBSERVATION VIII

(Tirée de la thèse de L.-F. FROMENTY *Erotisme et hallucinations*, Bordeaux, 1923, p. 19.) (Abrégée.)

Marie, 20 ans, sans profession. Pas d'antécédents héréditaires. Rien de spécial à la naissance. Nourrie au sein mercenaire. Mens-

truite à 13 ans. Toujours impressionnable dès l'enfance, plus particulièrement depuis l'âge de 17 ans.

En janvier 1923, entrant dans ses 21 ans, elle devient nerveuse, perd l'appétit et le sommeil, tient quelques propos étranges. Le médecin de la famille demande la consultation d'un neurologue qui prescrit calmants et bains chauds. L'anxiété croît. Le délire aigu apparaît.

... Le 15 août, agitation extrême, onirisme. Elle se croit entourée de démons. Effrayée, elle saute par une fenêtre, sans dommage; mais elle veut se tuer et cherche partout ciseaux ou revolver. Ces réactions décident ses parents à la placer au Castel-d'Andorte où le Docteur Lalanne établit ces certificats :

Vingt-quatre heures : « Est atteinte d'un trouble mental caractérisé par l'idée qu'elle a été hypnotisée par un médecin chargé de l'examiner; qu'en se laissant suggestionner elle a commis un crime au point de vue religieux, parce que l'hypnotisme est défendu par l'Eglise; qu'elle s'est aussi rendue coupable de fautes graves contre la religion et pouvant entraîner sa damnation. Cet état de mysticisme délirant est entretenu par des hallucinations de l'ouïe et a amené un raptus dans lequel la malade s'est jetée par une fenêtre. »

Quinzaine : « A présenté des signes de confusion hallucinatoire aiguë avec un trouble profond des idées, altitudes catatoniques, impulsions, désorientation, délire extrêmement polymorphe. »

Ce furent alors plusieurs semaines que la malade passa dans une agitation extrême, confuse et hallucinée. Tantôt stuporeuse, elle restait muette, refusant de manger, gâteuse et barbouillée d'excréments. Tantôt au contraire, se démenant furieusement et voyant tout l'enfer à ses trousses, cherchant à fuir, à se tuer, elle égratignait son visage. Tout ce qui l'approche l'effraie. Au médecin elle crie : Assassin, assassin, vous avez fait enfermer ma famille, mes parents sont là, je les entends. Au secours ! Vous m'avez tout volé pour me mettre dans l'enfer des hypnotisés... Nous y sommes à l'enfer. » Le 23 juin, elle invective grossièrement mère et sœur qui la visitent, et leur trouve des figures diaboliques.

Le calme cependant revient peu à peu. Le 15 juillet, elle se laisse aborder et raconte que son institutrice l'a envoûtée. C'est elle qui lui impose actuellement les paroles emportées et grossières qui lui échappent.

Sa mère, très religieux, la retire pour l'emmener à Lourdes. Sitôt chez elle, la violence la reprend, elle veut fuir sa famille. Elle entre d'urgence à la Maison de Santé de Château-Picon où nous avons pu l'observer à loisir.

Voici les certificats de ses médecins :

Vingt-quatre heures : « Présente un état mental caractérisé par des idées de persécution, d'influence, d'hypnotisme, de mysticisme. Ces idées sont exprimées avec volubilité, mais sans variations du ton affectif. L'indifférence vis-à-vis de la famille est complète. Il s'agit d'un état d'hypomanie avec conceptions délirantes mal associées; mais on peut craindre que ce syndrome ne soit le prélude d'une dissociation mentale. » (Docteur Anglade.)

Quelques jours après, elle passait dans le service du Docteur Perrens qui notait ainsi la quinzaine : « Présente un délire polymorphe où dominant des idées de persécution, soit qu'elle se considère elle-même comme la victime de manœuvres hostiles, soit qu'elle s'imagine que sa famille en est l'objet. Très instable, incapable de s'occuper utilement, elle a un air indifférent et un ton qui font penser qu'elle est déjà atteinte d'une profonde déchéance affective. »

A ce moment, Marie refusé énergiquement de voir sa famille. Père, mère, frère, sœur, sont pour elle des diables. Ses vrais parents ne sont plus de ce monde. Elle non plus, du reste. Toute sa famille a été victime d'un horrible complot. Un aigrefin, client de son père..., a essayé en vain de la séduire. Faute de fille, il a pris l'argent. Pour cela on a trompé le vieux médecin de la famille qui, naïvement, l'a conduite non pas à un neurologue, mais à un suppôt de Satan qui l'a hypnotisée. On la croit folle, agitée; elle ne rêvait certes pas dans la période troublée qui suivit cette consultation. Le docteur Lalanne est tout simplement un franc-maçon affilié au complot satanique. Chez lui, elle était entourée de démons. « Satan, dit-elle, est venu me voir plusieurs fois

dans ma cellule. Tout noir dans la pénombre. Son corps était mou, comme une étoffe. Ses yeux brillaient comme ceux des chats la nuit. Ses longues mains m'ont serré le cou. J'ai crié. » Pendant ce temps, les siens étaient emportés en enfer. Des diables ont pris leur place, c'est pourquoi elle ne veut plus les voir. « Pauvre de moi, malheureuse, je ne suis plus qu'une morte vivante dans l'enfer des hypnotisés. »

La santé physique se refait rapidement. Au moral elle est polie, civile, mais demeure volontiers à l'écart, sauvage, vite rebiffée contre toutes ses voisines.

Cette attitude, ce délire, il n'en faut pas plus pour devenir un pilier d'asile. Il n'y avait que l'embarras du choix à prendre son étiquette dans la nosographie : délire systématisé secondaire, délire post-onirique, forme paranoïde de la démence précoce.

[Marie eut une enfance malheureuse, auprès d'une mère sévère et de cœur sec.]

Pour elle, jamais un élan de tendresse, jamais une caresse spontanée, jamais un bon point non plus. Elle avait tort depuis qu'elle était née, car elle ressemblait à son père, ce qui est impardonnable. Elle était très obéissante. Se faisait-elle douce, on refusait ses caresses; confiante, on rejetait ses confidences. Ses curiosités, ses inquiétudes d'adolescente, on les taxait d'impureté et on la renvoyait au tribunal de la pénitence.

... Chaque matin, au petit jour, on entendait la messe. Tous les samedis, on se confessait. Marie n'avait pas de peine à se trouver coupable. Tout pour sa mère était péché. Elle s'endormait en songeant aux flammes éternelles. Pour ses lectures, elle avait une bibliothèque de « vies de saints ». Elle se nourrissait de ces récits de la lutte incessante entre Dieu invisible et le Malin qui est partout, joie des yeux, plaisir des sens, désir de puissance. Sa mère n'avait-elle pas acceptée, sur le conseil d'un confesseur, de prendre chez elle pour domestiques deux filles-mères repenties, plus ou moins hystériques ? Avec elles l'épouvante entra dans la maison. La nuit on croyait les entendre crier, aux prises avec le diable. Une d'elles eut des crises devant l'oratoire. On les chassa...

Les amours de Marie sont illusoires et mystiques... Sa pudeur est extrême. Cols jusqu'au menton, manches jusqu'aux doigts, jupes longues, elle se vêt aussi jalousement qu'une religieuse. Une plaisanterie anodine la fait rougir jusqu'aux oreilles. Prendre un bain devient une affaire d'état.

De l'amour, du mariage, elle sait ce que savent les enfants. Maternité, c'est pour elle douleurs effrayantes. Elle a gravé dans son esprit des récits de commères au sujet d'une femme du voisinage qui accoucha par les fers. Amour, ce n'est que filles séduites et délaissées; filles-mères traînant partout après elles honte et moquerie. Les jeunes garçons sont des méchants qui font souffrir les filles. Le mystère de la génération la trouble et l'obsède. Mais c'est un péché que de penser aux enfants... Elle est obligée de se contenter de cette idée que les époux, pour l'œuvre de chair, unissent leur sang par la veine du bras préalablement ouverte. Elle soupçonne qu'il y a d'autres moyens de « faire le mal »... Les organes de la génération évoquent pour elle toutes les ordures. C'est au point qu'elle ne peut sans rougir parler au médecin de sa constipation. Dégoût, douleur, péché, voilà l'amour...

... Marie se plaisait à étudier et à lire. On en conclut qu'il fallait la pousser aux études. Sans diminuer ses travaux domestiques, elle prépare ses brevets. Un échec en 1922 l'humilie et la livre aux sarcasmes de sa mère. Désormais, elle aura tous les jours une institutrice chez elle. Elle se surmène et se fatigue. Elle dort de moins en moins, et son insomnie se peuple de remords et de craintes. Ses leçons lui donnent envie de dormir... Dans la plongée lente de sa tête vers le papier comme dans le sursaut du réveil, elle ne distingue pas très bien les traits de son institutrice qui est revêche et quelque peu hommassé; elle la trouve diabolique. A la place de ses talons, le tapis s'est élimé. N'est-ce point la preuve que son corps est brûlant ? En janvier 1923, elle refuse de prendre des leçons et garde le lit huit jours. Le médecin la trouve toute en pleurs. Pour la consoler : « Enfant que tu es, dit-il, ne sais-tu pas qu'à ton âge tu pourrais être mère d'un tout petit bébé ? »... Peut-être son médecin la croit-il « fille-mère » ? La

confusion de son esprit s'accroît. Elle doit même avoir conscience de son trouble et sentir que sa pensée lui obéit mal, puisqu'elle déclare que le neurologiste qui l'a vue est Satan lui-même, et qu'il l'a hypnotisée. « Son regard a lu jusqu'au fond de mon âme. Me voilà « morte vivante dans l'enfer des hypnotisés. » On sait la suite.

Marie, que nous avons vue effrayée par la vue de ses parents le 23 juin 1924, est sortie le 13 octobre 1924 de la maison de santé pour les rejoindre et depuis elle vit avec eux, sans inconvénient ni pour eux, ni pour elle... Assez vite elle a reconnu que ses craintes, ses ignorances et la fatigue avaient contribué à lui faire croire ces absurdités... Elle aimait son délire comme certains continuent d'aimer une maîtresse indigné qu'ils refusent de voir. Un beau jour, elle n'en parla plus. Mais la nuit ramenait ses folles terreurs. Elle la croyait par moment peuplée de démons. Elle refusait de dormir sans lumière.

Ses rêves évoluent parallèlement. Au début de son séjour, ils variaient sur ce thème : « Marie aux enfers », d'après l'iconographie démoniaque du moyen âge. Plus tard, elle rêva plus humainement. Des hommes lui faisaient la cour. Comme ils étaient laids et vêtus, ils lui faisaient peur. Mais elle s'élevait dans les airs, les laissant confus et honteux sur le sol.

Tout à la fin de son séjour, elle rêva que sa sœur mariée était mère de bébés charmants et qu'elle-même les caressait... Elle fut peu à peu enjouée, joyeuse, exubérante, taquine, se familiarisa avec son frère, puis sa sœur, son père, et enfin sa mère. Elle se fit coquette, montra son cou et se mit de la poudre. Le 13 octobre, son frère vint la prendre pour la conduire à ses parents. Elle est partie en disant : « Au revoir. »

*
* *

Le délire hallucinatoire que présenta Marie, s'il dut sa systématisation diabolique à l'ambiance d'extrême dévotion qui entourait la malade et au propre mysticisme de celle-ci, semble avoir eu très probablement son origine dans des pré-

occupations d'ordre sexuel et dans les vifs reproches que s'en fit la malade, avec en outre crainte de damnation. Ces idées, il est aisé de s'en rendre compte, jointes à des représentations horribles et absurdes des conséquences des relations entre les sexes au triple point de vue physiologique, social et religieux; aggravées encore par les tracasseries et l'injuste sévérité d'une mère fort peu digne de ce nom, précipitèrent Marie — surmenée intellectuellement par surcroît — dans les abîmes d'une construction délirante où ses appréhensions et ses soucis se manifestèrent sous la forme de diables.

La meilleure preuve du défaut d'« adaptation sexuelle » de cette jeune fille n'est-elle point fournie par l'évolution de ses rêves dans la période de guérison ? Ne voyons-nous pas les songes de Marie, effrayants et peuplés de scènes infernales au temps de son délire, évoluer vers des tableaux moins pénibles — quoique traduisant encore l'horreur de l'hymen — dans sa période d'amélioration pour aboutir enfin au symbole de la pleine acceptation d'une maternité heureuse à l'époque de son complet rétablissement mental ?

Cette transformation, on peut s'en rendre compte, a son parallèle dans la façon de se vêtir de la malade qui, d'abord accoutrée avec une extrême austérité en témoignage d'une pudeur vraiment excessive, s'« humanise » et manifeste une coquetterie du meilleur aloi lors de son retour à un psychisme normal.

Tout ceci semble nous autoriser à conclure que c'est bien par l'intermédiaire de scrupules d'ordre religieux touchant la « pureté » que Marie édifia un délire diabolique.

Ici encore, vu l'absurdité évidente des propos tenus par la malade au temps de son délire, principalement en ce qui concerne la mise prématurée en enfer d'elle-même et des siens, nous ne croyons pas devoir examiner le cas au point de vue de la possibilité d'une action démoniaque réelle.

OBSERVATION IX.

Tirée de *Une névrose démoniaque au XVII^e siècle*, par S. FREUD, in *Revue française de psychanalyse*, 1^{re} novembre 1927, p. 337.

Nous avons eu l'occasion, dans la partie où nous traitions de la pathogénie possible des délires chroniques hallucinatoires, d'exposer entre autres la conception des psychanalystes. Nous nous proposons de citer maintenant pour illustrer celle-ci, mais à titre purement documentaire, nous nous empressons de le dire, une observation rétrospective faite par S. Freud sur un cas de possession diabolique vieux de trois siècles, avec les commentaires du professeur viennois qui l'accompagnent. Si les conclusions de l'auteur peuvent sembler des plus discutables, elles n'en sont pas moins originales et méritent, à ce titre, d'être signalées.

Nous sommes obligés d'abrégé considérablement le texte de Freud et, passant outre mainte discussion secondaire, nous ne donnons que les éléments principaux de cette étude.

*
**

Le 5 septembre 1677, le peintre Christophe Haitzmann, un Bava-rois, fut amené avec une lettre d'introduction du curé de Pottenbrunn (Basse-Autriche) à Mariazell (lieu de pèlerinage célèbre), tout près de là. Il avait séjourné plusieurs mois à Pottenbrunn, y exerçant son art, avait été saisi là-bas, le 29 août, dans l'église, de terribles convulsions, et, lorsque les jours suivants celles-ci se renouvelèrent, le « Præfectus Domini Pottenbrunnensis » l'avait examiné, lui avait demandé ce qui le tourmentait, si peut-être il s'était laissé engager en un commerce défendu avec l'Esprit-Malin. Là-dessus il avoua qu'en effet, il y avait neuf ans, à une époque de découragement relativement à son art et d'incertitude touchant sa propre subsistance, il avait cédé aux sollicitations du Diable qui était venu neuf fois le tenter, et s'était engagé par écrit

à lui appartenir corps et âme à l'expiration de ce temps. Cette échéance approchait : le 24 du mois courant. Le malheureux s'en repentait et était persuadé que seule la grâce de la Mère de Dieu, de la Vierge de Mariazell, pourrait le sauver en forçant le malin à lui rendre le pacte écrit par lui avec du sang. C'est pourquoi on se permettait de recommander à la bienveillance des bons pères de Mariazell : « miserum hunc hominem omni auxilio destitutum ».

Le manuscrit qui relate ces faits comprend notamment un titre en couleur qui représente la scène du pacte et celle de la délivrance dans la chapelle de Mariazell; sur la feuille suivante se trouvent, coloriés aussi, huit dessins des apparitions ultérieures du Diable avec de courtes notices en langue allemande. Ces images ne sont pas des originaux, mais des copies — de fidèles copies ainsi qu'il est solennellement assuré — d'après les peintures primitives de M. Chr. Haitzmann.

Après que le peintre eut longtemps fait pénitence et prié à Mariazell, il obtint, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, vers l'heure de minuit, du Diable apparu dans la chapelle sainte sous la forme d'un dragon ailé, la restitution du pacte écrit avec du sang... Ici pourrait surgir en nous, sur la foi à accorder aux pieux rapporteurs, un scrupule qui nous avertirait de ne pas prodiguer notre peine sur un produit de superstition monacale. Il est relaté que plusieurs ecclésiastiques, dont les noms sont donnés, ont prêté assistance tout le temps à l'exorcisé et qu'ils étaient présents pendant l'apparition du Diable dans la chapelle. Si l'on devait prétendre qu'eux aussi ont vu le dragon diabolique lorsqu'il tendit au peintre le billet écrit en rouge, ... nous nous trouverions devant plusieurs hypothèses désagréables dont celle d'une hallucination collective serait encore la moins gênante. Toutefois le texte même de l'attestation dressée par l'abbé Franciscus met fin à ce doute. Il n'y est nullement soutenu que les prêtres assistants aient aussi aperçu le Diable, il y est honnêtement et simplement dit que le peintre s'arracha subitement des mains des prêtres qui le tenaient pour se précipiter vers le coin de la chapelle où il vit l'apparition et qu'ensuite il revint le billet à la main.

Le miracle était grand, le triomphe de la Sainte Mère de Dieu sur Satan indubitable, mais la guérison ne fut malheureusement pas durable. Qu'il soit bien mis en évidence, une fois encore, à l'honneur des prêtres, qu'ils n'ont pas passé ce fait sous silence. Le peintre quitta Mariazell peu de temps après, en très bon état, et se rendit à Vienne où il demeura chez une sœur mariée. C'est là que recommencèrent, le 11 octobre, de nouvelles crises, la plupart très graves, dont le journal rend compte jusqu'au 13 janvier. C'étaient des visions, des absences, pendant lesquelles il éprouvait et voyait les choses les plus diverses, des états convulsifs accompagnés des sensations les plus douloureuses, une fois un état de paralysie des jambes et ainsi de suite. Cette fois pourtant ce n'était pas le diable qui le visitait, c'étaient de saints personnages, le Christ, la Sainte Vierge elle-même. Chose étrange, il ne souffrit pas moins sous l'influence de ces saintes apparitions et de par les punitions qu'elles lui infligeaient, qu'autrefois de par ses rapports avec le Diable. Dans son journal il embrasse aussi ces nouveaux événements sous la rubrique d'apparitions du Diable, et se plaignit « de maligni Spiritus manifestationes » lorsqu'il retourna en mai 1678 à Mariazell.

Il donna aux religieux, comme motif de son retour, le fait qu'il avait encore à réclamer au Diable un autre pacte écrit précédemment à l'encre. Cette fois encore, la Sainte Vierge et les pieux Pères obtinrent pour lui que sa prière fût exaucée. Mais la relation passe sous silence de quelle façon cela eut lieu... De nouveau il pria et obtint que le billet lui fût rendu. Se sentant alors tout dégagé, il entra dans l'Ordre des Frères de la Miséricorde... Le R. P. Provincial rapporte que le frère Chrysostome a encore été en butte à plusieurs reprises aux assauts de l'Esprit Malin qui voulait l'entraîner à faire un nouveau pacte, cela seulement, il est vrai, quand « il avait bu de vin un peu trop », mais qu'avec la grâce de Dieu il avait toujours été possible de repousser le Diable. Le frère Chrysostome est ensuite mort « doucement et plein de consolation » de la fièvre hectique, au couvent de l'Ordre, à Neustatt, sur la Moldava.

Si nous regardons ce pacte diabolique comme l'histoire d'une maladie névrotique, notre intérêt se portera avant tout sur le problème de sa motivation qui est d'ailleurs en relation intime avec son point de départ. Pourquoi se livre-t-on au Diable? Le Diable possède, à offrir contre la rançon d'une âme immortelle, toutes sortes de choses que les hommes estiment fort haut : richesse, sécurité dans le danger, puissance sur les hommes et sur les forces de la nature, même arts magiques, mais, avant toute chose, de la jouissance, la jouissance de belles femmes. Quel peut alors avoir été pour Chr. Haitzmann le motif de son pacte? Par extraordinaire, ce n'est aucun de ces désirs si naturels... Il doit pourtant avoir eu une raison quelconque pour entrer en contact avec le Diable.

... Devenu mélancolique, il ne pouvait ou ne voulait plus bien travailler et se mettait en souci pour l'entretien de son existence, donc - dépression mélancolique avec inhibition de travail et crainte (bien fondée) pour sa subsistance.

Nous voyons que nous avons bien affaire à une histoire de malade, et nous apprenons aussi quelle était la cause de cette maladie que le peintre lui-même nomme expressément une mélancolie... Son père était mort, il en était devenu mélancolique, alors le Diable était venu à lui, lui avait demandé pourquoi il était si bouleversé et si triste, et lui avait promis « de l'aider de toute manière et de l'assister ».

Voilà donc un individu qui s'adonne au Diable dans le but d'être délivré d'une dépression psychique. A coup sûr un excellent motif, d'après quiconque peut se mettre à la place de qui souffre les tourments d'un pareil état et qui, de plus, sait combien peu l'art médical s'entend à soulager ce mal. Et cependant pas un seul de ceux qui ont suivi jusqu'ici ce récit ne pourrait deviner... en quels termes ces pactes ont été formulés... Non seulement ils ne stipulent pas une obligation de la part du Diable, qu'il serait forcé de tenir en retour du salut éternel abandonné en gage, mais encore c'est le peintre lui-même qui doit satisfaire à une exigence du Diable... Et plus étrange encore est l'obligation qui lie le peintre.

Première « syngraphe », écrite à l'encre :

« Moi, Christophe Haitzmann, je signe ici en me donnant à ce seigneur comme son propre fils pour 9 ans. Année 1669. »

Deuxième, écrite avec du sang :

« Année 1669. Chr. Haitzmann. Je m'engage par écrit à ce Satan, promettant d'être son propre fils et dans neuf ans de lui appartenir corps et âme. »

Tout étonnement cesse cependant lorsque nous disposons le texte du pacte de telle sorte que ce qui y est indiqué comme exigence du Diable représente plutôt ce qu'il promet de faire, par conséquent ce que le peintre exige de lui. Alors ce pacte énigmatique prendrait un sens direct et il pourrait être interprété ainsi : « Le Diable s'engage pour neuf ans envers le peintre à remplacer son père décédé. »

Passé ce temps, le peintre tombe corps et âme en sa possession, selon la formule d'usage dans ce genre de marchés. Le cours des idées du peintre qui a motivé son pacte semble donc être le suivant : Il a perdu, de par la mort de son père, toute envie et capacité de travail; si donc il trouve un ersatz de ce père, il espère récupérer cette perte. Qui est devenu mélancolique par suite de la mort de son père doit donc avoir aimé celui-ci. Mais il est alors bien extraordinaire qu'un tel homme puisse avoir l'idée de prendre le Diable comme ersatz du père bien-aimé.

... Le Diable, auquel notre peintre se voue, doit [donc] lui servir d'ersatz du père. A cela répond aussi le personnage sous la forme duquel il lui apparaît en premier, un honorable bourgeois d'un certain âge, avec une barbe brune, un manteau rouge, un chapeau noir, la main droite appuyée sur une canne, un chien noir à côté de lui. Plus tard, son apparition devient toujours plus effrayante; on pourrait dire plus mythologique : cornes, serres d'aigle, ailes de chauve-souris contribuent à former son équipement. Finalement il apparaît dans la chapelle sous forme de dragon volant...

Il semble vraiment bien étrange qu'on choisisse le Diable comme ersatz d'un père aimé, toutefois cela ne l'est qu'à première vue, car nous connaissons bien des choses capables d'amoindrir notre

surprise. D'abord nous savons que Dieu est un ersatz du père ou, plus justement, un père exalté, ou bien encore une copie du père tel qu'on le voyait et qu'on éprouvait sa présence dans l'enfance, l'individu dans sa propre enfance, et le genre humain dans les temps ancestraux comme père de la horde primitive. Plus tard, l'individu considéra son père différemment, le vit en quelque sorte amoindri, mais cette primitive image enfantine se maintint et se fondit avec les vestiges traditionnels du souvenir du père ancestral, pour former la représentation de Dieu chez l'individu. Nous savons aussi, par l'histoire intime de l'individu telle que la découvre l'analyse, que les rapports avec ce père furent, peut-être dès le début, ambivalents, ou en tout cas le devinrent bientôt, c'est-à-dire qu'ils comprenaient deux courants émotifs contraires, non pas seulement un sentiment tendrement soumis, mais un autre aussi d'hostilité et de défi. Cette même ambivalence, selon notre manière de voir, domine les rapports de l'humanité avec sa divinité. C'est par ce conflit sans fin, existant, d'une part entre la nostalgie du père et, d'autre part, la crainte et le défi filial, que nous avons pu expliquer d'importants caractères et de décisives évolutions des religions.

Nous savons du mauvais Démon qu'il est considéré comme antagoniste de Dieu, et pourtant comme participant de très près à la nature divine. Il n'est pas besoin de grande finesse analytique pour deviner que Dieu et Diable étaient identiques au début, une personnalité unique, qui, plus tard, fut scindée en deux parts, avec chacune des qualités opposées. Dans les temps encore primitifs des religions, Dieu avait lui-même tous les traits effrayants qui, par la suite, furent réunis dans son pendant contraire... Les contradictions dans la nature primitive de Dieu sont un miroir de l'ambivalence qui domine le rapport d'un individu avec son père effectif. Si le Dieu bon et juste est un ersatz du père, comment s'étonner que l'attitude opposée, de haine, de crainte et de récrimination, se soit formulée dans la création de Satan? Le père serait par conséquent le modèle primitif et individuel aussi bien de Dieu que du Diable. Les religions porteraient alors l'empreinte

ineffaçable du fait que le père ancestral fut un être d'une méchanceté sans bornes, moins semblable à Dieu qu'au Diable.

... Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'à la suite de la mort de son père un homme souffre d'une dépression mélancolique et d'une inhibition de travail. Nous en concluons qu'il éprouvait pour ce père un amour particulièrement fort, et nous nous rappellerons combien souvent une mélancolie profonde se manifeste comme mode névrotique du deuil.

Nous avons certes en ceci raison, mais non pas si nous en concluons que ces rapports aient été de pur amour. Au contraire, un deuil de par la perte du père se transformera d'autant plus aisément en mélancolie que les relations avec celui-ci étaient d'avantage sous le signe de l'ambivalence. En faisant ressortir cette ambivalence, nous nous préparons à comprendre le rabaissement du père, tel qu'il se trouve exprimé par la névrose diabolique du peintre. S'il nous était possible d'en apprendre autant sur Chr. Haitzmann que sur l'un de nos patients qui se soumettent à l'analyse, nous pourrions aisément développer cette ambivalence, faire se souvenir au malade quand et à quel propos il eut lieu de craindre son père et de le détester, mais surtout nous pourrions découvrir les facteurs accidentels qui se sont sur-ajoutés aux motifs typiques de la haine du père, lesquels prennent inévitablement racine dans les rapports naturels entre père et fils.

Peut-être trouverait-on alors une explication toute spéciale à l'inhibition de travail. Il est possible que le père se soit opposé au désir du fils de se faire peintre; l'incapacité que ce dernier éprouva après la mort de son père d'exercer son art aurait donc été, d'une part, une manifestation de l'« obéissance rétro-active », phénomène bien connu; d'autre part, elle aurait, en rendant le fils incapable de pourvoir à sa propre subsistance, augmenté son regret du père considéré comme protecteur contre les soucis de la vie. En tant qu'obéissance rétro-active, elle serait aussi une manifestation de remords et une auto-punition fort réussie.

Comme nous ne pouvons entreprendre une analyse de ce genre à propos de Chr. Haitzmann, mort en 1700, nous devons nous borner à mettre en évidence les particularités de l'histoire de sa

maladie susceptibles de donner des indications sur les points de départ typiques d'une attitude hostile envers le père. Il n'y en a que fort peu, pas très frappantes, mais fort intéressantes.

Tout d'abord, le rôle du nombre Neuf. Le pacte avec le malin est conclu pour neuf ans... Et... le nombre neuf se trouve avoir encore une autre application. « Nonies » — neuf fois — c'est neuf fois que le peintre affirme avoir résisté aux tentations du Malin avant de succomber.

... Dans les fantasmes névrotiques, le nombre neuf nous est familier, c'est le nombre des mois de gestation et toujours, dès qu'il apparaît, il oriente notre attention vers un fantasme de grossesse.

Il est vrai que chez notre peintre il est question de neuf ans, non de neuf mois; et le nombre neuf, dira-t-on, est par lui-même un nombre significatif. Mais qui sait si le nombre neuf, en général, ne doit pas une grande part de son prestige à son rôle dans la grossesse; et la transformation de neuf mois en neuf années ne doit pas nous égarer. Nous savons par le rêve comment notre « activité psychique inconsciente » en prend à son aise avec les nombres... Neuf années dans le rêve peuvent donc facilement correspondre à neuf mois dans la réalité.

Un autre détail dans les relations du peintre avec le Diable nous ramène également à la sexualité. La première fois, il voit le Diable, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sous l'apparence d'un honorable bourgeois. Mais dès la fois suivante il est nu, difforme, et il a deux mamelles de femme. Il y en aura tantôt une seule paire, tantôt plusieurs, mais les mamelles ne manqueront dans aucune des apparitions suivantes. Dans l'une de celles-ci seulement, le Diable portera en sus des mamelles un énorme pénis se terminant en un serpent. Cette accentuation caractéristique du sexe féminin par des seins volumineux et pendants (il ne paraît jamais d'indication d'organes génitaux féminins) semble être en contradiction frappante avec notre hypothèse que le Diable signifie pour notre peintre un ersatz du père. Par elle-même une pareille représentation du Diable est aussi très insolite.

... On peut cependant, par deux petits indices, deviner quel facteur typique conditionne le côté négatif de ses relations avec

le père. La chose contre laquelle il se débat est l'attitude féminine par rapport à son père, qui atteint son point culminant dans le fantasme d'accoucher d'un enfant de celui-ci (neuf ans)... Par son deuil du père disparu, par sa nostalgie croissante de celui-ci, voici que chez notre peintre se trouve ainsi réactivé le fantasme depuis longtemps refoulé de la grossesse, fantasme contre lequel il doit se défendre par la névrose et le rabaissement du père.

Mais pourquoi ce père rabaissé au rôle de Diable porte-t-il les attributs corporels de la femme? Ce trait semble d'abord difficile à interpréter, mais, bientôt, se présentent deux explications qui entrent en concurrence, sans toutefois s'exclure. L'attitude féminine envers le père fut frappée par le refoulement aussitôt que le petit garçon eût compris que la concurrence avec la femme pour l'amour du père aurait pour condition la renonciation à son propre organe viril, c'est-à-dire la castration. Le rejet de l'attitude féminine est donc la conséquence de la lutte contre la castration, et il trouve régulièrement sa plus forte expression dans le fantasme contraire : châtrer le père lui-même, faire de lui une femme. Les mamelles du Diable répondraient donc à la projection de la propre féminité du fils sur l'ersatz du père.

L'autre explication de cet attribut du corps du Diable est de l'ordre tendre et non plus hostile : elle voit dans cette figuration un indice de ce que la tendresse infantile pour la mère a été reportée sur le père et implique ainsi une forte fixation maternelle antérieure qui, de nouveau, est responsable pour une part de l'hostilité contre le père. Les seins développés sont la marque positive du sexe de la mère, aussi à une époque où, chez l'enfant, le caractère négatif de la femme, l'absence de pénis, n'est pas encore connu.

Si la répugnance à accepter la castration rend impossible à notre peintre la liquidation de sa nostalgie du père, on comprendra facilement qu'il se soit adressé à l'image de la mère pour chercher aide et salut. C'est pourquoi il déclare, que, seule, la Sainte Mère de Dieu de Mariazell peut le sauver du pacte contracté avec le Diable, et c'est au jour de la Nativité de la Vierge (8 septembre)

qu'il obtient sa délivrance. Nous ne saurons naturellement jamais si le jour où le pacte fut conclu, le 24 septembre, n'était pas, lui aussi, un jour de même spécialement consacré.

[Après l'heureux exorcisme, Chr. Haitzmann, nous le savons, alla demeurer à Vienne, où il vécut en paix pendant quelques mois. Mais, bientôt, de nouvelles tentations revinrent l'assaillir, avec visions de luxe et de grandeur. Puis il se fit une réaction ascétique. Le Christ lui-même apparut au peintre pour lui enjoindre de renoncer au monde. D'autres visions de même ordre se reproduisirent, aussi pénibles d'ailleurs que les visions démoniaques. Chr. Haitzmann résolut bientôt d'obéir.]

Il semble toutefois que cette décision n'était pas très ferme, ou bien qu'elle ait été trop différée, car, le 26 décembre, comme il faisait ses dévotions à l'église Saint-Etienne, il ne put se défendre, à la vue d'une alerte jeune fille marchant avec un seigneur en beau costume, de l'idée qu'il pourrait, lui aussi, être à la place de ce seigneur. Ceci appelait une punition, et le soir même elle l'atteignit comme un coup de foudre : il se vit entouré de flammes et s'évanouit. On s'évertua à le ranimer, mais il se roula dans la chambre jusqu'à ce que du sang lui sortit du nez et de la bouche; il se sentit couvert de transpiration et d'ordures et il entendit une voix qui disait que cet état lui était envoyé en punition de ses futiles et vaines pensées. Plus tard, il fut encore frappé de cordes par les mauvais esprits, et on lui annonça qu'il serait ainsi tourmenté tous les jours, jusqu'à ce qu'il se soit décidé à entrer dans un ordre d'ermites.

Nous nous rappelons que le peintre s'était voué au Diable parce qu'après la mort de son père, mécontent et incapable de travailler, il était en peine de gagner sa vie. Ces facteurs : dépression, inhibition de travail et deuil du père, sont reliés d'une manière quelconque, simple ou compliquée. Peut-être les apparitions du Diable étaient-elles si largement pourvues de mamelles parce que le Malin devait devenir son père nourricier. Mais cet espoir ne se réalisa pas, tout continua à lui réussir mal, il ne put travailler convenablement ou bien n'eut pas de chance et ne trouva pas

assez de travail... Il n'était donc pas seulement dans le besoin moral, il souffrait aussi du besoin matériel... La première série des visions à Vienne répond tout à fait aux fantasmes de désirs d'un pauvre, affamé de jouissance, misérable : salles magnifiques, bonne chère, vaisselle d'argent, belles femmes; ici se retrouve ce qui nous avait manqué jusqu'à présent dans les rapports avec le Diable. Auparavant régnait une mélancolie qui le rendait incapable d'aucune jouissance et le faisait renoncer aux offres les plus tentantes. Il semble que, après l'exorcisme, la mélancolie ait été surmontée et que toutes les convoitises temporelles aient repris vie...

Chr. Haitzmann était assez artiste et mondain pour qu'il ne lui parût pas facile de renoncer à ce monde pervers. Mais il le fit cependant à la fin, à cause de son dénuement. Il entra dans un ordre religieux, et ainsi sa lutte intérieure comme sa misère matérielle prirent fin... Au fond, les deux phases de sa maladie démonologique avaient eu le même sens. Il ne cherchait jamais qu'à assurer son existence, la première fois avec l'aide du Diable, au prix de son salut, et lorsque le Diable lui eut fait défaut et qu'il dut renoncer à lui, avec l'aide de l'Eglise en sacrifiant sa liberté et la plupart des possibilités de jouissance qu'offre la vie.

Peut-être Chr. Haitzmann était-il simplement un pauvre diable qui n'avait pas de chance, peut-être était-il trop maladroit ou trop peu doué pour se soutenir lui-même, et appartenait-il à ce type d'hommes connus sous le nom d' « éternels nourrissons », qui ne peuvent s'arracher à l'heureuse situation où ils se trouvaient au sein maternel, et qui, leur vie durant, gardent la prétention d'être nourris par quelqu'un d'autre. Et c'est ainsi que dans cette histoire de maladie, parti du père, il retourna, en passant par le Diable, ersatz du père, aux Saints-Pères.

... La triste situation matérielle de notre peintre n'aurait pas provoqué de névrose démoniaque si sa misère n'avait pas engendré chez lui une nostalgie renforcée de son père. Mais une fois débarrassé de sa mélancolie et du Diable, un nouveau conflit s'éleva

entre le désir libidinal de jouir de la vie, et le sentiment que l'entretien de l'existence exigeait impérieusement le renoncement et l'ascétisme. Il est intéressant de voir que le peintre a très bien senti l'unité qui relie les deux phases de l'histoire de ses souffrances, car il rapporte l'une comme l'autre à des pactes qu'il aurait conclus avec le Diable. Par ailleurs, il ne fait pas un départ net entre l'influence du Mauvais esprit et celle des Puissances divines; il a pour toutes deux une seule désignation : apparitions du Diable.

LES DELIRES DIABOLIQUES ET LE MEDECIN

Dans les divers cas que nous avons examinés au cours des observations que nous venons de citer, il nous a été possible de constater que, bien souvent, la représentation que se font du Diable et de l'activité diabolique les aliénés, ne diffère pas sensiblement de la conception qu'en ont les gens les plus normaux, sur la foi des enseignements de leur religion.

Ceci nous montre qu'il n'est point possible de discerner avec certitude le caractère pathologique de la croyance à une prétendue apparition ou manifestation démoniaque en se fondant uniquement sur l'examen isolé de cette croyance; il faut en outre — et en cela consiste l'acte vraiment médical — rechercher l'existence de troubles mentaux concomitants, à l'aide d'une analyse très serrée des symptômes présentés par la personne présumée malade. Ce n'est que lorsque le médecin aura recueilli un faisceau de données convergentes, lorsqu'il aura amassé un nombre suffisant de probabilités — à défaut de certitudes —, qu'il pourra se prononcer définitivement sur ces cas souvent complexes que sont les délires d'ordre diabolique.

Encore ne devra-t-il point omettre, pour ne négliger aucune chance d'investigation, de se renseigner avec précision en procédant à un examen somatique détaillé du malade et en constatant les diverses déficiences organiques qui — par l'étroite interaction du physique sur le mental — sont en état de conditionner souvent les troubles de l'esprit.

Ainsi, réfutant par avance toute critique en procédant avec la plus grande conscience et l'objectivité la plus parfaite, pourra-t-il poursuivre son œuvre de vérité sereine et de charité avertie, qui doit demeurer d'Idéal de tout Médecin digne de ce nom.

CONCLUSION

Il existe des délires diaboliques, dont le passé surtout nous a transmis les caractères, mais que le présent encore permet de constater, principalement chez les malades d'asile.

L'Eglise affirme la possibilité d'une action efficace et réelle du Démon sur les hommes et réclame comme étant de sa compétence les cas de semblables victimes de tourments surnaturels. Elle admet cependant la rareté actuelle de telles manifestations, mais se réserve de trancher les cas douteux pour elle à l'aide des signes traditionnels que met à sa disposition la théologie.

La Médecine, de son côté, sans prétendre à déposséder l'Eglise de son autorité en la matière, se réserve le droit d'examiner tous les sujets qui, à tort ou à raison, se déclarent le siège de phénomènes d'origine diabolique. Au surplus, dans les cas qu'elle reconnaît comme relevant sans doute possible d'un processus morbide, elle est en mesure de classer les victimes de tels délires dans des catégories pathologiques bien déterminées, au premier rang desquelles sont les délires chroniques hallucinatoires et la psychose mélancolique.

Observons que les délires diaboliques, très fréquent jadis, se raréfient aujourd'hui et que nos malades actuels — délais-

sant le vieux moyen commode du recours à Lucifer tombé en désuétude — préfèrent désigner comme auteurs de leurs sensations hallucinatoires des agents plus modernes, tels que l'électricité, le téléphone, ou la télégraphie sans fil.

VU : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
R. CRUCHET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 1^{er} juillet 1932.
Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE	
Le Diable dans l'histoire des religions.	13
CHAPITRE PREMIER. — <i>La notion d'esprits mauvais dans les premiers âges de l'humanité</i>	13
CHAPITRE II. — <i>Dieux et génies maléfiques des grandes religions de l'antiquité</i>	23
I. — Les Égyptiens	25
II. — Les Babyloniens et les Assyriens	28
III. — Les Phéniciens et Syriens	33
IV. — Les peuples Aryens : Aryas, Indous, Perses	34
V. — Les Grecs	57
VI. — Les Romains	69
VII. — Les Juifs	73
CHAPITRE III. — <i>Le Diable dans la religion islamique</i>	85
CHAPITRE IV. — <i>Les démons chez les Aryens « barbares » de l'antiquité</i> ..	96
I. — Les Celtes	96
II. — Les Germains	99
III. — Les Slaves	103
CHAPITRE V. — <i>Démons et sorciers chez les « primitifs » modernes</i>	106
CHAPITRE VI. — <i>Le Diable et ses satellites dans le monde chrétien</i>	132
I. — Sur l'existence et la faute du Diable et des démons	147
II. — Nature des anges en général	148
III. — Nombre des démons	149

	Pages
IV. — Résidence des démons.....	149
V. — Sur le châtement des démons.....	150

DEUXIÈME PARTIE

Le Diable dans les délires.....	183
OBSERVATIONS.....	240
LES DÉLIRES DIABOLIQUES ET LE MÉDECIN.....	273
CONCLUSION	275

